E. C. Wallhouse

Père
by ~~Abbé~~ Bouhours
1st pub. 1687

LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

DIALOGUES.

NOUVELLE EDITION.

A PARIS,

Chez la Veuve DELAULNE, rue Saint-Jacques, à l'Empereur.

M. DCC XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE qu'on donne au Public n'a rien de commun ni dans la matiere ni dans la forme, avec celui qui a pour titre, *L'Art de penſer*, & qui eſt une Logique Françoiſe, dont tout le deſſein ſe réduit à régler les trois opérations de l'entendement ſelon la méthode d'Ariſtote, ou plûtôt ſelon les principes de Deſcartes.

Le but que l'on ſe propoſe ici, n'eſt point d'apprendre à concevoir de ſimples idées, ou à former des raiſonnemens avec toute l'exactitude que demande la raiſon, aidée de réflexions & de préceptes. On ne s'attache pas même à rectifier les jugemens ordinaires qui ſe font dans le com-

merce de la vie & dans le discours familier, sans nul raport à l'éloquence & aux belles Lettres.

Il ne s'agit proprement que des jugemens ingénieux qui se rapportent à la seconde opération, & qui s'appelle pensées en matiere d'ouvrages d'esprit; & ce que prétend l'Auteur, est de démêler un peu les bonnes & les mauvaises qualitez de ces jugemens ou de ces pensées; sans prétendre néanmoins prescrire des régles, ni donner des loix qui gênent personne. Il dit ce qu'il pense, & il laisse à chacun la liberté de juger autrement que lui.

Les ouvrages d'esprit dont il est question, & dans lesquels entrent les pensées que l'on examine, sont les Histoires, les Poëmes, les Pieces d'éloquence, comme les Harangues, les Panégyriques, les Oraisons fune-

bres, enfin tout ce qui s'écrit avec soin, & où il faut une certaine justesse qui va encore plus aux choses qu'aux paroles.

Comme le Dialogue est propre à éclaircir les questions les plus obscures, & que les gens qui y parlent peuvent aisément dire le pour & le contre sur toutes sortes de sujets, on a jugé à propos de traiter la matiere des pensées en Dialogues, & de la réduire à quatre, selon l'étendue qu'on a cru qu'elle devoit avoir. Le second est plus long que les autres, parceque le sujet le veut ainsi; mais les Lecteurs pourront l'abréger quand il leur plaira, en le quittant dès qu'ils sentiront de l'ennui. Ces quatre Dialogues contiennent peutêtre ce qu'il y a de plus exquis dans les Auteurs anciens & modernes; ce qu'il y a même de vicieux en beau dans

les meilleurs Ecrivains ; de ſorte qu'ils peuvent ſervir, ſi je l'oſe dire, non ſeulement à polir l'eſprit, mais à le former.

Au reſte, quoiqu'on ne traite pas les choſes dans la méthode de l'école, ni qu'on ne faſſe pas profeſſion de rien enſeigner de l'Art oratoire ; cet ouvrage pourroit être appellé au regard des penſées, une Logique ſans épines, qui n'eſt ni ſeche, ni abſtraite ; mais une Rhétorique courte & facile, qui inſtruit plus par les exemples que par les préceptes, & qui n'a gueres d'autre régle que ce bon ſens vif & brillant, dont il eſt parlé dans les *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene.*

Je ne ſçais même s'il n'y auroit point lieu de le nommer l'Hiſtoire des Penſées ; car il en repréſente ſouvent l'origine, le progrès, les changemens, la décadence, & la

vieilleſſe, s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte.

Les Paſſages Eſpagnols & Italiens qui ſe rencontrent de tems en tems, & qui fourniſſent des exemples de plus d'une maniere, tantôt bons & tantôt mauvais, ne doivent point effrayer les Lecteurs, qui n'entendent pas ces Langues-là. On les traduit tous en françois avant que de les citer, ou après les avoir citez : on explique auſſi les latins qui ſont à la marge, & qui auroient embaraſſé le diſcours, ſi on les y avoit mêlez, ou du moins qui n'auroient pas plû aux perſonnes qui ne ſçavent point de latin. On n'a pas fait néanmoins de difficulté d'y laiſſer quelquefois un paſſage fort court, un bout de vers, ou un vers entier, quand on a cru que cela feroit un bon effet.

Pour ce qui regarde la Critique

des Auteurs dont on raporte les penſées ; ſi elle n'eſt pas juſte, elle eſt pour le moins ſincere & ſans paſſion. Les deux Perſonnages que l'on fait parler louent ce qu'ils eſtiment, & cenſurent ce qu'ils mépriſent : ils ſont équitables & de bonne foi ; mais ils ne ſont pas infaillibles, & ils peuvent ſe tromper.

LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

PREMIER DIALOGUE.

DUDOXE & Philanthe qui parlent dans ces Dialogues, sont deux hommes de lettres que la science n'a point gâtez, & qui n'ont gueres moins de politesse que d'érudition. Quoiqu'ils ayent fait les mêmes études, & qu'ils sçachent à peu près les mêmes choses, le caractére de leur

esprit est bien different. Eudoxe a le goût très-bon, & rien ne lui plaît dans les ouvrages ingénieux qui ne soit raisonnable & naturel. Il aime fort les Anciens, sur-tout les Auteurs du siécle d'Auguste, qui selon lui est le siécle du bon sens. Ciceron, Virgile, Tite-Live, Horace, sont ses Heros.

Pour Philanthe, tout ce qui est fleuri, tout ce qui brille, le charme. Les Grecs & les Romains ne valent pas à son gré les Espagnols & les Italiens. Il admire entre autres Lope de Vegue & le Tasse; & il est si entêté de la *Gierusalemme liberata*, qu'il la préfere sans façon à l'Illiade & à l'Eneïde. A cela près il a de l'esprit, il est honête homme, & il est même ami d'Eudoxe. Leur amitié ne les empêche pas de se faire souvent la guerre. Ils se reprochent leur goût à toute heure, & ils se querellent sur tous les ouvrages qui paroissent: mais quelques differends qu'ils ayent, ils ne s'en aiment pas moins, & ils se trouvent si bien ensemble, qu'ils ne se peuvent passer l'un de l'autre.

Eudoxe a une maison de campagne

fort jolie aux environs de Paris, où il va jouir des beaux jours & goûter les plaisirs de la solitude, dès que ses affaires lui permettent de quitter la ville.

Philanthe l'alla voir l'automne derniere selon sa coûtume. Il le trouva se promenant seul dans un petit bois, & lisant les *Doutes sur la langue françoise proposez à Messieurs de l'Académie par un Gentilhomme de Province.*

Philanthe qui sçait plus la langue par l'usage que par les regles, fit d'abord la guerre à Eudoxe sur sa lecture.

Que voulez-vous faire de ce Provincial, lui dit-il ? Un homme comme vous n'a qu'à suivre son génie pour bien parler & pour bien écrire. Je vous assure, répondit Eudoxe, que le génie tout seul ne va pas loin, & qu'on est en danger de faire cent fautes contre l'usage, si on ne fait des réflexions sur l'usage même. Les doutes du Provincial sont raisonnables, & plus je les lis, plus ils me semblent nécessaires.

Pour moi, dit Philanthe, j'aimerois mieux ses réflexions sur les pen-

Scribendi rectè, sapere est & principium & fons. *Hor. de Art. Poët.*

sées des Auteurs ; car il est, ce me semble, encore plus nécessaire de bien penser que de bien parler ; ou plûtôt on ne peut parler ni écrire correctement, à moins qu'on ne pense juste. Il nous les avoit promises ces réflexions, en disant à la fin de son livre, qu'il avoit bien d'autres doutes sur les pensées que sur le langage : mais il n'a pas tenu sa promesse ; & je vois bien que ce Breton-là n'est pas trop homme de parole.

Comme Messieurs de l'Académie ne lui ont donné aucun éclaircissement de ses premiers doutes, reprit Eudoxe, il a cru peut-être qu'il seroit inutile de leur en proposer de nouveaux. Mais sçavez-vous que l'endroit où le Bas-Breton semble promettre les réflexions dont vous parlez, m'en a fait faire à moi-même que je n'avois point encore faites ; & qu'en examinant les choses de près, il m'a paru que les pensées qui ont quelquefois le plus d'éclat dans les compositions spirituelles, ne sont pas toûjours fort solides.

Je meurs de peur, interrompit brusquement Philanthe, qu'à force

de lire le livre des *Doutes*, vous n'ayez appris à douter de tout ; & que ce Provincial délicat juſqu'au ſcrupule ne vous ait communiqué quelque choſe de ſon eſprit. Ce n'eſt pas ſur le Provincial que je me ſuis reglé, repartit Eudoxe ; c'eſt ſur le bon ſens qu'il prend lui-même pour ſa regle dans ce qui ne dépend pas préciſément de l'uſage : car il ne faut que conſulter la raiſon, pour n'approuver pas certaines penſées que tout le monde preſque admire ; par exemple, celle de Lucain qui eſt ſi fameuſe :

Victrix cauſa Deis placuit ; ſed victa Catoni.

Et que le Traducteur de la Pharſale a rendue en nôtre langue par ces vers.

Les Dieux ſervent Céſar, mais Caton ſuit Pompée.

Je voudrois bien pour la rareté du fait, dit Philanthe en ſouriant, que cela ne vous plût pas. En vérité ce ſeroit tant pis pour vous, ajoûta-t-il d'un air ſérieux.

Je vous proteſte, repliqua Eudoxe, que cela ne m'a jamais plû ; & quand les adorateurs de Lucain m'en de-

vroient ſçavoir mauvais gré, je ne changerai pas de ſentiment. Mais qu'y a-t-il de plus grand & de plus beau, reprit Philanthe, que de mettre les Dieux d'un côté, & Caton de l'autre ?

La penſée n'a par malheur qu'une belle apparence, dit Eudoxe ; & quand on vient à l'aprofondir, on n'y trouve pas de bon ſens. Car enfin elle repréſente d'abord les Dieux attachez au parti injuſte, tel qu'étoit celui de Céſar qui ſacrifioit ſa patrie à ſon ambition, & qui prétendoit opprimer la liberté publique que Pompée tâchoit de défendre : or le bon ſens ne veut pas que les Dieux approuvent l'injuſtice d'un uſurpateur qui viole les loix divines & humaines pour ſe rendre le maître du monde ; & un eſprit droit auroit oublié les Dieux dans cette occaſion, bien loin de les mettre en jeu. D'ailleurs Caton étant un homme de bien ſelon la peinture que le Poëte en fait lui-même, il n'y a pas de raiſon à l'oppoſer aux Dieux, & à le mettre dans d'autres interêts que les leurs. C'eſt détruire ſon caractere, c'eſt lui ôter ſa vertu : car,

si nous en croyons Salluste, c'étoit une partie de la probité Romaine, que d'être affectionné aux Dieux immortels; & on ne commença à les négliger que quand les mœurs commencerent à se corrompre. Il est encore moins raisonnable d'élever Caton audessus des Dieux, pour faire valoir le parti de Pompée, & c'est pourtant ce que signifie :

Sed victa Catoni.

Mais Caton fuit Pompée.

Le *Mais* est là une marque de distinction & de préference.

Avaritia fidem, probitatem, cæteraſque artes bonas subvertit: pro his superbiâ crudelitaté, Deos negligere edocuit. *Bell. Catil.*

A la vérité ce Romain étoit au jugement des Romains mêmes, l'image vivante de la vertu, & en tout plus semblable aux Dieux qu'aux hommes : c'étoit, si vous voulez, un homme divin, mais c'étoit un homme; & le Poëte, tout payen, tout poëte qu'il est, ne peut pas donner à un homme l'avantage sur les Dieux sans blesser la Religion dans laquelle il vit; de sorte que la pensée de Lucain est tout-ensemble & fausse & impie.

Homo virtuti simillimus per omnia ingenio Diis quàm hominibus proprior. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

Je ne raisonne pas tant, dit Philanthe, & tous vos raisonnemens ne

m'empêcheront pas de trouver la penſée de Lucain admirable. Vous en jugerez ce qu'il vous plaira, reprit Eudoxe ; mais je ne puis admirer ce qui n'eſt point vrai.

Ne pourroit-on point, repartit Philanthe, expliquer la choſe de cette maniere ? Il a plû aux Dieux que le méchant parti prévalût au bon, quoique Caton ſouhaitât le contraire. Cela choque-t-il la raiſon, & n'eſt-ce pas le ſens du vers ? Tous les jours les gens de bien font des vœux pour la proſperité de leurs ſemblables, pour le ſuccès d'une bonne cauſe : leurs vœux ne ſont pas toûjours exaucez, & la Providence fait quelquefois tourner les choſes autrement.

Les Dieux ſe ſont déclarez pour Céſar par l'evénement, quoique le parti de Pompée fût le plus juſte, & que Caton le ſoûtînt : le *Mais* du vers ne ſignifie peut-être que ce *quoique*, & n'offenſe pas les Dieux dont les deſſeins ſont impénétrables.

Si la penſée du Poëte n'étoit que cela, repartit Eudoxe, ce ne ſeroit pas grand'choſe, & il n'y auroit pas

lieu de se récrier : je suis sûr du moins que ses partisans ne l'entendent pas de la sorte, & que le sens qui ne me plaît pas est justement celui qu'ils admirent. Pour en être convaincu vous n'avez qu'à vous souvenir de ce que dit un de ces admirateurs de Lucain dans ses Réfléxions sur nos Traducteurs. Selon lui, Brébeuf se relâche quelquefois; & quand Lucain rencontre heureusement la véritable beauté d'une pensée, le Traducteur demeure beaucoup au-dessous. L'exemple qu'apporte le faiseur de Réfléxions est le nôtre :

Victrix causa Deis placuit ; sed victa Catoni.

Les Dieux servent César, mais Caton suit Pompée.

Il soûtient que l'expression françoise ne répond pas à la noblesse du latin, & que c'est mal prendre le sens de l'Auteur ; par la raison que Lucain qui a l'esprit tout rempli de la vertu de Caton, le veut élever au-dessus des Dieux dans l'opposition des sentimens sur le mérite de la cause ; & que Brébeuf tourne une image noble, de Caton élevé au-dessus des

Dieux, en celle de Caton assujeti à Pompée.

Je ne prétens pas justifier la Traduction, poursuivit Eudoxe, & je demeure d'accord qu'elle n'est pas exacte. Je dis seulement que la Réflexion du censeur prouve ce que je disois, que ceux qui sont entêtez de la Pharsale latine conçoivent quelque chose d'extraordinaire par ces vers :

Victrix causa Deis placuit ; sed victa Catoni.

N'en faites pas le fin : vous en avez jugé ainsi vous-même jusqu'à cette heure, & le nouveau sens que vous venez d'imaginer, n'est qu'une défaite pour mettre à couvert l'honneur de Lucain.

Quoi qu'il en soit, continua Eudoxe, je voudrois que les pensées ingénieuses qui entrent dans les ouvrages de prose ou de vers, fussent comme celles d'un grand Orateur dont Ciceron parle, lesquelles étoient si saines & si vraies ; si surprenantes & si peu communes ; enfin si naturelles & si éloignées de tous ces brillans qui n'ont rien que de frivole & de puéril.

Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam novæ, tam fine pigmentis fucoque

Car enfin pour vous dire un peu par ordre ce que je penſe là-deſſus : la vérité eſt la premiere qualité, & comme le fondement des penſées : les plus belles ſont vitieuſes ; ou plûtôt celles qui paſſent pour belles, & qui ſemblent l'être, ne le ſont pas en effet, ſi ce fonds leur manque. puerili. De Orat. lib. 2.

Mais dites-moi donc, repartit Philanthe, ce que c'eſt préciſément qu'une penſée vraye ; & en quoi conſiſte cette vérité, ſans laquelle tout ce que l'on penſe eſt ſelon vous ſi imparfait & ſi monſtrueux.

Les penſées, reprit Eudoxe, ſont les images des choſes, comme les paroles ſont les images des penſées ; & penſer, à parler en general, c'eſt former en ſoi la peinture d'un objet ou ſpirituel ou ſenſible. Or les images & les peintures ne ſont véritables qu'autant qu'elles ſont reſſemblantes : ainſi une penſée eſt vraye lorſqu'elle repréſente les choſes fidellement ; & elle eſt fauſſe quand elle les fait voir autrement qu'elles ne ſont en elles-mêmes.

Je ne comprends point vôtre doctrine, repliqua Philanthe, & j'ai

Bella falsitas plausibile mendacium, & ob eam causam gratissimum, quod excogitatum solerter & ingeniosè. *Vavass lib. de Epigramm.*

peine à me persuader qu'une pensée ingénieuse soit toûjours fondée sur le vrai : je crois au contraire avec un fameux Critique, que le faux en fait souvent toute la grace, & en est même comme l'ame. En effet, ne voyons-nous pas que ce qui pique davantage dans les épigrammes, & dans d'autres pieces où brille l'esprit, roule d'ordinaire sur la fiction, sur l'équivoque, & sur l'hyperbole, qui sont autant de mensonges ?

Ne confondons rien, s'il vous plaît, reprit Eudoxe, souffrez que je m'explique pour me faire entendre. Tout ce qui paroît faux ne l'est pas, & il y a bien de la difference entre la fiction & la fausseté : l'une imite & perfectionne en quelque façon la nature ; l'autre la gâte, & la détruit entierement.

A la vérité le monde fabuleux, qui est le monde des Poëtes, n'a rien en soi de réel : c'est l'ouvrage tout pur de l'imagination ; & le Parnasse, Apollon, les Muses avec le cheval Pégase ne sont que d'agréables chimeres. Mais ce système étant une fois supposé, tout ce qu'on feint

dans l'étendue du même ſyſtême ne paſſe point pour faux parmi les Sçavans, ſurtout quand la fiction eſt vraiſemblable, & qu'elle cache quelque vérité.

Selon la fable, par exemple, les fleurs naiſſent ſous les pas des Dieux & des Heros, pour marquer peut-être que les Grands doivent répandre l'abondance & la joie par tout. Cela eſt plauſible, & a de la vraiſemblance; ſi bien qu'en liſant les vers de Racan ſur Marie de Médicis:

Paiſſez, cheres brebis, jouïſſez de la joye
Que le Ciel vous envoye.
A la fin ſa clemence a pitié de nos pleurs;
Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
N'épargnez point les fleurs;
Il en revient aſſez ſous les pas de Marie.

En liſant, dis-je, ces vers nous ne trouvons rien de choquant dans la penſée du Poëte; & ſi nous y reconnoiſſons du faux, c'eſt un faux établi qui a l'air de la vérité. Ainſi quand nous liſons dans Homere que *Illiad. 3.*

les Déesses de la priere sont boiteuses & toutes contrefaites, nous n'en sommes point blessez : cela nous fait concevoir que la priere a d'elle-même quelque chose de bas, & que quand on prie on ne va pas si vîte que quand on commande ; ce qui a fait dire que les commandemens sont courts, & que les prieres sont longues. On auroit pû ajoûter que les uns sont fiers & hautains, que les autres sont humbles & rampantes.

Nous ne sommes pas non plus choquez de ce qu'on a feint, que les Graces étoient petites & d'une taille fort menue : on a voulu montrer par-là que les agrémens consistent dans de petites choses ; quelquefois dans un geste ou dans un souris, quelquefois dans un air négligé & dans quelque chose de moins. Je dis de même de toutes les autres fictions où il y a de l'esprit ; telle qu'est la Fable latine du Soleil & des Grenouilles qui parut au commencement de la guerre de Hollande, & qui eut un si grand succès dans le monde.

C'est-à-dire, interrompit Philanthe, que vous ne condamneriez pas

une autre vision du même Poëte ; que les Astres jaloux de la gloire du Soleil se liguerent tous contre lui : mais qu'en se montrant il dissipa la conjuration, & fit disparoître tous ses ennemis. Non sans doute, repartit Eudoxe, la pensée est trop heureuse, & étant conçue sur le Parnasse selon les regles de la fiction, elle a toute la vérité qu'elle peut avoir. Le système fabuleux sauve ce que ces sortes de pensées ont de faux en elles-mêmes; & il est permis, il est même glorieux à un Poëte de mentir d'une maniere si ingénieuse. Mais aussi à la fiction près, le vrai doit se rencontrer dans les vers comme dans la prose. Par-là je ne prétends pas ôter à la poësie le merveilleux qui la distingue de la prose la plus noble & la plus sublime : j'entends seulement que les Poëtes ne doivent jamais détruire l'essence des choses, en voulant les élever & les embellir.

De l'humeur dont vous êtes, repliqua Philanthe, vous n'approuveriez pas ce que dit l'Arioste d'un de ses Heros : que dans la chaleur du

combat, ne s'étant pas apperçû qu'on l'avoit tué, il combattit toûjours vaillamment tout mort qu'il étoit.

Il pover' huomo che non s'en era accerto,
Andava combattendo, & era morto.

Je n'approuve pas même, repartit Eudoxe, ce que le Taſſe dit d'Argant :

Minacciava morendo, e non languia.

Je vous abandonne l'Arioſte, reprit Philanthe ; mais je vous demande quartier pour le Taſſe, & je vous prie de conſiderer qu'un Saraſin robuſte & féroce qui a été bleſſé dans le combat & qui meurt de ſes bleſſures, peut bien menacer en mourant celui qui lui donne le coup de la mort. Je conſens qu'il le menace, répondit Eudoxe, & même que ſes derniers geſtes, que ſes dernieres paroles ayent quelque choſe de fier, de ſuperbe, & de terrible.

Superbi, formidabili, feroci
Gli ultimi moti fur, l'ultime voci.

Cela peut être, & cela convient au caractere d'Argant : à la mort on conſerve les ſentimens qu'on a eû

pendant la vie ; on ramaſſe ce qui reſte d'eſprit & de forces pour exprimer ce qu'on ſent ; on jette quelquefois des cris effroyables avant que de rendre le dernier ſoupir : mais de n'être point foible lorſqu'on ſe meurt, *e non languia*, c'eſt ce qui n'a point de vraiſemblance. Le Cannibale de Montaigne eſt bien plus dans la nature que le Saraſin du Taſſe. Car enfin ſi le Cannibale priſonnier de ſes ennemis les brave juſques dans les fers, leur dit des injures, leur crache au viſage ; ſi au milieu des tourmens & ſur le point de mourir n'ayant pas la force de parler, il leur fait la moûe pour ſe moquer d'eux, & pour leur témoigner qu'il n'eſt pas vaincu : il n'y a rien là qui ne ſoit conforme au génie d'un barbare fier & tout plein de cœur.

Mais qu'y a-t-il de plus convenable à la vertu héroïque, dit Philanthe, que de mourir ſans nulle foibleſſe ? Les Heros, reprit Eudoxe, ont de la conſtance en mourant ; mais la fermeté de leur ame n'empêche pas que leur corps ne s'affoibliſſe : ils n'ont de ce côté là nul privilege :

Cependant le *non languia* qui va au corps, exempte Argant de la loi commune, & détruit l'homme en élevant le Heros.

Je crains, repartit Philanthe, que votre délicateſſe n'aille trop loin, & que vous n'outriez un peu la critique. Le Taſſe veut dire ce me ſemble, qu'à voir Argant irrité contre Tancréde, & le menaçant ſur le point de mourir, on n'eût pas dit qu'il ſe mouroit; que ſa fierté & ſa colére effaçoient en quelque ſorte ſa langueur, & le faiſoient paroître vigoureux.

C'eſt dommage, repliqua Eudoxe, que le Taſſe ne ſe ſoit pas mieux expliqué. Pour-moi, je m'attache à ce que dit un Auteur; & je ne ſçai pas lui faire dire ce qu'il ne dit point.

Après tout, repartit Philanthe, au regard du vrai que vous voulez établir, & que vous cherchez dans toutes les penſées ingenieuſes, des Auteurs très-graves ne ſont pas de votre avis. Sans parler de Macrobe ni de Sénéque, qui nomment ſophiſmes plaiſans, ce que nous appellons pointes d'eſprit, ce que les Italiens

Cavillationes. *Macrob.*

Vafræ & ludicræ concluſiones. *Senec.*

appellent *vivezze d'ingegno*, & les Eſpagnols *agudezas*; Ariſtote réduit preſque tout l'art de penſer ſpirituellement à la métaphore, qui eſt une eſpece de tromperie; & le Comte Teſauro dit, ſelon les principes de ce Philoſophe, que les penſées les plus ſubtiles & les plus exquiſes ne ſont que des enthymêmes figurez, qui plaiſent & impoſent également à l'eſprit. *Cannochiale Ariſtotelico.*

Tout cela ſe doit entendre dans un bon ſens, repartit Eudoxe. Le figuré n'eſt pas faux, & la métaphore a ſa vérité auſſi-bien que la fiction. Rappellons ici ce qu'Ariſtote enſeignoit dans ſa Rhétorique, & concevons un peu ſa Doctrine. *Lib. 3. cap. 11.*

Quand Homére dit qu'Achille va comme un Lion, c'eſt une comparaiſon: mais quand il dit du même Heros, *ce Lion s'élençoit*, c'eſt une métaphore. Dans la comparaiſon le Heros reſſemble au Lion; dans la métaphore le Heros eſt un Lion. La métaphore, comme vous voyez, eſt plus vive & plus courte que la comparaiſon; celle-là ne nous repreſente qu'un objet, au lieu que celle-ci

nous en montre deux : la métaphore confond pour-ainſi-dire le Lion avec Achille, ou Achille avec le Lion ; mais il n'y a pas plus de fauſſeté dans l'une que dans l'autre. Ces idées metaphoriques ne trompent perſonne : on ſçait ce qu'elles ſignifient pour peu que l'on ait d'intelligence ; & il faudroit être bien groſſier pour prendre les choſes à la lettre. En effet, pouvons-nous douter au regard d'Achille, que ce ne ſoit pour marquer ſa force, ſa fierté, & ſon courage, qu'Homére le nomme un Lion ? Et quand Voiture dit du grand Guſtave, *Voici le Lion du Nort*, qui ne découvre au travers de cette image étrangere un Roi redoutable par ſa valeur & par ſa puiſſance dans tout le Septentrion ?

Diſons donc que les métaphores ſont comme ces voiles tranſparens, qui laiſſent voir ce qu'ils couvrent ; ou comme des habits de maſque ſous leſquels on reconnoît la perſonne qui eſt déguiſée.

Je ſuis ravi, dit Philanthe, pour l'amour des Poëtes & des Orateurs, que la fiction & la métaphore ne

bleſſent point la vérité que vous demandez dans les ouvrages d'eſprit. Mais j'ai bien peur, ajoûta-t-il, que l'équivoque & le vrai n'y puiſſent compatir enſemble ſelon vos principes. Cependant ce ſeroit dommage que tant de penſées dont tout l'agrément vient d'une équivoque, ne fuſſent point bonnes; par exemple celle de Voiture ſur le Cardinal Mazarin, que ſon cocher verſa un jour dans l'eau :

Prelat, paſſant tous les Prélats paſſez;
Car les préſens ſeroit un peu trop dire,
Pour Dieu rendez les pechez effacez
De ce cocher qui vous ſçût mal conduire :
S'il fut peu caut à ſon chemin élire,
Votre renom le rendit téméraire.
Il ne crut pas verſant pouvoir mal faire;
Car chacun dit, que quoique vous faſſiez,
En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouvez toûjours deſſus vos pieds.

Toutes les équivoques ne reſſem-

blent pas à celle-là, répondit Eudoxe ; & ce placet en faveur du cocher qui versa le Cardinal, me semble meilleur que l'autre dont je me souviens ;

Plaise, Seigneur, plaise à votre Eminence,
Faire la paix de l'affligé cocher,
Qui par malheur, ou bien par imprudence,
Dessous les flots vous a fait trébucher;
On ne lui doit ce crime reprocher :
Le trop hardi meneur ne sçavoit pas
De Phaéton l'histoire & piteux cas :
Il ne lisoit métamorphose aucune,
Et ne croyoit qu'on dût craindre aucun pas,
En conduisant César & sa fortune.

Car, si vous y prenez garde, ce cocher qui n'a point lû les Métamorphoses, sçait un endroit considerable de l'Histoire Romaine. Cependant je ne vois pas qu'un homme qui n'a point entendu parler de Phaéton, dût être si bien informé des avantures de César. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit, & je viens à la pensée du placet que vous avez rapporté. Quoiqu'elle soit fausse en un sens,

elle ne laiſſe pas d'être vraye en un autre, ſelon le caractere des penſées qui ſont conçûes en paroles ambiguës, & qui ont toûjours un double ſens, l'un propre qui eſt faux, l'autre figuré qui eſt vrai. Ici le ſens propre & faux, eſt que le Cardinal ſe trouve toûjours ſur ſes pieds, en ſorte qu'il ne puiſſe jamais tomber à terre; le ſens figuré & vrai, eſt qu'il ſe trouve toûjours ſur ſes pieds, en ſorte que rien ne renverſe ſes deſſeins ni ſa fortune.

Au reſte le vrai eſt toûjours vrai, bien qu'il ſoit mêlé avec le faux. Une bonne piſtole ne ſe gâte pas auprès d'une fauſſe : on ne vous en doit qu'une, on vous en préſente deux, l'une bonne, l'autre méchante; choiſiſſez, on verra ſi vous êtes connoiſſeur, & vous aurez vous-même le plaiſir d'éprouver la juſteſſe de votre diſcernement. C'eſt à peu-près ce qui ſe paſſe dans l'équivoque, qui proprement n'eſt qu'un jeu d'eſprit. La vérité y eſt jointe à la fauſſeté, & ce qu'il y a de remarquable, le faux conduit au vrai; car du ſens propre qui eſt le faux ſens de l'équivoque, on paſſe au figuré qui eſt le vrai, & cela

paroît visiblement dans l'exemple que vous avez apporté. En lisant ce que dit Voiture du Cardinal Mazarin, je conçois deux choses, comme je vous ai déja dit; l'une fausse, que le pied ne lui manque jamais, & qu'il se tient toûjours debout: l'autre vraye, que son esprit & sa fortune sont toûjours dans la même situation. La premiere mene tout d'un coup à la seconde, en nous faisant prendre le change agréablement. Ces équivoques se souffrent, & plaisent même dans les épigrammes, dans les madrigaux, dans les récits de balet, & dans d'autres ouvrages où l'esprit se joue.

Mais, à ne vous rien dissimuler, il y a une sorte d'équivoque qui est extrémement fade, & que les gens de bon goût ne peuvent souffrir, parceque le faux y domine, & que le vrai n'y a nulle part. L'Epigramme de Saint Amand sur l'incendie du Palais est dans ce genre.

Certes l'on vit un triste jeu,
Quand à Paris Dame Justice
Se mit le Palais tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'épice.

Ce quatrain a ébloui autrefois; & certaines

certaines gens le trouvent encore fort ſpirituel. Et, qu'y a-t-il de plus heureux & de plus joli, interrompit Philanthe ? Il ne ſe peut rien voir de plus creux ni de plus frivole, reprit Eudoxe ; ce ne ſont que des mots en l'air qui n'ont point de ſens ; c'eſt du faux tout pur. Car enfin ce qu'on appelle épice au Palais n'a nul rapport à l'embraſement ; & le Palais de la bouche qu'on a tout en feu, pour avoir mangé trop de poivre, ne conduit point à l'incendie d'un bâtiment où la Juſtice s'exerce, & ſe vend ſi vous voulez.

Que penſez-vous, dit Philanthe, de l'équivoque qui fait la pointe d'une autre Epigramme de Saint Amand ?

Ci giſt un fou nommé Paſquet,
Qui mourut d'un coup de mouſquet,
Lorſqu'il voulut lever la crête.
Quant à moi je croi que le ſort
Lui mit du plomb de dans la tête,
Pour le rendre ſage en ſa mort.

Cela peut trouver ſa place dans le genre burleſque ou comique, avec les turlupinades & les quolibets repartit Eudoxe ; ce ſont de faux diamans qu'on porte dans les maſcara-

des & dans les balets; c'eſt une fauſſe monnoye qui ne gâte rien dans le commerce, quand on la donne pour ce qu'elle vaut; mais qui voudroit la faire paſſer pour bonne, ſe rendroit fort ridicule dans la ſocieté des gens raiſonnables.

A parler en général, il n'y a point d'eſprit dans l'équivoque, ou il y en a fort peu. Rien ne coûte moins, & ne ſe trouve plus facilement. L'ambiguité en quoi conſiſte ſon caractere, eſt moins un ornement du diſcours qu'un défaut; & c'eſt ce qui la rend inſipide, ſurtout quand celui qui s'en ſert y entend fineſſe, & s'en fait honneur. D'un autre côté elle n'eſt pas toûjours aiſée à entendre: l'apparence myſterieuſe que lui donne ſon double ſens, fait ſouvent qu'on ne va pas au véritable ſans quelque peine; & quand on y eſt parvenu, on a regret à ſa peine, on ſe croit joué, & je ne ſçais ſi ce qu'on ſent alors n'eſt pas une maniere de dépit d'avoir cherché pour ne rien trouver.

Toutes ces raiſons décréditent fort les pures équivoques parmi les perſonnes de bon ſens. Je dis les pures

équivoques; car toutes les figures qui renferment un double sens, ont chacune en leur espece des beautez & des graces qui les font valoir, quoiqu'elles tiennent quelque chose de l'équivoque. Un seul exemple vous fera concevoir ce que je veux dire. Martial dit à Domitien : *Les peuples de votre Empire parlent divers langages : ils n'ont pourtant qu'un langage lorsqu'ils disent que vous êtes le véritable pere de la patrie.* Voilà deux sens, comme vous voyez, & deux sens qui font antithese ; *parlant divers langages, n'ont qu'un langage.* Ils sont tous deux vrais selon leurs divers rapports, & l'un ne détruit point l'autre. Ils s'accordent au contraire ensemble, & de l'union de ces deux sens opposez il resulte je ne sçais quoi d'ingénieux qui est fondé sur le mot équivoque de *vox* en latin, & de *langage* en françois. Plusieurs pointes d'Epigrammes & quantité de bons mots ou de reparties spirituelles ne piquent que par le sens double qui s'y rencontre ; & ce sont-là proprement les pensées que Macrobe & Séneque nomment des sophismes agréables.

Vox diversa sonat, populorum est vox tamen una : Cum verus patriæ diceris esse pater. *In Amphit. Cæsar.*

A ce que je vois, dit Philanthe, le vrai a plus d'étendue que je ne croyois, puisqu'il n'est pas incompatible avec l'équivoque dans les ouvrages d'esprit : il ne reste plus que de l'accorder avec l'hyperbole, & j'ai bien envie de sçavoir ce que vous pensez là-dessus.

L'origine seule du mot, repartit Eudoxe, décide la chose en général. Tout ce qui est excessif est vicieux, jusqu'à la vertu, qui cesse d'être vertu dès qu'elle va aux extrémitez, & qu'elle ne garde point de mesures. Ainsi les pensées qui roulent sur l'hyperbole sont toutes fausses d'elles-mêmes, & ne méritent point d'avoir place dans un ouvrage raisonnable, à moins que l'hyperbole ne soit d'une espece particuliere, ou qu'on y mette des adoucissemens qui en temperent l'excès ; car il y a des hyperboles moins hardies, & qui ne vont pas au de-là des bornes, bien qu'elles soient au dessus de la créance commune. Il y en a que l'usage a naturalisées, pour ainsi dire, & qui sont si établies qu'elles n'ont rien qui choque. Homere dit que Nirée est la

Ultra fidem non ultra modum. *Quintil. lib. 8. cap. 6.*

Illiad. 2.

beauté même, & Martial que Zoile n'eſt pas vicieux, mais le vice même. Nous diſons tous les jours en parlant d'une perſonne très-ſage & très-vertueuſe : *C'eſt la ſageſſe, c'eſt la vertu même.* Nous diſons encore avec les Grecs & avec les Latins : *Elle eſt plus blanche que la neige : il va plus vîte que le vent.* Ces hyperboles, ſelon Quintilien, mentent ſans tromper, & ſelon Séneque, elles ramenent l'eſprit à la vérité par le menſonge, en faiſant concevoir ce qu'elles ſignifient, à force de l'exprimer d'une maniere qui ſemble le rendre incroyable.

Mentitur qui te vitioſum, Zoile, dixit. Non vitioſus homo es, Zoile, ſed vitium. *Lib.* 11.

Monere ſatis eſt, mentiri hyperbolen, nec ita ut mendacio fallere poſſit. *lib.* 8. *cap.* 6. In hoc hyperbole extenditur, ut ad verum mendacio veniat. *De Ben. lib.* 7. *c.* 23.

Pour celles qu'on prépare & qu'on amene peu-à-peu, elles ne révoltent point l'eſprit des lecteurs ou des auditeurs. Elles en gagnent même la créance, je ne ſçais comment, au ſentiment d'Hermogene ; & ce qu'elles propoſent de plus faux devient au moins vraiſemblable. Nous en avons un exemple illuſtre dans Homére Il ne dit pas tout d'un coup que Polyphême arracha le ſommet d'une montagne : cela auroit paru peu digne de foi. Il diſpoſe le lecteur par la deſ-

cription du Cyclope qu'il dépeint d'une taille énorme, & auquel il donne des forces égales à sa taille, en lui faisant porter le tronc d'un grand arbre pour massue, & fermer l'entrée de sa caverne avec une grosse roche. De plus il lui fait manger plus de viandes en un repas qu'il n'en faudroit à plusieurs hommes; & enfin il ajoûte que Neptune étoit son pere. Après toutes ces préparations, quand le Poëte vient à dire que Polyphême arracha le sommet d'une montagne, on ne trouve point son action trop étrange. Rien n'est ce me semble impossible à un homme qui est fils du Dieu de la mer, & qui n'est pas fait comme les hommes ordinaires.

Il y a d'autres manieres qui adoucissent ce que l'hyperbole a de dur, & qui même y donnent un air de vraisemblance. Virgile dit qu'à voir les flotes d'Antoine & d'Auguste dans la bataille d'Actium, on croiroit que ce soient les Cyclades qui flotent sur l'eau. Et Florus en parlant de la promptitude avec laquelle les Romains firent bâtir un grand nom-

Pelago credas innare revulsas Cycladas. *Æneid. l. 8.*

bre de vaisseaux à la premiere guerre Punique, dit qu'il sembloit non pas que les navires fussent construits par des ouvriers ; mais que des arbres fussent changez en navires par les Dieux. Ils ne disent pas que les navires sont des isles flotantes, ni que les arbres sont changez en navires : ils disent seulement qu'on croiroit que cela est, & qu'il semble que cela soit. Cette précaution sert comme de passeport à l'hyperbole, si j'ose parler ainsi, & la fait recevoir jusques dans la prose : car ce qui s'excuse avant que d'être dit, est toûjours écouté favorablement, quelque incroyable qu'il soit.

Ut non naves arte factæ, sed quodam munere Deorum in naves mutatæ arbores viderentur. *Hist. Rom. lib.* 2. *cap.* 2.

Propriis auribus auditur, quam vis incredibile est, quod excusatur antequam dicitur. *Senec. Rhet. Suasor.* 2.

Voiture ne manque jamais de mettre ces sortes d'adoucissemens où il faut ; & nul écrivain ne sçait mieux que lui rendre vrai en quelque façon ce qui ne l'est pas.

Comme Eudoxe aime la lecture, & qu'allant se promener seul il porte ordinairement avec lui un livre ou deux ; outre les *Doutes* du Gentilhomme Bas-Breton, il avoit les *Lettres* de Voiture qu'il ne se lasse point de lire, & où il trouve toûjours de

nouvelles graces. Il ouvrit le livre, & lût dans la Lettre au Cardinal de la Valette sur la promenade de la Barre.

» Au sortir de table le bruit des violons fit monter tout le monde en » haut ; où l'on trouva une chambre si » bien éclairée, qu'il sembloit que le » jour qui n'étoit plus sur la terre, s'y » fût retiré tout entier.

Cet *il sembloit*, continua Eudoxe, rectifie la pensée, & la réduit à un sens raisonnable, toute hyperbolique qu'elle est. Il lût après dans la lettre écrite à Madame de Saintot, en lui envoyant le Roland Furieux de l'Arioste traduit en François ; il lût, dis-je, les paroles suivantes qui se rapportent en partie à Angelique.

» Toutes les couleurs & le fard de » la Poësie ne l'ont sçû peindre si belle » que nous vous voyons ; & l'imagi- » nation même des Poëtes n'a pu mon- » ter jusques-là.

Voilà qui est bien excessif & bien faux, interrompit Philanthe. J'en tombe d'accord, repartit Eudoxe, & j'avoue que la pensée seroit fort mauvaise si l'Auteur en demeuroit

là : mais écoutez ce qui suit.

Aussi à dire le vrai, les chambres de cryſtal & les palais de diamans ſont bien plus aiſez à imaginer ; & tous les enchantemens des Amadis qui vous ſemblent ſi incroyables, ne le ſont pas tant à beaucoup près que les vôtres : dès la premiere vûe arrêter les ames les plus réſolues & les moins nées à la ſervitude, faire naître en elles une ſorte d'amour qui connoiſſe la raiſon, & qui ne ſçache ce que c'eſt que du deſir & de l'eſpérance ; combler de plaiſir & de gloire les eſprits à qui vous ôtez le repos & la liberté : ce ſont des effets étranges & plus éloignez de la vraiſemblance que les hypogriphes & les chariots volans, ni que tout ce que les Romans nous content de plus merveilleux.

Ces réflexions juſtifient tout ; & c'eſt par des voies comme celles-là que l'hyperbole la plus hardie parvient à être crue, lors même que ce qu'elle aſſûre eſt audeſſus de la créance.

Nûquam tantum ſperat hyperbole quantum audet ; ſed incredibilia affirmat, ut ad credibilia perveniat. *Senec. de Benef. lib. 7. c. 234*

L'ironie me ſemble encore toute propre à me faire paſſer l'hyperbole,

pourſuivit Eudoxe. Dès qu'on raille ou qu'on badine, on eſt en droit de tout dire. Si Balzac diſoit en riant, » qu'il ſort de ſes muſcats de quoi en- » yvrer la moitié de l'Angleterre ; que » tout ce qui ſe doit boire en tout un » pays s'eſt debordé chez lui ; qu'il y » a plus de parfums dans ſa chambre » que dans toute l'Arabie Heureuſe, » & qu'on y verſe quelquefois ſi gran- » de abondance d'eau de naſle & de » jaſmain, que lui & ſes gens ne ſe » peuvent ſauver qu'à la nage : ſi, dis- je, Balzac diſoit cela en riant, Phylarque n'auroit rien peut-être à lui reprocher là-deſſus : mais par malheur il parle très ſérieuſement ; & c'eſt le premier homme du monde pour dire d'un ton grave des choſes extrêmes où il n'y a pas la moindre apparence de vérité.

Voiture eſt bien éloigné de ce caractére. Il le prend ſur un ton railleur dès qu'il avance quelque choſe d'hyperbolique. Ecoutez un autre endroit de la Lettre du Cardinal de la Valette ſur les divertiſſemens de la Barre.

» Le Bal continuoit avec beaucoup

de plaisir ; quand tout-à-coup un « grand bruit que l'on entendit dehors, « obligea toutes les Dames à mettre la « tête à la fenêtre ; & l'on vit sortir « d'un grand bois qui étoit à trois cens « pas de la maison, un tel nombre de « feux d'artifice, qu'il sembloit que « toutes les branches & tous les troncs « d'arbres se convertissent en fusées, « que toutes les étoiles du ciel tombas- « sent, & que la sphere du feu voulût « prendre la place de la moyenne ré- « gion de l'air. Ce sont, Monseigneur, « trois hyperboles, lesquelles appré- « ciées & réduites à la juste valeur des « choses, valent trois douzaines de fu- « sées. «

Cette conclusion est toute badine & toute ironique. Voiture a cru que le correctif d'*il sembloit* ne suffisoit pas en cette rencontre, & qu'il falloit tourner les choses en raillerie. Le Tésauro n'y fait pas tant de façon : il se contente de dire, en parlant des fusées volantes, qu'il semble qu'elles vont embraser la sphére du feu, foudroyer les foudres mêmes, & donner l'alarme aux étoiles, *par che sagliano ad infiammar lasfera*

del fuoco ; à fulminare i fulmini & a gridar allarme contra le ſtelle. Il ſe contente, dis-je, du temperament d'*il ſemble, per che ſagliano* ; & ne ménage plus rien enſuite. S'il badinoit comme Voiture, on lui paſſeroit ſes penſées toutes hardies, toutes fauſſes qu'elles ſont ; car je le répete on peut tout dire en riant, & même ſi vous y prenez garde, le faux devient vrai à la faveur de l'ironie : c'eſt elle qui a introduit ce que nous appellons *contreverité*, & qui fait que quand on dit d'une femme libertine & ſcandaleuſe ; que c'eſt une très-honnête perſonne ; tout le monde entend ce qu'on dit, ou plûtôt ce qu'on ne dit pas.

Omnis falſe dicendi ratio in eo eſt, ut aliter quàm eſt, rectum verúque dicatur. *Quint. lib. 6. cap. 3.*

Intelligitur quod non dicitur, *Ibid.*

Mais je ſuis las de parler tout ſeul ; & vous voulez bien que je reſpire un moment. Je vous ai écouté ſans vous interrompre, repliqua Philanthe ; parceque je prenois plaiſir à vous entendre, & que je ne voulois rien perdre d'une doctrine dont je n'avois que des idées fort confuſes. Je me réjouis au reſte, continua-t-il, que vous faſſiez un peu grace à l'hyperbole, qui eſt ſi chere aux Italiens

& aux Eſpagnols mes bons amis. J'entends raiſon comme vous voyez, repartit Eudoxe, & je ne ſuis pas ſi ſévere que vous penſez : mais ne vous y trompez pas, ajoûta-t-il, & ſouvenez-vous à quelles conditions ces figures ſont permiſes ; ſur-tout n'oubliez jamais ce qu'a dit un des meilleurs eſprits de nôtre ſiécle.

Rien n'eſt beau que le vrai ; le vrai ſeul eſt aimable ;
Il doit regner par tout, & même dans la fable.

Je doute, repliqua Philanthe, qu'il regne dans une Epitaphe de François I. compoſée en dialogue par ſaint Gelais : je l'ay lûe depuis peu, & ne l'ai pas oubliée.

Qui tient enclos ce marbre que je voi ?
Réponſe. *Le grand François incomparable Roi.*
Comme eût tel Prince un ſi court monument ?
Réponſe. *De lui n'y a que le cœur ſeulement.*
Donc ici n'eſt pas tout ce grand vainqueur.
Réponſe. *Il y eſt tout ; car tout il étoit cœur.*

Votre doute eſt très-bien fondé, repartit Eudoxe. Une piéce toute ſérieuſe demande quelque choſe de plus ſolide & de plus réel.

A ce compte-là, dit Philanthe, l'Epitaphe du Maréchal de Ranzau ne vaudroit gueres mieux que celle de François I. Je me ſouviens du dernier vers qui renferme toute la penſée. Vous ſçavez que ce Maréchal avoit perdu un œil & une jambe à la guerre, & qu'on ne vit peut-être jamais un Général d'armée plus eſtropié que lui. Le Poëte fonde là-deſſus ſa penſée. Après avoir dit qu'il n'y a ſous le marbre qu'une moitié du grand Ranzau, & que l'autre eſt demeurée au champ de bataille, il conclut ainſi :

Et Mars ne lui laiſſa rien d'entier que le cœur.

Outre le cœur, interrompit Eudoxe en riant, ne lui laiſſa-t-on pas le poumon & le foye entiers ſans parler du reſte ? La penſée vous ſemble donc fauſſe, reprit Philanthe ? Oui, repartit Eudoxe, & j'aime bien mieux ce que dit Voiture à Mademoiſelle Paulet. Ecoutez le-

Si j'osois écrire des lettres pitoyables, je dirois des choses qui vous feroient fendre le cœur : mais pour vous dire le vrai, je serai bien-aise qu'il demeure entier ; & je craindrois que s'il étoit une fois en deux, il ne fût partagé en mon absence. Vous voyez comme je me sçais bien servir des jolies choses que j'entends dire.

Car enfin, poursuivit Eudoxe, Voiture s'égaye & se joûe : il se moque même de quelqu'un qui avoit dit quelque chose de semblable ; & je m'étonne que l'Auteur de *la Justesse* ait fait sur cela le procès à Voiture même. Le Censeur n'a pas sans doute pris garde à ces paroles, *Vous voyez comme je me sçais bien servir des jolies choses que j'entends dire.*

Mais quand Voiture auroit parlé de son chef, je ne le chicanerois pas : c'est un Ecrivain enjoué, qui dans une petite débauche d'esprit dit des folies de gayeté de cœur pour se réjouir & pour réjouir les autres ; de même à-peu-près qu'en diroit un homme de belle humeur, qui étant à table avec ses amis feroit semblant

d'extravaguer après avoir un peu bû. On ne doit pas prendre au pied de la lettre ce qui échape en ces rencontres ; & pour moi j'aurois bien plus de peine à souffrir qu'un Ecrivain dît de sens froid, après avoir eu un vomissement de sang.

» Je n'oserois pas dire comme au-
» paravant que je vous aime de toute
» mon ame, puisque j'en ai perdu plus
» de la moitié. Pour parler réguliére-
» ment, je dis que je vous aime de
» toute ma force.

Ce sont les paroles de Balzac que je lisois ce matin, & qui m'ont frapé. Qu'y trouvez-vous à reprendre, dit Philanthe ? Outre qu'il n'est permis qu'aux Poëtes, reprit Eudoxe, de confondre le sang avec l'ame, & de prendre l'un pour l'autre : s'il a perdu la moitié de son ame, il ne lui reste plus gueres de forces ; & c'est exprimer sa tendresse foiblement, que de dire à son ami qu'il l'aime de toute sa force.

» Mais ce qu'il dit d'ailleurs n'est pas
» plus vrai, ni plus juste. Je suis aussi
» déchiré que si je m'étois trouvé dans
» toutes les batailles que j'ai lûes. Je

ne ſuis plus qu'une piéce de moi- «
même, plus que le quart ou le de- «
mi quart de ce que j'ai été. «

Il n'appartient qu'à Voiture, pourſuivit Eudoxe, de penſer plaiſamment & correctement tout enſemble : voici un endroit qui le prouve bien.

Je ne puis pas dire abſolument « que je ſois arrivé à Turin ; car il n'y « eſt arrivé que la moitié de moi-même « : vous croyez que je veux di- « re, que l'autre eſt demeurée au- « près de vous. Ce n'eſt pas cela : c'eſt « que de cent & quatre livres que « je peſois, je n'en peſe plus que cin- « quante-deux ; il ne ſe peut rien voir « de ſi maigre, ni de ſi décharné que « moi. «

Vous voyez que Voiture n'eſt point faux dans ſon enjoûment, & que Balzac l'eſt dans ſon ſérieux. Mais ſçavez-vous bien, ajouta-t-il, qu'une ſeule penſée fauſſe eſt capable de gâter une belle piéce de proſe ou de vers ?

Malherbe n'a peut-être rien fait de plus beau que les Stances ſpirituelles qui commencent par ce vers:

N'eſperons plus, mon ame, aux promeſſes du monde :
Et c'eſt dommage qu'il y ait du faux dans la Stance la plus remarquable :
Ont-ils rendu l'eſprit, ce n'eſt plus que pouſſiére,
Que cette Majeſté ſi pompeuſe & ſi fiére,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers ;
Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangez de vers.
Coſtar a bien remarqué que les ames de ces Rois dont le Poëte parle, n'ont garde de faire les vaines dans leurs tombeaux, où elles ne ſont pas ni ſelon nôtre théologie, ni ſelon celle des payens. Mais le ſavant homme qui a fait des Obſervations ſi curieuſes ſur les Poëſies de Malherbe, dit Philanthe, a bien remarqué auſſi que les Poëtes ont une théologie à part, ſelon laquelle Malherbe a pu dire que les ames ſont dans les ſépulcres comme Ronſart l'avoit dit avant lui.
Ha, que dirons là-bas ſous les tombes poudreuſes

De tant de vaillans Rois les ames généreuſes ?

La remarque de l'auteur des Obſervations, reprit Eudoxe, eſt très-vraie au regard de cette théologie particuliére des Poëtes. Il s'agit ſeulement de ſçavoir ſi Malherbe parle ici en théologien du Parnaſſe. Je tombe d'accord qu'on peut feindre que les morts ſont en corps & en ame dans leurs tombeaux, & qu'on peut même les y faire parler en faiſant leur épitaphe. J'avoue enſuite que dans une piéce profane & toute poëtique, il eſt permis avec Virgile, d'enſevelir les manes, & qu'on a droit de faire errer les ames des morts autour des lieux où ils ont été enterrez : mais je doute que dans un ouvrage tout chrétien & tout uni, qui n'a rien de poëtique que la verſification, tel qu'eſt celui de Malherbe, on puiſſe parler le langage de la plus haute poëſie. Le Poëme de Ronſard ſur les miſéres du tems ſouffre des idées & des expreſſions qu'une Stance ſpirituelle ſur la vanité des grandeurs du monde ne comporte pas.

Id cinerem & manes credis curare ſepultos. *Æneid. lib. 4.*

Quoique vous en diſiez, repliqua Philanthe, il eſt certain que l'orgueil des Grands paroît juſques après leur mort en la pompe de leurs funérailles, & ſurtout en la magnificence de leurs tombeaux. Cela ne ſuffit-il pas pour dire que leurs ames ſont encore les vaines dans ces ſuperbes mauſolées, ſans qu'elles y ſoient elles-mêmes; puiſqu'elles y étalent encore leur vanité ou plûtôt puiſque leur vanité y eſt encore étalée.

Je ne crois pas, répondit Eudoxe, que ce ſoit-là le ſens du Poëte; & c'eſt, ce me ſemble, affoiblir ſa penſée en voulant la juſtifier. On pourroit du moins la rectifier, dit Philanthe, en mettant *ombres*, au lieu *d'ames*:

Et dans ces grands tombeaux où leurs ombres hautaines
Font encore les vaines.

Si par *ombres*, repartit Eudoxe, on n'entend que les figures & les repréſentations qui ſont élevées en bronze ou en marbre ſur la ſépulture des Rois, je n'y vois nul inconvénient: mais ſi on entend ce que les Anciens

entendoient par *ombres* des morts, & ce qu'ils appelloient *manes*, la penſée eſt un peu payenne. Après tout je ſerois moins choqué de leurs *ombres* que de leurs *ames*, & peut-être que le chriſtianiſme pourroit s'accorder en cela avec la poëſie.

L'Auteur du Poëme de ſaint Louis, repliqua Philanthe, porte les choſes plus loin que Malherbe, en parlant de ſon Heros qui va à Saint Denis avant que de partir pour la Terre Sainte :

Il viſite le Temple où regnent ſes Ayeux,
Dans leurs tombeaux encore du tems victorieux.

Je ne vois pas, répondit Eudoxe, comment les Rois de France régnent là, ni qu'ils y ſoient victorieux du tems : ils n'y ſont eux-mêmes que cendres ; & le tems qui conſume tout, n'épargne ni leurs ſtatues, ni leurs mauſolées.

Le défaut de ces vers françois, dit Philanthe, me fait craindre pour une Epitaphe latine du Cardinal de Richelieu que nous avons lûe enſemble plus d'une fois, & que j'ai toû-

jours admirée. Il faut avouer, repliqua Eudoxe que l'Epitaphe eſt pleine d'eſprit, & qu'elle marque parfaitement le caractere de ce grand Miniſtre : mais on ne peut pas nier auſſi qu'il n'y ait du faux en plus d'un endroit. Elle commence par ces mots, ſi ma mémoire ne vous trompe : *Aſta Viator ; quod uſquam videbis, & audies, hîc tegitur.* Cela ſe peut-il ſoûtenir ? *Arreſte, Paſſant ; tout ce que tu verras, tout ce que tu entendras en quelque lieu du monde que ce ſoit, eſt ici renfermé.*

L'endroit du chariot ſur le quel le corps fut mené la nuit au lieu de ſa ſépulture n'eſt pas plus vrai ; les paroles me reviennent : *Securi pedites, equiteſque magno numero, faces prætulerunt ; crucem nemo, quia publicam currus deferebat.* Après avoir dit, comme vous voyez, que pluſieurs gens de pied & pluſieurs cavaliers portoient des flambeaux, il ajoûte : *Perſonne ne portoit la Croix, parceque le chariot portoit la Croix publique.* N'en déplaiſe à l'Auteur de l'Epitaphe, ſa penſée eſt fauſſe : elle pourroit être vraie, & plaire mê-

me avec toute ſa malignité, ſi dans ces ſortes de pompes funébres quelqu'un portoit la Croix, & que dans celle-là on eût manqué à la porter. Mais comme ce ſont des cérémonies du monde, & en quelque façon profanes, l'Egliſe ne s'y mêle point; ainſi ce n'eſt pas parceque le chariot portoit la Croix publique que perſonne ne portoit la Croix; & la raiſon de l'Auteur n'a nul fondement. La penſée qui eſt à la fin ne me ſemble guéres plus ſolide : *Inter Theologos ſitus : ingens diſputandi argumentum.* L'heureuſe concluſion, *Il a été enterré parmi des Docteurs, & il eſt un grand ſujet de diſpute* !

Voilà proprement, dit Philanthe, ce qui s'appelle des pointes. Oui, reprit Eudoxe & ce ſont auſſi ces faiſeurs de pointes qui penſent le plus ſouvent faux. Quelque ſujet qu'ils ayent entre les mains, ils veulent briller; & pour l'ordinaire le bon ſens n'eſt pas ce qu'ils cherchent. Leur deſſein eſt d'éblouir; mais ils n'impoſent qu'au peuple, c'eſt-à-dire aux gens qui ſe contentent des apparences : ceux qui ont l'eſprit droit &

ſolide ne ſont pas leurs dupes.

Un de ces hommes à pointes qui s'eſt fait admirer en ſon tems à la Cour de Savoye, & qui a compoſé en latin l'Eloge de Louis XIII. dit que ce Prince devoit infailliblement guérir la France de tous ſes maux, ayant eu pour mere une Princeſſe de la maiſon de Médicis, & étant né le jour de ſaint Côme & de ſaint Damien, tous deux médecins. Il ajoûte que Louis le Juſte tenoit de ſon horoſcope la balance, & que Henry le Grand lui mit l'épée à la main; afin que le monde reconnût en ſa perſonne une parfaite image de la Juſtice. Et je m'étonne, pourſuivit Eudoxe, que le Panégyriſte n'ait mis un bandeau ſur les yeux du Prince, en lui en faiſant un de ſon diadême: il ne reſtoit que cela pour rendre la penſée complete.

Galliæ medicus è matre Mediceæ, Coſmæ & Damiano medicis feſto die, infecto regno peperit genitus ſpem ſalutis.

Juſtitiæ ſimulacrũ ut Ludovico mundus adoraret in puero; jam habenti libram ab horoſcopo gladius additur ab Henrico.

Après tout, repliqua Philanthe, il y a de l'eſprit dans cette rencontre de l'épée & de la balance. Quel eſprit, bon Dieu, reprit Eudoxe! & où en ſommes-nous, ſi la penſée de Juglaris eſt ingénieuſe? Je vous conſeille d'admirer encore celle d'un

Poëte

Poëte Italien sur le signe de l'Ecrevice, dont le signe de la Balance me fait souvenir. C'est au sujet du grand Apôtre des Indes saint François Xavier à qui un cancre marin rapporta le Crucifix qu'il avoit laissé tomber dans la mer.

Je sçais ce que vous voulez dire, interrompit Philanthe ; la piéce est de l'Achillini, & je l'ai apprise par cœur:

Perde Xaverio in mare
Il Crocifisso, è piange ;
Quasi che possa il porto
De la stessa salute esser absorto,
Mentre sul' lido ei s'ange,
Ecco un granchio marino
Recargli fra le branche il suo conforto:
E giusto fù che de l'amor divino
Fra le beate arsure onde si duole,
Non altrove che in granchio s'havesse il sole.

La belle imagination, dit Eudoxe, que parmi les ardeurs de l'amour divin dont le Saint étoit embrasé, le soleil ne pût être que dans l'écrevice ; sans parler de ce port du salut qui ne peut être englouti. Sont-ce là, à votre avis, des équivoques &

des métaphores dans les regles ? La penſée n'eſt peut-être pas ſi bonne en François, repliqua Philanthe ; mais quoique vous en diſiez, elle eſt excellente en Italien. Chaque nation a ſon goût en eſprit de même qu'en beauté, en habits, & en tout le reſte. Comme ſi la juſteſſe du ſens, repartit Eudoxe, n'étoit pas de toutes les langues, & que ce qui eſt mauvais de ſoi-même, dût paſſer pour bon en aucun pays parmi les perſonnes raiſonnables.

Je ne veux pas vous contredire toûjours, dit Philanthe, & j'aime mieux vous demander à propos de juſteſſe l'idée qne vous avez d'une penſée juſte.

Pejus adhuc quò magis falſum eſt, & longiùs petitũ. *Quintil. lib. 8.*

La vérité, répondit Eudoxe, qui eſt indiviſible ailleurs, ne l'eſt pas ici : les penſées ſont plus ou moins vraies, ſelon qu'elles ſont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entiere fait ce que nous appellons la juſteſſe de la penſée, c'eſt-à-dire que comme les habits ſont juſtes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils ſont tout à fait proportionnez à la perſonne qui les

porte ; les penſées ſont juſtes auſſi, quand elles conviennent parfaitement aux choſes qu'elles repréſentent : de ſorte qu'une penſée juſte eſt, à parler proprement, une penſée vraie de tous les côtez & dans tous les jours qu'on la regarde. Nous en avons un bel exemple dans l'Epigramme latine ſur Didon, qui a été traduite ſi heureuſement en nôtre langue.

Pauvre Didon où t'a réduite
De tes maris le triſte ſort ?
L'un en mourant cauſe ta fuite,
L'autre en fuyant cauſe ta mort.

Infelix Dido nulli bene nupta marito ;
Hoc pereunte fugis; Hoc fugiente peris. *Auſon.*

Cela ſuppoſe, comme vous voyez, ce que raconte l'hiſtoire, que Didon ſe ſauva en Afrique avec toutes ſes richeſſes après que Sichée eut été tué; & ce qu'a feint la poëſie, qu'elle ſe tua elle-même après qu'Enée l'eût quittée.

Il eſt vrai, dit Philanthe, que les proportions ne peuvent pas être mieux gardées qu'elles le ſont dans l'Epigramme d'Auſone, & que tout y quadre admirablement. Cependant n'allez pas vous imaginer, dit Eudoxe, que ces retours ſi juſtes ſoient eſſentiels à la juſteſſe : elle ne deman-

de pas toûjours tant de symétrie, ni tant de jeu ; il suffit que la pensée soit vraie dans toute son étendue, ainsi que je viens de dire, & que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne. Mais il n'appartient pas à tout le monde de penser juste : il faut avoir pour cela l'esprit droit, le jugement sain, & quelque chose du génie d'Homére, qui selon le sentiment d'Aristote, a toûjours des pensées & des paroles proportionnées au sujet qu'il traite.

Balzac qui n'est pas si correct que Voiture dans les pensées, quoiqu'il le soit plus dans l'élocution & dans le stile, ne laisse pas d'avoir quelquefois beaucoup de justesse : témoin ce qu'il dit de Montaigne, que c'est un » guide qui égare ; mais qui méne en » des pays plus agréables qu'il navoit » promis.

Au reste, quoiqu'en quelque genre qu'on écrive, on doive toûjours penser juste, on le doit plus faire en de certains genres qu'en d'autres. L'élégie, par exemple, & la tragédie demandent une vérité plus exacte que l'épigramme & le madrigal. Il y a

dans la prose des matiéres comiques & plaisantes où cette exactitude a moins de lieu : il y en a d'autres graves & sérieuses où elle est absolument nécessaire ; & tels sont les sujets qui regardent la morale. Cependant plusieurs livres de ce genre-là ne laissent pas d'avoir beaucoup de fausses pensées : j'en ai remarqué quelques-unes en lisant, que j'ai même écrites, & que je vous montrerai quand nous serons dans mon cabinet.

Comme le Soleil étoit couché, & que le tems n'étoit plus beau pour la promenade, Eudoxe & Philanthe se rendirent au logis. Le cabinet d'Eudoxe est au haut de sa maison ; & a une vûe admirable. Il est tapissé de cartes & tout couronné de livres : c'est une petite bibliothéque de ce qui a été écrit de meilleur en Grec, en Latin, en Italien, en Espagnol, & en François. Eudoxe ne s'est pas contenté de lire ses livres, il en a fait des extraits qu'il relit de tems en tems ; si bien que les choses lui sont fort présentes, & qu'il sçait presque par cœur tous les beaux endroits de son recueil.

Dès qu'ils furent dans le cabinet, Eudoxe prit un cahier, & y lût ce qui suit.

» Toutes les manieres d'écrire ne » nous plaisent qu'à cause de la corrup- » tion secrete de notre cœur : si nous » aimons dans une piéce bien écrite le » genre sublime, l'air noble & libre de » certains Auteurs ; c'est que nous » avons de la vanité, que nous aimons » la grandeur & l'indépendance.

Vous avez donc remarqué cela, dit Philanthe, comme une fausse pensée ? Oüi, repartit Eudoxe : car qu'y a-t-il de plus faux, que d'attribuer à la corruption du cœur ce qui est l'effet d'un discernement exquis, & la marque de notre bon goût ? Les ouvrages bien écrits plaisent aux personnes raisonnables, parceque dans les regles les belles choses doivent plaire, & que tout ce qui est parfait en son genre contente l'esprit ordinairement. La vanité n'a pas plus de part au plaisir que donne la lecture de Virgile & de Ciceron, qu'elle en a au plaisir qu'on prend à voir d'excellens tableaux, ou à entendre une excellente musique. L'homme

du monde le plus humble eſt touché de ces beautez comme un autre, pourvû qu'il ait de l'intelligence & du goût. Quand je lis l'Ecriture ſainte, qui avec ſa ſimplicité a tant de ſublime, penſez-vous que ce ſoit l'amour de mon élevation, ou la corruption de mon cœur qui me faſſe goûter ce que je lis? N'eſt-ce pas plûtôt le caractere ſimple & majeſtueux de la parole divine qui fait impreſſion ſur moi? Et n'en peut-on pas dire à peu près autant du langage des grands maîtres en poëſie & en éloquence? Quelle viſion de s'imaginer que nous n'aimons en eux la nobleſſe & la facilité de leur ſtile que par un eſprit de hauteur & d'indépendance!

Je ſuis là-deſſus de votre avis, dit Philanthe; & je ne ſçais pourquoi on va chercher de fauſſes raiſons, lorſque les vraies ſe préſentent d'elles-mêmes. Mais voyons ce qui ſuit dans votre cahier.

Eudoxe continua de lire.

Chacun tâche d'occuper le plus « de place qu'il peut dans ſon imagi- « nation, & l'on ne ſe pouſſe & ne «

» s'agrandir dans le monde que pour
» augmenter cette idée que chacun se
» forme de soi dans son propre esprit ;
» voilà le but de tous les desseins am-
» bitieux des hommes. Alexandre &
» César n'ont point eu d'autre vûe
» dans toutes leurs batailles que celle-
» là ; & si on demande pourquoi le
» Grand Seigneur a depuis peu fait pé-
» rir cent mille hommes dans Candie,
» on peut répondre sûrement que ce
» n'est que pour attacher encore à cet-
» te image interieure qu'il a de lui-
» même, le nom de Conquérant.

Cette pensée ne me paroît pas plus vraie que l'autre, dit Philanthe, du moins à l'égard du Grand Seigneur. Il peut n'avoir pas seulement songé à son image intérieure en assiégeant Candie. Il vouloit peut-être prendre une place qui l'accommodoit, ou se venger des Venitiens qui osoient lui faire la guerre. Il pouvoit vouloir augmenter sa réputation, c'est-à-dire, l'opinion qu'on avoit de sa puissance & de sa grandeur. Or l'opinion qu'on a de nous ne réside pas dans nous, mais dans les personnes qui nous estiment.

Ce que vous dites eſt de très-bon ſens, repartit Eudoxe, & ne regarde pas moins Alexandre & Céſar que le Grand Seigneur. Mais vous voulez bien que j'ajoûte que quand la penſée ſeroit vraie en quelque rencontre, elle ne peut l'être dans l'étendue qu'on lui donne. En effet, combien de ſcelerats, pour acquerir de l'eſtime, & pour s'élever par-là, veulent paroître fideles, deſintereſſez, vertueux ? Ils ſçavent en leur cœur ce qu'ils ſont ; ils ſe font juſtice ; & le moindre de leurs ſoins eſt d'occuper beaucoup de place dans leur imagination, pour me ſervir d'une phraſe ſi nouvelle & ſi élegante. Bien loin de penſer à augmenter dans leur propre eſprit l'opinion qu'ils s'y ſont formée d'eux-mêmes, ils ne ſongent qu'à donner aux autres une impreſſion avantageuſe de la probité qu'ils n'ont pas, & qu'ils ne veulent point avoir.

Que dis je, ſelon le ſentiment de Paſcal, qui eſt le Heros & le modele de l'Auteur dont nous examinons la penſée ! Nous voulons tous vivre « dans l'idée d'autrui d'une vie ima- «

» ginaire. Si nous avons de la généro-
» sité, de la fidélité, de la modération,
» nous nous empressons de le faire
» sçavoir pour attacher ces vertus à
» l'être d'imagination par lequel nous
» subsistons hors de nous-mêmes; nous
» les détacherions plûtôt de nous que
» de ne les pas joindre à ce fantôme de
» vie étrangere, & nous serions volon-
» tiers poltrons pour avoir la réputa-
» tion d'être vaillans. Il s'ensuit de là que chacun ne tâche pas d'occuper le plus de place qu'il peut dans son imagination, & que le but de tous les desseins ambitieux des hommes n'est pas d'augmenter l'idée que chacun forme de soi dans son propre esprit.

Cela me semble convainquant, dit Philanthe; passons outre, je vous prie. Ecoutez ceci, poursuivit Eudoxe.

» Quand les ignorans voyent ces
» grandes bibliothéques que l'on peut
» appeller à quelque chose près le ma-
» gazin des fantaisies des hommes, ils
» s'imaginent qu'on seroit bienheu-
» reux, ou du moins bien habile si on
» sçavoit tout ce qui est contenu dans

ces amas de volumes qu'ils considerent comme des tréfors de lumieres : mais ils en jugent mal. Quand tout cela seroit réuni dans une tête, cette tête n'en seroit ni mieux réglée, ni plus sage ; tout cela ne seroit qu'augmenter sa confusion, & obscurcir sa lumiere.

L'on peut conclure de-là, dit Philanthe, que l'ignorance vaudroit mieux qu'une érudition profonde, & que moins on seroit habile, plus les idées qu'on auroit des choses seroient nettes & distinctes. C'est raisonner juste sur un faux principe, répondit Eudoxe : je dis sur un faux principe ; car il n'est pas vrai que les diverses connoissances qui se tirent de la lecture, produisent d'elles-mêmes la confusion & l'obscurité. Ces mauvais effets ne viennent que de la mauvaise disposition des esprits. Tel Sçavant que nous connoissons est un abîme de doctrine ; mais un abîme qu'on peut appeller un cahos où toutes les langues & toutes les sciences sont brouillées ensemble, parceque c'est l'esprit le moins méthodique & le moins clair qui fut jamais.

D'autres Sçavans d'un caractere opposé à celui-là, ont dans la tête une infinité d'espéces bien rangées & parlent nettement de tout.

Ainsi l'homme qui sçauroit tout ce que les livres contiennent, jusqu'à devenir une bibliothéque vivante (ce qu'on a dit d'Origene) n'en seroit pas plus confus, ni plus obscur dans ses discours, si c'étoit une tête bien faite & de bonne trempe : il pourroit même en être plus sage & plus réglé dans sa conduite, s'il faisoit un bon usage de ses lumieres.

Mais ces exemples suffisent, continua Eudoxe, pour vous faire voir le foible des pensées morales qui ne sont pas vraies. Car je ne dis rien des maximes qui ont quelque chose de faux ; & qui dès-là ne sont pas dignes du nom de maximes, dont l'unique but est de regler les mœurs, & de conduire la raison. Les réfléxions historiques ne valent gueres mieux quand elles sont fausses. La vérité étant comme vous sçavez, l'ame de l'histoire, elle doit être répandue dans tout ce que dit l'Historien : mais c'est dans ces réfléxions qu'elle doit bril-

ler davantage ; & rien n'eſt plus irrégulier que de penſer faux ſur des événemens véritables.

Plutarque qui étoit un eſprit ſolide a ſenti cela, en condamnant la penſée fameuſe d'un Hiſtorien ſur l'incendie du Temple d'Epheſe: qu'il *ne falloit pas s'étonner que ce Temple magnifique conſacré à Diane eût été brûlé la nuit même qu'Alexandre vint au monde ; parceque la Déeſſe ayant voulu aſſiſter aux couches d'Olympias fut ſi occupée qu'elle ne put éteindre le feu.* *Plutarch. in Alexandri vita.*

Mais interrompit Philanthe, Ciceron trouve la penſée jolie, lui qui ſelon vous, penſe & juge toûjours ſainement. Je vous avoue de bonne foi, reprit Eudoxe, que je ne comprens pas bien Ciceron là-deſſus. Il a regardé ſans doute la penſée de Timée comme l'imagination d'un Poëte, & non pas comme la réfléxion d'un Hiſtorien. Cela ne ſe peut dire, repartit Philanthe; car Ciceron loue Timée d'avoir penſé ſi joliment dans ſon hiſtoire. Pour moi je me perſuade que l'Orateur Romain qui avoit l'eſprit tourné naturellement à la

Concinnè ut multa Timæus, qui cùm in hiſtoria dixiſſet, qua nocte natus

raillerie, & qui aimoit les bons mots jusqu'à en dire quelquefois d'assez froids, ainsi que remarque Quintilien, a été touché de ce qu'il y a de plaisant dans la pensée de Timée sans examiner le reste ; au lieu que Plutarque qui étoit sérieux & critique, a considéré uniquement ce qu'elle a de faux.

Alexander esset eadem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse, adjunxit minimè id esse quod daina cum in partu Olympiadis adesse voluisset, ab fuisset domo. *De Natura Deor. lib. 2.*

Ce n'est pas en juger trop mal, répondit Eudoxe. Mais ne vous semble-t-il pas que ce Censeur si austére a oublié sa sévérité, en ajoûtant que la réfléxion de l'Historien est si froide qu'elle suffisoit pour éteindre l'incendie ? Pour-moi, je trouve la pensée de Plutarque mille fois plus fausse & plus froide que celle de Timée ; & je ne vois qu'un biais pour sauver Plutarque, c'est de dire qu'il a voulu s'égayer dans l'endroit même où il parle gravement.

Quoiqu'il en soit, dit Philanthe, je conclus des divers jugemens de ces deux grands hommes, que ce qui plaît à un bon esprit, ne plaît pas infailliblement à un autre. Vous avez raison, repliqua Eudoxe, & nous pouvons joindre l'exemple de

deux célèbres Académiciens François à celui de Plutarque & de Cicéron.

Balzac ne peut souffrir ce que dit Pompée, lorsqu'il s'embarqua contre l'avis des gens de mer par un tems fort orageux : *il est nécessaire que j'aille ; mais il n'est pas nécessaire que je vive.* Voilà, s'écrie Balzac, « l'apparence d'un bon mot, qui pourtant regardé de près se détruit soi-même, & implique une parfaite contradiction : car pour aller, il faut vivre ; & ainsi l'un est aussi nécessaire que l'autre. *Plutarch. in Pomp. vita.*

La Motte-le-Vayer au contraire trouve le mot excellent, plein de raison & de sens, autant que de résolution & de courage. Qui croire des deux, interrompit Philanthe ? Je ne vois nulle contradiction dans les paroles de Pompée, repartit Eudoxe, & j'y vois tous les sentimens d'un véritable Romain. Pour exécuter l'ordre du Senat, il déclare qu'il fait moins de cas de sa vie que de son honneur : car c'est comme s'il disoit, Je suis indispensablement obligé de faire mon devoir, quand ce seroit aux dépens de ma vie ; je ne dois

pas ménager ma vie aux dépens de mon honneur : il eſt néceſſaire que j'obéiſſe, & que je m'embarque, quelques périls qu'il y ait à craindre ſur mer dans une ſaiſon ſi mauvaiſe & par un tems ſi orageux : il n'eſt pas néceſſaire que je me conſerve, ni que je vive. Où eſt la contradiction, pourſuivit Eudoxe ? Apparemment Balzac s'eſt mépris aux deux ſens du mot de néceſſité : il n'a regardé que le ſens propre & phyſique, en diſant que pour aller il falloit vivre, & que l'un étoit auſſi néceſſaire que l'autre ; cependant le ſens de Pompée eſt le figuré & le moral qui emporte obligation & devoir.

Je me ſouviens, repliqua Philanthe, qu'Alexandre dit dans le *Quinte-Curce* de Vaugelas : *J'aime mieux combattre que de vivre* ; & Titus dans *la Bérénice* de Racine :

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut regner.

Ces deux traits reſſemblent aſſez au mot de Pompée ; & nul critique ne s'eſt encore aviſé d'y trouver à redire. Auſſi n'ont-ils rien que de juſte, dit Eudoxe, rien qui ne ſoit digne

d'un grand cœur, & d'un bon esprit.

Mais pour reprendre ce que nous disions des réflexions historiques, si l'on examinoit la plûpart de celles que certains Historiens affectent, on y trouveroit bien du faux. Il m'en revient une entre autres que j'ai lûe dans l'histoire de la guerre de Flandre au sujet de Barlemont, qui fut tué devant Mastric en une occasion périlleuse où Alexandre Farnese s'exposa comme un simple soldat sans recevoir la moindre blessure. L'Historien dit sur cela : *Tant il est vrai qu'on n'a pas observé en vain que Dieu a soin de la vie des Princes, & qu'il n'est pas moins donné à un Général de mourir le dernier dans son armée, qu'au cœur de mourir le dernier dans l'homme.* Rien n'est plus faux que ce *tant il est vrai*, au regard de la seconde proposition : car enfin le cœur meurt toûjous le dernier dans l'homme, & il n'arrive pas toûjours que les Généraux meurent les derniers dans leurs armées : témoin le Grand Gustave & le Grand Turenne, pour ne rien dire des autres qui ont été tuez des premiers.

Adeò non ex vano observatum curæ esse Deo principum vitam ? quasi non magis cordi in homine quàm Imperatori in exercitu novissimũ mori datum sit. *Strad. de Bell. Belg. Dec. 2. l. 3.*

La réfléxion d'un de nos Hiſtoriens, au ſujet de l'Amiral de Châtillon qui fut une des principales victimes de la Saint Barthelemy, me devient ſuſpecte, repliqua Philanthe : & je ſuis bien trompé ſi elle n'eſt fauſſe. L'Hiſtorien dit qu'après » que l'Amiral eu reçu un coup d'épée dans le ventre & au travers du » viſage, on ſe mit en devoir de le jetter par la fenêtre, & qu'on reconnut que les perſonnes les plus intrépides ont un attachement à la vie auſſi naturel, & même auſſi violent que les plus timides; & que les Heros le cachent, ou pour mieux dire » le deguiſent plûtôt qu'ils ne l'étoufent dans leur cœur.

Cette belle réfléxion que l'Auteur » fait faire aux meurtriers, eſt fondée » ſur ce que les jambes de l'Amiral, » qui avoit attendu conſtamment la » mort pendant qu'il avoit encore l'uſage de l'eſprit, ſe prirent, après » qu'il l'eût perdu, à la croiſée de la » fenêtre, & s'y tinrent ſi fortement » que l'on eut peine à les en détacher » pour le précipiter en bas.

Le fondement de la penſée n'eſt

guéres solide, repartit Eudoxe, & on peut dire que la pensée ne porte sur rien : car comment des jambes qui s'attachent à la tenêtre par un mouvement naturel que produit un reste d'esprits, prouvent elles que les intrépides ressemblent aux plus timides en ce qui regarde l'amour de la vie, & que les Heros ne le sont pas véritablement, surtout après qu'ils ont perdu l'esprit ou l'usage de l'esprit ? Car dans l'endroit que vous venez de citer, on ne sçait si *après qu'il l'eût perdu* tombe sur *l'esprit* ou sur *l'usage de l'esprit* ; & cependant il y a beaucoup de difference entre l'un & l'autre : le premier signifie devenir fou ; le second ne signifie qu'être malade, & dans un état où les fonctions de l'esprit ne sont pas libres. Quoiqu'il en soit, ce n'est pas merveille que quand l'homme n'agit plus en homme, il ne soit point brave ; & c'est se moquer que de reprocher aux Heros l'amour de la vie dans le tems où ils n'ont pas assez de raison pour braver la mort ; ou plûtôt que l'inclination naturelle qu'a tout animal pour sa conservation,

éteint en eux tous les sentimens de la vertu héroïque, J'aimerois presque autant les accuser de lâcheté, de ce que tout couverts de blessures, & perdant leur sang de tous côtez, ils ne poursuivent pas l'ennemi; ou de ce qu'ayant rendu l'ame, ils souffrent qu'on les dépouille, & qu'on leur insulte.

Si les réflexions des Historiens, dit Philanthe, doivent être véritables, il me semble que celles des Prédicateurs ne doivent pas être fausses. Ce seroit corrompre la parole de Dieu, repliqua Eudoxe, que d'y mêler l'ombre du mensonge. Nous avons vû néanmoins des Prédicateurs, reprit Philanthe, charmer le monde par des discours tout semez de *concetti* & de pensées fausses. Le goût du siécle a bien changé là-dessus, dit Eudoxe; & on se moqueroit aujourd'hui d'un Prédicateur, qui pour prouver que les jeunes gens meurent quelquefois avant les personnes âgées, diroit que Jean courut plus vîte au sépulcre que Pierre, & qu'il y vint le premier. On n'aimeroit pas non plus à entendre dire dans la Chaire, que

Præcucurrit citùs Petro, & venit primus ad monumentum. *Joan.* 20. *v.* 4.

les femmes avec leurs patins ajoûtent quelque chose à leur taille contre la parole de JESUS-CHRIST, & qu'elles font mentir la vérité même.

Je ne crois pas aussi qu'on pût souffrir maintenant des pensées que j'ai vû admirer autrefois : l'une, que le cœur de l'homme étant de figure triangulaire, & le monde d'une figure ronde, il étoit visible que toutes les grandeurs mondaines ne pouvoient remplir le cœur humain ; l'autre, que chez les Hébreux un même mot exprimoit la vie & la mort, & qu'un point seul en faisoit la difference : d'où le Prédicateur concluoit, qu'entre la vie & la mort il n'y avoit qu'un point à dire. Mais le Prédicateur parloit en l'air, & son principe n'étoit pas plus solide que sa conclusion : car il n'est pas vrai que la langue Hébraïque ait un même mot qui signifie la vie & la mort.

J'ai entendu prêcher dans ma jeunesse, repliqua Philanthe, que l'incivilité de Judas avoit été cause de sa damnation, & que ce malheureux disciple s'étoit perdu pour avoir mis la main au plat avec son Maître. Il

n'y a pas même trop long-tems qu'un jeune Abbé prêchant la Paſſion à une Grille, dit que Notre Seigneur qui ſua du ſang de tout ſon corps dans le jardin des Olives, ne devoit point pleurer autrement, parceque Dieu eſt tout œil, qu'il garda le ſilence devant Hérode, parceque l'Agneau perd la voix en voyant le loup; qu'il étoit tout nud ſur la Croix, parcequ'il étoit tombé entre les mains des voleurs; que pour condamner la vanité des pompes funébres, il ne voulut point de flambeaux à ſes funerailles, pas même les flambeaux du Ciel; & enfin qu'il voulut être mis dans un ſépulcre de pierre pour nous apprendre que tout mort qu'il étoit, il avoit horreur de la molleſſe.

Voilà une belle Paſſion, dit Eudoxe en ſouriant, & je ne doute pas que l'auditoire ne fût fort touché de ces pointes. On ne pleura pas, reprit Philanthe; mais en récompenſe on ſe récria aux beaux endroits, & ſurtout les Religieuſes furent extrémement ſatisfaites. A la vérité elles le furent un peu moins le jour de Pâque: car le Prédicateur cherchant pourquoi

JESUS-CHRIST ressuscité apparut d'abord aux Maries, dit froidement que c'est que Dieu vouloit rendre public le Mystere de sa Résurrection, & que des femmes sçachant les premieres une chose si importante, la nouvelle en seroit bientôt répendue par tout.

Croyez-moi, repartit Eudoxe d'un air chagrin, il faudroit défendre la Chaire à ces discoureurs qui deshonorent le ministére de la Prédication, & qui le rendent inutile. Quoi, je vas au sermon pour être instruit, pour être touché, & je n'y entendrai que des bagatelles qui ne sont propres qu'à me faire rire, & qui à peine pourroient avoir place dans les discours Academiques du Loredan ou du Mancini!

Pour moi, continua-t-il, je ne puis souffrir qu'on plaisante hors de propos, ni qu'on raisonne de travers; & j'aimerois mieux un simple proverbe, que cent traits d'esprit badins & frivoles; car au moins les proverbes n'ont point de faux, & la vérité contente toûjours.

Comme je ne hais pas les prover-

bes quand ils ſont bien choiſis & bien appliquez, repartit Philanthe, je trouve aſſez bon la préference que vous leur donnez. Il y en a d'Hébreux, de Grecs, de Latins, d'Italiens, d'Eſpagnols, & de François, ou plûtôt ce ſont preſque les mêmes en toutes langues : mais quelque langage qu'ils parlent, il ne diſent rien que de véritable, & pour l'ordinaire ils cachent un grand ſens ſous des termes bas.

Les ſentences communes & autoriſées de l'approbation publique, repliqua Eudoxe, ont la vérité des proverbes ſans en avoir la baſſeſſe. Par exemple celles-ci : *Un homme de bien n'eſt étranger nulle part. C'eſt être heureux que d'être content de ſa fortune. La bonne fortune eſt plus difficile à porter que la mauvaiſe* ; ou pour mieux dire, les ſentences ſont les proverbes des honnêtes gens, comme les proverbes ſont les ſentences du peuple.

A propos de fortune, dit Philanthe, je voudrois ſçavoir le jugement que vous faites des penſées où la Fortune entre comme perſonnage, tel-

les

les que ſont celles ci : *La Fortune ne conſidére pas toûjours le mérite. La Fortune favoriſe ſouvent l'injuſtice.*

A regarder ces penſées dans leur origine, repartit Eudoxe, elles ſont purement payennes ; car les Payens adoroient une Déeſſe Fortune qui gouvernoit tout ſelon ſon caprice, & qui étoit rarement d'accord avec la vertu. C'eſt à cette Divinité bizarre & maligne qu'on faiſoit des vœux en toutes rencontres ; & c'eſt d'elle dont parlent les Auteurs profanes quand ils diſent que les faveurs de la Fortune ne ſont jamais pures ; que la Fortune ſe joue de nos maux ſans nulle pitié ; & que toutes les fois qu'elle veut ſe réjouir, elle éleve au faîte des grandeurs humaines les hommes de la plus baſſe condition.

Fortuna nunquam ſimpliciter indulget. *Quint. Curt. lib. 4.*

Fortuna impotens quales ex humanis malis tibi ipſa ludos facis ? *Senec. Conſol. ad Polybium.*

Quales ex humili magna ad faſtigia rerum Extolit, quoties voluit fortuna jocari. *Juvenal. ſat. 3.*

Tout cela eſt vrai dans le ſyſtême du paganiſme ; mais rien n'eſt plus faux dans la Religion chrétienne qui ne connoît point d'autre Fortune que la Providence, & qui rejette la Déeſſe Fortune comme une vaine chimére. Cette chimére pourtant s'eſt établie parmi nous ; & l'uſage veut non ſeulement contre la raiſon, mais

contre la Religion, qu'en prose & en vers nous faſſions un perſonnage de la Fortune. La lecture des Anciens a introduit un uſage ſi peu religieux, & nos plus ſages Ecrivains le pratiquent ſans ſcrupule. Ils diſent que la » Fortune ſe ſert quelquefois de nos » défauts pour nous élever ; que la Fortune a beau élever de certaines gens, » qu'elle ne leur apprend point à vivre; » que la Fortune ſe laſſa de favoriſer » Charles V. & qu'elle voulut réparer » en la perſonne d'Henry I I. les in- » juſtices qu'elle avoit faites à Fran- » çois I.

Je défere trop à l'uſage, & je reſpecte trop nos Maîtres pour n'approuver pas ces penſées : mais ſi j'oſois dire mon ſentiment là-deſſus, je dirois qu'on y pourroit garder des meſures. Je m'explique. Toute la queſtion ſe réduit preſque à la proſe; car le ſyſtême de la poëſie étant de ſoi fabuleux & tout payen, la Déeſſe Fortune y eſt reçûe ſans difficulté avec la Déeſſe Diane & la Déeſſe Minerve ; & nos Poëtes ont droit de la faire agir dans le caractére que les Idolâtres lui ont donné. Je crois donc

qu'en proſe nous pouvons être un peu payens de ce côté-là ; quand la matiére de nos ouvrages reſſemble à celle des livres d'où nous avons pris ce perſonnage de Fortune ; je veux dire quand nôtre Religion n'y a nulle part, tels que ſeroient des panégyriques & des hiſtoires profanes, des diſcours de pure morale & de pure politique, des dialogues ſemblables à celui qu'un homme d'eſprit fit il y a quelques années, & qui a pour titre, *Réconciliation du mérite & de la Fortune.* Mais je doute qu'on doive ſi fort faire agir la Fortune dans des ouvrages purement chrétiens ; & il me ſemble qu'un ſermon ne ſouffre pas des penſées qui ne peuvent avoir qu'un ſens payen, telles que ſeroient celles-ci : *La Fortune ſe plaît à abbatre ceux qu'elle a élevez au haut de ſa roue. La Fortune traverſe ſouvent les Grands de la terre ; comme ſi elle étoit jalouſe des faveurs qu'elle leur a faites.* Je dis que ces penſées ne peuvent avoir qu'un ſens payen ; parcequ'elles ne peuvent s'entendre que de la Déeſſe Fortune, & qu'on ne peut dire véritablement de la Providence di-

vine qu'elle éleve au haut de sa roue, ni qu'elle soit jalouse des faveurs qu'elle fait.

Je vois bien, répondit Philanthe, que vous voulez bannir de la Chaire le mot de fortune quand il signifie autre chose que bonheur ou malheur, & qu'on en fait une personne. Non, reprit Eudoxe, je consens, puisque l'usage l'a emporté, que la Fortune éleve les bergers sur le trône; que la Fortune renverse les desseins les mieux concertez, que la Fortune favorise les armes des bons Princes; car cela peut s'entendre de la Providence: mais je ne voudrois pas qu'un Prédicateur attribuât jamais au personnage de fortune ce qui ne peut convenir, qu'à la Déesse du paganisme; & je le trouverois ridicule de dire: *Cette aveugle divinité qui préside aux événemens de la vie, & qui dispense les biens & les maux selon son caprice*, à moins que ce ne fût pour se moquer de l'aveuglement des Payens.

Il ne seroit pas peut-être trop mal aussi de corriger quelquefois le mot de Fortune par celui de Providence, en disant, à l'exemple de l'Auteur des

Penſées diverſes, qui ſont imprimées après celles de la Marquiſe de Sablé : *La Fortune, ou pour parler plus chrétiennement, la Providence diſtribue les rolles que chacun joue ſur le grand théatre du monde* ; ou comme a fait un illuſtre Académicien dans le Panégyrique du Roi : *Parmi tant de proſperitez & de triomphes, s'il faut que la fortune, ou plûtôt cette Sageſſe ſupérieure qui ne ſemble aveugle qu'à l'aveuglement humain, le traite une fois ou deux comme tout le reſte des plus grands hommes ; on croiroit qu'elle ne veut humilier la Nation que pour relever davantage le mérite du Prince.*

Les mêmes régles devroient s'obſerver à mon avis, dans une hiſtoire Eccleſiaſtique ; & ſi je ne faiſois celle de l'héreſie en parlant de Ziſca ce fameux chef des Huſſites, qui après avoir perdu la vûe ne laiſſoit pas de conduire des armées, & de remporter des victoires, je ne dirois point : *Comme ſi la Fortune qui eſt aveugle eût pris plaiſir à favoriſer un autre aveugle* ; & quand nôtre Religion me le permettroit, je doute que le bon ſens me le permît. Je dirois bien

avec Ciceron dans une piéce toute profane : *Non seulement la Fortune est aveugle ; mais le plus souvent elle rend aveugles ceux qu'elle embrasse.*

Non solùm ipsa Fortuna cæca est ; sed cos etiam plerumque efficit cæcos quos complexa est. *De Amicit.*

Je suis là-dessus tout-à-fait de vôtre goût, interrompit Philanthe, & je vous assûre que ce fantôme de fortune m'a toûjours choqué dans les discours de piété, surtout quand on lui fait faire un personnage indigne de la sageſſe divine. Mais je ne trouverois pas mauvais qu'un homme du monde écrivît dans les mémoires de sa vie : *Les malheureux ne le sont pas toûjours, & même la Fortune nous apprend par son inconstance que c'est aux malheureux à esperer, & aux heureux à craindre :* ni que dans une hiſtoire plaisante quelqu'un dit : *Si je ne me trouve qu'un malheureux Comédien, c'est sans doute que la Fortune s'est voulu venger de la Nature, qui avoit voulu faire quelque chose de moi sans son consentement, ou si vous voulez que la Nature prend quelquefois plaisir à favoriser ceux que la Fortune a pris en aversion.*

Mais que dites-vous de ces personnages qu'on introduit dans les

Epitres dédicatoires ? Entendez-moi, s'il vous plaît. L'Auteur d'un ouvrage qui traite des conquêtes de Cesar, ou des avantures d'Hippolite, ne fait point de difficulté de dire à un Prince, en lui dédiant son livre : *Voici le vainqueur des Gaules qui vient vous rendre ses hommages. Hippolite sort du fond des bois dans le dessein de vous faire sa cour.*

Il n'y a rien de plus faux que cela, repartit Eudoxe ; & c'est se moquer que de confondre le livre qu'on dédie, avec le Heros qui fait le sujet du livre, à moins que l'Auteur, par une espece de fiction, ne fasse parler son Heros ou son Heroïne au lieu de parler lui-même, comme l'a fait spirituellement un de nos Poëtes, en faisant imprimer une piece de Théatre.

Cependant Voiture qui est un de vos oracles, repliqua Philanthe, confond le Heros avec le Roman, & prend l'un pour l'autre dans deux de ses Lettres. Il ouvrit le livre, & lût le commencement de la Lettre qui a pour titre : *A Monseigneur le Duc de Bellegarde, en lui envoyant*

» *l'Amadis*. Monſeigneur, en une ſai-
» ſon où l'hiſtoire eſt ſi brouillée, j'ai
» cru que je vous pouvois envoyer des
» fables, & qu'en un lieu où vous ne
» ſongez qu'à vous délaſſer l'eſprit,
» vous pourriez accorder à l'entretien
» d'Amadis quelques-unes de ces heu-
» res que vous donnez aux gentilshom-
» mes de votre province. J'eſpere que
» dans la ſolitude où vous êtes, il vous
» divertira quelquefois agréablement,
» en vous racontant ſes avantures qui
» ſeront ſans doute les plus belles du
» monde, tant que vous ne voudrez
» pas qu'on ſçache les votres.

Vous voyez que dans le titre il s'agit du livre qu'on appelle l'*Amadis*, & que dans la Lettre l'Auteur parle du Heros ſurnommé *Amadis de Gaule*. Il fait le même dans la Lettre qui a pour titre, *A Madame de Saintot, en lui envoyant le Roland furieux d'Arioſte traduit en François*. Ecoutez les premieres li-
» gnes. Voici ſans doute la plus bel-
» le avanture que Roland ait jamais
» eue; & lorſqu'il défendoit ſeul la
» couronne de Charlemagne, & qu'il
» arrachoit les ſceptres des mains des

Rois, il ne faisoit rien de si glo- «
rieux pour lui qu'à cette heure qu'il «
a l'honneur de baiser les vôtres. «

Si j'osois condamner Voiture, repartit Eudoxe, je dirois qu'en ces deux rencontres il s'oublie un peu, & sort du caractére de véritable bel esprit : mais j'aime mieux dire qu'il se joue agréablement de son sujet, & que des Lettres galantes ne demandent pas une vérité si austére que des Epitres dédicatoires, qui sont d'elles-mêmes graves & sérieuses. Je vous entends, dit Philanthe, & je m'apperçois que je commence à démêler le vrai du faux. Je ne sçais pourtant, ajoûta-t-il, si une pensée que j'ai vûe depuis peu dans des Mémoires très-curieux & très-bien écrits, est vraie ou fausse ; la voici en propres termes : *Le cœur est plus ingénieux que l'esprit.*

Il faut avouer, repartit Eudoxe, que le cœur & l'esprit sont bien à la mode : on ne parle d'autre chose dans les belles conversations ; on y met à toute heure l'esprit & le cœur en jeu. Nous avons un livre qui a pour titre, *Le démêlé du cœur & de*

l'esprit ; & il n'y a pas jusqu'aux Prédicateurs qui ne faſſent rouler ſouvent la diviſion de leurs diſcours ſur le cœur & ſur l'eſprit. Voiture eſt peutêtre le premier qui a oppoſé l'un à l'autre, en écrivant à la Marquiſe de Sablé. Mes Lettres, dit-il, » ſe font avec une ſi véritable affection, » que ſi vous en jugez bien, vous les » eſtimerez davantage que celles que » vous me redemandez. Celles-là ne » partoient que de mon eſprit, celles-» ci partent de mon cœur.

L'Auteur des *Réfléxions morales*, » rencherit bien ſur Voiture, en di-» ſant que l'eſprit eſt toujours la dupe » du cœur ; que chacun dit du bien de » ſon cœur ; & que perſonne n'en oſe » dire de ſon eſprit ; que l'eſprit ne » ſçauroit jouer long-tems le perſonna-» ge du cœur.

Mais pour ne nous pas écarter, ce que vous m'avez propoſé tient un peu de la nature des paradoxes, qui ſont faux & vrais tout enſemble ſelon les différens jours ſous leſquels on les conſidere. Car ſi vous ne regardez pour-ainſi-dire que l'écorce de la penſée ; ſi vous vous attachez aux termes dans

lesquels elle est conçûe, il est faux que le cœur ait plus d'esprit que l'esprit-même : mais si vous approfondissez la chose, & que sans vous amuser aux paroles, vous alliez au sens ; vous trouverez qu'il est vrai qu'une personne qui aime a plus de vûes, plus d'expédiens, & plus d'adresses pour venir à bout de ses desseins en ce qui regarde sa passion, que n'en a une personne fort spirituelle & fort habile qui n'aime point.

On ne peut mieux éclaircir la question, dit Philanthe. Mais il faut, poursuivit Eudoxe, que je vous consulte à mon tour, & que vous me disiez votre sentiment sur la pensée d'un Historien Grec, sur laquelle deux Sçavans de notre siécle ne s'accordent pas : ces deux Sçavans sont Girac & Costar. Pour entendre la pensée, il est nécessaire de sçavoir le fait.

Un Cavalier Persan prit dans le combat, & renversa de cheval une femme Scithe. L'ayant trouvée jeune & belle, il lui donna la vie & la liberté : mais dès qu'il l'eût perdue de vûe, il vint à l'aimer passionnément.

Comme elle mépriſa ſa paſſion, il fut ſaiſi d'une violente douleur, & le deſeſpoir lui fit prendre la réſolution de mourir. Il mourut en effet, mais il écrivit auparavant à celle qui étoit la cauſe de ſa mort: *Je vous ai ſauvé la vie, & je viens de mourir pour vous.*

On demande s'il y a de la vérité dans *je viens de mourir pour vous*: car pour le dire, il ne faut pas être mort; & pour le dire véritablement, il ne faut pas être en vie.

Ne pourroit-on pas vérifier ces paroles, repliqua Philanthe, en diſant que le Cavalier envoya peut-être ſa Lettre avant que de mourir, & qu'il prit ſi bien ſes meſures que la Femme ne reçût la nouvelle de ſa mort que quand il fut mort effectivement? L'expédient eſt très-commode, reprit Eudoxe, & je penſe que Girac l'a imaginé avant vous: car il ſoûtient contre Coſtar que les paroles du billet ſont vraies. Mais ſon expédient ou le votre n'empêchent pas qu'elles ne fuſſent fauſſes dans le tems qu'elles furent écrites; puiſque le Perſan n'étoit

pas encore mort lorſqu'il écrivoit, *Je viens de mourir pour vous.*

Il n'appartient, ſi nous en croyons Coſtar, qu'à l'Amant tranſi pour qui Madame Deſloges compoſa un air, de dire dans une chanſon; *Je vais mourir, je me meurs, je ſuis mort.*

A la vérité Démétrius Phaleréus favoriſe le ſentiment de Girac, en diſant que Cteſias, c'eſt le nom de l'Hiſtorien grec, fit dire au Cavalier, qu'il venoit de mourir; parceque cela avoit beaucoup plus d'emphaſe & de force, que s'il eût dit ſimplement, *Je meurs* ou *je vais mourir*: car les choſes ſont bien plus évidentes, & font bien plus d'impreſſion ſur les eſprits, ajoûte Démétrius, après qu'elles ont eu leur accompliſſement, que lorſqu'elles ſe font, ou qu'elles ſe doivent faire dans la ſuite.

Je conclus de-là, dit Philanthe, que la penſée ſeroit fauſſe ſi on la prenoit à la lettre, & ſuivant la rigueur des termes; mais qu'elle ne l'eſt pas, pourvû que par *je viens de mourir*, on entende *je meurs*, ou *je vais mourir*: c'eſt-à-dire que la fauſ-

feté, s'il y en a, n'eſt que dans l'expreſſion, ou dans le tour qu'on donne à la penſée, pour la rendre plus claire & plus vive.

Pour moi je conclus, repartit Eudoxe, que le Cavalier ne ſe ſeroit jamais aviſé de lui-même d'uſer en mourant d'une expreſſion ſi éloquente, & qu'il auroit dit naturellement : *Je meurs pour vous* ; ſi Cteſias ne l'eût fait parler à ſa mode. Car cet Hiſtorien n'aimoit pas la ſimplicité : & Démétrius lui-même le nomme Poëte, non ſeulement à cauſe des fables dont il remplit ſon hiſtoire ; mais encore à cauſe de ſon ſtile empoullé, fleuri & poëtique.

Concluons enfin de tout ce que nous avons dit, que la raiſon eſt d'elle-même ennemie du faux, & que ceux qui veulent penſer juſte, doivent imiter les grands Peintres, qui donnent de la vérité à tous leurs ouvrages ; ou plûtôt ſuivre la nature ſur laquelle les Peintres ſe reglent. De-là vient auſſi que les comparaiſons bien choiſies & tirées de la nature fondent toûjours des penſées très-raiſonnables, témoin celle-ci :

Les perſonnes reconnoiſſantes ſont comme ces terres fertiles, qui rendent beaucoup plus qu'elles n'ont reçû.

Les actions des Princes reſſemblent aux grandes rivieres dont peu de gens ont vû l'origine, & dont tout le monde voit le cours.

Séneque qui ne penſe pas toûjours juſte, en ſuivant ſon propre génie, eſt vrai & correct dans ſes penſées lorſqu'il copie la nature; & toutes ſes comparaiſons ſont les plus belles du monde.

J'ai dit que les comparaiſons devoient être bien choiſies : car il eſt aiſé de s'y méprendre, & les plus habiles s'y méprennent quelquefois. Le Cardinal Palavicin étant encore Jéſuite, & dédiant *à Monſignor Rinuccini* Archevêque de Fermo un de ſes ouvrages que j'ai ici, intitulé : *Conſiderationi ſopra l'arte dello Stile e del Dialogo*, dit à ce Prélat pour le louer de divers Traitez qu'il avoit écrits touchant les fonctions Epiſcopales : *Il ſentir materie coſi aride, coſi auſtere, coſi digiune, trattate con tanta copia di pellegrini concetti, con tanta ſoavità di ſtile, con tanta lau-*

tezza d'ornamenti e di figure, fummi ogetto di più alto ſtupore che non ſarrebono i delizioſi giardini fabricati ſu gli ermi ſcogli dall'arte de negromanti.

La comparaiſon n'eſt pas heureuſe : car outre qu'il n'y a gueres de rapport entre un Evêque & un Magicien ; dire que ces matiéres ſi ſéches & ſi dures, mais traitées avec tant d'eſprit, tant de politeſſe & tant d'éloquence, ont quelque choſe de plus ſurprenant que ces jardins délicieux qui paroiſſent tout-à coup ſur des rochers affreux & ſtériles avec le ſecours de la magie, n'eſt-ce pas dire, ſans y penſer, que les ouvrages du Prélat ne ſont pas ſolides, & qu'il y a plus d'apparence que de fonds dans ce qu'il écrit ? A la vérité les palais & les jardins enchantez ébloüiſſent & charment les yeux ; mais tout cela n'eſt qu'illuſion, & il n'y a rien de moins réel que ce qui y plaît davantage.

Le feu Duc de la Rochefoucault qui penſoit ſi juſte, & qui jugeoit ſi ſainement, interrompit Philanthe, dit un jour, après avoir lû, je ne ſçais quel ouvrage plein de ſubtilité & de

brillant, qu'il lui sembloit voir ces palais bâtis en l'air à force de charmes, & qui s'en vont en fumée dans le tems qu'on en est le plus ébloui.

La pensée du Duc de la Rochefoucault, reprit Eudoxe, est vraie autant que celle du Cardinal Palavicin est fausse. Mais en matiere de comparaison, ajoûta-t-il, il faut éviter surtout de falsifier la nature, pour ainsi dire, en lui attribuant ce qui ne lui convient pas, à l'exemple de ces Orateurs, ou plûtôt de ces corrupteurs de l'éloquence dont se moque Quintilien, qui disoient comme quelque chose de beau : que les grands fleuves étoient navigables à leur source, & que les bons arbres portoient du fruit en naissant.

Quod quidem genus à quibusdam declamatoria maximè licentia corruptum est. Nam & falsis utuntur : magnorum fluminum navigabiles fontes sunt, & generosioris arboris statim planta cum fructu est. *Lib. 8. cap. 4.*

Ce qui m'étonne, repartit Philanthe, c'est que le Cardinal Palavicin n'ait pas pensé juste dans un livre qui traite de la justesse du stile, & où l'Auteur accuse de faux de bons Ecrivains ; entre autres le Tasse, qui avant que de décrire la derniere bataille des Infideles avec les Chrétiens, dit que les nuées disparurent sur le point que se donna le combat, &

que le ciel voulut voir ſans voile les grandes actions de valeur qui s'alloient faire de part & d'autre.

e ſenza velo
Volſe mirar l'opre grandi il cielo.

Car nous ſçavons bien, dit Palavicin, que le ciel materiel n'a point d'yeux pour voir, ni d'ame pour vouloir, & que les habitans du ciel, ſi c'eſt d'eux qu'on entend parler, voyent au travers des plus épaiſſes nuées, ce que les mortels font ſur la terre.

Il critique encore je ne ſçais quel Poëte de ſon tems, qui voulant louer un ancien Sculpteur ſur la ſtatue d'une Déeſſe, avoit dit de lui qu'il étoit lui-même un Dieu, parcequ'il n'appartenoit qu'à un Dieu de donner la vie à des marbres.

Tu pur Dio ſei ;
Che Dio ſol è, chi può dar vita à i marmi.

Ce ſophiſme conſiſte, ſelon le Cenſeur, à prendre dans le ſens propre ce qui ne ſe prend d'ordinaire que dans le ſens métaphorique ; je veux dire l'avantage qu'on attribue aux excellens Sculpteurs de donner la

vie aux marbres. Cet avantage dans le ſens propre eſt un effet & une marque de la puiſſance divine, tel qu'il fut dans Jupiter, qui, ſuivant la fable, anima les pierres que jettérent Deucalion & Pirrha : ce qui n'eſt vrai, & ne ſe peut dire des Sculpteurs que dans une ſignification métaphorique, par la reſſemblance qu'ont leurs ſtatues avec les choſes vivantes.

Je ſuis ſurpris, dis-je qu'un Critique ſi exact & ſi judicieux ſoit tombé lui-même dans le défaut qu'il reprend. Pour moi, repartit Eudoxe, je ne m'en étonne pas : les ſages ont de mauvais intervalles, comme les foux en ont de bons ; & de même qu'en matiére de mœurs & de langue, ceux qui ſçavent bien les regles ne les gardent pas toûjours ; il arrive quelquefois que les Philoſophes font des ſophiſmes. Vous & moi, avec toutes nos réflexions ſur la fauſſeté des penſées, ſommes capables de nous égarer, & nous nous égarons peutêtre lors même que nous voulons redreſſer les autres. Du moins aimons-nous la vérité juſques dans nos égaremens : que dis-je, tous

les hommes l'aiment ; & quand nous lisons quelque chose de vrai, ce n'est ni le livre, ni l'Auteur qui nous le fait trouver vrai ; c'est quelque chose que nous portons en nous-mêmes de bien élevé audessus des corps & de la lumiere sensible, & qui est une impression, un rejaillissement de la lumiere éternelle de la vérité. Aussi un des bons esprits de nôtre siécle nous » assûre, que quand un discours naturel » peint une passion, on trouve dans soi » la vérité de ce qu'on entend, qui y » étoit sans qu'on le sçût ; & on se sent » porté à aimer celui qui nous le fait » sentir : car il ne nous fait pas montre » de son bien, mais du nôtre.

Tout cela est beau & curieux, dit Philanthe. Mais pour penser bien, suffit-il que les pensées n'ayent rien de faux ? Non, repliqua Eudoxe : les pensées à force d'être vraies, sont quelquefois triviales ; & pour ce sujet Ciceron louant celles de Crassus, après avoir dit qu'elles sont si saines & si vraies, ajoûte qu'elles sont si nouvelles, & si peu communes ; c'est-à-dire, qu'outre la vérité qui contente toûjours l'esprit, il faut

Sententiæ Crassi tam integræ, tam novæ. De Orat. lib. 2.

quelque chose qui le frappe, & qui le surprenne. Je ne dis pas que toutes les pensées ingénieuses doivent être aussi nouvelles que l'étoient celles de Crassus ; il seroit difficile de ne rien dire qui ne fût nouveau : c'est assez que les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, ne soient point usées : que si l'invention n'en est pas tout-à fait nouvelle, la maniere dont on les tourne le soit au moins ; ou que si elles n'ont pas la grace de la nouveauté, même dans le tour; elles ayent je ne sçais quoi en elles-mêmes qui donne de l'admiration & du plaisir. Ah voilà ce que j'aime, dit Philanthe, & je meurs d'envie de sçavoir tout ce que vous pensez là-dessus.

Ce sera pour une autre fois, repartit Eudoxe ; aussi bien est-il déja tard, & je vois que l'on a servi. Ils finirent là leur conversation : ils souperent, & ne parlerent que de choses indifférentes avant que de se retirer.

LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

SECOND DIALOGUE.

PHILANTHE eut toute la nuit l'imagination remplie du vrai & du faux qui avoient été le sujet de leur entretien. Les principes & les exemples sur quoi Eudoxe avoit le plus appuyé, lui revinrent en l'esprit à son réveil : mais les dernieres paroles de son ami lui donnerent une extrême impatience de renouer le discours.

Il se leva de bonne heure contre sa coûtume, & alla aussitôt chercher Eudoxe que l'amour de l'étude rend fort matineux, à l'exemple de ces Philosophes, qui croioient que les heures du jour les plus précieuses pour les gens de lettres étoient celles du matin : sans doute parceque la tête est plus libre alors, & que les images des choses y sont plus nettes après le sommeil ; ou parceque l'esprit est plus recueilli avant que les affaires le dissipent. Philanthe trouva Eudoxe dans son cabinet, & lui témoigna dabord combien il souhaitoit qu'ils reprissent leur entretien des pensées. Je travaille pour cela, dit Eudoxe, & il y a plus d'une heure que je revois tout ce que j'ai tiré de bon des Anciens & des Modernes.

Pour revenir donc où nous en étions hier, je vous disois qu'en matiere de pensées ingénieuses, le vrai ne suffisoit pas, & qu'il y falloit ajoûter quelque chose d'extraordinaire qui frappât l'esprit. Nous l'avons dit, & on ne sçauroit trop le dire : la vérité est à la pensée ce que les fondemens sont aux édifices ; elle la soû-

tient & la rend solide. Mais un bâtiment qui ne seroit que solide, n'auroit pas de quoi plaire à ceux qui se connoissent en architecture. Outre la solidité, on veut de la grandeur, de l'agrément, & même de la délicatesse dans les maisons bien bâties; & c'est aussi ce que je voudrois dans les pensées dont nous parlons. La vérité qui plaît tant ailleurs sans nul ornement, en demande ici; & cet ornement n'est quelquefois qu'un tour nouveau que l'on donne aux choses. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire. La mort n'épargne personne. Voilà une pensée fort vraie, & qui ne l'est que trop par malheur, ajoûta Eudoxe; mais c'est une pensée bien simple & bien commune. Pour la relever & la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la maniere qu'Horace & Malherbe ont fait.

Pallida mors æquo pulsat pede Pauperum tabernas regumque turres. *Carmin. lib. 1. Od. 2.*

Le premier la tourne ainsi, comme vous sçavez : *La mort renverse également les palais des Rois & les cabanes des pauvres.*

Le second prend un autre tour. *Le pauvre en sa cabane où le chaume le*

le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix;
Et la garde qui veille aux barriéres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Je vous entends, dit Philanthe : mais laquelle de ces deux penſées, ou plûtôt lequel de ces deux tours vous plaît davantage ? Chacun en ſon genre a de quoi plaire, repartit Eudoxe. Le tour du Poëte latin eſt plus figuré & plus vif ; celui du Poëte françois eſt plus naturel & plus fin : il y a de la nobleſſe dans l'un & dans l'autre.

Pour moi, repliqua Philanthe, j'aime ſurtout les penſées qui ont de l'élévation, & qui ne repréſentent à l'eſprit que de grandes choſes. Vous n'êtes pas en cela de trop méchant goût, dit Eudoxe. La ſublimité, la grandeur dans une penſée eſt juſtement ce qui emporte & ce qui ravit, pourvû que la penſée convienne au ſujet : car c'eſt une regle générale, qu'il faut penſer ſelon la matiére qu'on traite ; & rien n'eſt moins raiſonnable que d'avoir des penſées ſublimes dans un petit ſujet qui n'en demande que de médiocres : il vau-

Non ad perſuaſionem, ſed ad ſtuporem rapiunt grandia. *Longin de ſublimi ſect.* 1.

A ſermone tenui ſublime diſcordat, fitque corruptum, quia in plano tumet. *Quint. lib.* 8. *cap.* 3.

droit presque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand sujet qui en demanderoit de sublimes ; & le Timée dont parle Longin, qui loue Alexandre d'avoir conquis toute l'Asie en moins d'années qu'Isocrate n'avoit composé le Panégyrique des Athéniens, me fait moins de peine que Balzac qui dit à la Motte-Aigron:

» Je meure si la moindre partie de l'ouvrage que vous m'avez montré, ne vaut mieux que tout ce qu'ont fait les Hollandois, pourvû que vous en exceptiez les victoires du Prince d'Orange.

A la vérité Longin traite de puérilité & de bassesse la comparaison du Roi de Macédoine avec un Sophiste, & celle de la conquête de l'Asie avec un simple discours : mais il y a encore plus de proportion entre un illustre Conquerant & un fameux Orateur, entre un effet de la vertu heroïque & un chef-d'œuvre de l'éloquence ; qu'il n'y en a entre la moindre partie d'un petit ouvrage, & tout ce qu'a fait une nation habile & heureuse. Car sans parler des victoires du Prince d'Orange, puisque l'Auteur

veut qu'on les excepte, jusqu'où la République de Hollande n'a-t-elle point porté sa puissance sur mer & sur terre, malgré toutes les forces & toute la politique de l'Espagne ?

Je ne suis pas en cette rencontre pour Balzac, dit Philanthe, mais je ne suis pas aussi pour Longin ; & je le trouve trop critique de reprocher à Timée une puérilité sur la louange d'Alexandre. Qui diroit de Louis le Grand, qu'il a conquis la premiere fois la Franche-Comté en moins de jours, qu'on ne pourroit faire son Panégyrique, diroit-il à votre avis une sotise ? Et si au retour d'une campagne si courte & si glorieuse, on eût dit que ceux qui devoient faire des complimens à sa Majesté, avoient besoin de plus de tems pour préparer leurs harangues, qu'elle n'en avoit mis à cette conquête ; croyez-vous que la pensée eût été mauvaise ?

Je ne le crois pas, répondit Eudoxe, & je crois pourtant que la pensée de Timée est vicieuse, par la raison que les harangues dont vous parlez, ont rapport au Roi & à sa conquête, & que le Panégyrique d'Iso-

crate n'en avoit point à Alexandre ni à ſes victoires. Mais ne nous écartons pas, ajoûta-t-il, & revenons à cette nobleſſe que vous aimez tant.

De formis Orat. cap. 6. Hermogene a établi divers rangs de penſées nobles & majeſtueuſes, comme il les appelle. Le premier ordre eſt de celles qui ont rélation aux Dieux, & qui expriment quelque choſe de divin. Si bien qu'on peut dire, ſelon la doctrine de ce Rheteur, qu'il y a beaucoup de dignité dans ce qu'a dit un Pere Grec, que le Chriſtianiſme eſt une imitation de la vie divine; & un Pere Latin, que c'eſt ſe venger en Dieu que d'aimer ſes ennemis.

Il n'y en a donc guéres moins, repartit Philanthe, dans ce que dit Ciceron, que les hommes n'approchent par nul endroit de plus près des Dieux, qu'en donnant la vie aux hommes. Non ſans doute, repliqua Eudoxe. La penſée de Velleïus Paterculus ſur Caton eſt à peu près dans le même rang : *C'étoit un homme très-ſemblable à la vertu, dont l'eſprit en toutes choſes tenoit plus des Dieux que des hommes, & qui ne fit*

Homines ad Deos nulla re propiùs accedunt quàm ſalute hominibus danda. *Orat. pro Ligar.*

Homo virtuti ſimillimus, per omnia ingenio Diis quàm hominibus propior; qui

jamais le bien pour paroître le faire. Celle de Séneque sur les Heros & les Vertueux maltraitez de la fortune, est apparemment de cette espece, dit Philanthe. *Si un grand personnage tombe, sa chute ne diminue rien de sa grandeur. On a pour lui les mêmes égards qu'on a pour les temples démolis, dont les personnes qui ont de la religion révérent & adorent jusqu'aux ruines.*

nunquam rectè fecit ut facere videretur. *Vell. Pat. lib. 2.*

Si magnus vir cecidit, magnus jacuit : non magis illum putes contemni quàm cùm ædium sacrarũ ruinæ calcantur; quas religiosi æquè ac stantes adorant. *Consolat. ad Helb. 7. cap. 13.*

Enfin on doit mettre dans ce premier ordre, reprit Eudoxe, la pensée fameuse de Sannazar sur la ville de Venise. Le Poëte feint que Neptune voyant Venise s'élever au milieu des eaux du Golphe Adriatique, & donner les loix à toute la mer, dit à Jupiter par une espece d'insulte : *Vantez maintenant tant qu'il vous plaira votre Capitole & ces murs renommez de votre Mars : si vous préférez le Tibre à la mer, regardez l'une & l'autre ville. Vous direz que celle-là a été bâtie par les hommes, & que celle-ci ne l'a pû être que par les Dieux.*

Si pelago Tybrim præfers, urbem aspice utrãque.

Illam homines dices, hanc posuisse Deos.

La noblesse des pensées, continua Eudoxe, vient encore, selon Her-

mogene, de la nature des choſes qui ſont humaines à la vérité ; mais qui paſſent pour grandes & illuſtres parmi les hommes, comme la puiſſance, la généroſité, l'eſprit, le courage, les victoires, & les triomphes. En voici des exemples que j'ai remarquez, & que j'ai écrits.

Nihil habes nec fortuna tua majus quàm ut poſſis : nec natura tua melius quàm ut velis conſervare quàm plurimos. *Orat. pro Ligar.*

Vous n'avez reçû rien de plus grand de la Fortune que le pouvoir de conſerver la vie à une infinité de perſonnes, ni rien de meilleur de la nature que la volonté de le faire : C'eſt à Céſar que parle ainſi l'Orateur Romain ; & voici comme parle de l'Orateur Romain un Hiſtorien que vous aimez, & qui ſelon vous a quelque choſe de plus piquant que Tite-Live : *Il n'a dû ſon élévation qu'à lui-même ; & ſon grand génie a empêché que les nations vaincues n'euſſent par l'eſprit autant d'avantage ſur les Romains, que les Romains en avoient ſur elles par la valeur.* Mais le vieux Séneque dit quelque choſe de plus magnifique, en diſant que Ciceron eſt le ſeul eſprit qu'ait eu le peuple Romain égal à ſon empire.

Omnia increméta ſua ſibi debuit : vir ingenio maximus, qui effecit ne quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

Illud ingenium quod ſolum Popu-

Caton eſt peutêtre celui des Ro-

mains qui a donné lieu à de plus hautes penſées : *Les gens de bien ſont à part*, dit Virgile, *& Caton leur donne des loix. Tout eſt ſoumis dans le monde*, dit Horace, *hors l'ame fiere & indomptable de Caton.*

Je voudrois bien ſçavoir, repliqua Philanthe, qui a compoſé le plus noblement ſur Caton, de Virgile ou d'Horace. Leurs penſées dans le fond, répondit Eudoxe, ſont preſque également nobles : car il n'eſt gueres moins beau d'être à la tête des gens de bien & de leur commander, que d'être le ſeul qui refuſe de ſe ſoumettre au Vainqueur du monde. Mais à juger par les apparences, la penſée d'Horace a plus d'élévation & de majeſté que celle de Virgile. Je ne prétens pas au reſte décider que ce ſoit le même Caton dont tous deux parlent : il eſt certain qu'Horace parle de Caton d'Utique ; & il eſt du moins probable que Virgile en parle auſſi, par la raiſon que dans les vers précédens il fait mention de Catilina, auquel le vieux Caton n'avoit nul rapport.

Mais je reviens à mon cahier. Un

lus Romanus par imperio ſuo habuit. *Controverſ. lib.* 1.

Secretoſque pios, his dantem jura Catonem. *Æneid. l.* 8.

Et cuncta terrarum ſubacta, Præter atrocem animũ Catonis. *Carmin. lib.* 2. *Od.* 2.

ancien Poëte, grand imitateur de Virgile, penſe d'une maniere fort noble au ſujet d'Annibal qu'on avoit réſolu d'attaquer dans un feſtin. *Tu te trompes*, dit quelqu'un au jeune homme de Capouë qui avoit formé ce deſſein hardi, *tu te trompes, ſi tu crois trouver Annibal deſarmé à table. La majeſté dont il eſt revêtu, & qui ne le quitte jamais; cette majeſté qu'il s'eſt acquiſe par tant de guerres, par tant de batailles ſanglantes, lui tient lieu de bouclier & d'épée. Si tu t'approches de lui, tu ſeras ſurpris de voir autour de ſa perſonne les journées de Cannes, de Trébie & de Traſymene avec l'ombre du grand Paulus.*

Fallis te mensas inter quod credis inermem. Tot bellis quæsita viro, tot cædibus armat Majestas æterna ducem: si admoveris ora, Cannas & Trebiam ante oculos, Trasymenaque busta, Et Pauli stare ingentem miraberis umbram. *Sil. Italic, lib. 2.*

Un des plus célébres Orateurs de nôtre tems, repliqua Philanthe, s'eſt ſervi bien à propos de la penſée du Poëte latin dans une harangue latine, pour nous faire entendre que le grand Prince de Condé n'étoit jamais ſeul dans ſes promenades les plus ſolitaires de Chantilly; que ſes victoires l'accompagnoient en tous lieux: qu'en le voyant, les images de Rocroy, de Lens, de Fribourg, de Norlingue, de Senef ſe préſentoient à l'eſprit, &

qu'on s'imaginoit même voir à sa suite les ombres des fameux Généraux d'armée qu'il avoit défaits.

Je me souviens encore, continua Philanthe, qu'un excellent Poëte latin de nôtre tems dit, en décrivant le combat de Tolus après le passage du Rhin, que les ennemis ne purent soûtenir la présence du Prince de Condé : que sans être blessez, ils fuyoient à demi-morts ; tant Norlingue & Lens s'offroient à leurs yeux. Je ne puis non plus oublier ici ce que j'ai lû dans le Poëme de S. Louis au sujet de deux corps d'armée envoyez de Gréce, qu'on croyoit descendus de ces anciens Grecs qui se rendirent maîtres de l'Asie, & qui remporterent deux victoires si célébres sur les Perses, l'une aux Termopiles, & l'autre à Arbelle. Le Poëte françois parle ainsi des braves qui composoient les deux corps.

De ces Peres fameux les noms & la mémoire
Qui combattent encore & regnent dans l'Histoire,
Leur inspirent un air de gloire & de valeur ;

Quâ ruis, exanimes fugiunt sine vulnere turmæ : Multa oculis Norlingua & Lentia multa recursat,

Leur remettent Athene & Sparte dans le cœur,
Et pour mot au marcher par leurs rangs & leurs files,
On n'entend réſonner qu'Arbelle & Thermophiles.

Mais je vous interromps, & vous empêche de ſuivre votre cahier. Quintilien, pourſuivit Eudoxe, dit que Céſar a dans ſes diſcours tant de véhémence, tant de vivacité & tant de feu, qu'il ſemble avoir parlé du même air & avec la même force qu'il a combattu. On a dit de lui, repliqua Philanthe, qu'il avoit un talent admirable pour l'éloquence; mais qu'il avoit mieux aimé vaincre les hommes que de les perſuader: on a dit encore qu'il ſembloit ne vouloir vaincre, que pour avoir la gloire de pardonner.

Tanta in eo vis eſt, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixiſſe quo bellavit, appareat *Lib.* 10. *cap.* 1.

Ciceron en a parlé bien noblement, reprit Eudoxe, en diſant qu'il n'étoit pas néceſſaire d'oppoſer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemands; que quand les montagnes les plus hautes ſeroient aplanies, quand les fleuves les plus profonds ſeroient à ſec, l'Italie n'auroit rien à craindre; & que les belles actions, les victoires de

Perfecit ille ut ſi montes recediſſent, amnes exaruiſſent, non naturæ præſidio ſed victoria ſua,

César la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même. Mais joignons Pompée à César, continua-t-il, & écoutez une seconde fois votre Historien favori.

rebusque gestis Italiam munitam haberemus. *Contra Pison.*

Pompée a vaincu toutes les nations auſquelles il a fait la guerre ; & la Fortune l'a tellement élevé qu'il triompha d'abord de l'Afrique, après de l'Europe, & puis de l'Aſie : comme s'il eut dû y avoir autant de monumens de ſes victoires qu'il y avoit de parties du monde.

Ut primùm ex Africa, iterum ex Europa, tertio ex Aſia triumpharet : & quot partes terrarum orbis ſunt, totidem faceret monumenta victoriæ ſuæ. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

Ecoutez encore un autre Historien ſur ce que Pompée ayant défait Tigranes Roi d'Arménie, ne le ſouffrit pas long-tems à ſes pieds, & lui remit la couronne ſur la tête. *Il le rétablit en ſa premiere fortune, jugeant qu'il étoit auſſi beau de faire des Rois que d'en vaincre.* Mucien dans Tacite trouve plus ſon compte à donner l'Empire qu'à l'obtenir : à faire Veſpaſien Empereur qu'à l'être lui-même : & à mon avis c'eſt plus la penſée de l'Hiſtorien, que le ſentiment du Heros.

In priſtinum fortunæ habitum, æquè pulchrum eſſe judicans & vincere reges, & facere. *Valer. Max. lib. 5.*

Cui expeditius fuerit tradere imperiũ quàm obtinere. *Tacit. Hiſt. lib. 1.*

Tout cela eſt grand, dit Philan-

the, & rien à mon gré n'éleve plus l'esprit que ces sortes de pensées. Mais il me semble, ajoûta-t-il, qu'on a pensé pour le moins aussi noblement sur les Romains en général, que sur les particuliers qui se sont distinguez par un mérité extraordinaire.

Vous avez raison, repartit Eudoxe; & si on en croit les Auteurs, non seulement de la Langue Latine, mais des autres Langues, le métier du Peuple Romain étoit de commander aux autres Peuples: les Rois n'étoient rien au prix des bourgeois de Rome: le seul nom des Romains faisoit tout trembler, & pouvoit tout vaincre: leur puissance n'eut point de bornes, & il n'y eut que l'excessive grandeur de Rome qui fut cause de sa ruine.

Mais ne pensez pas que Rome, en perdant l'empire du monde, ait perdu tout ce qu'elle avoit de grand & d'auguste. On voit jusques dans ses ruines la majesté de ce peuple conquérant qui étoit le maître des autres: & un bel esprit d'Italie nous l'a bien marqué dans l'Epigramme adressée à un voyageur qui cherche Rome au milieu de Rome. *Regardez*, dit-il, *ces*

Aspice murorum moles præruptaque saxa,
Obrutaque horréti vasta theatra situ;
Hæc sunt, Roma: vi-

masses énormes de pierre, ces vastes amphitheatres démolis & ruinez: voilà ce que c'est que Rome. Voyez comme le cadavre d'une Ville si superbe a encore quelque chose d'imperieux & de menaçant.

den, velut ipsa cadavera tantæ Urbis adhuc spirent imperiosa minas. *Janus Vitalis.*

De tous les beaux esprits que l'Italie a portez, repliqua Philanthe, le Tasse est peutêtre celui qui pense le plus noblement. Sa *Gierusalemme* est pleine de pensées sublimes, & il ne faut que l'ouvrir pour en trouver tant qu'on veut. Il prit le livre, & à l'ouverture il tomba sur l'endroit où Lucifer haranguant les démons en faveur de l'armée Sarasine, les fait souvenir du combat qu'ils soûtinrent autrefois contre les troupes célestes.

Fummo (io n'ol nego) in quel conflitto vinti.
Pur non mancò virtute al gran pensiero:
Hebbero i più felici allor vittoria;
Rimase a noi d'invitto ardir la gloria.

Peut-on rien concevoir de plus élevé? *Nous fûmes vaincus dans ce combat, je l'avoue: mais le courage ne nous manqua pas dans une si haute entrepise; & si les autres eurent le bon-*

heur de vaincre, nous avons la gloire d'avoir osé la chose du monde la plus hardie.

La mort d'Argant n'est pas exprimée avec moins de noblesse que la défaite des démons. Ce Sarasin si vaillant & si fier, ou plûtôt si barbare & si féroce, infatigable & invincible à la guerre, qui brave le Ciel, & qui met en son épée toute sa raison & toute sa loi.

Impatiente, inesforabil, fero;
Ne l'arme infatigabile & invitto:
D'ogni Dio sperZator e che ripone
Ne la spada, sua legge e sua regione.

Ce Sarasin, dis-je, meurt de la main de Tancréde : mais il menace celui qui le tue, & veut même en mourant paroître n'être pas vaincu.

E vuol morendo, anco parer non vinto.

Telesinus semianimis repertus est, victoriis magis quàm morientis vultum præferens. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

Ce n'est pas assez, dit Eudoxe, de vouloir ne point paroître vaincu : on devoit dire qu'Argant vouloit paroître victorieux, comme le Chef des Samnites ; qui au rapport de l'Historien que vous aimez, avoit plus l'air d'un vainqueur que d'un mourant.

Le Taſſe, reprit Philanthe, dit quelque choſe de plus fort d'un autre Saraſin.

E morto anco minaccia.

Ce Barbare menace les Chrétiens tout mort qu'il eſt ; c'eſt-à dire, interrompit Eudoxe, qu'il reſte ſur le viſage du mort un air menaçant ; comme dit Florus de ces généreux ſoldats qui mouroient attachez à leurs ennemis, & auſquels la mort ne faiſoit pas quitter l'épée. C'eſt auſſi ce que dit Saluſte de Catilina : que ſon corps fut trouvé parmi ceux des ennemis, & que la fierté qui paroiſſoit ſur ſon viſage pendant ſa vie, y étoit encore.

Quidam hoſtibus ſuis immortui, omnium in manibus enſes, & relictæ in vultibus minæ. *Lib. 1. cap. 18.*

Catilina longè à ſuis inter hoſtiũ cadavera repertus eſt ; paululum etiam ſpirans ferociamque animi quam habuerat vivus, in vultu retinens. *Bell. Catil.*

Ces penſées, repartit Philanthe, me font ſouvenir de celles d'un Auteur Eſpagnol ſur la mort du Duc de Bourbon qui fut tué devant Rome : *Aunque le quitto el ſer, pero un ſolo punto non le pudo quitar la magnanimidad y vigor, en tanto que el cuerpo tenio ſentimiento.* Cela veut dire, comme vous voyez, que ſon courage ne l'abandonna pas un moment, & que ſon cœur fut toûjours ferme, toûjours intrépide, tant que

ſon corps eut du ſentiment & de la chaleur.

Sidonius Apollinaris.

Ce qu'un Poëte des derniers ſiécles de l'Empire, illuſtre par ſon caractere, & de Gouverneur & d'Evêque dit des François en général, vous doit paroître plus beau, repliqua Eudoxe : *Leur courage leur ſurvit preſque.*

Animoque ſuperſunt
Jam prope poſt animam.

Il veut faire entendre qu'ils combattent vaillamment juſques au dernier ſoupir ; & l'oppoſition de deux mots qui ſe reſſemblent ſans avoir la même ſignification, eſt un jeu heureux.

Sicut primus impetus eis major quàm virorũ eſt : ita ſequens minor quàm fœminarum. Flor. lib. 2. cap. 4.

Un Hiſtorien Latin n'a pas ſi bonne opinion de nous, repartit Philanthe : car il dit que les François ſont plus que des hommes dans le premier effort, & qu'ils ſont moins que des femmes dans le ſecond.

Mais je veux vous lire encore deux ou trois endroits du Taſſe qui ont je ne ſçais quoi de bien heroïque :

I gradi primi
Più meritar che conſeguir diſio :
Ne, pur che me la mia virtù ſublimi,

Di scettri altezza invidiar degg'io.
N'est ce pas un sentiment digne de Renaud & du magnanime d'Aristote, de vouloir plûtôt mériter les premieres places que d'y parvenir, & de n'envier point aux Rois leurs sceptres ni leurs couronnes, pourvû qu'on s'éleve, & qu'on se distingue par sa vertu ?

Souffrez, dit Eudoxe, que je vous interrompe, & que je vous dise à mon tour deux pensées ; qui sont peutêtre des copies de l'endroit du Tasse que vous venez de citer. L'une finit un Madrigal qui est le Portrait du grand Prince de Condé, & que vous ne serez pas fâché de sçavoir tout entier.

J'ai le cœur comme la naissance ;
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant ;
J'ai de la foi, de la constance ;
Je suis prompt, je suis fier, généreux & vaillant ;
Rien n'est comparable à ma gloire ;
Le plus fameux Heros qu'on vante dans l'Histoire
Ne me le sçauroit disputer.
Si je n'ai pas une couronne,

C'eſt la Fortune qui la donne : Il ſuffit de la mériter.

L'autre penſée, ou plûtôt l'autre ſentiment, eſt de la Reine de Suéde Chriſtine, qui dans la Lettre qu'elle écrivit en Italien au Roi de Pologne, après qu'il eût fait lever le ſiége de Vienne, lui dit qu'elle ne lui envie point ſon Royaume, ni les dépoüilles & les tréſors qu'il a remportez ; qu'elle lui envie ſeulement ſes fatigues & les périls qu'il a eſſuyez ; qu'elle lui envie le beau titre de Libérateur de la Chrétienté ; le plaiſir qu'il y a de donner la vie & la liberté à tant de malheureux, amis & ennemis, qui lui doivent l'une & l'autre : *Io non le invidio il ſuo regno, ne quanti te ſori e ſpoglie ella s'aquiſtò : io invidio ſolo V. M. le ſue fatiche, e li ſuoi pericoli : io invidio il bel titolo di Liberatore della Chriſtianità, il guſto di dare ogni hora la vita e la libertà a tanti ſfortunati de gl' amici e nemici, i quali devono a lei ò la libertà ò la vita loro.*

Il eſt vrai, reprit Philanthe, que la penſée du Madrigal & celle de la Lettre reſſemblent bien à ce que je vous ai dit

ſur Renaud: mais ſouffrez à vôtre tour que j'acheve ce que j'ai commencé.

Le même Heros s'étant battu avec le Prince Gernand, & l'ayant tué, bien loin de ſe ſoumettre aux loix de la diſcipline militaire, & aux ordres du Général de l'armée Chrétienne, dit fiérement & avec un ſourire mêlé de colere, quand on lui parle de priſon, que c'eſt à ceux qui ſont eſclaves, ou qui méritent de l'être, à ſe juſtifier dans les fers; que pour lui, il eſt né libre, qu'il a vécu & qu'il mourra libre. Il ajoûte, qu'une main comme la ſienne accoûtumée à manier l'épée & à cueillir des palmes, ne ſçait ce que c'eſt que de chaînes. Les paroles Italiennes vous plairont peutêtre davantage:

Sorriſe all' hor Rinaldo e con un volto
In cui tra'l riſo lampeggiò lo ſdegno,
Difenda ſua ragion ne' ceppi involto
Chi ſervo è, diſſe, ò d'eſſer ſervo è degno.
Libero i nacqui, e viſſi, e morrò ſciolto:
Pria che man porga ò piede à laccio indegno.
Uſa à la ſpada è queſta deſtra & uſa
A le palme, e vil nodo ella ricuſa.

Je tombe d'accord, dit Eudoxe, que quand le Taſſe penſe bien, il penſe mieux qu'un autre, & que ſes Heros ont des ſentimens fort relevez. Mais c'eſt particulierement au regard de ſon principal Heros reprit Philanthe, que ce divin Poëte a d'excellentes penſées.

Armide dit à Godefroy en implorant ſon ſecours, que ſon deſtin eſt de vouloir ce qui eſt juſte, & de pouvoir tout ce qu'il veut.

Tu cui conceſſe il cielo, e dielti in fato
Voler il giuſto, e poter cio' che vuoi.

La penſée eſt noble, interrompit Eudoxe, & revient à celle d'un Panégyriſte de ſaint Louis : que la vraie grandeur ne conſiſte pas à faire tout ce que l'on veut ; mais bien à vouloir tout ce que l'on doit. Je ne ſçais même ſi l'Orateur François ne ſurpaſſe point le Poëte Italien.

Un des Ambaſſadeurs du Soudan d'Egypte, continua Philanthe, dit au même Godefroy, pour le détourner du ſiége de Jeruſalem, qu'on ne peut rien ajoûter à la réputation de ſes armes ; qu'il peut faire de nouvelles conquêtes, mais qu'il eſpere en

vain d'acquerir une nouvelle gloire.
E se ben aquistar puoi novi imperi :
Aquistar nova gloria indarno speri.

Godefroy dit lui-même au Prince Altamor, qui se rendant à lui dans le combat, lui offroit pour sa rançon tout l'or de son Royaume avec les pierreries de la Reine son épouse : Gardez pour vous ce qui vous « vient de plus précieux des Indes, & « ce que la Perse a de rare : je ne cher- « che point à m'enrichir de la vie d'au- « trui ; je fais la guerre dans l'Asie, « & je n'y fais point de trafic. «

Cio che ti vient da l'Indiche maremme.
Habbiti pure, e cio che Persia accoglie :
Che de la vita altrui prezzo non cerco ;
Guerreggio in Asia, e non vi cambio ò merco.

Cela ne vous semble-t-il pas fort magnanime & fort digne d'un Heros Chrétien, qui n'a en vûe aucun interêt que celui de la Religion ? Il n'y a rien de plus généreux, repartit Eudoxe : mais il n'y a rien aussi de mieux imité pour ne pas

dire de mieux dérobé, ajoûta-t-il. Car enfin Alexandre dit presque de même dans Quinte-Curce, en répondant à Parménion qui lui avoit fait des propositions intereſſées & peu honnêtes : que s'il étoit Parménion, il préfereroit l'argent à la gloire ; mais qu'étant Alexandre, il ne craignoit point de devenir pauvre. *Si je ne me trompe*, ajoûte-t-il, *je ſuis Roi & non pas Marchand.*

Me non mercatorem memini eſſe, ſed Regem. *Lib.* 4.

Quinte-Curce lui fait dire au même endroit, ſi je m'en ſouviens, que ce n'eſt pas ſa coûtume de s'attaquer aux priſonniers & aux femmes ; qu'il n'en veut qu'à ceux qui ont les armes à la main, & qui ſont en état de ſe défendre. A votre avis, le Taſſe n'a-t-il pas volé Quinte-Curce, en diſant de ſon Renaud, qu'un homme ſans armes n'a rien à craindre de lui, qu'il ne ſe bat que contre ceux qui ont l'épée à la main, & qu'il ne daigne pas exercer ſa fureur guerriére quand on n'eſt pas en état de la ſoûtenir ?

Bellum cum captivis & fœminis gerere non ſoleo; armatus ſit oportet quem oderim. *Ibid.*

Difeſa è qui l'eſſer de l'arme ignudo :
Sol contra il ferro, il nobil ferro adopra ;
E ſdegnò ne gli inermi eſſer feroce.

Je juge de-là, poursuivit Eudoxe, que ce grand Poëte dont l'imagination est si abondante, & le génie si heureux, ressemble un peu à ces gens riches de leurs fonds, qui ne laissent pas de s'accommoder du bien d'autrui.

Si vous faites là-dessus le procès au Tasse, dit Philanthe, vous pouvez le faire à bien d'autres. Le malheur des modernes, ajoûta-t-il, est de n'être pas venus les premiers; & tout leur crime souvent, c'est de penser comme les Anciens, sans les avoir lûs.

J'en demeure d'accord avec vous, repartit Eudoxe: mais convenez aussi avec moi qu'il y a des pensées qu'on peut croire sans scrupule avoir été dérobées aux Anciens. Pour ne rien dire de celles que Phylarque a remarquées dans les ouvrages de Narcisse comme autant de larcins visibles; ce *Cadavre* de l'ancienne Rome que je vous ai rapporté d'un Moderne, est pris manifestement de la Lettre qu'écrivit Sulpice à Ciceron, pour le consoler sur la mort de sa fille. Car après avoir dit qu'en revenant d'Asie, & faisant voile vers Mégare, il jet-

ta les yeux de tous côtez, & qu'il vit Egine, Megare, Pirée, & Corinthe, villes autrefois très-floriſſantes, & alors toutes ruinées, il ajoûte que cette penſée lui vint en l'eſprit : *Eh quoi nous autres petits hommes, qui voyons dans un même endroit les cadavres de tant de Villes, nous ne pouvons ſans indignation voir mourir quelqu'un de nous dont la vie doit être plus courte !* Mais votre Taſſe, pourſuivit Eudoxe, a bien profité de la réflexion de Sulpice en parlant des ruines de Carthage ; & ſi je ne craignois de vous fâcher, je dirois que c'eſt un voleur qu'on peut convaincre de larcin : jugez-en vous même :

Hem nos homunculi indignamur, ſi quis noſtrûm interiit, quorum vita brevior eſſe debet, cum uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant ! *Sulpitius Ciceroni.*

Giace l'alta Cartago : à pena i ſegni
De l'alte ſue ruine il lido ſerba :
Muoiono le città, muoiono i regni ;
Copre i faſti e le pompe arena & herba :
E l'huom d'eſſer mortal par che ſi ſdegni.

Quoi de plus conforme & dans le ſens & dans les paroles que, *Hem nos homunculi indignamur, ſi quis noſtrûm interiit, & e l'huom d'eſſer mortal per che ſi ſdegni ?* Les autres

vers

vers ne paroiſſent pas tout à fait ſi copiez : mais pour peu qu'on y regarde de près, on trouvera que la Lettre latine eſt l'original de la Stance Italienne ; & que ces ruines de Carthage deſquelles il ne reſte preſque pas de veſtiges, que ces Villes & ces Royaumes qui meurent, ne ſont que la copie des cadavres d'Egine, de Mégare, de Pirée, & de Corinthe.

Que ſi le Taſſe n'a pas tout pris de Sulpice, il pourroit bien avoir emprunté quelque choſe de Lucain, en appliquant à Carthage ce que Lucain dit de Troye. *Toute la Ville eſt couverte de broſſailles : les ruines mêmes n'en paroiſſent pas.* Car cela ne reſſemble pas mal à deux endroits de la Stance Italienne.

Jam tota teguntur Pergama dumeris; etiam periere ruinæ. *Lib.* 9.

Copre i faſti e le pompe arena & herba.
à pena i ſegni
De l'alte ſue ruine il lido ſerba.

Comme ſi ces ſortes de penſées, repartit Philanthe, ne pouvoient pas venir à tout le monde, & que le ſujet ne les fournît pas de lui-même. Vous direz ſans doute par la même

Qui Romam in media quæris novus advena Roma. Et Romæ in Roma nil

reperis media. *Janus Vitalis.*

Ita ruinas ipsas urbium diruit ut hodie Samnium in ipsa Samnio requiratur, nec facile appareat materia quatuor & viginti triumphorum. *Flor. cap.* 16.

Lugdunum quod ostendebatur in Gallia, quæritur. *Senec. Ep.* XCI.

Ætuensis ager sic erat deformis atque horridus, ut in uberrima Siciliæ parte Siciliam quæramus. *Cic. lib.* 3. *in Verr.*

raison, que l'Auteur de l'Epigramme Latine adressée au voyageur qui cherche Rome dans Rome, a pris cela de Florus; que Florus l'a pris de Sénéque, & Sénéque de Ciceron. Car Florus dit que le peuple Romain détruisit les ruines mêmes des villes, en sorte qu'on cherche aujourd'hui Samnium dans Samnium, & qu'une ville si ruinée ne paroît pas avoir pu être la matiere de vingt quatre triomphes. Sénéque dit sur l'embrasement de la ville de Lyon, qu'on cherche Lyon dans la Gaule. Et Ciceron reproche à Verres d'avoir tellement desolé la Sicile, qu'on la cherche dans ses plus fertiles campagnes. Voilà par tout la même pensée, & apparemment chacun de ces Auteurs ne doit la sienne qu'à lui-même.

Quoiqu'il en soit, reprit Eudoxe, Virgile a mieux pensé que les autres, en disant qu'il ne restoit de Troye que la place où elle avoit été: *Et campos ubi Troja fuit.* C'est aller plus loin que Lucain, qui fait mention de ses ruines, & que je ne sçais quel autre Poëte qui parle de ses cen-

dres. Par *les champs où a été Troye*, on n'a l'idée ni de ruines, ni de cendres, qui ſont au moins les reſtes d'une ville détruite & brûlée : le lieu ſeul où fut cette ville, revient en l'eſprit. Vous me faites penſer, dit Philanthe, au Sonnet de *Girolamo Preti* ſur l'ancienne Rome ; il eſt admirable, & digne de toute la grandeur Romaine.

Quì fù quella di Imperio antica ſede
Temuta in pace e trionfante in guerra.
Fù : parch' altro che il loco hor non ſi vede.
Quella che Roma fù, giace ſotterra.
Queſte cui l'herba copre e calca il piede
Fur moli al ciel vicine, ed hor ſon terra.
Roma che'l mondo vinſe, al tempo code,
Che i piani inalza, e che l'altezze atterra.
Roma in Roma non è Vulcano e Marte.
La grandezza edi Roma a Roma han tolta.
Struggendo l'opre e di natura e di arte,

Volto sossopra il mundo, e'n polve e volta :
E frà queste ruine a terra sparte
In se stessa cadeo morta e sepolta.

Voici comme je voudrois traduire ce Sonnet. Ici fut autrefois la Capitale de l'Empire, redoutée dans la paix & triomphante dans la guerre. Elle fut : parcequ'on ne voit plus que le lieu où elle a été. Cette Rome si fameuse est sous terre : ces masses de pierre que l'herbe couvre, & qu'on foule aux pieds, ont été élevées jusqu'au ciel, & ne sont plus que terre. Rome qui a vaincu le monde, céde au tems qui releve les choses les plus basses, & qui abaisse les plus hautes. Rome n'est plus dans Rome. Vulcain & Mars ont ôté à Rome toute sa grandeur, en détruisant les ouvrages & de la nature & de l'art. Enfin après avoir renversé le monde, elle a été renversée à son tour, réduite en poussiére, & ensevelie en elle-même.

Il y a de l'esprit, de la noblesse, & si vous voulez de la magnificence dans le Sonnet Italien, repartit Eudoxe : mais à ne vous rien dégui-

ſer, ce ſeul mot de Virgile, *& les champs où a été Troye*, me ſemble plus beau & plus grand, tout ſimple qu'il eſt.

On peut néanmoints enchérir ſur la penſée de Virgile, interrompit Philanthe ; & le Taſſe l'a fait en diſant du Palais enchanté d'Armide, qu'il ne paroît plus ; qu'il n'en paroît pas même de veſtiges, & qu'on ne peut dire qu'il ait jamais été en ce lieu-là.

Ne più il palagio appar, nè par le ſue Veſtigia : nè dir puoſſi ; egli qui fue.

Faites valoir le Taſſe tant qu'il vous plaira, dit Eudoxe, je m'en tiens pour moi à Virgile, & je vous déclare que je ne veux pas avoir plus d'eſprit que lui. Ce n'eſt pas que je mépriſe le Poëme du Taſſe ; il a de grandes beautez, & du ſublime en pluſieurs endroits : mais c'eſt que j'eſtime plus l'Enéide qui n'a rien dans les penſées que de noble & de regulier. Je ne ſuis pas même entêté des Anciens juſqu'à n'admirer que leurs penſées : les Modernes en ont d'excellentes ; & ſans parler des Italiens ni des Eſpagnols, en liſant nos Au-

teurs François, j'en ai marqué quelques-unes dans le genre noble, que l'on pourroit opposer à celles du siécle d'Auguste.

Je suis ravi, dit Philanthe, que vous ne soyez pas de ces gens que l'amour de l'Antiquité aveugle, & qui s'imaginent qu'on n'a point d'esprit dans les derniers siécles. Pour moi, je suis un peu de l'avis du Chancelier Bacon ; qui croit que l'antiquité des siécles est la jeunesse du monde, & qu'à bien compter nous sommes proprement les Anciens. Je ne sçais, reprit Eudoxe, si la pensée de Bacon n'est point trop subtile : mais je sçais bien que sans décider si nous sommes les Anciens ou non, nous avons du bon sens, de l'élévation, & de la justesse pour le moins autant que les Grecs & que les Romains.

Eudoxe prit alors son recueil, & le feuilletant continua ainsi. Un de nos meilleurs Ecrivains dit du Cardinal de Richelieu, que c'étoit un homme plus grand par son esprit & par ses vertus, que par ses dignitez & par sa fortune ; toûjours employé,

& toujours audeſſus de ſes emplois ; « capable de regler le préſent, & de « prévoir l'avenir ; d'aſſûrer les bons « événemens, & de réparer les mau- « vais ; vaſte dans ſes deſſeins, pénétrant dans ſes conſeils ; juſte dans ſes « choix, heureux dans ſes entrepriſes, « & pour tout dire en peu de mots, rempli de ces dons excellens que Dieu « fait à certaines ames qu'il a créées « pour être maîtreſſes des autres, pour « faire mouvoir ces reſſorts dont ſa providence ſe ſert pour élever ou pour « abattre ſelon ſes décrets éternels la « fortune des Rois & des Royaumes. «

Ces penſées ont de la grandeur, & conviennent parfaitement bien à un grand Miniſtre d'Etat. La penſée d'un de nos Poëtes qui a fait dans un ſonnet l'Epitaphe de ce Cardinal, eſt auſſi fort élevée & fort juſte :

Il fut trop abſolu ſur l'eſprit de ſon maître :
Mais ſon maître par lui fut le maître des Rois.

Voici quatre vers d'une Epitaphe d'Anne d'Autriche qui ſont à mon gré incomparables :

Elle ſçût mépriſer les caprices du ſort,

Regarder ſans horreur les horreurs de la mort,
Affermir un grand trône & le quitter ſans peine,
Et pour tout dire enfin, vivre & mourir en Reine.

L'Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre Henriette de France, & celle de la Ducheſſe d'Orleans Henriette Anne d'Angleterre, ſont pleines de ces penſées qu'Hermogene nomme majeſtueuſes ; & j'en ai ici quelques-unes qui peuvent fort bien ſubſiſter hors du corps de l'ouvrage d'où elles ont été tirées.

» Son grand cœur a ſurpaſſé ſa naiſ-
» ſance : toute autre place qu'un trône
» eût été indigne d'elle.

» Douce, familiére, agréable autant
» que ferme & vigoureuſe, elle ſça-
» voit perſuader & convaincre auſſi-
» bien que commander, & faire valoir
» la raiſon non moins que l'autorité.

» Malgré les mauvais ſuccès de ſes
» armes infortunées, *c'eſt de Charles I. Roi d'Angleterre dont parle l'Auteur*, ſi on a pu le vaincre, on n'a pas pu le
» forcer ; & comme il n'a jamais refuſé
» ce qui étoit raiſonnable étant vain-

queur, il a toûjours rejetté ce qui « étoit foible & injuſte, étant captif. «

Ce Prince magnanime (Charles « II.) eût pû gâter ſes affaires en ſe « ſervant de la main de ceux qui s'of- « froient à détruire la tyrannie par un « ſeul coup. Sa grande ame a dédaigné « ces moyens trop bas. Il a cru qu'en « quelque état que fuſſent les Rois, il « étoit de leur Majeſté de n'agir que « par les loix ou par les armes. Ces loix « qu'il a protegées l'ont rétabli preſque « toutes ſeules : il regne paiſible & « glorieux ſur le trône de ſes ancêtres, « & fait regner avec lui la juſtice, la « ſageſſe & la clémence. «

Les malheurs de ſa maiſon, *il s'agit de la Ducheſſe d'Orleans*, n'ont « pu l'accabler dans ſa premiere jeu- « neſſe, & deſlors on voyoit en elle « une grandeur qui ne devoit rien à « la fortune. «

Quoique le Roi d'Angleterre, « dont le cœur égale la ſageſſe, ſçut « que la Princeſſe ſa ſœur recherchée « de tant de Rois, pouvoit honorer « un trône, il lui vit remplir avec joye « la ſeconde place de France, que la « dignité d'un ſi grand Royaume peut «

» mettre en comparaiſon avec les pre-
» mieres du reſte du monde.

Ce qu'a dit d'un de nos Heros un de nos fameux Orateurs, eſt bien heroïque.

» L'emploi le porta dans des pays
» différens; la victoire le ſuivit preſque
» par tout, & la gloire ne l'abandonna
» jamais. S'il n'a pas toûjours vaincu,
» il a du moins toûjours mérité de vain-
» cre.

» Tant que ce grand homme ſera à
» nôtre tête, *diſoient les ſoldats*, nous
» ne craingnons ni les hommes, ni les
» élémens; & déchargez du ſoin de nô-
» tre ſûreté par l'experience & par la
» capacité du chef qui nous commande,
» nous ne ſongeons qu'à l'ennemi & à
» la gloire.

Un autre Orateur dit du même
» Heros: Il parle, chacun écoute ſes
» oracles: il commande, chacun avec
» joye ſuit ſes ordres: il marche, cha-
» cun croit courir à la gloire; on diroit
» qu'il va combattre des Rois confé-
» derez avec ſa ſeule Maiſon, comme
» un autre Abraham; que ceux qui le
» ſuivent ſont ſes ſoldats & ſes domeſti-
» ques, & qu'il eſt Général & Pere

de famille tout enſemble. «

Un Auteur célébre, & qui ſe diſtingue par le talent qu'il a décrire auſſi poliment dans la langue des anciens Romains que dans la nôtre, a dit d'un grand Magiſtrat ami du Heros dont nous venons de parler : Tout « étoit éloquent en ſa perſonne juſqu'à « ſon air & à ſon ſilence. La nobleſſe de « ſon ame paroiſſoit peinte en quelque « façon dans la nobleſſe de ſon diſcours. « Il perſuadoit encore davantage par « l'opinion qu'on avoit de ſa probité, « que par l'eſtime qu'on avoit de ſon « ſçavoir. Ce n'étoit pas tant à ſon élo- « quence & à ſa dignité qu'on ſe ſou- « mettoit, qu'à l'autorité de ſa vertu ; « & on avoit honte de ne ſe pas rendre « à ſes raiſons, dès qu'on étoit raiſonna- « ble. «

On ne peut donner en peu de paroles, dit Philanthe, une idée plus juſte ni plus haute de feu M. le Premier Préſident de Lamoignon. Ajoûtons, pour achever ſon portrait, ce que le Panégyriſte du Parlement de Paris lui a appliqué, & ce qu'on a dit d'un des premiers hommes de l'Antiquité : *Il n'y a eu rien que de* Nihil in vita ejus fuit inu-

dandum aut fecit, aut dixit, ac sensit. *Vel'ei. Paterc. lib. 1. de Publ. Scipione Æmil.*

louable & dans ſes actions, & dans ſes diſcours, & dans ſes ſentimens.

Mais c'eſt ſur le Prince qui nous gouverne, ajoûta Eudoxe, que nos meilleurs Ecrivains ont penſé peut-être le plus noblement; comme ſi la hauteur du ſujet avoit élevé leur génie, & que Louis le Grand leur eût inſpiré lui-même des penſées dignes de lui.

Un homme de qualité qui a de l'eſprit infiniment, & qui écrit d'une maniere dont les autres n'écrivent point, dit dans le portrait du Roi : » Il a l'air d'un Heros; & quand on ne » traiteroit pas ſa dignité Royale de » Majeſté, on en devroit traiter ſa perſonne. On l'admireroit s'il étoit un » particulier, & la pourpre qui rehauſſe » d'ordinaire l'éclat des bonnes qualitez, » reçoit du luſtre de toutes les ſiennes.

Un autre bel eſprit & fort honnête homme a ſur le même ſujet une penſée également juſte & ſublime :

Ton eſprit que rien ne limite,
Fait honneur à la Royauté :
Et l'on ne voit que ton mérite
Audeſſus de ta dignité.

» Quand je parle de Louis le Grand,

dit l'Auteur d'un Discours poli & ingénieux, je nomme un Prince qui « fait plus d'honneur au trône que le « trône n'en fait aux autres Rois ; un « Prince qui effaçant & relevant tout à « la fois la gloire des Rois ses ayeux, « leur rend de la sienne plus qu'il ne « prend de la leur. «

Celui que j'ai déja cité en parlant du Cardinal de Richelieu & de M. de Turenne, & qui n'écrit pas moins bien en vers qu'en prose, dit dans un éloge du Roi qui n'a pas été imprimé :

Son ame est audessus de sa grandeur suprême ;
La vertu brille en lui plus que le diadême :
Et quoiqu'un vaste Etat soit soumis à sa loi,
Le Heros en LOUIS *est plus grand que le Roi.*

L'Auteur de la *Lettre écrite de la campagne à une personne de la Cour*, se contente de dire que dans lui l'homme est aussi grand que le Roi : « Car après avoir dit que la grandeur « lui est si naturelle, qu'il n'est pas en « son pouvoir de s'en défaire ; qu'il a «

» beau descendre du trône par la fa-
» miliarité de la conversation, que
» dans le tems qu'il ne fait aucun usa-
» ge de l'autorité que donne le souve-
» rain pouvoir, il se distingue par l'au-
» torité que donne la souveraine raison;
» qu'il y a toûjours quelque chose en
» lui qui l'éleve malgré lui; que la
» gloire qui le suit est indépendante de
» sa couronne; qu'elle sort de sa per-
» sonne comme de sa source, & qu'elle
» rejaillit dans ses moindres actions,
» dans ses discours, dans ses gestes,
» dans ses regards: que quand il pour-
» roit ne se pas souvenir de ce qu'il
» est, il lui échaperoit mille choses
» qui ne permettroient pas aux autres
» de l'oublier, & que c'est ainsi qu'en
» parle tout le monde. Après tout cela,
dis-je, l'Auteur ajoûte :

Mais parle-t-on de bonne foi?
Est-ce une fable, Est-ce une histoire?
Si ce qu'on dit est vrai, rien ne manque à sa gloire.
Et dans lui qui le pourroit croire,
L'homme est aussi grand que le Roi?

Il s'ensuit de-là, repliqua Philanthe que nôtre Monarque est bien dif-

ferent de ces Princes qui n'ont pour tout mérite que l'éclat de leur fortune, & dont l'on pourroit dire juſtement avec l'Auteur de l'Eloge qui n'a point paru, & que vous m'avez fait voir :

Ils ne ſeroient plus rien, s'ils ceſſoient d'être Rois.

Car ſa moindre qualité c'eſt de l'être ; & le Comte de Fuenſaldagne dit un jour fort à propos, que la Royauté étoit de trop en lui ; qu'il n'en avoit que faire ; & que ſon propre mérite lui tenoit lieu de tout : *Le ſobra ſer Rey.* Ce mot eſt beau, & a donné lieu à une belle deviſe qui a pour corps le ſoleil entouré du météore appellé la Couronne, & pour ame ces paroles : *Le ſobra la Corona.*

Une de nos amies, reprit Eudoxe, qui eſt la gloire de ſon ſexe, & un peu la honte du nôtre, a ſur le Roi des penſées ſublimes. En parlant d'un lieu où étoient tous les Portraits des Rois de France, après avoir dit que Louis XIV. les ſurpaſſe en tous les avantages extérieurs comme en toutes ſortes de vertus militaires & pacifiques, elle ajoûte :

Il paroît enfin être le Roi de tous ces Rois.

Elle dit, en faisant parler la Seine, au sujet des feux d'artifice qui se firent sur l'eau devant le Louvre à la naissance du Duc de Bourgogne :

Nouveau Prince, dont l'origine
Toute grande, toute divine,
Vous montre tant & tant de Rois
Dignes du sceptre des François :
Plusieurs Louis, un Charlemagne,
Un Henri terreur de l'Espagne,
Vainqueur de ses propres sujets,
Qui m'enrichît de ses bienfaits.
Vous sçaurez bientôt leur histoire :
Mais pour aller droit à la gloire,
Croyez moi, tous ces Rois si grands,
Justes, pieux, ou conquerans,
Leur bonté comme leur puissance,
Leur valeur comme leur prudence,
Enfin tous leurs faits inouis,
Vous le trouvez en LOUIS.

Tout cela regarde proprement la personne de nôtre auguste Monarque en général : mais que n'a-t-on point dit de grand sur ses actions, sur ses conquêtes, sur ses vertus particulieres ? Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous lire tout ce que j'ai

remarqué là-dessus : je me borne à trois ou quatre traits qui me touchent davantage.

Vous marchez vous-même à la « défense de vos peuples ; & préfe- « rant l'honneur au repos, vous com- « ptez pour rien vos victoires, si vous « n'avez eu part aux périls & aux fati- « gues des combats. Votre camp & « votre cour, ce n'est pour vous qu'une « même chose : vos meilleurs courtisans « sont vos plus braves guerriers. Vos « travaux sont vos seuls divertisse- « mens ; & quand la gloire vous ap- « pelle, vous ne commandez pas qu'on « vous serve, mais qu'on vous suive. « C'est ce que dit un célébre Académi- cien dans son Compliment au Roi au nom de l'Académie.

Il dit dans la même piece sur les entrepriſes de Sa Majesté : La sages- « se les forme, & les conduit elle-mê- « me ; la fortune les accompagne, la « valeur les exécute, la gloire les cou- « ronne, il ajoûte, en parlant de l'Aca- « démie Françoise : Elle seroit heureu- « se, SIRE, si elle sçavoit écrire & « penser aussi noblement que vous sça- « vez agir. Cette pensée ne vaut-elle «

pas celle de Quintilien, qui dit de César, comme nous l'avons remarqué, qu'il a parlé avec autant de force qu'il a combattu ?

Que ne dit point un autre fameux Académicien dans un discours académique qui me paroît un chef-d'œuvre, & que je vous lirois tout entier, si je ne m'étois prescrit des bornes ? Ecoutez ce seul endroit, où après avoir dit à un Homme de mérite qu'on recevoit ce jour-là au nombre des
» Académiciens : Et qui pourra mieux
» que vous nous aider à parler de tant de
» grands événemens dont les motifs &
» les principaux ressorts ont été si sou-
» vent confiez à votre fidélité, à votre
» sagesse ; qui sçait mieux à fond tout ce
» qui s'est passé de mémorable dans les
» Cours étrangeres, les traitez, les al-
» liances, & enfin toutes les importan-
» tes négociations, qui sous son Regne
» ont donné le branle à toute l'Europe ;
» *il continue de la sorte :* Toutefois di-
» sons la vérité ; la voye de la négocia-
» tion est bien courte sous un Prince qui
» ayant toûjours de son côté la puissan-
» ce & la raison, n'a besoin pour faire
» exécuter ses volontez que de les dé-
» clarer.

Mais je ne puis m'empêcher de vous lire encore ce qu'un Prélat d'un mérite extraordinaire, renommé par ſes Ambaſſades ſi utiles à l'Egliſe & à la France, dit du Roi dans l'Oraiſon Funébre de la Reine Marie Thereſe d'Autriche; & ce qu'un grand Magiſtrat en dit il y a un an ou deux dans une belle Harangue qui m'eſt tombée entre les mains :

Qui ne ſçait qu'il auroit pouſſé « l'Empire François bien au-delà de « toutes nos frontiéres, s'il avoit pu, « en étendant les limites de la France, « donner en même tems de l'étendue à « ſa gloire, qui ne peut être ni plus ſo- « lide, ni plus pure ni plus éclatante? « Je me trompe, il eſt parvenu à la « Monarchie univerſelle qui a été autre- « fois le deſſein chimérique de nos voi- « ſins : mais il y eſt parvenu par une « voye innocente & glorieuſe, où il n'y « a ni violence ni injuſtice. C'eſt l'ou- « vrage de ſes qualitez heroïques, que « la renommée a portées juſqu'aux ex- « trémitez du monde : car s'il regne « heureuſement ſur les François par une « puiſſance naturelle, légitime & hé- « réditaire; il ne regne pas moins glo- «

» rieuſement dans les nations étrange-
» res, en Eſpagne, en Italie, en Al-
» lemagne, par la terreur de ſes armes,
» & par la réputation de ſa ſageſſe, de
» ſa valeur & de ſa juſtice. Voilà l'en-
droit de l'Oraiſon Funébre : voici
celui de la Harangue.

» Ceux qui ſont les plus jaloux de ſa
» gloire, ſont contraints d'avouer qu'il
» eſt l'arbitre abſolu de leur deſtinée, le
» plus ferme appuy de ſes Alliez, &
» que ſa juſtice eſt le ſeul rempart qu'on
» puiſſe oppoſer à la rapidité de ſes con-
» quêtes. C'eſt elle qui l'a deſarmé dans
» les bras mêmes de la victoire. Laſſé
» de vaincre, il a voulu donner la paix
» à ſes ennemis ; & bien loin de pro-
» fiter de ſes forces & de leur foibleſſe,
» il aime encore mieux maintenir le
» repos de toute l'Europe, que d'en ac-
» querir l'Empire.

Ajoûtez à ces dernieres penſées, dit Philanthe, celles d'une Epitre en vers qui traite le même ſujet, & que je ſçais preſque par cœur. Qu'y a-t-il de plus beau & de plus noble que ces ſix vers qui ſuivent la peinture des Heros de différent caractére ?

Grand Roi, ſans recourir aux hiſtoires antiques,

Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques.
Quand l'ennemi vaincu deſertant ſes remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même te borner au fort de la victoire,
Et chercher dans la paix une plus juſte gloire?

Six autres vers d'un autre Poëte, repartit Eudoxe, ont encore beaucoup de nobleſſe :

Regler tout dans la paix, vaincre tout dans la guerre,
D'un abſolu pouvoir calmer toute la terre;
A tous ſes ennemis avoir donné des loix;
C'eſt être au plus haut point de la grandeur ſuprême.
Pour ſauver ſes ſujets, juger contre ſoi-même;
C'eſt être le meilleur des Rois.

Ces deux derniers vers regardent l'affaire qui fut rapportée au Conſeil il y a quelques années par un Magiſtrat également capable & intégre, & dont la prudence, l'équité, la droi-

ture, l'amour pour les peuples, & le zele pour la Religion ont paru enſuite avec tant d'éclat en plus d'une Province du Royaume.

Le Pere Spinola, neveu du Cardinal Spinola, & Miſſionnaire de la Chine étant à Paris.

Ajoûtons, ſi vous voulez, dit Philanthe, ſur l'Héréſie éteinte dans la France, la concluſion d'un Sonnet Italien qu'a compoſé un Jeſuite illuſtre par ſon nom, par ſon eſprit & par ſa vertu. Le ſens eſt que puiſque le Roi a détruit le Calviniſme preſque d'un ſeul mot, & par ſon autorité Royale, il n'a qu'à devenir le maître du monde pour rendre le monde entier Catholique, & faire que l'Arabe, l'Indien, le Maure, le Perſan & le Turc ſe ſoumettent au joug de l'Egliſe :

Perche adorino al fin la Fé di Piero
L'Arabo, l'Indo, il Mauro, il Perſo, il Trace ;
Ah ſia del gran Luigi il mondo intero.

Mais n'oublions pas, reprit Eudoxe, ce que nous avons lû dans une Harangue compoſée par le Magiſtrat dont je viens de vous parler, & prononcée aux Etâts de Languedoc, avec une grace & une force

qui se rencontrent rarement ensemble. N'oublions pas, dis-je, l'endroit où l'heureuse contrainte qui a ramené en partie nos Freres errans, est comparée à ces nuées sombres & menaçantes qui jettent la terreur dans les campagnes, allarment les laboureurs, & semblent devoir ravir l'esperance de leurs moissons; mais qui après se résolvent en des pluies douces, salutaires & fécondes, dont l'unique effet est de porter par tout la joye avec l'abondance, & de presser les troupeaux d'entrer dans la bergerie.

Disons encore, repartit Philanthe, ce que fait dire Sapho à sa fauvette sur le pardon que Gennes a obtenu par ses soumissions :

Allez, Doge, allez sans peine
Lui rendre grace à genoux :
La République Romaine
En eût fait autant que vous.

Et ce qu'elle dit elle-même sur le génie de Louis le Grand, supérieur à celui de ses Capitaines & de ses Ministres : *Il est l'ame de ses armées & de son Etat, comme le soleil l'est de l'univers.* La comparaison est riche

& heureuſe, repartit Eudoxe, & rien ne nous peut donner une idée plus haute de la conduite du Prince qui gouverne aujourd'hui la France.

Il me ſemble, repartit Philanthe, que les comparaiſons bien choiſies, & tirées des grands ſujets de la nature, font toûjours des penſées fort nobles.

Longin. Sect. 10. Oui, repliqua Eudoxe : & Longin qui donne des regles du Sublime, non ſeulement dans les paroles, mais dans les penſées, penſe noblement lui-même, quand il compare Démoſthéne à une tempête & à un foudre qui ravage & emporte tout ; Ciceron à un feu qui ne s'éteint point, & qui à meſure qu'il s'avance prend toûjours de nouvelles forces.

Les comparaiſons qu'on tire des arts, pourſuivit-il, valent quelquefois celles qu'on emprunte de la nature ; & un de nos Panégyriſte dit excellemment ſur les actions ſurprenantes que fit ſaint Louis dans une journée mémorable, & qui parurent audeſſus des regles de la vaillance commune : » Qu'il en eſt à peu près de ces grands » exemples comme de ces grands ta- » bleaux chargez d'ombres & d'obſcu-

ritez :

ritez : ce qui paroît d'abord dureté, « ce qui semble choquer la vûe & les « préceptes par des traits trop forts & « trop marquez à ceux qui ne s'y con- « noissent pas, est une heureuse hardies- « se, & un chef-d'œuvre de l'art aux « yeux des intelligens. «

L'histoire fournit encore de très-belles comparaisons. Sur une des médailles que l'on jetta dans les fondemens de l'Eglise des Jesuites de saint Louis, que Louis le Juste faisoit bâtir, ces paroles étoient gravées : *Vicit ut David, ædificat ut Salomon.* Que que peut-on imaginer de plus grand ? *Il a vaincu comme David, il bâtit comme Salomon.*

A propos de Jesuites & de comparaisons, dit Philanthe, sçavez-vous la pensée qu'a eu un grand Prince au sujet des nouvelles Vies de saint Ignace & de saint Xavier, pour marquer le caractére de ces deux hommes Apostoliques ? *S. Ignace*, dit-il un jour, *c'est César qui ne fait jamais rien que pour de bonnes raisons ; Saint Xavier, c'est Alexandre que son courage emporte quelquefois.* Le Prince dont vous parlez, reprit Eudoxe,

étoit de ces hommes extraordinaires en qui l'esprit & la science ne cédent point à la valeur heroïque. Il jugeoit de tout admirablement, & pouvoit au reste mettre César & Alexandre où il lui plaisoit ; lui qui les connoissoit si bien, qui les exprimoit tous deux en lui-même, & de qui on a dit, *plus capitaine que César, & aussi soldat qu'Alexandre.*

Je ne sçais après tout, repliqua Philanthe, si la comparaison est bien fondée, & si les regles d'Aristote y sont observées exactement. Car quel rapport entre un Saint & un Conquerant ? Sont-ils dans le même genre ? Il y a beaucoup plus de convenance, dit Eudoxe, entre les deux Saints & les deux Heros dont il est ici question, qu'il n'y en paroît peut-être d'abord. Saint Ignace étoit avant sa conversion un homme de guerre, illustre par ses beaux faits d'armes. En quittant le monde, il ne perdit pas ses idées guerriéres : il conçût les choses de Dieu sous ces images martiales dont il avoit la tête remplie ; & ce fut dans la méditation *des deux Etendarts*, ainsi que lui-même l'a nom-

mée, qu'il forma le plan de son Ordre. Ce fut par le même esprit qu'il lui donna un nom de guerre, en l'appellant la Compagnie de Jesus, & qu'il entreprit avec ses disciples de combattre l'erreur & le vice, d'abolir de tous côtez l'Empire du démon, & d'étendre celui de Jesus-Christ jusqu'aux extrémitez de la terre. Voilà le fondement éloigné de la comparaison d'Ignace avec un Heros & un Conquerant : le prochain, c'est qu'Ignace avoit comme César une prudence consommée, & que tous ses pas étoient mesurez, ensorte qu'il ne faisoit rien qu'après une meure déliberation ; ménageant son zele, & allant plus au solide qu'à l'éclat, prenant dans les affaires difficiles toutes les précautions possibles, & ne manquant jamais de ressources dans les conjonctures les plus fâcheuses.

Pour ce qui regarde saint Xavier, s'étant enrôllé dans la milice d'Ignace, & ayant fait tant de conquêtes évangeliques dans les Indes, on a droit de le comparer au Conquerant de l'Asie : l'un & l'autre a suivi toûjours l'ardeur qui l'animoit, sans se

rebuter jamais ni de la difficulté des entrepriſes, ni de la grandeur des perils, ni de toutes les fatigues qui ſont inſéparables de l'exécution des grands deſſeins. Mais l'un & l'autre s'eſt quelquefois laiſſé emporter à ſon courage, & a preſque paſſé les bornes de la vertu heroïque.

Ainſi la penſée du Prince de Condé eſt juſte; & toutes ces ſortes de penſées ont de la nobleſſe, parceque la comparaiſon qui les fonde n'a rien que de noble: au contraire, les comparaiſons baſſes font que les penſées le ſont auſſi. Bacon que vous avez lû, & qui étoit un des plus beaux génies de ſon ſiécle, dit que l'argent reſſemble au fumier, qui ne profite que quand il eſt répandu. Il y a du vrai, & même de l'eſprit dans cette penſée, mais il n'y a point de nobleſſe. L'idée du fumier a quelque choſe de bas & de rebutant. Je vous trouve bien délicat, dit Philanthe, & je crains que vous n'ayez du dégoût pour l'Epigramme que le bon homme Patris compoſa peu de jours avant ſa mort: car on y parle de fumier, & le fumier en fait même toute la pointe.

Je ſongeois cette nuit que de mal conſumé
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas ſouffrir le voiſinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire toi, coquin, va pourrir loin d'ici :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainſi.
Coquin, ce me dit-il d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même ;
Ici tous ſont égaux, je ne te dois plus rien :
Je ſuis ſur mon fumier, comme toi ſur le tien.

Ce fumier-là, reprit Eudoxe, n'eſt pas tout-à-fait comme celui de Bacon. Le figuré adoucit ce que le propre a de rude. L'Epigramme toute ſérieuſe & toute triſte qu'elle eſt dans le fond, a un air plaiſant & je ne ſçais quoi de comique qui ſouffre le proverbe & le quolibet,

Je ſuis ſur mon fumier, comme toi ſur le tien.

Car les penſées baſſes qui ſont ingénieuſes peuvent avoir lieu dans le comique & dans le burleſque, comme elles doivent être tout-à-fait bannies du genre grave & auſtére; tel qu'eſt celui des poëmes ſérieux, des harangues, des Panégyriques, & des Oraiſons Funébres.

Eh de grace, dit Philanthe, exceptez-en le Poëme de *la Magdeleine au deſert de la ſainte Baume*, que nous avons lû enſemble avec tant de plaiſir. Auſſi bien eſt-il au deſſus des regles, & d'une eſpece particuliere, qui ne laiſſe pas d'avoir ſon prix. C'eſt aſſurement une piece originale, repartit Eudoxe, & je trouve bon pour l'amour de vous que les » yeux de la Péchereſſe Pénitente ſoient » des chandelles fonduës; que de moulins à vent ils deviennent des moulins » à eau; que ſes treſſes blondes dont » elle eſſuye les pieds de Jeſus-Chriſt » ſoient un torchon doré; qu'elle ſoit » elle-même une ſainte Courtiſane, » qui n'eſt plus un chaudron ſale & » tout noir; que les larmes d'un Dieu » ne ſoient que d'eau de vie; que Jeſus-» Chriſt ſoit un grand Operateur, qui

eût l'adreſſe d'ôter les cataractes des « yeux de Magdeleine, & l'Hercule « qui purgea l'étable de ſon cœur. « Tout cela eſt admirable, & convient parfaitement à la dignité du ſujet.

Mais laiſſons-là le Poëte Provençal, & parlons plus ſérieuſement, Je hais ſurtout la baſſeſſe dans les diſcours chrétiens, continua Eudoxe, & je ne puis me ſouvenir ſans indignation d'un Prédicateur qui dit un jour à des Religieuſes, qu'elles devoient avoir toûjours le curedent à la main; parceque les Communautez Regulieres reſſembloient aux dents, qui pour être belles, doivent être bien rangées, bien blanches, & bien nettes. J'étois à ce ſermon-là, repliqua Philanthe, & je vous aſſure que le bon Pere s'applaudit lui-même de ſa penſée. Elle vaut preſque, reprit Eudoxe, celle d'un Prédicateur Italien, qui préchant à Milan le jour de Pâques devant le Cardinal Charles Borromée Archevêque de la Ville, dit aux peuples, qu'ils avoient un Prélat très-ſaint, & tout ſemblable à un œuf de Pâques qui eſt rouge, qui eſt beni, mais qui eſt un

peu dur : *Havete un Prelato santissimo ; è come l'uovo di Pascha, rosso e benedetto ; ma è vero ch'è un poco duretto.*

Après tout, cela est ingénieux, dit Philanthe. Dites, repartit Eudoxe, que cela est bien petit, & bien badin. Les Ministres de la parole de Dieu doivent parler sur un autre ton, s'ils ne veulent avilir leur Ministére. Mais à propos de la divine parole, souvenez-vous, je vous prie, que l'Ecriture sainte est un fonds de pensées nobles, grandes & sublimes, telles que sont celles-ci : *Je suis celui qui est. Le Seigneur regnera dans toute l'éternité & au-delà. Que la lumiere se fasse, & la lumiere fut faite.* Ce dernier trait si simple en apparence & à ne regarder que les termes, donne une idée magnifique de la puissance de Dieu ; & Longin, tout payen qu'il est, le propose pour un modéle du sublime dans la pensée. Car une pensée élevée se peut très-bien accorder avec des paroles simples : il arrive même que la simplicité de l'expression fait souvent sentir davantage la grandeur des choses. Et cela

est si vrai, selon le sentiment de Longin, que nous admirons quelquefois la pensée d'un homme généreux & magnanime, encore qu'il ne parle pas : nous l'admirons, dis-je, au travers de son silence, qui marque toute la noblesse de son ame ; & nous en avons un exemple dans l'Odyssée. Ulysse y fait des soumissions à Ajax, auxquelles Ajax ne daigne pas seulement répondre ; & ce silence a je ne sçais quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pu dire.

Hujus sublimitas est tanquam imago quæ animi magnitudinem referat: unde fit ut interdum etiam admiremur nudam absque voce & per se sententiam, ut Ajacis silentium magnum, & quavis oratione sublimius. *Sect.* 2.

La force de l'expression ne laisse pas de contribuer quelquefois à la hauteur de la pensée, & l'Ecriture elle-même nous en fournit de riches exemples. Pour dire qu'Alexandre étoit le maître du monde, que la mer s'ouvrit au peuple de Dieu, que le ciel & la terre ne peuvent soûtenir les regards de la Majesté divine, le saint Esprit parle ainsi : *La terre se tût en sa présence ; la mer vit le Seigneur, & s'enfuit ; le ciel & la terre s'enfuirent de devant la face de celui qui étoit assis sur le trône.* Ces termes de *silence* & de *fuite*, ont je ne sçais quoi d'énergique qui peint la chose vive-

Siluit terra in conspectu ejus. *Machab. c.* 1.

Mare vidit; & fugit. *Psal.* 113.

A cujus conspectu fugit cœlum &

terra. Apoc. c. 29. ment & noblement tout enſemble.

Pour moi, dit Philanthe, je ne vois point de peinture qui approche de celle que fait David d'un renverſement de fortune : *J'ai vû l'impie élevé auſſi haut que les cedres du Liban : je n'ai fait que paſſer, & il avoit déja diſparu. Je l'ai cherché, & je n'ai pas même trouvé la place où il étoit.* Remarquez juſqu'où va David. Tout ce que les Poëtes ont dit de plus fort ſur la décadence de Troye, de Rome, & de Carthage, c'eſt qu'il ne reſtoit que le lieu où avoient été ces villes fameuſes : mais ici, le lieu même où étoit l'impie dans ſa plus haute fortune, ne reſte pas.

Tranſivi, & ecce non erat; & quæſivi eum, & non eſt inventus locus ejus. Pſal. 36.

Les Prophetes, reprit Eudoxe, ſont remplis de penſées fortes, d'idées magnifiques, & qui paſſent bien loin celles d'Hermogene. Mais qu'entendez-vous, interrompit Philanthe, par une penſée forte ? J'entends, répondit Eudoxe, une penſée pleine d'un grand ſens, exprimée en peu de paroles, & d'une maniere vive qui faſſe un prompt & puiſſant effet. Telles ſont dans Tacite, pour revenir aux

Acrius & vehementius eſt id, quod paucis verbis ſummam continet ſignificationem.

Auteurs profanes, les penſées d'Othon déterminé à mourir dans le mauvais état de ſes affaires, & après une bataille qui devoit décider du ſort entier de l'Empire entre lui & Vitellius.

Demetr. phaler. de Elocut.

Ma vie ne vaut pas que vous hazardiez davantage une vertu comme la votre, dit-il à ceux qui le preſſoient de tenter la fortune tout de nouveau. *Plus vous me donnez lieu d'eſperer ſi je voulois vivre, plus il me ſera beau de mourir. Nous nous ſommes aſſez éprouvez la Fortune & moi. Du reſte, je n'ai beſoin ni de vengeance ni de conſolation. Je veux que d'autres ayent tenu l'Empire plus long-tems, du moins perſonne ne l'aura quitté plus généreuſement.* Il conclut ſa harangue auſſi fortement qu'il l'a commencée, & qu'il l'a ſuivie. *C'eſt une eſpece de lâcheté que de parler trop de ſa mort. Jugez ſur tout par un endroit, de la réſolution que j'ai priſe : je ne me plains de perſonne ; car c'eſt vouloir vivre que d'accuſer les Dieux ou les hommes.*

Hunc animum, hanc virtutem veſtram ultra, periculis objicere nimis grande vitæ meæ pretium puto. Quanto plus ſpei oſtenditis, ſi vivere placeret, tanto pulchrior mors erit. Experti invicé ſumus ego & Fortuna. Mihi non ultione, neque ſolatiis opus eſt. Alii diutiùs imperium tenuerint ; nemo tam fortiter reliquerit. *Hiſt. lib. 2.*

Ce que Germanicus dit à ſes amis en mourant, a auſſi ſa force. *Les inconnus mêmes pleureront Germanicus. Vous autres, vous le vengerez ; ſi vous*

Plura de extremis joqui pars ignaviæ eſt. Præcipuum

destinationis meæ documentum habete, quod de nemine queror; nam incusate deos vel homines ejus est qui vivere velit. *Ibid.*

Flebunt Germanicum etiam ignoti: vindicabitis vos, si me potiùs quàm fortunam meam fovebatis. *Tacit. Annal. lib. 2.*

Nam qui deliberant desciverunt. *Hist lib. 2.*

Ituri in aciem, & majores & posteros cogitate. *Invit. Agri.*

étiez plus attachez à ma personne qu'à ma fortune.

La derniere raison de Mucien pour engager Vespasien à se saisir de l'Empire sans balancer davantage est encore bien forte, & vaut toutes celles qu'il lui avoit dites. *Ceux qui délibérent dans une affaire comme celle-ci, ont déja pris leur parti, & n'ont plus rien à ménager.*

Je mets dans le même genre la pensée de ce généreux barbare Galgacus, qui conclut ainsi la harangue qu'il fait aux gens de sa nation, avant que de combattre les Romains déja maîtres de l'Angleterre: *Allant au combat, songez & à vos ancêtres & à vos descendans.* Que ces deux mots renferment de choses, & qu'ils sont capables de faire impression sur un peuple belliqueux, passionné pour la gloire, & jaloux de sa liberté!

Nôtre Henri le Grand, poursuivit Philanthe, ne parla pas avec moins de force dans les plaines d'Ivry, lorsque sur le point de donner bataille, il dit à ses troupes: *Je suis vôtre Roi, vous êtes François, voilà l'ennemi.* Il semble, repartit Eudoxe, que ce Mo-

narque qui avoit toute la valeur des anciens Romains, ait copié le Dictateur Camille, qui dans Tite-Live voyant ſes ſoldats étonnez du nombre des ennemis, leur dit pour les animer : *Ignorez-vous donc qui eſt l'ennemi, qui je ſuis, & qui vous êtes ?* C'eſt peutêtre auſſi que les grandes ames penſent & ſentent les mêmes choſes dans les mêmes occaſions.

Hoſtem eſſe me an vos, ignoratis ? *lib.* 6.

Ces ſortes de penſées ajoûta-t-il, portent la conviction avec elles, entraînent comme par force nôtre jugement, remuent nos paſſions, & nous laiſſent l'éguillon dans l'ame. Les peroraiſons de Ciceron & de Démoſthene, les harangues de Tite-Live & de Salluſte pourroient nous en fournir divers exemples, ſans parler de Tacite que je viens de vous citer, le plus riche des Auteurs en penſées mâles & conciſes ; ni de Tertullien qui en a pluſieurs de ce caractére, leſquelles pourtant tirent une partie de leur force de ſon ſtile dur & barbare. Les Poëtes en ont auſſi quelques-unes, & il ne ſe peut rien voir de plus court, de plus fort, ni de plus précis que ce que dit Corneille en deux endroits.

Le vieil Horace apprenant que le troisiéme de ses fils qui restoit après la mort des autres tuez par les Curiaces, avoit pris la fuite, s'emporte contre lui, & dit à Julie Dame Romaine :

Pleurez le dèshonneur de toute nôtre race.

Que vouliez-vous qu'il fist contre trois,

replique Julie ? *Qu'il mourût*, répond le pere d'Horace. Ce *qu'il mourût* exprime la générosité Romaine d'une maniere vive & touchante, qui frappe l'esprit & émeut le cœur en même tems.

Voici l'autre endroit que je vous disois, & que Corneille a imité de Sénéque. Jason répudie Médée pour épouser Creuse fille de Créon Roi de Corinthe. Sur quoi Médée entre en fureur, & menace de faire tout périr. On lui représente qu'elle est sans pouvoir ; que son époux est un infidele ; que tout l'abandonne. *Médée reste*, dit-elle dans Sénéque. Le Poëte François a imité & surpassé le Poëte Latin. Une confidente dit à Médée :

Medea superest.

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi :

Dans un si grand revers que vous reste-t-il ? Moi,
répond-elle. *Moi, dis-je, & c'est assez.* N'y a-t-il pas bien de la force & de la grandeur dans ce seul mot-là? Il y a du moins bien de l'orgueil, repartit Philanthe. Ce *moi* repeté est extrémement fier, & me rapelle le *moi* de Pascal & celui de son Copiste. Le *moi* est haïssable selon Pascal : le « *moi* est injuste en soi, en ce qu'il se fait « le centre de tout. Il est incommode « aux autres, en ce qu'il les veut asser- « vir : car chaque *moi* est l'ennemi, & « voudroit être le tyran de tous les au- « tres. Cela veut dire en bon françois, dit Eudoxe, que l'amour propre n'est gueres aimable, qu'il rapporte tout à soi, & qu'il veut dominer par tout. Le Copiste, reprit Philanthe, renchérit bien sur son original ; en disant que l'idée confuse du *moi* est le « principal objet de l'amour des hom- « mes, & la source de leurs plaisirs & « de leurs ennuis. Mais n'oublions pas « où nous en sommes, & laissons-là ce *moi* dont nous aurons peut-être occasion de parler une autre fois.

C'est trop nous arrêter, dit Eudo-

xe, sur la premiere espece des pensées qui ne gagnent pas seulement la créance comme vraies, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la seconde espece sont les agréables qui surprennent & qui frappent quelquefois autant que les nobles & les sublimes ; mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la noblesse & par la sublimité. A la vérité le nom de belle pensée, si on prend le mot de beau dans sa propre signification, emporte grandeur selon Aristote qui a décidé que les petits hommes n'étoient point beaux, quelque bien faits qu'ils fussent, & qu'ils étoient seulement jolis. Nous appellons pourtant quelquefois belle pensée ce qui n'est que joli ; & alors nous confondons le beau avec ce qui plaît, à l'exemple de Démétrius, qui donne de la beauté aux choses qui flattent les sens, ou touchent le cœur.

Ethic. lib. 4. cap. 3.

Eh quoi, interrompit Philanthe, les pensées sublimes n'ont-elles pas de quoi plaire d'elles-mêmes ? Ne plaisent-elles pas en effet, & par là ne sont-elles pas agréables ? Oui,

repartit Eudoxe : mais ce n'eſt pas l'agrément qui en fait le caractére, ni qui y domine. Elles plaiſent, parcequ'elles ont du grand qui charme toûjours l'eſprit ; au lieu que celles-ci ne plaiſent que parcequ'elles ſont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, eſt comme en certaines peintures quelque choſe de doux, de tendre & de gracieux ; c'eſt en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne conſiſte pas dans ce que nous appellons plaiſant ; mais dans je ne ſçais quelle grace qu'on ne ſçauroit définir en général, & dont il y a de plus d'une ſorte.

Les penſées donc que je nomme agréables ne ſont pas préciſément celles où regne la plaiſanterie, & qui paſſent parmi nous pour de bons mots. A la vérité les bons mots ont un agrément particulier, & ſi vous voulez nous en parlerons un jour à fonds : mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. Nous parlons proprement des penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit & qui ſont d'ordinaire ſérieuſes, ou dont l'enjouement ne va pas à faire rire.

Dicendi genus ſententioſum & argutum ſententiis non tam gravibus & ſeveris, quàm concinnis & venuſtis. *Cicer. de clar. Orat.*

J'accepte volontiers, dit Philanthe, le parti que vous me proposez touchant les bons mots : c'est une matiere qui n'a point encore été bien traitée, & qui mérite de l'être ; mais je ne veux pas vous interrompre.

Sunt etiam nonnullæ vetustates in rebus, ut nymphæi, horti, amores : res enim suaptè natura hilaritate & jucunditate quadam ornata est. *De Elocut.*

Comme la noblesse des pensées, poursuivit Eudoxe, vient, selon Hermogene, de la majesté des choses dont elles sont les images, ainsi que nous avons vû : leur agrément peut venir, selon Démétrius, de la nature des objets qui plaisent d'eux-mêmes, tels que sont les fleurs, la lumiere, les beaux jours, & toutes les choses qui flattent les sens.

C'est sans doute pour cela, repartit Philanthe, que Voiture a des pensées si jolies : car personne n'a mieux mis en œuvre ce que la nature a de plus délicieux & de plus riant. Vous avez deviné justement ce que je pensois, repartit Eudoxe, & je suis bien aise que nous nous soyons rencontrez. Voici des endroits de Voiture qui sont dans ce genre d'agrément.

» Vous viendrez ici trouver le prin-
» tems que vous avez déja passé de-là,
» & y recevoir les violettes après avoir

vû tomber les roſes. Pour moi, je « ſouhaite cette ſaiſon avec impatien- « ce, non pas tant à cauſe qu'elle nous « doit rendre les fleurs & les beaux « jours, que parcequ'elle vous doit ra- « mener; & je vous jure que je ne la « trouverois pas belle, ſi elle revenoit « ſans vous. «

Il ne ſe peut rien imaginer de plus fleuri, ni de plus doux, dit Philanthe. La penſée d'un Ancien, ajoûta-t-il, qui eſt rapportée par Ariſtote dans ſa Rhétorique, me paroît encore fort belle, de cette beauté qui va plus à l'agréable qu'au grand. Tant de brave jeuneſſe périe à la derniere bataille, étoit une perte ſi conſiderable pour « l'Etat, qu'on pouvoit aſſûrer que « l'année n'en feroit pas une plus grande, ſi on lui ôtoit le printems. « *Rhet. lib. 3. cap. 10.*

Croyez-moi, reprit Eudoxe, Voiture en ce genre vaut bien Péricle, & les penſées ſuivantes ont des charmes particuliers.

Après avoir paſſé un grand parterre & de grands jardins tous pleins « d'orangers, elle arriva en un bois où « il y avoit plus de cent ans que le jour « n'étoit entré qu'à cette heure-là qu'il «

» y entra avec elle. C'eſt de Madame la Princeſſe dont Voiture parle, & la penſée eſt jolie. Mais il ne faut pas la prendre à la rigueur, ni ſelon les regles de l'exacte vérité. Le genre galant a ſes licences auſſi bien que le genre poëtique; & c'eſt en ces rencontres qu'on a droit de paſſer du propre au figuré : *Un bois où il y avoit plus de cent ans que le jour n'étoit entré*, voilà le propre ; *Qu'à cette heure-là qu'il y entra avec elle*, voilà le figuré. Au reſte Voiture ſemble avoir imité Martial, qui dit à Domitien que quand il feroit la nuit ſon entrée dans Rome, le peuple ne manqueroit pas de voir le jour en voyant venir l'Empereur.

Jam Cæſar vel nocte veni; ſtent aſtra licebit. Non deerit populo, te veniente dies. *Lib.* 8.

Je ſuis ravi, dit Philanthe, que le mélange du propre & du figuré faſſe un agrément, & qu'on puiſſe ſauver par là des penſées qui ne plaiſent pas à tous les critiques ; par exemple, la concluſion de l'Epigramme Latine qu'on fit ſur ce que le Duc de Montmorency fut décapité devant la ſtatue de marbre d'Henry le Grand, ſans avoir pû obtenir ſa grace de Louis le Juſte : *Le viſage du pere & le cœur du fils étoient de marbre.*

Ante Patris ſtatuam, nati implacabilis irâ. Occubui indigna morte manuque cadens. Illorum ingemuit neuter mea fata videdo, Ora Patris, nati pectora marmor erant.

Une Epigramme, repliqua Eudoxe, tire souvent toute sa grace du figuré & du propre joints ensemble ; & celle qui fut faite quand le Maréchal de Bassompierre sortit de la Bastille après la mort du Cardinal de Richelieu, en est un exemple :

Enfin dans l'arriere saison
La fortune d'Armand s'accorde
avec la mienne :
France je sors de ma prison,
Quand son ame sort de la sienne.

Le mot de prison est pris au troisiéme vers dans le sens propre, & au dernier dans le figuré ; & ce qui rend l'Epigramme plus heureuse, c'est que *France, je sors de ma prison*, est l'anagramme de François de Bassompierre à une lettre près : mais je reviens à Voiture.

Il mêle encore agréablement ces deux genres, en disant au Comte d'Avaux : Avec tout votre bon tems, « dites le vrai, Monseigneur, ne fait-il pas plus sombre à Munster depuis « que Madame de Longueville n'y est « plus ? Au moins fait-il plus clair & « plus beau à Paris depuis qu'elle y est. «

Une pensée que j'ai vûe dans les

mémoires de Brantoſme approche fort de celle de Voiture, dit Philanthe. La Reine de Navarre ſœur de François I. étoit une Princeſſe très-accomplie. Sur le bruit qui ſe répandit à la Cour qu'elle étoit morte en Auvergne, un Courtiſan bel eſprit aſſura que cela ne pouvoit être, parcequ'il avoit fait trop beau depuis ce tems-là ; & ſoûtint toûjours galamment que ſi la Reine étoit morte, le ciel n'auroit pas été ſi ſerein. Il eſt vrai, reprit Eudoxe, que ces deux penſées ſe reſſemblent extrémement : mais ce qui autoriſe davantage celle de Voiture, c'eſt que ſa Lettre eſt toute enjouée : jugez-en par les premieres lignes.

» A ce que je vois, vous autres Plenipotentiaires, vous vous divertiſſez » admirablement à Munſter : il vous » y prend envie de rire en ſix mois une » fois. Vous faites bien de prendre le » tems tandis que vous l'avez, & de » jouir de la douceur de la vie que la » fortune vous donne. Vous êtes là » comme rats en paille, dans les papiers juſqu'aux oreilles, toûjours » liſant, écrivant, corrigeant, propo-

ſant, conférant, haranguant, conſultant; dix ou douze heures chaque jour dans de bonnes chaiſes à bras bien à vôtre aiſe, pendant que nous autres pauvres diables ſommes ici marchant, joûant, cauſant, veillant, & tourmentant nôtre miſerable vie. «

C'eſt-là dit Philanthe, ce qui s'appelle bien badiner. Et c'eſt auſſi en badinant de la ſorte, repartit Eudoxe, que l'on peut confondre le ſens propre avec le ſens figuré ſans choquer la raiſon ni la bienſéance. Il y a même des occaſions plus ſérieuſes où cela ſe peut, pourvû qu'on n'y entende point fineſſe, ainſi que nous avons dit en parlant de la vérité; & ce ſeul endroit d'une Lettre à Mademoiſelle Paulet en fait foi.

Nous nous approchons tous les « jours du pays des melons, des figues, & des muſcats, & nous allons combattre en des lieux où nous « ne cueillerons point de palmes qui « ne ſoient mêlées de fleurs d'orange « & de grenades. «

Au reſte, les comparaiſons tirées des ſujets fleuris & délicieux font des penſées agréables, de même que cel-

les qu'on tire des grands sujets sont des pensées nobles.

» Il me paroît, dit Costar, que c'est » un grand avantage d'être porté au » bien sans nulle peine ; & il me sem- » ble que c'est un ruisseau tranquile, » suivant sa pente naturelle, coule sans » obstacle entre deux rives fleuries. Je » trouve au contraire, que ces gens » vertueux par raison, qui font quel- » quefois de plus belles choses que les » autres, sont de ces jets d'eau où l'art » fait violence à la nature, & qui après » avoir jailli jusques au ciel, s'arrêtent » bien souvent par le moindre obsta- » cle.

C'est encore penser joliment que de dire avec Balsac, d'une petite ri- » viere : Cette belle eau aime tellement » ce pays, qu'elle se divise en mille » branches, & fait une infinité d'isles » & de tours, afin de s'y amuser da- » vantage.

Je ne m'étonne plus, dit Philanthe, que les Eglogues de Théocrite & de Virgile, les *Jardins* d'un de nos amis qui égale l'un & l'autre, soient si agréables, & qu'on ne se lasse jamais de les lire : car on y trouve par

par tout des fleurs, des bois, des ruiſſeaux, & enfin ce que la vie champêtre a de plus aimable: ſans parler de la forme & des ornemens que ces grands maîtres donnent à leur matiere pour l'égayer, & pour l'embellir.

C'eſt-là proprement, répondit Eudoxe, que la poëſie, qui, ſelon Hermogene, tend preſque toute au plaiſir, nous amuſe, & nous réjouit. Mais ſi nous en croions le même Hermogene, la fiction, ou quelque choſe d'un peu poëtique, rend les penſées très-agréables dans la proſe.

Hermog. de Form. Orat. cap. 6.

Fabulæ in ſententiis maximè afferunt ſuavitatem, & delectationem in oratione. *Idem. cap. 4.*

Ce fut apparemment ſuivant les idées de ce Rhéteur, dit Philanthe, que Voiture compoſa la Lettre du Roi de Suéde à Mademoiſelle de Rambouillet, & celle de la Carpe à ſon compere le Brochet. Je ſuis bien trompé, repliqua Eudoxe, ſi Voiture a ſuivi en cela d'autres idées que les ſiennes, à moins que nous ne diſions de Voiture, au regard d'Hermogene, ce qu'on a dit d'un très-ſage Gentilhomme au regard de Tacite, qu'il le ſçavoit tout entier ſans l'avoir lû; parce qu'étant né avec un grand ſens naturel, & ayant un

grand usage du monde, il en avoit toutes les maximes politiques dans la tête, bien qu'il n'eût aucune teinture des Lettres.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les fictions ingenieuses ne font pas un moins bel effet en prose qu'en vers. Ce sont pour l'esprit autant de spectacles divertissans, qui ne manquent point de plaisir aux personnes éclairées. Il y en a au reste de deux sortes, les unes ont de l'étendue, & forment une piece entiere : telles sont les Lettres de la Carpe & du Roi de Suéde : à quoi l'on peut ajoûter *les nouveaux Dialogues des morts*, celui *de l'Amour & de l'Amitié*, *le Miroir ou la Métamorphose d'Orante*, *le Parnasse Reformé*, *la Guerre des Auteurs*, *le Louis d'or*. Ces petits ouvrages ont un caractére très-spirituel & très-agréable.

Les autres fictions dont je parle ici sont plus courtes, & se renferment quelquefois en une seule pensée. Ainsi Pline le Jeune exhortant par son exemple Corneille Tacite à étudier jusques dans la chasse, lui dit que l'exercice du corps reveille l'esprit ;

Mirum est ut animus agitatione motuque corporis excitetur : jam

que les bois, la solitude, le silence même qu'on garde en certaine chasse, aident fort à bien penser ; & enfin que s'il porte toûjours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts & les collines que Diane. Voilà une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit d'abord qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers dans les toiles, il étoit assis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, révant, & marquant ce qui lui venoit de bon en l'esprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il rapportât au moins ses tablettes pleines. Cela est pensé joliment ; mais il y a encore plus d'agrément, en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane hôtesse des bois, qu'on la trouve dans les vallons & sur les montagnes.

undique silvæ & solitudo, ipsumque silentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta sunt... Experieris non Dianam magis montibus quàm Minervam inerrare. *l.* 1. *Ep.* 3. Ad retia sedebamus erant in proximo non venabulum, aut lancea, sed stylus & pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque ut si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. *Ibid.*

C'est une fiction à peu près de cette nature, que ce qu'a dit Varron de Plaute, au rapport de Quintilien : *Si les Muses vouloient parler latin, elles parleroient comme Plaute.* La pensée est belle, dit Philanthe, mais c'est une de ces pensées qu'on trouve par tout, & que tout le monde s'appro-

Licet Varro dicat Musas Plautino sermone locuturas fuisse, si latinè loqui vellent. *lib.* 10. *c.* 8.

prie. Ciceron & Valére-Maxime disent, ce me semble, que si Jupiter vouloit parler Grec, il se serviroit du langage de Platon. Quelques-uns ont dit que les Muses avoient parlé par la bouche de Xénophon. Au jugement de Pline le Jeune, un de ses amis écrivoit des Lettres dans un stile si élégant & si pur, qu'on croyoit, en les lisant, que les Muses elles-mêmes parlassent latin. Enfin on a dit d'une Dame de la Cour, que si les graces vouloient parler, elles parleroient par sa bouche. Toutes ces pensées sont les mêmes. On peut y ajoûter, reprit Eudoxe, ce que feint sur la mort de Lope de Vegue le Tesli, qui est l'Horace des Italiens, comme le Tasse est leur Virgile. Le Poëte demande où ce Cigne de l'Espagne s'est envolé ? Il répond qu'il a plû peutêtre à Apollon de l'appeller à soi, pour ne pas chanter seul sur le Parnasse.

Epistolas quidem scribit, ut Musas ipsas latinè loqui credas. *l. 2. Ep. 13.*

Forse piacque ad Apollo a se chiamarte.

Per non esser in Pindo a cantar solo ?

Il ajoûte que depuis la mort de Lope, Apollon ne chante plus sur la Lyre

que des airs Eſpagnols, & que l'éloquence du Poëte Caſtillan a été capable de changer le langage du Parnaſſe.

Ne più di Greci accenti,
O di Latini, e Toſchi il biondo
Arçiero;
Tempra le corde dell' aurata Cetra:
Sol d'Iſpani concenti
Rimbomban Pindo e Cirra; e in
ſuono Ibero
Valano arguti carmi à ferir l'Etra.
Tanto può, tanto impetra
La facondia di Lope: Ei ſol fù
degno
Di mutar lingua all' Apollineo regno.

Je juge par-là, dit Philanthe, que la poëſie imite quelquefois la proſe: mais il me paroît que les ſeules figures qu'on emprunte de la poëſie égayent fort une penſée dans la proſe. Le Vieux Pline, qui vaut bien plus que le Jeune, ſi nous nous en rapportons à Voiture, parlant de ces Dictateurs Romains, qui après avoir commandé des armées, & remporté des victoires, labouroient les champs, & menoient eux-mêmes la charrue, Gaudente terravomere laureato, &

triumphali aratore. *Hist. Nat. lib. 18. cap. 3.*

dit que la terre se réjouissoit d'être cultivée par des laboureurs victorieux, & fendue avec un soc chargé de lauriers.

Il dit ailleurs que les maisons où étoient disposées par ordre les statues des Heros d'une noble race, se sentoient encore de leurs triomphes, après avoir changé de maîtres; & que les murailles reprochoient à un lâche qui les habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu consacré par les monumens de la vertu & de la gloire d'autrui.

Triumphabant etiam, dominis mutatis, ipsæ domus; & erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus rectis, quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum. *lib. 35. c. 2.*

Il est vrai, repartit Eudoxe, que cette joie de la terre, ce sentiment des maisons, ces reproches des murailles ont je ne sçais quoi de vif & de beau qui fait plaisir à l'esprit: mais une métaphore animée, & qui marque de l'action, ne plaît gueres moins. Le Pline que vous venez de citer, dit pour faire entendre l'usage des fléches, qu'afin que la mort vint plus vîte à nous, nous l'avons fait voler, en donnant des aîles au fer. La pensée n'est-elle pas vive, & aussi agréable que celle d'Horace sur les chagrins qui volent auprès des Lam-

Ut ocyùs mors perveniret ad hominem, alitem illam fecimus pennasque ferro dedimus. *l. 34. c. 14.*

Non enim gazæ, neque consularis.

bris dorez, & que les gardes ne chaſſent point? Remarquons en paſſant, dit Philanthe, que la penſée de Malherbe ſur la mort eſt priſe de là :

Summovet lictor miſeros tumultus. Mentis & curas laqueata circum Tecta volantes. l. 2. Od. 16.

Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Au reſte, reprit Eudoxe, la métaphore eſt de ſa nature une ſource d'agrémens; & rien ne flatte peut-être plus l'eſprit que la repreſentation d'un objet ſous une image étrangere. Nous aimons, ſuivant la remarque d'Ariſtote, à voir une choſe dans une autre : & ce qui ne frappe pas de ſoi-même, ni à face découverte, ſurprend dans un habit emprunté, & avec un maſque. Ainſi d'une propoſition ſimple & commune, telle qu'eſt celle-ci, *les Filles en France ne ſuccedent point à la Couronne*, on fait une penſée ingenieuſe & agréable, en diſant, ſelon l'Evangile, *les Lys ne filent point* : ou ſelon la Fable, *une Quenouille n'accommode pas l'Hercule Gaulois.*

Quelquefois une imagination toute pure fait le même effet ſans le ſecours de la métaphore. Catulle, pour

faire entendre qu'une personne a très-bonne grace, & est très-bien faite, imagine qu'elle a dérobé tous les agrémens à toutes celles qui en ont : *Omnibus una omnes surripuit veneres.*

Voiture, interrompit Philanthe, n'a-t'il point dérobé à Catulle la vision qu'il a sur Mademoiselle de Bourbon, ou plûtôt, pour ne rien dire de trop, Catulle n'a-t'il pas donné lieu à Voiture d'imaginer des vols extraordinaires pour faire valoir le mérite de la Princesse ? Philanthe prit le livre, & lût ce qui suit. " Selon " que je la viens de dépeindre, vous " jugerez bien que c'est une beauté " bien différente de celle de la Reine " Epicharis, mais si elle n'est pas si " Egyptienne qu'elle, elle ne laisse pas " d'être pour le moins aussi voleuse. " Dès sa premiere enfance elle vola la " blancheur à la neige ; & aux perles " l'éclat & la netteté. Elle prit la beauté & la lumiere des astres, & encore " il ne se passe gueres de jours qu'elle " ne dérobe quelque rayon au soleil, " & qu'elle ne s'en pare à la vûe de tout " le monde. Dernierement dans une as-" semblée qui se fit au Louvre, elle ôta

la grace & le luſtre à toutes les Dames & aux diamans qui les couvroient ; elle n'épargna pas même les pierreries de la Couronne ſur la tête de la Reine, & elle en ſçût enlever ce qui y étoit de plus brillant & de plus beau. „

Voilà qui eſt imaginé plaiſamment, repartit Eudoxe, & c'eſt l'air de gayeté dont cela ſe dit, qui ſauve ce que la penſée a en apparence de faux & d'outré : car enfin il étoit vrai dans le fond que Mademoiſelle de Bourbon effaçoit tout ce qu'il y avoit de beau à la Cour ; & ce vol qu'on lui attribue n'eſt qu'un tour ingenieux, pour dire la choſe agréablement.

Ce qu'on a dit de la jeune Ducheſſe de Bourbon dans la deſcription du dernier Carouſel, repliqua Philanthe, marque d'une maniere ingénieuſe & agréable qu'elle eſt née ſage & ſpirituelle :

Vous n'aviez pas encore dix ans
Que votre eſprit en avoit trente.

C'eſt la penſée de Marot, reprit Eudoxe, ſur une perſonne de la Cour de François I. qu'on nommoit Mademoiſelle Helly :

Dix-huit ans je vous donne
Belle & bonne :
Mais à votre ſens raſſis
Trente cinq ou trente-ſix
J'en ordonne.

Ces différens nombres oppoſez les uns aux autres font un effet très-joli. Auſſi l'agrément n'aît d'ordinaire de l'oppoſition, ſur tout dans les penſées doubles qui ont deux ſens & comme deux faces, car cette figure qui ſemble nier ce qu'elle établit, & qui ſe contredit en apparence, eſt très-élegante. J'en tombe d'accord, repartit Eudoxe, & les Anciens nous fourniſſent là-deſſus de beaux exemples. Sophocle dit que les préſens des ennemis ne ſont pas des préſens, & qu'une mere inhumaine n'eſt pas mere; Sénéque, qu'une grande fortune eſt une grande ſervitude; Tacite, qu'on fait quelquefois toutes ſortes de baſſeſſes & d'actions ſerviles pour regner. Horace parle d'une folle ſageſſe, d'une pareſſe empreſſée, & d'une concorde diſcordante.

Magna ſervitus eſt magna fortuna. *De conſolat. ad Polyb.*

Omnia ſerviliter pro dominatione. *Hiſt. l.* 1.

» Les Modernes, repliqua Philanthe, n'excellent pas moins en ces ſortes de penſées que les Anciens. J'ai lû

quelque part que les Rois ſont eſ- «
claves ſur le Trône ; que le corps & «
l'ame ſont deux ennemis qui ne ſe «
peuvent quitter, & deux amis qui «
ne ſe peuvent ſouffrir. Selon Voitu- «
re, le ſecret pour avoir de la ſanté «
& de la gayeté, eſt que le corps ſoit «
agité, & que l'eſprit ſe repoſe. „ Le même dit, en parlant d'une perſonne de qualité qui avoit de l'eſprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce : " Je ne me trouve jamais ſi glorieux que quand je reçois de ſes « Lettres, ni ſi humble que lorſque j'y « veux répondre. „

Un Poëte Eſpagnol dit ſur la mort d'une Reine d'Eſpagne :

Viva no pudo ſermas :
Muerta no pudo ſer menos.

Toute la beauté de la penſée conſiſte dans l'oppoſition : *Elle n'a pu être pendant ſa vie plus qu'elle étoit ; elle ne peut être après ſa mort moins qu'elle eſt.* Marot que je vous citois tout à l'heure, repartit Eudoxe, finit l'Epitaphe de Madame de Château-Briant par une penſée pareille : *Sous ce tombeau giſt Françoiſe de Foix,*

De qui tout bien tout chacun ſouloit dire :
Et le diſant onc une ſeule fois,
Ne s'avança d'y vouloir contredire.
De grand' beauté, de grace qui attire,
De bon ſçavoir, d'intelligence promte,
De biens, d'honneur, & mieux que ne raconte,
Dieu Eternel richement l'étoffa :
O Viateur pour t'abréger le conte,
Cy giſt un rien, là où tout triompha.

L'Epitaphe fameuſe de Jacques Trivulce enterré à Milan, tire toute ſa grace de l'oppoſition & de la briéveté :

Hic quieſcit qui nunquam quievit.

Nous pourrions dire en nôtre Langue :

Icy repoſe qui ne s'eſt jamais tenu en repos.

C'eſt ce Guerrier ſi célebre dans l'Hiſtoire d'Italie, interrompit Philanthe, qui mourut à quatre-vingts ans, & qui au rapport de Brantôme, étant ſur le point de mourir, voulut tenir ſon épée nue, parce qu'il avoit oui dire que les diables haiſſoient fort les épées. La Croix, ou le Cierge beni eût été mieux entre ſes mains, ré-

pondit Eudoxe. Après tout, quelque belle que soit son Epitaphe, je l'estime beaucoup moins qu'un petit éloge du Roi, renfermé en un seul vers, qui vaut à mon gré un panégyrique entier :

Pace beat, totum bello qui terruit orbem.

Je ne sçais si on peut rendre cela en françois dans toute sa beauté : *Celui qui a fait trembler le monde par ses armes, le rend heureux par la paix.*

Ce qu'a dit un autre Poëte sur le même sujet est encore fort beau, répliqua Philanthe :

Plus pacasse orbem, quàm domuisse fuit.

Il est vrai, repartit Eudoxe ; & la traduction en est aisée : *Il y a plus de gloire à donner la paix au monde qu'à le vaincre.* Mais l'opposition de *paix* & de *guerre*, de *rendre heureux*, & de *faire trembler*, ajoûte au premier vers je ne sçais quel agrément que l'autre n'a pas. Le second est plus fort, si vous voulez ; mais le premier me paroît plus agréable.

Deux vers, répondit Philanthe, qui ont été mis sur le Globe de Ver-

failles, où les Arts sont peints, & par lesquels on fait parler la Poësie, ont toute la grace qu'on peut souhaiter. *A quoi bon feindre*, dit la Poësie ? *Quand je chante vos hauts faits, Grand Roi, on croit que c'est une fable, & c'est une histoire.* La fable & l'histoire opposées l'une à l'autre rendent la pensée belle, repliqua Eudoxe, & cela me rappelle un endroit de Pline le Jeune au sujet de la guerre des Daces, qu'un de ses amis avoit entrepris d'écrire. *Quelle matiere plus poëtique*, dit-il, *& plus fabuleuse que celle-là, quoique pleine d'événemens très-véritables ?*

Fingere cur libeat ? dum te cano, Maxime Regum : Fabula narrari creditur historia est.

Quæ tam poëtica, & quanquam in verissimis rebus tam fabulosa materia ? *Lib.* 8. *Ep.* 4.

Il faut avoüer, dit Philanthe, que les antitheses bien ménagées plaisent infiniment dans les ouvrages d'esprit. Elles y font à peu près le même effet, répondit Eudoxe, que dans la peinture les ombres & les jours qu'un bon Peintre a l'art de dispenser à propos ; ou dans la musique, les voix hautes & les voix basses qu'un habile maître sçait mêler ensemble.

Cependant ne croyez pas, continua-t-il, qu'une pensée ne puisse être agréable que par des endroits

brillans, & qui ayent du jeu : la seule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle consiste cette naïveté dans je ne sçais quel air simple & ingénu, mais spirituel & raisonnable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit ; & la plûpart des Epigrammes de * l'*Anthologie* ont ce caractére : s'il ne s'y trouve rien qui pique le goût, il s'y trouve pourtant quelque chose qui le chatouille ; & on peut dire que sans avoir le sel de Martial, elles ne sont pas insipides. Il y en a de bien fades, interrompit Philanthe : & vous sçavez que quelques-unes de ces Epigrammes grecques qu'on traduisit à Racan, lui parurent si mauvaises, & d'un goût si plat, que dînant à la table d'un Prince où l'on servit devant lui un potage qui ne sentoit que l'eau ; Voilà, dit-il tout bas à un de ses amis qui avoit vû les Epigrammes avec lui, un potage à la grecque s'il en fut jamais.

* *Recüeil des Epigrammes Grecques.*

Je ne parle pas de celles-là, repartit Eudoxe : je parle de celles qu'on a faites sur la Vache de Myron, & sur des sujets semblables, qui toutes sim-

ples qu'elles ſont, ne laiſſent pas d'être ingénieuſes à leur maniére. L'une dit : *Petit veau, pourquoi meugles-tu ? l'art ne m'a point donné de lait.* L'autre : *Paſteur, tu me frappes pour me faire marcher ; l'art t'a bien trompé, Myron ne m'a pas animée.*

Les ſuivantes ſont ſur des ſtatues de Dieux & de Déeſſes. *Ou Jupiter eſt venu du ciel pour ſe faire voir à Phidas ; ou Phidas eſt monté au ciel pour voir Jupiter.*

Pallas & Junon voyant une ſtatue de Venus, dirent : *C'eſt à tort que nous avons condammé le Jugement de Pâris.*

Un Poëte dit au ſujet d'une ſtatue de l'Amour enchaîné, & attaché à une colonne : *Petit enfant qui vous a lié les mains ? ne pleurez pas, vous qui prenez plaiſir à faire pleurer les jeunes gens.*

Les Auteurs de ces Epigrammes, ajoûta Eudoxe, avoient un peu du génie des Peintres qui excellent en certaines naïvetez gracieuſes, & entre autres du Corrége, dont les peintures d'enfans ont des graces particulieres, & quelque choſe de ſi en-

fantin, que l'art semble la nature même. Parmi les Latins Ovide & Catulle sont originaux en ce genre-là : il ne faut qu'ouvrir les *Métamorphoses*, les *Fastes* & les *Tristes*, pour trouver des exemples de naïveté ; & le nombre qu'il y en a, m'a empêché d'en écrire aucun. Ce que dit Catulle d'un parfum exquis est agréable pour être naïf : *Quand vous le sentirez, vous prierez les Dieux qu'ils vous fassent devenir tout nez.*

Tunc perfecta ars, cùm naturam ita exprimit, ut natura ipsa esse videatur. *Long. Sect.* 19.

Quod tu cùm olfacies, Deos rogabis Totum ut te faciant, Fabulle, nasum.

Nous avons des Poëtes, répliqua Philanthe, qui ne le cédent gueres en naïveté à Ovide ni à Catulle, & j'en ai connu un qui a fait en ce genre un très-joli Madrigal sur la fortune d'un Homme de mérite :

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disois : A quoi sers-tu,
Pauvre & stérile vertu ?
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté, tout rabatu,
Ne valent pas un fétu.
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Aussitôt je me suis tû :
A quelque chose elle est bonne.

Une Epitaphe de la façon de Scarron finit par une naïveté merveilleuse :

Cy giſt qui fut de belle taille,
Qui ſçavoit danſer & chanter,
Faiſoit des vers vaille que vaille,
Et les ſçavoit bien réciter.
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Heros compter ;
Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu tâter.
Il parloit fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du Droit Civil, du Droit Canon,
Et connoiſſoit aſſez les choſes
Par leurs effets & par leurs cauſes :
Etoit-il honnête homme ? oh, non !

Mais peut-être que le plus naïf de tous nos Poëtes, eſt le Chevalier de Cailly, qui déguiſa ſon nom en donnant ſes vers au public, ſous le titre de *Petites Poëſies du Chevalier d'Aceilly.*

Ces *petites Poëſies* ſont pleines de naïvetez, & on y reconnoît bien le Poëte qui avec de l'eſprit, étoit l'homme du monde le plus naturel, & qui avoit le plus de candeur.

Son Quatrain ſur l'étymologie du

mot d'*Alfana*, qu'un Sçavant faiſoit venir d'*Equus*, ne m'eſt jamais ſorti de la mémoire :

*Alfana vient d'*Equus, *ſans doute :*
Mais il faut avouer auſſi,
Qu'en venant de là juſqu'ici,
Il a bien changé ſur la route.

Il m'en revient un autre qui marque ſon dèſintéreſſement d'une maniere naïve :

Quand je vous donne ou vers ou proſe,
Grand Miniſtre, je le ſçais bien,
Je ne vous donne pas grand' choſe ;
Mais je ne vous demande rien.

On diroit, interrompit Eudoxe, que ces Quatrains ſoient de Gombaud, tant ils ont de ſon air : témoin celui-ci qui eſt un chef-d'œuvre de naïveté :

Colas eſt mort de maladie,
Tu veux que j'en pleure le ſort :
Que diable veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas eſt mort.

Après tout, reprit Philanthe, ces penſées toutes naïves qu'elles ſont, ne laiſſent pas d'avoir un peu d'antitheſe.

Je ne vous donne pas grand' choſe,
Mais je ne vous demande rien.

Colas vivoit, Colas est mort.

Simplicia habent etiâ suum acumen suas argutias. *Gaspar. Laurent. Comment. in Tract. Hermog. de Formis Orat.* Ipsa ἀφέλεια simplex & inaffectata habet quemdam purum, qualis etiam in fœminis amatur, ornatum. *Quinct. lib. 8. cap. 3.*

Donner, *demander*; *vivre*, *mourir*; fait un petit jeu qui égaye la chose. La naïveté, dit Eudoxe, n'est pas ennemie d'une certaine espece d'antitheses, qui ont de la simplicité selon Hermogene, & qui plaisent même d'autant plus qu'elles sont plus simples : elle ne hait que les antitheses brillantes, & qui joüent trop.

Mais n'avez-vous point remarqué ajoûta-t'il, que les idées tristes, telle qu'est l'idée de la mort, n'empêche pas qu'une pensée ne plaise beaucoup? Comme les tempêtes, les batailles sanglantes, les bêtes farouches charment dans un tableau, au lieu d'effrayer, si elles sont bien représentées & bien peintes : ainsi les objets les plus pitoyables ont de quoi plaire, s'ils sont bien conçûs & bien exprimez. Car selon la doctrine d'Aristote, tout ce qui sera imité parfaitement, sera agréable, quand même ce seroit quelque chose d'affreux. Le plaisir qu'on a de voir une belle imitation, ne vient pas précisément de l'objet, mais de la réflexion que fait l'esprit, qu'il n'y a rien en effet de

Rhet. lib. 1. cap. 11.

plus reſſemblant : de ſorte qu'il arrive en ces rencontres qu'on apprend je ne ſçais quoi de nouveau qui pique & qui plaît.

C'eſt dans cette vûe qu'un excellent Philoſophe, qui joint toute la politeſſe de nôtre langue avec une profonde connoiſſance de la nature, dit à un illuſtre Chancelier, en lui dédiant *les Caracteres des paſſions* : Que les « dèſordres & les vices qu'il met ſous « ſa protection, ne ſont pas de la na- « ture de ceux qui craignent la ſévérité « des loix ; que ce n'en ſont que les « images & les figures, qui peuvent « être reçûes comme celles des monſ- « tres & des tyrans, & qui ne lui doi- « vent pas être moins agréables à voir « que les portraits des vaincus ont ac- « coûtumé de l'être aux vainqueurs. «

Je m'étois apperçû il y a long-tems, dit Philanthe, que les penſes qui repréſentent des choſes fâcheuſes peuvent plaire, mais je n'en ſçavois pas la raiſon ; & je vois bien à cette heure, pourquoi les *Triſtes* d'Ovide plaiſent tant, ſans parler des piéces dramatiques anciennes & modernes, qui nous divertiſſent en nous arrachant des pleurs.

C'eſt pour la même raiſon, repliqua Eudoxe, que les endroits de Virgile les plus douloureux & les plus funeſtes font tant de plaiſir aux lecteurs. La mort de Didon a un charme particulier ; & cette Reine malheureuſe occupe agréablement l'eſprit, quand toute éplorée & le viſage couvert d'une pâleur mortelle, elle monte ſur ſon bucher, qu'elle tire l'épée dont elle veut ſe percer le ſein, & qui ne lui a pas été donnée pour un tel uſage : quand prête à ſe tuer elle-même, elle fond en larmes à la vûe des préſens qu'elle a reçûs du Prince Troyen, ſi doux & ſi chers dans le tems que les deſtins lui étoient propices. Quand enfin après avoir déclaré, en ſoupirant, qu'elle ſeroit heureuſe ſi les navires de Troye n'avoient jamais touché les bords de Carthage, elle dit dans un tranſport furieux : *Quoi, mourir ſans ſe venger !* Puis un reſte d'amour ſe mêlant à la rage & à la douleur, *Mais mourons*, ajoûte-t'elle. *C'eſt ainſi qu'il me faut périr. Que le Cruel voye au moins de la mer les flammes de mon bucher ; & emporte avec ſoi des aſſurances de ma mort.*

Non hos quæſitum munus in uſus. Dulces exuviæ dum fata Deus-que ſinebant.

Moriemur inultæ ?
Sed moriamur, ait. Sic, ſic juvat ire ſub umbras.
Hauriat hunc oculis

Voilà effectivement une passion bien touchée, dit Philanthe, & je ne crois pas qu'on puisse rien voir de mieux peint. Voici un autre portrait plus en petit, répliqua Eudoxe, mais presque aussi agréable, tout triste qu'il est. C'est la description que Virgile fait des Amans qui sont aux enfers où descend Enée. Le Poëte établit leur demeure dans des lieux arrosez de larmes, & qui se nomment les campagnes pleurantes. *Là*, dit-il, *ceux que l'amour a tourmentez, & fait mourir cruellement, suivent des routes solitaires, & se cachent sous un bois de myrthe ; les chagrins ne les abandonnent pas dans le séjour même de la mort.*

ignem crudelis ab alto Dardanus, & nostræ semen feret omina mortis. *Æneid. lib.* 4.

Hic quos durus amor crudeli tabe peremit, Secreti celant calles, & myrrea circum Sylva tegit : curæ non ipsa in morte relinquunt. *Æneid. lib.* 6.

Cette derniere pensée me plaît beaucoup, repartit Philanthe, & rien à mon gré ne marque mieux jusques où vont les peines que cause une si folle passion.

Virgile, reprit Eudoxe, pense toûjours agréablement, aussi bien qu'Homere qui est, selon les Sçavans, le Pere des graces, & dont parle ainsi l'Auteur de *l'Art Poëtique* François. *On diroit que pour plaire, instruit par la nature,*

Ille elegantiarum omnium parer Homerus. *Casaub.*

Homere ait à Venus dérobé ſa ceinture :
Son livre eſt d'agrément un fertile tréſor,
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or :
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace,
Par tout il divertit, & jamais il ne laſſe.

Mais nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions remarquer ce qu'il y a d'agréable dans l'un & dans l'autre ; & puis il faut que je vous parle d'une troiſiéme eſpéce de penſées, qui avec de l'agrément ont de la délicateſſe, ou plûtôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix vient de ce qu'elles ſont délicates.

Ah dites-moi, je vous prie, répliqua Philanthe, ce que c'eſt préciſément que délicateſſe : on ne parle d'autre choſe, & j'en parle à toute heure moi-même ſans bien ſçavoir ce que je dis, ni ſans en avoir une notion nette. Je ſçais ſeulement qu'il y a de bons eſprits, comme de bons Peintres, qui ne ſont point délicats. Les ouvrages des Rubens, au rapport

port des maîtres de l'art, sentent plus le génie Flamand que la beauté de l'Antique; & quoiqu'il y eût de la vivacité & de la noblesse en tout ce qu'il faisoit, ses figures étoient plus grossiéres que délicates : au lieu que les tableaux de Raphaël ont avec beaucoup de grandeur, des graces inimitables, & toute la délicatesse possible.

La délicatesse dans le propre, repartit Eudoxe, est plus aisée à définir que dans le figuré. Si vous me demandiez ce que c'est que délicatesse en matiére de parfum, de viande, de musique : je pourrois peut-être vous contenter, en disant qu'un parfum délicat est un parfum dont les parties sont subtiles, & qui n'entête jamais ; qu'une viande délicate est celle qui ayant peu de masse & beaucoup de suc, flatte le goût, & ne charge point l'estomach ; qu'une musique délicate, est un concert de voix & d'istrumens qui ne font que chatouiller les oreilles, & qui n'excitent que des mouvemens doux dans le cœur. Mais quand vous me demandez ce que c'est qu'une pensée déli-

cate, je ne sçais où prendre des termes pour m'expliquer. Ce sont de ces choses qu'il est difficile de voir d'un coup d'œil, & qui à force d'être subtiles nous échapent lorsque nous pensions les tenir. Tout ce qu'on peut faire, c'est de les regarder de près, & à diverses reprises, pour parvenir peu à peu à les connoître. Tâchons donc de nous former quelque idée de la délicatesse ingénieuse, & sur tout ne nous contentons pas de dire qu'une pensée délicate est la plus fine production, & comme la fleur de l'esprit : car ce n'est rien dire ; & dans un sujet si difficile on ne se tire pas d'affaire avec un synonime, ou avec une métaphore.

Rerum natura nusquâ magis quàm in minimis tota. *Plin. lib. 11. cap. 2.*

Il faut, à mon avis, raisonner de la délicatesse des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, par rapport à celle des ouvrages naturels. Les plus délicats sont ceux où la nature prend plaisir à travailler en petit, & dont la matiere presque imperceptible, fait qu'on doute si elle a dessein de montrer ou de cacher son adresse : tel est un insecte parfaitement bien formé, & d'autant plus di-

In arctum coacta rerum naturæ majestas, multis nulla sui parte mirabilior. *Idem, lib. 37. proœm.*

gne d'admiration, qu'il tombe moins ſous la vûe, ſelon l'Auteur de l'Hiſtoire naturelle.

Diſons par analogie qu'une penſée où il y a de la délicateſſe a cela de propre, qu'elle eſt renfermée en peu de paroles, & que le ſens qu'elle contient n'eſt pas ſi viſible ni ſi marqué : il ſemble d'abord qu'elle le cache en partie, afin qu'on le cherche, & qu'on le devine ; ou du moins elle le laiſſe ſeulement entrevoir, pour nous donner le plaiſir de le découvrir tout-à-fait quand nous avons de l'eſprit. Car comme il faut avoir de bons yeux, & employer même ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microſcopes, pour bien voir les chefs-d'œuvres de la nature ; il n'appartient qu'aux perſonnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le ſens d'une penſée délicate. Ce petit myſtére eſt comme l'ame de la délicateſſe des penſées, en ſorte que celles qui n'ont rien de myſtérieux ni dans le fond, ni dans le tour, & qui ſe montrent toutes entieres à la premiere vûe, ne ſont pas délicates proprement, quelque ſpirituelles qu'elles ſoient d'ailleurs.

Auditoribus grata ſût hæc, quæ cùm intellexerint, acumine ſuo delectantur ; & gaudent non quaſi audiverint, ſed quaſi invenerint. *Quintil. l. 8. cap. 2.*

D'où l'on peut conclure que la délicateſſe ajoûte je ne ſçais quoi au ſublime & à l'agréable, & que les penſées qui ne ſont que nobles ou jolies, reſſemblent en quelque façon à ces Héroïnes ou à ces Bergeres de Roman qui n'ont ſur le viſage ni maſque ni crêpe ; toute leur beauté ſaute aux yeux dès qu'elles ſe préſentent. Je ne ſçais ſi vous m'entendez : je ne m'entends preſque pas moi-même, & je crains à tous momens de me perdre dans mes réfléxions.

Je vous entends, ce me ſemble, répliqua Philanthe, & je ne vous admire gueres moins que Pline admiroit les ouvrages de la nature, tant je trouve que vous raiſonnez juſte ſur une matiére ſi abſtraite. Je vous quitte de votre admiration, dit Eudoxe ; il ſuffit que vous conceviez à peu près ce que je veux dire : mais les exemples vous le feront peut-être mieux comprendre que mes paroles.

La premiere penſée qui me revient en ce genre-là, eſt du Panégyrique de Pline. Le Panégyriſte dit à ſon Prince qui avoit refuſé long-tems le titre de Pere de la Patrie, & qui ne

voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : *Vous êtes le seul à qui il est arrivé d'être Pere de la Patrie, avant que de le devenir.*

Soli omnium contigit tibi, ut Pater Patriæ esses, antequam fieres.

Le Cardinal Bentivoglio, interrompit Philanthe, a eu presque la même idée sur la dignité de Grand d'Espagne, en parlant du Marquis de Spinola. Sa naissance illustre & son grand mérite l'avoient fait Grand d'Espagne avant qu'il le fût. L'Italien a un tour qu'on ne peut rendre en François : *E per nobilta di sangue, & per eminenza di merito, porto seco in Ispagna il Grandato, anche prima di conseguirlo.*

Le Cardinal, reprit Eudoxe en riant, pourroit bien avoir un peu volé le Consul : mais ne le chicanons pas là-dessus, & faisons-lui honneur de sa pensée autant qu'à Pline de la sienne. Elles ont toutes deux de la finesse, & laissent plus de choses à penser qu'elles n'en disent : car pour ne parler que de celle du Panégyriste de Trajan, je conçois, si j'ai de l'intelligence & de la pénétration, que les autres Princes prenoient le nom de Pere de la Patrie, dès qu'ils commen-

çoient à régner ; que Trajan, & plu modeſte & plus équitable qu'eux, n le prit qu'après s'en être rendu digne par le ſoin qu'il eut de ſauver l'Empire, & par l'amour qu'il porta à ſes ſujets ; enfin qu'il étoit le Pere de la Patrie dans le cœur de tout le monde avant qu'on lui en donnât la qualité & le nom.

Ce Panégyrique ſi ingénieux & ſi éloquent, pourſuivit Eudoxe, a d'autres penſées délicates: mais pour vous les dire, il faut que je conſulte mon recueil. En voici une ſur ce que le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ſes inondations réglées, ne s'étant point débordé une fois, Trajan envoya des bleds en abondance au ſecours des peuples qui n'avoient pas de quoi vivre : *Le Nil n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.*

Nilus Ægypto quidem ſæpè, ſed gloriæ noſtræ numquâ largior fluxit.

Voici un autre trait pour le moins auſſi délicat à l'occaſion des jardins & des maiſons de plaiſance qui avoient toûjours été aux Empereurs, & que les particuliers poſſédoient alors. *Les fontaines, les fleuves, les mers ne ſervent pas aux plaiſirs d'un homme ſeul.*

Non unius oculis flumina fontes, maria deſerviunt : eſt

Il y a dans le monde quelque chose qui ne vous appartient pas, & le patrimoine des Césars est moins étendu que leur Empire. Il ajoûte, pour faire entendre que ces beaux jardins, ces magnifiques maisons s'achetoient librement, & que la possession en étoit paisible. *La bonté du Prince est si grande, & les tems sont si heureux sous son Régne, qu'il nous croit dignes des choses qui ne convenoient qu'aux Empereurs, que de nôtre côté nous ne craignons pas d'en paroître dignes.*

quòd Cæsar non suum videat, tandemque imperium Principum quàm patrimonium majus est.

Tanta benignitas Principis, tanta securitas temporum est, ut ille nos principalibus rebus existimet dignos, nos non timeamus quod digni esse videmur.

Rien au reste n'est pensé plus finement que ce que Pline dit à son Prince vers la fin du Panégyrique : *La flatterie ayant épuisé il y a long-tems toutes les nouvelles manieres de louer les Grands, la seule qui reste pour célébrer vos vertus est d'oser s'en taire.*

Cùm jam pridem novitas adulatione consumpta sit, non alius erga te novus honor superest, quàm si aliquando de te tacere audeamus.

Un homme de qualité que nous connoissons, & qui tourne ses pensées le plus délicatement du monde, interrompit Philanthe, n'a-t'il pas imité Pline en écrivant dans ses Mémoires, qu'il faut dire les mêmes choses, ou se taire sur les belles ac-

» tions du Roi ; qu'il en fait plus de
» nouvelles tous les jours, qu'il n'y a de
» tours différens en nôtre langue pour
» les louer dignement? Celui dont vous parlez, répliqua Eudoxe, n'a peut-être pas lû le Panégyrique de Trajan, non plus qu'une Epitre adressée au Cardinal de Richelieu, dans laquelle un Ecrivain du régne passé le flatte en ces termes qui me sont demeurez dans la mémoire. Nos forces
» défaillent à mesure que vos merveilles croissent ; & comme l'on a dit autrefois d'un vaillant homme, qu'il ne
» pouvoit plus recevoir de blessures que sur les cicatrices de celles qu'il
» avoit reçûes, vous ne sçauriez être
» loué que par des redites ; puisque la
» vérité qui a des bornes, a dit pour
» vous tout ce que le mensonge qui
» n'en connoît point, a inventé pour les
» autres.

Mais je reviens au Panégyriste ancien, & je ne sçais si ce qu'il dit sur l'entrée de Trajan dans Rome, n'est point aussi fin que ce que je vous dis tout à l'heure. *Les uns publioient après vous avoir vû, qu'ils avoient assez vécu ; les autres qu'ils devoient encore vivre.*

Alii se satis vixisse, te viso, te recepto ; alii nunc magis esse vivendum prædicabant.

Ciceron ne dit-il pas quelque chose de semblable en louant César, repartit Philanthe ? Je devine ce que vous voulez dire, reprit Eudoxe, & j'ai marqué ici l'endroit. Ciceron parle à César même en ces termes : *J'ai entendu avec peine la belle & sage parole qui vous est échappée plus d'une fois, que vous avez assez vécu pour la nature & pour la gloire. Peut-être que vous avez assez vécu pour la nature & j'ajoûte pour la gloire, si vous voulez ; mais ce qui est plus important, vous avez certainement peu vécu pour la Patrie.*

Illam tuam præclarissimam & sapientissimam vocem invitus audivi ; satis te diu vel naturæ vixisse, vel gloriæ ; satis, si ita vis naturæ fortasse ; addo etiam, si placet gloriæ : at quod maximum est, Patriæ certè parum. *Orat. pro Ligar.*

Il s'explique encore d'une autre maniere sur le même sujet : *J'ai souvent oui dire, que vous disiez à toute heure que vous aviez assez vécu pour vous. Je le crois, si vous vivez pour vous seul, ou que vous fussiez né pour vous seul.*

Sæpè venit ad aures meas te idem istud nimis crebrò : satis te tibi vixisse : Credo si tibi soli veres, aut si tibi etiam soli natus esses. *Ibid.*

L'Idylle qu'on fit il y a deux ans pour être chantée dans l'Orangerie de Sceaux, répliqua Philanthe, a une pensée dont je suis plus touché, que de celles de César & de Ciceron. La paix que le Roi venoit de donner à toute l'Europe étoit le sujet de l'I-

dylle, & voici l'endroit qui me touche par rapport à ce que vous venez de dire.

Qu'il régne ce Heros, qu'il triomphe toûjours ;
Qu'avec lui ſoit toûjours la paix ou la victoire ;
Que le cours de ſes ans dure autant que le cours
De la Seine & de la Loire :
Qu'il régne ce Heros, qu'il triomphe toûjours,
Qu'il vive autant que ſa gloire !

Rien n'eſt plus beau, ni plus naturel, repartit Eudoxe ; & ce, *qu'il vive autant que ſa gloire*, a beaucoup de délicateſſe.

Mais j'ai oublié de vous dire une penſée délicate qui eſt au commencement du Panégyrique de Pline, & par laquelle il ſemble que je devois commencer, ſi la converſation n'étoit plus libre qu'un diſcours réglé. C'eſt ſur ce que Trajan fut adopté par Nerva, & élevé au trône des Céſars lorſqu'il étoit éloigné de Rome. *La poſtérité croira-t-elle qu'il n'ait point fait d'autre démarche pour être Empereur que de mériter l'Empire, & d'obéir en le recevant ?*

Credentne poſteri, nihil ipſum, ut Imperator fieret, agitaſſe, nihil feciſſe, niſi quod meruit, & paruit ?

Un autre Panégyriſte ancien prend le même tour en parlant à l'Empereur Théodoſe, & voici ſa penſée, ſi je ne me trompe : *La poſtérité pourra-t-elle croire que dans nôtre ſiécle il ſe ſoit fait une choſe qui n'a point eu d'imitateur dans les ſiécles ſuivans, ni d'exemple dans les ſiécles précédens ? Mais quiconque aura ſçû qu'elle étoit votre vie, & votre conduite, ne doutera pas que celui qui devoit régner de la ſorte, n'ait refuſé l'Empire.*

Credetne hoc olim ventura poſteritas, & præſtabit tobis tam glorioſam fidem, ut noſtro demùm ſeculo annuat factum quod tantis infra ſuprague temporibus nec invenerit æmulum, nec, habuerit exemplum? Sed qui vitæ tuæ ſectam rationeſque cognoverit, fidei incunctanter accedet, nec abnuiſſe dubitabit imperium ſic imperaturum. *Paneg. Pacat.*

Les Modernes au reſte, continua Philanthe, ne penſent guéres moins finement que les Anciens ſur la créance de la poſtérité, au regard de l'incroyable : & je ſçais là-deſſus deux ou trois penſées que je ne puis m'empêcher de vous dire : auſſi-bien eſt-il juſte que vous reſpiriez un peu.

Marigny qui avoit l'eſprit ſi délicat, & qui faiſoit de ſi jolies choſes, eſt peut-être le premier qui dans nôtre Langue a mis en œuvre la foi, ou l'incrédulité de nos deſcendans ſur les événemens merveilleux du Régne de Louis XIV. Ecoutez ſon Madrigal. *Les Muſes à l'envi travaillant pour la gloire*

De Louis le plus grand des Rois ;
Orneront de son nom le Temple de
Mémoire :
Mais la grandeur de ses exploits ;
Que l'esprit humain ne peut croire ,
Fera que la postérité ,
Lisant une si belle histoire ,
Doutera de la vérité.

Voiture avoit dit presque le même en prose avant Marigny, interrompit Eudoxe ; & je vous prie de m'écouter à mon tour, ou de lire vous-même l'endroit que voici dans la lettre au Duc d'Anguien sur la prise de Dunkerque. Philanthe lût ce qui suit.

» Pour-moi, Monseigneur, je me ré-
» jouis de vos prospéritez comme je
» dois : mais je prévois que ce qui aug-
» mente votre réputation présente ,
» nuira à celle que vous devez atten-
» dre des autres siécles, & que dans un
» petit espace de tems, tant de grandes
» & importantes actions les unes sur les
» autres, rendront à l'avenir votre vie
» incroyable, & feront que votre his-
» toire passera pour un Roman à la pos-
» terité.

Je tombe d'accord, dit Philanthe, que c'est la pensée du Madrigal de

Matigny, mais j'en ſçais un autre dont la penſée eſt fort différente, & par lequel la Sapho de nôtre tems excite nos Poëtes à louer le Roi.

Vous à qui les neuf Sœurs au milieu du repos
Ont appris à chanter les hauts faits des Heros,
A nôtre Conquérant venez tous rendre hommage :
Par des vers immortels célébrez ſon courage,
Et n'apprehendez pas que la poſtérité
Puiſſe vous accuſer de l'avoir trop vanté :
Quoi que vous puiſſiez dire en publiant ſa gloire,
Vous le ferez moins grand que ne fera l'hiſtoire.

Cela eſt penſé avec beaucoup de délicateſſe, dit Eudoxe, & cela me remet en l'eſprit une belle Epitre au Roi. Vous me prévenez, reprit Philanthe, & j'allois vous dire l'endroit que vous avez en vûe ; car je le ſçais par cœur.

Je n'oſe de mes vers vanter ici le prix:
Toutefois ſi quelqu'un de mes foibles écrits

Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage;
Et comme tes exploits étonnant les lecteurs
Seront à peine crus sur la foi des Auteurs:
Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables,
Boileau qui dans ses vers pleins de sincerité
Jadis à tout son siécle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer son étude & sa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'histoire.

Il ne se peut rien imaginer de plus délicat sur ce sujet, dit Eudoxe. Mais, reprit Philanthe, il me reste encore à vous dire là-dessus le Sonnet d'un autre Académicien qui tient la plume dans l'Académie, & qui ne réussit pas moins en vers qu'en prose. C'est au Roi que le Poëte parle.

Lorsque les seuls travaux font tes plus doux emplois;

Que d'exemples fameux tu remplis nôtre hiſtoire ;
Qu'avec tant de vigueur, de ſuccès & de gloire,
Seul de ton vaſte Etat tu ſoûtiens tout le poids.
Lorſque pour coup d'eſſais de tes nobles exploits
On te voit ajoûter victoire ſur victoire,
Que par cent actions tu ternis la mémoire
Des plus grands Conquérans & des plus ſages Rois :
Quel eſt ton but, LOUIS, *& que penſes-tu faire,*
Tu te flattes en vain d'une belle chimére,
Si par-là tu prétends à l'immortalité?
Tant de faits audeſſus de la portée humaine
Comment ſeront-ils crus de la poſtérité,
Si nous qui les voyons, ne les croyons qu'à peine ?

Cela eſt beau & délicat comme vous voyez. Un critique auſſi ſévére que Phyllarque, répliqua Eudoxe, ne ſeroit pas de votre goût, ni du mien. Ce Phyllarque impitoyable ſe mo-

que de Balzac, & s'emporte contre lui, jusqu'à lui dire des injures, parce qu'il avoit dit à un grand Ministre: *Les actions de votre vie sont telles, que nous avons peine à les croire, après les avoir vûes.* Nous pouvons dire des grandes actions, s'écrie le Censeur, que nous aurions peine à les croire si nous ne les avions vûes: mais de dire qu'elles nous sont incroyables après les avoir vûes, cela est fat; car nul ne peut pas ne pas croire ce qu'il est assûré d'avoir vû: quand ce seroit les faits d'armes d'Amadis de Gaule, nous les croirions, & n'en douterions nullement, si nous y avions été présens. C'est donc sottement parler, ajoûte Phyllarque, que de dire à un grand Personnage que ses actions sont telles que nous avons peine à les croire après les avoir vûes. Ce qui se pourroit dire malaisément des charmes & des enchantemens d'Urgande la déconnue.

Le Censeur de Balzac, dit Philanthe, me paroît outré & malhonnête en cette rencontre. Du moins il chicane, repliqua Eudoxe, & chicane peut-être mal à propos. A la vé-

rité dans le discours familier nous dirions : *Je ne croirois pas cela, si je ne l'avois vû.* Mais l'éloquence ne parle pas comme le peuple ; & on peut dire sans difficulté, pour faire sentir que des choses sont surprenantes & extraordinaires : *J'ai peine à les croire après les avoir vûes.* L'un est bien plus beau, plus figuré, & plus fin que l'autre. D'ailleurs une pensée peut être fort bonne en vers, qui ne l'est pas tout-à-fait en prose ; & celle du Sonnet préparée & amenée comme elle est, n'a rien à mon gré qui doive déplaire.

Cependant il faut avouer que ces pensées sur la foi de la postérité, au regard des événemens qui paroissent incroyables, commencent à s'user ; & qui voudroit maintenant s'en servir, ne plairoit gueres. Les plus belles choses, à force d'être dites & redites, ne piquent plus, & cessent presque d'être belles : c'est la nouveauté, ou le tour nouveau que Ciceron loue dans les pensées de Crassus, qui donne du lustre & du prix aux nôtres.

Ne trouvez-vous pas, dit Philanthe, qu'une certaine pensée que je

vois par tout sur la modération de nôtre invincible Monarque, est de la nature de celles qui commencent à vieillir? C'est qu'après avoir dompté tous ses ennemis, il s'est surmonté lui-même, & a triomphé de son propre cœur. La pensée est belle, repartit Eudoxe; mais je ne voudrois plus m'en servir: elle sera bientôt, si je ne me trompe, comme celle qu'on trouve en plusieurs endroits, & qui s'applique d'ordinaire aux grands hommes qui excellent en leur profession & dont le dernier ouvrage est le plus parfait: *Après avoir surpassé tous les autres, il s'est surpassé lui-même.* Ciceron en est l'inventeur dans l'éloge de Crassus; & Voiture est peut-être un des premiers qui s'en est servi en nôtre langue au sujet de Balzac à qui il dit: " Je n'ai rien vû de vous " depuis votre départ, qui ne m'ait " semblé audessus de ce que vous avez " jamais fait, & par ces derniers ouvrages vous avez gagné l'honneur d'avoir surmonté celui qui a passé tous " les autres.

Cæteros à Crasso semper omnes illo autem die etiam ipsum à se superatum. *De Orat. l. 3. cap. 1.*

Mais une pensée encore bien usée, quelque délicate qu'elle soit, c'est

que le Roi a vaincu la victoire même, du moins est-elle bien ancienne : & de ce côté-là, ajoûta-t-il en souriant, on ne peut pas douter de sa noblesse, à en juger par les régles de la généalogie. Un ancien Panégyriste loue Theodose d'être vainqueur de la victoire, & d'avoir quitté avec les armes tous les sentimens de vengeance. Ce n'étoit pas même une pensée fort nouvelle du tems de Theodose : Ciceron, l'a je crois inventée, & c'est dans une de ses Oraisons qu'elle me paroît toute neuve ; encore ne sçais-je si étant répétée deux fois au même endroit, elle n'est point usée la seconde fois, ou du moins si à la fin elle ne perd pas en quelque façon cette fleur de nouveauté qu'elle avoit au commencement. Après avoir dit à César, *Vous aviez déja vaincu tous les autres vainqueurs par votre équité & par votre clémence, mais vous vous êtes aujourd'hui vaincu vous même*, il ajoûte : *Vous avez, ce semble, vaincu la victoire même, en remettant aux vaincus ce qu'elle vous avoit fait remporter sur eux : car votre clémence nous a tous sauvez, nous que vous aviez droit*

Tu ipsius victoriæ victor omnem cum armis iram deposuisti. *Pacat.*

Cæteros quidem omnes victores jam antè æquitate & misericordia viceras ; hodierno vero die teipsum vicisti. Ipsam victoriam vicisse videris ; rectè igitur unus invic-

tus es, à quo etiam ipsius victoriæ cõditio visque devicta est. *Orat. pro Ligar.*

comme victorieux de faire périr. Vous êtes donc le seul invincible, par qui la victoire même, toute fiére & toute violente qu'elle est de sa nature, a été vaincue.

Il y a des pensées sur la victoire & sur la modération du vainqueur qu'on a moins mises en œuvre que celle-là, interrompit Philanthe. Sans parler de ce que dit le Panégyriste même de Theodose. *Vous avez fait en sorte que personne ne se croit vaincu, lorsque vous êtes victorieux*; nous avons entendu dire à un grand Magistrat dans des Harangues publiques : Que nôtre invincible Monarque se seroit rendu maître de l'Europe, s'il n'eût mieux aimé joindre à la gloire de pouvoir tout ce qu'il veut, celle de ne pas vouloir tout ce qu'il peut; qu'en donnant la paix à l'Europe, il n'a rien perdu de la gloire de s'en voir le maître, & que jamais il n'a si bien fait sentir qu'il l'étoit, ou du moins qu'il ne tenoit qu'à lui de l'être.

Feciſti ut nemo ſibi victus, te victore, videatur. *Pacat.*

Ce qu'a dit un illustre Académicien, reprit Eudoxe, sur ce que le Roi garantit du pillage une ville riche, exposée à l'insolence du soldat

victorieux, n'eſt gueres moins beau, & n'eſt point uſé : Il ne ſçait pas moins « ſe faire obéir par les ſiens, que re- « douter par les ennemis : il ne fait la « guerre que pour rendre heureux les « peuples, en ſe les aſſujetiſſant, & il a « trouvé dans la victoire quelque choſe « de plus glorieux que la victoire mê- « me. «

C'eſt dans la même occaſion, repartit Philanthe, qu'un autre Académicien ayant dit au Roi que les ſoldats combattirent en heros, tant ils furent animez par ſa préſence ; mais qu'après avoir renverſé tout ce qui s'étoit oppoſé à l'impétuoſité de leur courage, ils s'arrêterent par ſes ordres dans la chaleur de la victoire, & qu'il ne lui en coûta qu'une parole pour empêcher l'affreuſe déſolation d'une ville floriſſante; il ajoûte : Vous « eûtes le plaiſir de la prendre, & de la « ſauver au même tems ; & vous fûtes « bien moins ſatisfait de vous en ren- « dre le maître, que d'en être le con- « ſervateur. «

Ajoûtez à ces penſées, repliqua Eudoxe, celle d'un Panégyrique du Roi, prononcé dans l Académie lorſ-

qu'un grand Archevêque y fut reçû.
» L'Auteur, après avoir dit : Le voilà
» qui marche à la tête de ſes armées,
» qui étonne les plus vieux & les plus
» ſages Capitaines par ſa conduite, les
» plus braves, & les plus déterminez
» ſoldats par ſa valeur, qui force, qui
» gagne, qui inonde Places & Provin-
» ces entiéres comme un torrent que
» l'hyver rend même plus rapide ; *dit*
» *enſuite* : Sans qu'il manque rien à ſa
» gloire, que ce qui manque toûjours à
» celle des Heros, c'eſt qu'on ſe réſout
» avec peine à leur réſiſter & à les at-
» tendre, & que leur réputation laiſſe
» beaucoup moins à faire à leurs armes.
» La penſée eſt délicate, & n'eſt point
» uſée.

Quelquefois, pourſuivit Eudoxe, une petite allégorie fait entendre finement ce que l'on penſe, & un ſeul exemple vous le fera concevoir. Dans le tems que ce funeſte parti qui prétendoit abolir la Religion de nos peres, & qui vient d'être ruiné par la piété de Louis le Grand; dans le tems, dis-je, que ce parti étoit redoutable en France, la Cour ménageoit les Huguenots, & les traitoit ſouvent mieux

que les Catholiques, jusqu'à venger les moindres injures qu'on faisoit aux uns, & à laisser impunis les outrages les plus atroces qu'on faisoit aux autres. Sur quoi un Poëte de ce tems-là fit allégoriquement la plainte du bon parti sous celle d'un chien mort à force de coups.

Pour aboyer un Huguenot,
On m'a mis en ce piteux être :
L'autre jour je mordis un Prêtre,
Et personne ne m'en dit mot.

Quelquefois aussi sans allégorie ni sans fiction l'on s'explique avec délicatesse, & l'on se tire même d'un mauvais pas par un trait d'esprit. Après la disgrace de Séjan, & lorsque tout le monde maudissoit son nom, un Chevalier Romain osa soûtenir ses interêts, & faire profession d'être son ami : on lui en fit un crime, & voici de quelle maniere il se disculpe dans Tacite, en parlant à Tibere même. *Ce n'est pas à nous, Césat, à examiner le mérite de l'homme que vous élevez au-dessus des autres, ni les raisons que vous en avez. Les Dieux vous ont donné le pouvoir de juger souverainement des choses : il*

Non est nostrum æstimare quem supra cæteros & quibus de causis extollas. Tibi summum rerum judi-

cium Dii dedere, nobis obsequii gloria relicta est. Insidiæ in Rempublicam, consilia cædis adversus Imperatorem puniantur; de amicitia & officiis idem finis, & te, Cæsar, & nos absolverit. *Annal. l. 6.*

ne nous reste que la gloire de l'obéissance. Si Séjan a formé des desseins contre le salut de l'Empire, & contre la vie de l'Empereur, qu'on punisse ses mauvais desseins : au regard de l'amitié que nous avons pour lui, & des devoirs que nous lui avons rendus, la même raison qui vous justifie, César, nous rend innocens.

Il n'y a pas moins de générosité & de hauteur, que d'habileté & de finesse dans les paroles du Chevalier Romain, repliqua Philanthe ; & cela ressemble à ce que dit Amintas dans Quinte-Curce, lorsqu'étant accusé d'avoir eu des liaisons avec Philotas chef de la conjuration découverte, il se défend en la présence d'Alexandre. *Bien loin*, dit-il, *de dèsavouer l'amitié de Philotas, je confesse que je l'ai recherchée ; & trouvez-vous étrange que nous ayons fait la cour à celui qui possédoit vos bonnes graces, & qui étoit le fils de Parménion votre favori ? Certainement s'il en faut dire la vérité, c'est vous, Seigneur, qui nous avez jetté dans l'embaras & dans le péril où nous sommes. Car qui a fait que tous ceux qui vouloient*

Tu hercule si veram audire vis Rex, hujus nobis periculi causa es. Quis enim alius effecit ut ad Philotam decurrent, qui placere vellent tibi? Is apud te fuit cujus gratiam expetere, &

vous plaire couroient à lui, ſi ce n'eſt vous-même ? Vous l'ayez élevé ſi haut, que nous ne pouvions pas déſirer ſon amitié ni ne pas craindre ſa haine : & ſi c'eſt-là un crime, peu ſont innocens, que dis-je, perſonne ne l'eſt.

iram timere poſſumus. Si hoc crimen eſt, tu paucos innocentes habes, immo hercule neminem. *Lib.* 7.

Mais ſçavez-vous, continua Eudoxe, qu'une réfléxion ſubtile & judicieuſe tout enſemble, contribue beaucoup à la délicateſſe des penſées? telle eſt la réfléxion de Virgile ſur l'imprudence ou la foibleſſe d'Orphée, qui en ramenant ſa femme des enfers, la regarda, & la perdit au même moment. *Folie pardonnable, à la vérité, ſi les Dieux des enfers ſçavoient pardonner ?*

Cum ſubita incautum dementia cepit amantem; Ignoſcenda quidem; ſcirent ſi ignoſcere manes. *Georg. lib.* 4.

Quevedo a fait des réfléxions fort ſubtiles ſur l'avanture d'Orphée, dit Philanthe, & je ſçais là-deſſus de jolis vers de ſa façon, que les Eſpagnols nomment *Redondillas.*

Al infierno el Tracio Orfeo
Su muger baxò a buſcar :
Que no pudo a peor lugar
Llevarle tan mal deſſeo.
Cantò y al mayor tormento
Puſò ſuſpenſion y eſpanto,
Mas que lo dulce del canto

La novedad del intento.
El triſte Dios ofendido
De tan eſtraño rigor,
La pena que hallo major
Fue bolverlo à ſer marido.
Y aunque ſu muger le diò
Por pena de ſu pecado:
Por premio de lo cantado.
Perder la facilitò.

Ces réfléxions, dit Eudoxe, ſont beaucoup plus ſubtiles que judicieuſes, & je ſuis aſſûré que les Dames ſeront de mon avis. Elles n'approuveront pas du moins qu'Orphée aille chercher ſa femme aux enfers, par la raiſon qu'un ſi mauvais deſſein que celui de ravoir ſa femme ne pût le conduire ailleurs. Elles ne trouveront pas bon ſans doute que le Dieu des enfers offenſé de ce que les tourmens des malheureux furent ſuſpendus & charmez plus par l'entrepriſe nouvelle du Mari, que par le chant mélodieux du Muſicien, ne trouva point de plus grande peine pour le punir, que de lui rendre ſa femme : mais que pour le récompenſer de ſon chant, il lui donna le moyen de le perdre fort aiſément. Raillerie à part,

continua Eudoxe, il y a en tout cela bien plus de subtilité que de jugement, & ce n'est pas là ce que je demande pour la vraie délicatesse. C'est de ces réfléxions qui sont vives & sensées, comme j'ai déja dit, telle qu'est la réfléxion de Tacite sur le Gouvernement de Galba, & celle de Pline le Jeune sur la libéralité de Trajan envers l'Egypte dans le tems de la disette.

Major privato visus dum privatus fuit; & omniū consensu capax imperii, nisi imperasset. *Histor. lib.* 1.

Il a paru plus grand qu'un homme privé, tandis qu'il étoit homme privé; & tout le monde l'auroit cru digne de l'Empire, s'il n'avoit point été Empereur.

Actum erat de fœcundissima gente, si libera fuisset. *Paneg. Trajan.*

La Province la plus fertile du monde étoit perdue sans reßource, si elle eût été libre.

La réfléxion d'un de nos Orateurs François sur les faits d'armes de saint Louis à la bataille de Taillebourg, & celle d'un de nos Poëtes Latins sur la valeur des troupes Françoises au passage du Rhin, sont de cette espece.

Il fit des actions, dit le premier, « qui seroient accusées de témérité, si « la vaillance héroïque n'étoit infini- « ment au dessus de toutes les régles. «

» L'ennemi, dit le second, foudroye
» du rivage les Cavaliers qui passent.
» Le fleuve est rapide, & les eaux en
» sont étrangement agitées. Chose ca-
» pable d'effrayer, si quelque chose
» pouvoit donner de la frayeur aux
» François.

Horrendum scirent ! si quicquam horrescere Galli.

Ne peut-on pas compter parmi ces réfléxions qui ont de la finesse & du sens également, dit Philanthe, celle qui a été faite sur les disgraces d'Henriette de France, Reine d'Angleterre ?

» O mere, ô femme, ô Reine admira-
» ble & digne d'une meilleure fortu-
» ne, si les fortunes de la terre étoient
» quelque chose ! Oui sans doute, re-
partit Eudoxe, & nous pouvons y en ajoûter une de Virgile presque semblable. *J'ai vêcu long-tems, si quelque chose peut être de longue durée à des mortels.*

Rhœbe diu, res si qua diu mortalibus ulla est, Viximus. *Æneid. l.* 10.

La réfléxion est belle & morale, interrompit Philanthe, & je ne sçais pourquoi celui qui la fait dans l'Enéïde, s'avise de la faire en parlant à son cheval. C'est de la morale perdue, continua-t-il en riant ; à moins

que ce cheval ne fût descendu de Pégase en droite ligne, & n'eût plus de raison que les autres. Virgile, repartit Eudoxe, a imité Homére, qui dans l'Iliade fait parler Achille à son cheval comme à une personne raisonnable; & je vous avoue que le Poëte Latin pouvoit se dispenser de copier en cela le Poëte Grec.

Je ne puis au reste me dispenser moi-même de vous dire encore une pensée qui a ce tour fin & judicieux dont nous parlons : c'est sur une Fête de Marly, où les personnes de la Cour jouerent & acheterent tout ce qu'ils voulurent sans qu'il leur en coûtat rien. La Sapho de nôtre siécle dit là-dessus : Le Roi seul perdit tout ce « que les autres gagnerent, si toutefois « on peut appeller perdre d'avoir le « plaisir de donner sans vouloir même « être remercié. Rien n'est pensé plus « heureusement, & ce qu'elle ajoûte donne encore plus de prix à sa pensée :

Même dans les plaisirs il est toûjours Héros

Mais les réfléxions politiques, ou les sentences que l'on mêle dans l'hi-

ſtoire, pourſuivit-il, doivent ſur tout être délicates, & je ne puis ſouffrir ces Hiſtoriens qui affectent d'en faire, & qui n'en font que de communes; car les ſentences ne ſont que pour réveiller le Lecteur, & pour lui apprendre quelque choſe de nouveau: or celles qui n'ont aucune délicateſſe, & qui viennent d'elles-mêmes à tout le monde, ne piquent point, & ennuyent beaucoup; elles irritent même en quelque ſorte le Lecteur, qui ſe fâche qu'on lui diſe ce qu'il ſçait déja.

Tacite eſt à mon avis, répliqua Philanthe, de tous les Hiſtoriens celui qui fait le plus de réfléxions. Il n'en fait que trop, dit Eudoxe: mais il faut avouer qu'il y excelle, & que les traits politiques dont ſa narration eſt ſemée, ont je ne ſçais quoi de fin qui récompenſe la dureté de ſon ſtile.

Mariana qui a écrit ſi poliment & ſi purement l'hiſtoire d'Eſpagne en Latin & en Eſpagnol, repartit Philanthe, eſt plein auſſi de ſentences. Il y a de quoi s'étonner, répliqua Eudoxe, qu'ayant pris Tite-Live pour ſon modéle au regard de la narration

& du ſtile, il ſe ſoit formé ſur Tacite en ce qui regarde les ſentences & les réfléxions. Que dis-je ? il l'a ſi bien imité de ce côté-là, que très-ſouvent ſes penſées ſont celles de Tacite toutes pures. J'en ai marqué quelques-unes, & vous en jugerez vous-même.

En parlant de Carille Archevêque de Toléde, qui reprit Dom Pedre le cruel de ſes débauches, & qui en fut pour cela extrémement haï : il dit que les raiſons qu'avoit le Roi de haïr l'Archevêque, étoient d'autant plus fortes qu'elles étoient injuſtes. Tacite a dit mot pour mot le même de la haine ſecrette que Tibére & Livie portoient à Germanicus.

Odii cauſæ acriores, quia iniquæ. *Marian. lib.* 16. *cap.* 18.

Anxius occultis in ſe Patrui Aviæque odiis quorum cauſæ acriores, quia iniquæ. *Annal. lib.* 1.

A l'occaſion de Ferdinand V. Roi d'Arragon, qui quitta les Etats de Sarragoſſe pour aller en diligence à Sévogie auſſitôt qu'il eut appris la mort d'Henri IV. ſon beaufrere, parcequ'il y avoit un grand parti contre lui pour Jeanne fille d'Henri : Mariana juge qu'il n'y a rien de plus ſeur que de ſe hâter dans les diſſenſions domeſtiques, où l'exécution eſt bien plus néceſſaire que la délibération. Tacite avoit fait faire la mê-

Bello civili facto magis quàm conſulto opus, nihilque feſtinatione tutius. *Marian. lib.* 3. *cap.* 18.

Nihil in diſcordiis civilibus feſtinatione tutius, ubi facto potius quàm conſulto opus

effet. *Tacit. hist. lib.* 1.

me réfléxion aux soldats de Vitellius?

Un des Historiens de la guerre de Flandre, qui s'est proposé Tacite pour modele plûtôt que Tite-Live, repliqua Philanthe, ne l'a pas si fort volé, ou a été du moins plus habile à déguiser ses larcins : on ne laisse pas pourtant de les entrevoir quand on s'y applique. Par exemple, Strada dit que les plus lâches deviennent hardis s'ils s'apperçoivent qu'on les craigne: ne croyez-vous pas que cela soit pris de Tacite, où il dit que la populace se fait craindre, si elle ne craint?

Vilissimo cuique crescit audacia, si se timeri sentiat. *Strad. Dec.* 1. *lib.* 5.

Nihil in vulgo modicum terrere ni paveant. *Tacit. Annal.* 1. *lib.* 5.

Mais peut-on douter que l'endroit de la mort de Germanicus & de l'affliction que Tibere & Livie en témoignerent publiquement, ne soit l'original d'une des belles sentences de Strada? Ecoutez Tacite : *Nulles personnes ne s'affligent avec plus d'ostentation de la mort de Germanicus, que celles qui s'en réjouissent davantage.* Ecoutez Strada : *Nulles personnes n'engagent leur foi avec plus d'ostentation que celles qui la violent davantage.*

Periisse Germanicum nulli jactantius mœrent, quàm qui maximè lætantur. *Annal. lib.* 2.

Nulli jactatius fidem suam obligant, quàm qui maximè violant. *Decad.* 1. *lib.* 1.

C'est-là imiter plûtôt que voler, repartit Eudoxe; & si Mariana en

uſoit ainſi, on n'auroit rien à lui reprocher ſur ſes réflexions. Après tout ils ont l'un & l'autre des maximes fines, qu'ils ne doivent peut-être qu'à eux-mêmes. Selon l'Auteur de l'Hiſtoire d'Eſpagne, *Preſque dans tous les différends qu'ont les Princes entre-eux, le plus puiſſant ſemble avoir tort, quelque droit qu'il ait.* Selon l'Auteur de l'Hiſtoire de Flandre : *On ne penſe jamais que l'aggreſſeur ſoit plus foible.*

Ferè in omni certamine qui potentior eſt, quamvis optimo jure nitatur, injuriam tamen facere videtur. *Lib.* 14. *cap.* 4.

Neque credi aggreſſurum qui non ſit ſuperior. *Dec.* 2. *l.* 1.

Il me ſemble, répliqua Philanthe, qu'une apparence de faux rend quelquefois la penſée fine. Quelqu'un a dit que les heures ſont plus longues que les années : cela eſt vrai dans un ſens ; car la durée des heures, au regard de l'ennui & du chagrin, ſe fait plus ſentir que celle des années qui ne ſe meſurent pas comme les heures : mais cela paroît faux d'abord, & c'eſt cette fauſſeté apparente qui y met de la fineſſe.

Une Princeſſe que nous avons connue, & qui avoit l'eſprit infiniment délicat, diſoit que le ſoleil ne faiſoit les beaux jours que pour le peuple. Elle vouloit dire que la préſence des

personnes cheres, & avec qui on eſt en commerce, faiſoit les beaux jours des honnêtes gens, & au fond elle avoit raiſon : car le ſoleil a beau luire, le ciel a beau être ſérein, les jours ſont vilains dès qu'on ne voit pas ce qu'on aime, pour peu qu'on ait de délicateſſe dans le cœur. Cependant la propoſition ſemble fauſſe, & elle n'a de beauté que par là.

Je ſuis tout-à-fait de votre avis, repartit Eudoxe, & je pourrois à mon tour vous citer des penſées de ce caractére. Le Renaud du Taſſe, dans le dernier combat de l'armée Chrétienne avec l'armée Sarraſine tua plus de gens qu'il ne donna de coups : *Die più morti che colpi.* Et nôtre ſage Monarque, ſelon un de nos Ecrivains, dit en ſes réponſes plus de choſes que de paroles. L'air faux, ou l'ombre du faux rend ces deux penſées délicates : du reſte, on entend ce que ſignifie ce plus là, & on n'y eſt point trompé. D'ailleurs, la vérité s'y rencontre : car abſolument d'un coup on peut tuer plus d'une perſonne ; & d'une parole on peut faire entendre plus d'une choſe. Ciceron dit de Thu-

cydide, que dans son discours le nombre des choses suit presque celui des paroles : cela n'est pas pensé si finement que ce que je viens de dire du Roi, *Il dit plus de choses que de paroles*, pour signifier que ses réponses sont précises & pleines d'un très-grand sens.

Ita creber est rerum frequentia, ut verborum prope numerum sententiarū numero consequatur. *De Orat. lib.* 1.

La pensée de Salluste que Costar a pris plaisir à traduire, & qu'il a tourné de plusieurs façons, est tout-à-fait de ce genre : *In maxima fortuna, minima licentia est* ; c'est-à-dire, suivant les traductions de Costar : Plus les hommes sont en fortune, & moins se doivent-ils donner de licence ; plus leur fortune leur permet, & moins se doivent-ils permettre à eux-mêmes ; & quand leur puissance n'a point de limites, c'est alors qu'ils sont obligez d'en donner de plus étroites à leurs désirs. Pour-moi, je dirois plus simplement, afin de garder le tour de la pensée, *dans la plus grande fortune il y a moins de liberté* : mais ne diroit-on pas qu'il est faux que plus on a de pouvoir, moins on ait de liberté ? Cependant si on y regarde de près, il est vrai que les personnes qui

Bell. Jugurth.

« « « « « « « « « «

ont une puiſſance abſolue, & que la hauteur de leur condition expoſe aux yeux de toute la terre, doivent ſe permettre moins de choſes que les autres; & c'eſt dans ce ſens qu'on a dit que pluſieurs choſes ne ſont pas permiſes à Céſar, parceque tout lui eſt permis.

Cæſari multa non licent, quia ōnia licent. *Senec. Conſol. ad Polyb.*

Toutes ces penſées au reſte ſont de la nature de celles que Sénéque nomme coupées & myſtérieuſes, où l'on entend plus que l'on ne voit; comme dans ces tableaux dont Pline dit que quoiqu'il n'y eût rien de mieux peint, & que l'art y fût en ſa perfection, les connoiſſeurs y découvroient toûjours quelque choſe que la peinture ne marquoit pas, & trouvoient même que l'eſprit du Peintre alloit bien plus loin que l'art.

Sunt qui ſenſus præcidant & hinc gratiam ſperent, ſi ſententia pependerit, & audienti ſuſpicionem ſui fecerit. *Senec. Ep.* 114.

In omnibus ejus operibus intelligitur plus ſemper quàm pingitur, & cum ars ſúma ſit, ingenium tamen ultra artem eſt. *Hiſtor. natur. lib.* 35. *c.* 10.

C'eſt auſſi par cette raiſon, qu'au rapport du même Pline, les dernieres piéces des excellens Peintres, & celles qui ſont demeurées imparfaites, ont mérité plus d'admiration que les tableaux qu'ils avoient finis: car outre qu'en voyant ces piéces qui n'étoient pas achevées, on ne pouvoit s'empêcher de regreter les grands

Maîtres à qui la mort avoit fait tomber le pinceau des mains sur de si rares ouvrages, & que la douleur qu'on ressentoit d'une telle perte faisoit estimer davantage ce qui restoit d'eux, on entrevoyoit tous les traits qu'ils y eussent ajoûtez s'ils eussent vécu plus long-tems, & on devinoit jusqu'à leurs pensées.

Quippe in iis lineamenta reliqua, ipsæque cogitationes artificum spectantur. *Ibid. cap.* 124

Quoiqu'il en soit, poursuivit Eudoxe, il y a des pensées délicates qui flattent l'esprit en le suspendant d'abord, & en le surprenant après : cette suspension, cette surprise fait toute leur délicatesse. Cela paroît clairement dans une Epigramme Françoise que vous sçavez, sans sçavoir peut-être pour quoi elle plaît.

Quia nova placent, ideò sententiæ, quæ desinunt præter opinionem delectant. *Arist. 3. Rhet. cap.* 11.

Superbes monumens, que vôtre vanité
Est inutile pour la gloire
Des grands Héros, dont la mémoire
Mérite l'immortalité!
Que sert-il que Paris aux bords de son canal
Expose de nos Rois ce grand original,
Qui sçût si bien régner, qui sçût si bien combattre?
On ne parle point d'Henri quatre,
On ne parle que du cheval.

Cette chûte à quoi on ne s'attend pas, & qui frappe tout à-coup l'esprit que les premiéres pensées tiennent suspendu, sont comme vous voyez toute la finesse de l'Epigramme.

Un Poëte du siécle d'Auguste, pour faire sa cour à l'Impératrice, & regagner par là les bonnes graces de l'Empereur, disoit que la Fortune, en mettant Livie sur le trône des Césars, faisoit voir qu'elle n'étoit pas une Déesse aveugle, & qu'elle avoit de bons yeux. Comme on a toûjours oui dire que la Fortune est aveugle, on est surpris de ce qu'elle a des yeux pour connoître, & pour distinguer le mérite d'une Princesse accomplie.

Fœmina, sed princeps, in qua Fortuna videre Se probat; & cæcæ crimina falsa tulit. *Ovid lib. 3. de Ponto, Ep. 1.*

On a dit de l'ancienne Sapho, que Mnémosyne l'entendant chanter eut peur que les hommes ne fissent d'elle une dixiéme Muse : on a dit même qu'elle l'étoit devenue. Comme le nombre des Muses étoit limité a neuf, la premiere fois que Sapho fut appellée la dixiéme Muse, au nom de la dixiéme l'esprit fut saisi de je ne sçais quelle surprise, & demeura un peu en suspens. J'ai dit la premiere fois : car l'esprit s'est accoûtumé à la dixié-

me des Muſes, & cela eſt même uſé maintenant.

Mais plus la ſuſpenſion dure, plus la penſée ſemble être fine. Un Poëte Grec voulant louer Dercilis qui n'avoit pas moins d'eſprit & de ſçavoir que de beauté & d'agrément, commence par dire, *Il y a quatre Graces, deux Venus & dix Muſes :* & il ajoûte auſſitôt ; *Dercilis eſt Grace, Venus, Muſe.* La premiére propoſition tient du paradoxe, & ſuſpend l'eſprit ; car on ne compte ordinairement que trois Graces, une Venus, & neuf Muſes. Il y a de la délicateſſe à en augmenter le nombre pour faire de Dercilis une dixiéme Muſe, une ſeconde Venus, & une quatriéme Grace. C'eſt une eſpece d'énigme que le Poëte propoſe, & qui pique d'autant plus étant expliquée, qu'on en a d'abord moins compris le ſens.

Τεσσαρες αἱ Χάριτες, Παφίαι δύο καὶ δέκα Μοῦσαι. Δερκυλὶς ἐν πασαις Μοῦσα, Χάρις, Παφίη. *Anthol. lib. 7.*

Un des plus beaux eſprits & des plus honnêtes hommes de nôtre ſiécle, repartit Philanthe, a penſé quelque choſe de ſemblable ſur la Comteſſe de la Suze, & il a exprimé ſa penſée en quatre vers Latins qu'il a mis ſous le portrait de cette

Dame si fameuse. Elle est représentée en l'air dans un char, & voici le sens des vers. *La Déesse qui est portée par les airs, est-ce Junon, ou Pallas? N'est-ce point Venus elle-même? Si vous considerez sa naissance, c'est Junon; si vous avez égard à ses ouvrages, c'est Minerve. Si vous regardez ses yeux, c'est la mere de l'Amour.* Il y a là bien de la délicatesse, poursuivit Philanthe; car enfin les deux premiers vers tiennent l'esprit suspendu comme vous le souhaitez, & les deux derniers ne révélent pas tellement le mistére qu'on n'ait plus rien à deviner. C'ela n'est que trop délicat, repartit Eudoxe, ou du moins que trop galant: mais cela est aussi fort élevé, & voila justement une de ces pensées où la délicatesse & la noblesse se rencontrent ensemble dans un égal degré.

Quæ Dea sublimi rapitur per inania curru.

An Juno, an Pallas, num Venus ipsa venit?

Si genus inspicias, Juno; si scripta Minerva;

Si spectes oculos, mater Amoris erit.

Au reste, c'est presque la pensée d'Ovide sur Livie: car pour la flatter, & la rendre elle seul digne d'Auguste, il lui donne les mœurs de Junon, & la beauté de Venus. C'est aussi à peu près celle de Lope de Vegue sur la Princesse Isménie qui étoit

Quæ Veneris formam, mores Junonis habendo, Sola est cœlesti digna reperta toto. *Lib. 3. de Pont. Ep. 1.*

également belle & vaillante.

Venus era en la paz, Marte en la guerra.

La penſée du Taſſe ſur Renaud, ce jeune Prince ſi brave & ſi beau, répliqua Philanthe, eſt à mon avis de ce caractére.

Se'l miri fulminar fra l'arme auvolto. Marte lo ſtimi ; Amor ſe ſcopre il volto.

J'en tombe d'accord, dit Eudoxe : *Si vous le voyiez combattre dans la mêlée, & foudroyer les ennemis, vous le prendriez pour Mars.* Cela ne donne que des idées de ſang & de carnage : de ſorte que quand le Poëte vient à dire, *S'il leve ſon caſque, on le prendroit pour l'Amour*, on eſt ſurpris de cette douceur, de cette beauté qu'on n'attendoit pas. L'image du Dieu de la guerre ne promettoit tout au plus que de la nobleſſe & de la fierté. Du mélange des fureurs de Mars & des charmes de l'Amour, il ſe forme je ne ſçais quoi qui étonne, & qui flatte en même tems.

La délicateſſe toute pure, dit Philanthe, eſt dans une folie ingénieuſe de Marot que je n'ai pas oubliée.

Amour trouva celle qui m'eſt amère,
Et j'y étois, j'en ſçais bien mieux le conte.
Bon jour, dit-il, bon jour Venus ma mere :
Puis tout-à-coup il voit qu'il ſe méconte ;
Dont la couleur au viſage lui monte.
D'avoir failli, honteux, Dieu ſçait combien :
Non, mon Amour, ce dis-je, n'ayez honte ;
Plus clairs voyans que vous s'y trompent bien.

Marot, dit Eudoxe, a une penſée qui approche encore plus de celle du Taſſe : c'eſt au ſujet d'une Demoiſelle de la Cour de François I. vêtue apparemment comme nos chaſſeuſes d'aujourd'hui, & avec un bonnet en tête.

Sous vos atours bien fournis
D'or garnis,
A Venus vous reſſemblez :
Sous le bonnet me ſemblez
Adonis.

Mais ſçavez-vous, continua-t-il, que les vers du Taſſe ſur Renaud me font ſouvenir d'un jeune Prince au-

quel on les a appliquez, & qui n'avoit rien que de grand & que d'aimable ? Je vous entends, repartit Philanthe, & je conviens avec vous de tout le mérite du dernier Duc de Longueville : il étoit très-bien fait, & avoit sur le visage certains agrémens qui ne se voyent point ailleurs. Son humeur n'étoit pas moins charmante que sa figure, dit Eudoxe, & je ne crois pas qu'on puisse se former l'idée d'un Prince plus commode, ni plus aisé dans le commerce de la vie. On ne l'a presque jamais vû en colere ; on ne lui a jamais entendu dire avec dessein une parole désobligeante. Quelque aversion naturelle qu'il eût pour les sottes gens, il les souffroit patiemment, persuadé d'une des maximes de la Marquise de Sablé, qu'il faut s'accommoder aux sottises & aux niaiseries d'autrui.

Cela venoit sans doute, dit Philanthe, d'un grand fonds de raison & d'honnêteté, qui se rencontre rarement avec une grande fortune. Le Duc de Longueville avoit l'ame belle & généreuse, des sentimens héroïques, sur tout une passion arden-

te pour la gloire, je dis pour la vraie, que les seules actions vertueuses font mériter. Aussi paroissoit-il peu sensible à toute autre chose : toûjours prêt de quitter ses plaisirs, dès que son devoir l'appelloit ; & en cela bien différent de Renaud, qu'il fallut retirer par force du Palais enchanté d'Armide.

Cependant, repartit Eudoxe, il étoit si ennemi de l'ostentation, & aimoit si peu à se faire valoir, qu'il alloit souvent à une autre extrémité, & se cachoit trop. Je ne sçais, reprit Philanthe, si une modestie excessive est louable dans un Prince ; mais je sçais bien que celui dont nous parlons étoit si modeste, qu'il rougissoit des louanges comme les autres rougissent des injures & des reproches. Du reste, véritable en ses actions & en ses paroles, il ne pouvoit voir sans indignation les gens qui se parent d'un faux mérite, & qui s'étudient à tromper le monde par de belles apparences : Ceux qui l'approchoient, & qui lui faisoient la cour, se plaignoient de son air réservé, & même un peu froid. Ce n'est pas qu'il fût orgueilleux, ou

indifférent : mais c'eſt que n'étant pas en état de faire du bien ſelon l'étendue de ſon inclination libérale, par une délicateſſe d'honneur & de probité, il craignoit de donner de vaines eſpérances ſur des démonſtrations d'amitié, qui parmi les Grands d'ordinaire ne ſignifient rien, & n'ont nul effet.

Vous en parlez juſte, dit Eudoxe, & je ſuis aſſûré que ſi le Duc de Longueville fût parvenu au Trône qu'une nation libre dans l'élection de ſes Rois lui deſtinoit, il auroit été plus ouvert, & plus careſſant, parcequ'il eût pû joindre des graces ſolides à ces marques extérieures d'honnêteté & de bienveillance.

Auſſi perſonne ne connoiſſoit mieux, & ne pratiquoit plus purement le parfait uſage de la libéralité. Le mérite, les beſoins, la reconnoiſſance lui ſervoient & de motif & de régle pour donner ; mais il avoit un ſoin particulier de cacher ſes dons : & l'on ſçait qu'ayant fait des gratifications conſidérables à quelques perſonnes, il leur fit promettre ſous la foi du ſecret de n'en dire jamais rien.

Il avoit de la discretion & de la fidélité dans les moindres choses ; & en matiere de secret, il étoit religieux jusqu'au scrupule, jusquà la superstition, si j'ose user de ce terme. Mais que dirons-nous de son esprit & de son courage ? L'un & l'autre sont au-dessus de nos paroles, repliqua Philanthe. En effet, avons-nous vû de nos jours un esprit plus délicat, plus poli, plus cultivé, & plus solide que le sien ? Quelle en étoit la pénétration, la justesse, & l'étendue ? Il avoit acquis toutes les belles connoissances qu'un honnête homme doit avoir : il parloit de tout avec capacité, sans faire le capable ; & dans les ouvrages qui tomboient entre ses mains, rien n'échapoit à sa critique fine & judicieuse.

Sa valeur, repartit Eudoxe, surpassoit toutes ses autres qualitez. Il aimoit la guerre avec d'autant plus de passion, qu'il ne cherchoit à se distinguer du reste des hommes que par des actions de courage : mais il étoit si intrépide, qu'il ne sentoit pas même d'émotion à la vûe des plus grands périls. Les Vénitiens l'ont admiré

plus d'une fois en Candie combattant les Infidéles de près, & toûjours maître de lui-même dans la chaleur du combat. C'eſt par-là qu'il reſſembloit au jeune Héros de *la Jéruſalem délivrée.*

Se'l miri fulminar fra l'arme auvolto
Marte lo ſtimi.

Achevez, repliqua Philanthe.

Amor ſe ſcopre in volto.

Ce nom lui convient auſſi bien que celui de Mars. Du moins, dit Eudoxe, s'il n'étoit pas l'Amour même, on ne pouvoit le voir ſans l'aimer; & je ne penſe point à ſa mort que je ne me ſouvienne de celle du jeune Marcellus, qui étoit ſi cher aux Romains, & dont la vie fut ſi courte ſelon la deſtinée des amours du peuple Romain, pour me ſervir du mot de Tacite. Le Ciel n'a fait que les montrer tous deux à la terre; comme ſi en les faiſant naître, il n'avoit point eu d'autre deſſein que de les faire regretter: nous avons pleuré le Duc de Longueville, & nous avons plaint en même tems & la France & la Pologne.

Breves & infauſtos populi Romani amores. *Annal. lib.* 1.

Mais pour revenir où nous en étions, ſi cependant nous nous ſom-

mes écartez de nôtre ſujet, en parlant d'un Prince qui avoit tant de délicateſſe dans l'eſprit & dans le cœur, c'eſt un grand art que de ſçavoir bien louer, & à mon avis nul genre d'éloquence ne demande des penſées plus fines, ni des tours plus délicats que celui-là. Car enfin une louange groſſiére, quelque vraie qu'elle ſoit, vaut preſque une injure, & les perſonnes raiſonnables ne la peuvent ſupporter. J'entens par le mot de groſſiére, une louange directe & toute viſible, qui n'a aucune enveloppe. C'eſt louer pour ainſi dire les gens en face, & d'une maniere qui ne ménage point leur pudeur; au contraire une louange délicate eſt une louange détournée qui n'a pas même l'air de louange, & que les perſonnes les plus modeſtes peuvent entendre ſans rougir. Enfin il y a autant de différence entre l'un & l'autre, qu'il y en a entre un parfum très-exquis & un gros encens. Les louanges fauſſes rendent ridicules ceux qu'on loue: les groſſieres leur font honte; au lieu que les fines flattent leur amour propre, & contentent

tent leur vanité ſans bleſſer leur modeſtie.

Il eſt difficile, dit Philanthe, d'aſſaiſonner ſi bien une louange, qu'elle ſoit reçûe comme ſi ce n'en étoit pas une. A la vérité peu de gens s'y entendent, repartit Eudoxe, & la plûpart des faiſeurs de panégyriques & d'éloges dans les formes y réuſſiſſent moins que les autres. On ne peut gueres louer plus finement un Monarque victorieux que l'a fait l'Auteur d'une belle Epitre en vers ſur la vie champêtre. Il feint qu'à ſon retour de la campagne, un de ſes amis lui parle des victoires du Roi, & voici de quelle maniere il le fait parler.

Dieu ſçait comme les vers chez vous
s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et dans ce tems guerrier & fécond en
Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on
prend les Villes!
Mais moi dont le génie eſt mort en ce
moment,
Je ne ſçais que répondre à ce vain
compliment,

Et juſtement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

La louange que donne au Roi une de nos Muſes, & la premiere de toutes, dans un Madrigal ſur Madame la Dauphine, me paroît bien délicate, dit Philanthe.

Quoi donc, Princeſſe, en un moment
Vous gagnez de LOUIS *l'eſtime & la tendreſſe!*
Nôtre Dauphin eſt votre Amant,
Et pour vous adorer tout le monde s'empreſſe.
Cela tient de l'enchantement,
Ou du pouvoir d'une Déeſſe.
Rien ne peut réſiſter à vos attraits vainqueurs;
Tous efforts ſeroient inutiles;
En un mot vous prenez les cœurs
Comme nôtre Roi prend les Villes.

Un de nos Poëtes dit ſur le voyage que le Roi fit en poſte à Marſal pour s'en rendre le maître:

La victoire coûte trop,
Quand il faut un peu l'attendre:
LOUIS, *ainſi qu'Alexandre,*
Prend les Villes au galop.

Le voyage de Marſal, repartit Eudoxe, me rappelle en paſſant, celui du Maréchal de Grammont, qui alla demander l'Infante pour le Roi, & qui entra dans Madrid en courant la poſte: ſur quoi on fit *un Romance* dont voici quatre jolis vers :

Va por la poſta corriendo :
Que de Amor las Ambaxadas
Deven yr à toda prieſſa,
Y ſi ſe puede con alas.

Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. J'avoue que nos Orateurs & nos Poëtes ont employé tout leur art pour faire valoir la rapidité de nos conquêtes. Les uns diſent, que Sa Majeſté s'éleve audeſſus des régles & des exemples ; qu'Elle qui met l'ordre par tout, renverſe pourtant tout l'ordre de la guerre ; qu'Elle fait en peu de jours ce qui devroit ce ſemble ſe faire en pluſieurs années : qu'Elle a trouvé un certain art de vaincre, & d'abréger les conquêtes, qui décrie tous les Capitaines qui l'ont précédé, & qui fera le déſeſpoir de tous ceux qui la doivent ſuivre. Les autres diſent, que dans le tems que ſes ennemis ſe croyoient en ſûreté par la ri-

» gueur d'une saison où tout autre que
» lui n'auroit pas pensé qu'on pût con-
» tinuer la guerre, il leur enleve une
» Province en moins de tems qu'il n'en
» faudroit pour la parcourir.

Vous sçavez le Madrigal de Sapho sur la campagne de la Franche-Comté ?

Les Héros de l'Antiquité
N'étoient que des Héros d'été.
Ils suivoient le printems comme les hirondelles :
La victoire en hyver pour eux n'avoit point d'aisles ;
Mais malgré les frimas, la neige, & les glaçons,
LOUIS *est un Héros de toutes les saisons.*

Mais vous ne sçavez pas peut-être un autre Madrigal qui me plaît infiniment ?

LOUIS *plus digne du trône*
Qu'aucun Roi que l'on ait vû,
Enseigne l'art à Bellone
De faire des impromptu.
C'est une chose facile
Aux disciples d'Apollon :
Mais ce Conquérant habile
A plûtôt pris une Ville

Qu'ils n'ont fait une chanson.

Toutes ces penſées ſont ingénieuſes, continua Eudoxe : mais la louange y eſt toute viſible, & les Auteurs font profeſſion de louer, au lieu que celui qui dit,

Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les Villes,

n'y ſonge pas, ce ſemble : il a l'air chagrin ; il ne paroît avoir autre intention que de ſe tirer d'affaire ; & c'eſt par-là que le trait de louange qu'il donne en paſſant eſt plus délicat.

Un Poëte du Régne paſſé, repliqua Philanthe, prit un tour fin & flatteur pour obtenir quelque choſe du Cardinal de Richelieu, & pour ſe plaindre honnêtement de ſa mauvaiſe fortune. La piéce n'eſt pas longue, & il y a longtems que je la ſçais.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte :
Je verrai bientôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte :
Je ſerai bientôt des ſuivans
De ce bon Monarque de France ;
Qui fut le Pere des Sçavans
En un ſiécle plein d'ignorance.
Lorſque j'approcherai de lui,

Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui,
Pour combler l'Espagne de honte.
Je contenterai son desir,
Et par le recit de ta vie
Je charmerai le déplaisir
Qu'il reçût au Camp de Pavie:
Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçû de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

Cette fin est délicate, répondit Eudoxe, & on ne peut pas demander de meilleure grace. Martial, repliqua Philanthe, demande encore avec beaucoup de délicatesse dans une de ses Epigrammes dont voici le sens. *Lorsque je demandois à Jupiter quelques centaines d'écus: celui qui m'a donné des Temples, me répondit Jupiter, te les donnera. A la vérité il a donné des Temples à Jupiter, mais il ne m'a rien donné. J'ai honte d'avoir demandé si peu de chose à Jupiter. Domitien s'est contenté de lire ma requête sans nul chagrin, & du même air dont il distribue les Royaumes aux Daces vaincus & supplians, & dont il va au Capitole. Dites-moi, je*

Pauca Jovem nuper cum militia fortè rogarem, &c. *Lib.* 6.

vous prie, Pallas, vous qui êtes la Divinité que l'Empereur honore le plus, s'il refuse avec un visage si serein, quel visage prend-il quand il donne? Pallas prenant elle-même un air doux, me répondit en deux mots: Fou que tu es, crois-tu qu'on t'ait refusé ce qu'on ne t'a pas encore donné? Il est difficile, ajoûta Philanthe, de ne pas obtenir ce qu'on souhaite quand on demande de la sorte, pour peu que le Prince ait le goût bon, & soit sensible aux louanges.

Quæ nondum data sunt stulte, negata putas? *Ibid.*

Voiture à mon gré est de tous nos Ecrivains celui qui prépare le mieux une louange, & qui loue le plus finement en prose: car il sçait louer en ne faisant semblant de rien, en faisant quelquefois des reproches, ou en donnant des avis, en disant même quelquefois des injures, ou en témoignant du dépit.

Voyez de quelle maniére il loue le Duc d'Anguien sur le succès de la bataille de Rocroi. " Monseigneur, vous en faites trop pour le pouvoir " souffrir en silence; & vous seriez " injuste si vous pensiez faire les actions " que vous faites, sans qu'il en fût au- "

» tre choſe. Si vous ſçaviez de quelle
» ſorte tout le monde eſt déchaîné dans
» Paris à diſcourir de vous, je ſuis aſ-
» ſûré que vous en auriez honte, &
» que vous ſeriez étonné de voir avec
» combien peu de reſpect & peu de
» crainte de vous déplaire, tout le
» monde s'entretient de ce que vous
» avez fait. A dire la vérité, Monſei-
» gneur, je ne ſçais à quoi vous avez
» penſé; & ç'a été, ſans mentir, trop
» de hardieſſe d'avoir à votre âge cho-
» qué deux ou trois vieux Capitaines
» que vous deviez reſpecter, quand ce
» n'eût été que pour leur ancienneté;
» fait tuer le pauvre Comte de Fontai-
» nes, qui étoit un des meilleurs hom-
» mes de Flandres, & à qui le Prince
» d'Orange n'avoit jamais oſé toucher;
» pris ſeize piéces de canon qui appar-
» tenoient à un Prince qui eſt oncle du
» Roi & frere de la Reine, avec qui
» vous n'aviez jamais eu de différend; &
» mis en déſordre les meilleures trou-
» pes des Eſpagnols qui vous avoient
» laiſſé paſſer avec tant de bonté. J'a-
» vois bien oui dire que vous étiez opi-
» niâtre comme un diable, & qu'il ne
» faiſoit pas bon vous rien diſputer:

mais j'avoue que je n'eusse pas cru « que vous vous fussiez emporté à ce « point-là. Si vous continuez, vous « vous rendrez insuportable à toute « l'Europe, & l'Empereur, ni le Roi « d'Espagne ne pourront durer avec « vous. «

Ce que l'Auteur du *Lutrin* fait dire à la Molleſſe ſur les travaux guerriers de nôtre invincible Monarque, répliqua Philanthe, vaut bien ce que dit Voiture ſur la premiere victoire d'un Prince qui en a remporté tant d'autres; & pour moi je trouve que les dépits, les murmures, & les plaintes de la Molleſſe ſont les plus fines louanges du monde. Ecoutez la, je vous prie.

Helas, qu'eſt devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honnoroient du nom de fainéans.
S'endormoient ſur le trône, & me ſervant ſans honte,
Laiſſoient leur ſceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte!
Aucun ſoin n'approchoit de leur paiſible Cour;
On repoſoit la nuit, on dormoit tout le jour:

Seulement au printems, quand Flore dans les plaines
Faiſoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelez d'un pas tranquille & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux ſiécle n'eſt plus, le Ciel impitoyable
A placé ſur le trône un Prince infatigable:
Il brave mes douceurs, il eſt ſourd à ma voix,
Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes exploits;
Rien ne peut arrêter ſa vigilante audace,
L'été n'a point de feux, l'hyver n'a point de glace,
J'entens à ſon ſeul nom tous mes ſujets frémir.
Envain deux fois la paix a voulu l'endormir:
Loin de moi ſon courage entraîné par la gloire,
Ne ſe plaît qu'à courir de victoire en victoire:
Je me fatiguerois à te tracer le cours

Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

J'avoue, dit Eudoxe, que rien n'eſt mieux imaginé, & que ce tour-là eſt nouveau : mais ne quittons pas encore Voiture. Voici de jolis endroits de la lettre qu'il écrit au même Prince ſur la priſe de Dunkerque, & qui commence par: Monſeigneur, je crois « que vous prendriez la Lune avec les « dents ſi vous l'aviez entrepris. Il « marque d'abord ſon embarras, & lui fait une propoſition plaiſante. Sans « doute dans l'état glorieux où vous « êtes, c'eſt une choſe très-avantageuſe « que d'avoir l'honneur d'être aimé de « vous : mais à nous autres beaux eſprits, qui ſommes obligez de vous « écrire ſur les bons ſuccès qui vous arrivent, c'en eſt une auſſi bien embaraſſante, que d'avoir à trouver des « paroles qui répondent à vos actions, « & de tems en tems de nouvelles « louanges à vous donner. S'il vous « plaiſoit vous laiſſer battre quelquefois, ou lever ſeulement le ſiége de « devant quelque place, nous pourrions « nous ſauver par la diverſité, & nous « trouverions quelque choſe de beau à «

» vous dire sur l'inconstance de la for-
» tune, & sur l'honneur qu'il y a à
» souffrir courageusement ses disgra-
» ces.

Il lui donne ensuite des conseils sérieux en apparence, & finit par-là sa Lettre. " Mettez s'il vous plaît,
» Monseigneur, quelques bornes à vos
» victoires, quand ce ne seroit que
» pour vous accommoder à la capacité
» de l'esprit des hommes & pour ne pas
» passer plus avant que leur créance
» ne peut aller. Tenez-vous au moins
» pour quelque tems en repos & en sû-
» reté, & permettez que la France qui
» dans ses triomphes est toûjours en al-
» larme pour votre vie, puisse jouir
» quelque mois tranquillement de la
» gloire que vous lui avez acquise.

Tout cela veut dire que ce Prince magnanime n'entreprenoit rien dans la fleur de son âge dont il ne vint à bout par sa conduite & par sa valeur; qu'il faisoit des choses incroyables: & qui tenoient du merveilleux; enfin qu'il ne ménageoit nullement sa personne & qu'il se hazardoit trop dans les occasions périlleuses.

Mais voyez un peu comme nôtre

Auteur loue le Comte d'Avaux sur les Lettres qu'il en recevoit de Munster. " Nous autres favoris d'Apollon, sommes étonnez qu'un homme qui a passé sa vie à faire des Traitez, fasse de si belles Lettres, & voudrions bien que vous autres gens d'affaires, ne vous mêlassiez pas de nôtre mêtier. Et certes, vous devriez, ce me semble, vous contenter de l'honneur d'avoir achevé tant de grandes négociations, & de celui qui vous va venir encore de dèsarmer tous les peuples de l'Europe, sans nous envier cette gloire telle qu'elle vient de l'agencement des paroles, & de l'invention de quelques pensées agréables. Il n'est pas honnête à un personnage aussi grave & aussi important que vous l'êtes, d'être plus éloquent que nous, ni que tandis qu'on vous employe à accorder les Suédois & les Impériaux, & à balancer les interêts de toute la terre, vous songiez à accommoder des consonnes qui se choquent, & à mesurer des périodes. "

Il y a en cela bien de l'enjoûment, dit Philanthe, & un enjoûment spirituel qui a été, ce me semble, in-

connu aux Anciens en matiére de louanges. Ciceron aime fort à rire, mais il ne rit pas quand il loue. Martial qui badine, & qui plaiſante d'ordinaire, eſt ſérieux & grave en louant. L'un & l'autre, repartit Eudoxe, ne laiſſent pas de louer délicatement, car il y a plus d'une eſpece de louanges délicates ; & les ſérieuſes ont leur ſel auſſi-bien que les enjoûées. Par exemple, celle-ci de Ciceron à Céſar : *Vous avez coûtume de n'oublier rien que les injures.* Un de nos Orateurs François, interrompit Philanthe, a dit finement ſur la modeſtie de M. de Turenne : *Il ne tenoit pas à lui qu'on n'oubliât ſes victoires & ſes triomphes* ; & un de nos Poëtes Latins, ſur la bonté avec laquelle le Roi ſe communiqua à ſes Sujets, étant venu à Paris, & dînant à l'Hôtel de Ville : *Le Roi oublia qu'il étoit Roi, & devint preſque bourgeois.*

Obliviſci nihil ſoles, niſi injurias. *Orat. pro Ligario.*

Se Regem oblitus, Rex propè civis erat.

La plûpart des louanges que Martial donne aux Empereurs, reprit Eudoxe, ont de la fineſſe, & ſont très-flatteuſes. Sur ce que Domitien faiſoit ſouvent de grandes largeſſes :

Le peuple ne vous aime pas pour les préſens, lui dit-il ; *mais le peuple aime les préſens pour l'amour de vous.*

Diligeris populo non propter præmia Cæſar ;

Il le conjure de revenir à Rome, en lui diſant que Rome envie aux ennemis de l'Empire Romain le bonheur qu'ils ont de voir l'Empereur, quelques Victoires que ſon éloignement vaille à ſes Sujets ; *Les Barbares*, dit-il, *voyent de près le Maître du monde. A la vérité votre préſence les effraye : mais ils en jouiſſent.*

Propter te populus præmia Cæſar amat. *Lib.* 8.

Terrarum dominum propius videt ille, tuoque Terretur vultu Barbarus, & fruitur. *Lib.* 7.

Ce que dit le même Poëte à Trajan n'eſt guéres moins délicat : *Si les anciens Peres de la République revenoient des Champs Elyſées, Camille le généreux défenſeur de la liberté Romaine feroit gloire de vous ſervir ; Fabrice recevroit l'or que vous lui préſenteriez ; Brutus ſeroit bienaiſe de vous avoir pour chef & pour maître ; le cruel Sylla vous remettroit le commandement entre les mains dès qu'il voudroit s'en défaire ; Pompée & Céſar vous aimeroient, & ſeroient contens d'être hommes privez ; Craſſus vous donneroit tous ſes tréſors ; enfin Caton même embraſſeroit le parti de Céſar.*

Si redeant veteres ingentia nomina, Patres, &c. *Lib.* 11.

Ipſe quoque infernis revocatusDitis ab úbris.

SiCato redatur, Cæſarianus erit.

Je trouve bien de la délicateſſe, dit Philanthe, dans une penſée de Martial ſur le fils de Domitien qui venoit de naître, ou qui n'étoit pas encore né, car l'Epigramme commence ainſi : *Naiſſez, vraie race des Dieux.* Il ſouhaite que l'Empereur lui remette l'Empire après des ſiécles entiers, & que le fils déja vieux gouverne le monde avec ſon pere fort vieux.

Quique regas orbem cum ſeniore ſenex.

Soſpite ſic te ſit natus quoque ſoſpes, & olim. Imperium regat hoc cum ſeniore ſenex. *Triſt. lib. 2,*

Martial a pris cela d'Ovide mot pour mot, repartit Eudoxe, & n'a fait qu'appliquer au fils de Domitien ce qu'Ovide dit de celui d'Auguſte. Le tour eſt aſſeurement délicat, & ces deux vieilleſſes ſont très bien imaginées pour faire régner le fils ſans faire mourir le pere, ni ſans donner même aucune idée de ſa mort.

Un de nos Poëtes, répliqua Philanthe, a trouvé un autre expédient pour couronner l'héritier du plus puiſſant Royaume de la terre avant que la Couronne de ſes Ancêtres vienne à lui.

Prince, dont la valeur par le ciel fut choiſie

Pour abbattre le trône & l'orgueil des Tyrans,
Régnez dès l'âge de quinze ans,
Mais allez régner en Asie.

Les railleries les plus badines de Martial, repartit Eudoxe, n'ont guéres moins de fineſſe que ſes flatteries les plus ſérieuſes : en voici deux ou trois.

Omnes quas habuit Fabiane Lycoris amicas. Suſtulit, uxori fiat amica meæ. *Lib.* 2.

Lycoris l'empoiſonneuſe a fait mourir toutes ſes amies : qu'elle devienne amie de ma femme.

Septima jam Phileros tibi conditur uxor in agro, Plus nulli Phileros quàm tibi reddit ager. *Lib.* 10.

Voilà la ſeptieme femme que tu as enterrée dans ton champ : nul champ n'eſt de meilleur rapport que le tien.

Nubere Paulæ cupit nobis, ego ducere Paulam Nolo, anus eſt. Vellem, ſi magis eſſet anus. *Lib.* 10.

Paul veut m'épouſer, je ne le veux pas : elle eſt vieille. Je le voudrois, ſi elle étoit plus vieille.

Ce qu'Ovide dit au ſujet des amours d'Hercule, repartit Philanthe, me paroît plus fin. Il fait parler Déjanire jalouſe d'Omphale qui ſe revêtoit de la peau du Lion tandis qu'Hercule s'habilloit en femme, & il la fait parler de la ſorte au Dompteur des monſtres : *Quelle honte de voir une perſonne délicate couverte de la peau d'une bête féroce ! Vous vous trompez, ce n'eſt pas-là la dépouille*

Falleris, & neſcis, non ſunt ſpolia iſta leonis :

Sunt tua, tuque feræ victor es, illa tui. *Heroid. ep. 9.*

du Lion, c'eſt la votre. Vous avez vaincu le Lion, mais Omphale vous a vaincu vous-même.

La penſée de Lope de Vegue ſur le même ſujet, dit Eudoxe, eſt bien auſſi fine que celle d'Ovide : elle eſt du moins plus morale.

Si aquien los leones vence,
Vence una muger hermoſa :
O el de flaco ſe averguence
O ella de ſer mas furioſa.

» Si le Vainqueur des lions eſt vaincu
» par une femme qui a de la beauté,
» que l'un ait honte d'être plus foible
» qu'une femme, ou l'autre d'être plus
» furieuſe qu'un lion.

Le Taſſe repartit Philanthe, a bien exprimé ſur la porte du Palais d'Armide le ridicule de ce Héros amoureux :

Miraſi quì frà le Meonie ancelle
Favoleggiar con la conocchia Alcide.
Se l'inferno eſpugnò, reſſe le ſtelle :
Hor torce il fuſo. Amor s'el guarda, e ride.

Le beau ſpectacle qu'Hercule avec la quenouille, parmi les ſuivantes d'Omphale, & filant de la même main dont il avoit ſoûtenu le Ciel,

& dompté l'enfer ! l'Amour le regarde, & s'en rit.

Amor s'el guarda, e ride.

Les Gravûres de la porte du Palais d'Armide repréſentent encore, dit Eudoxe, la bataille navale que gagna Auguſte, & ſurtout la fuite d'Antoine avec celle de Cléopatre.

Ecco faggir la barbara Reina,
E fugge Antonio, e laſciar puo la ſpeme
De l'imperio del mondo ou' egli aſpira.
Non fugge nò, non teme il fier, non teme;
Ma ſegue lei che fugge e ſeco il tire.

Il ne ſe peut rien de mieux penſé : « On voit fuir la Reine d'Egypte : On « voit auſſi Antoine qui fuit, & qui « abandonne l'eſpérance de l'Empire « du monde où il prétend. Mais non : « il ne fuit pas, il ne fait que ſuivre celle « qui fuit & qui l'entraîne après ſoi. „ Qu'il y a de fineſſe dans ce *Non fugge nò, ma ſegue lei che fugge* ! Ce n'eſt pas ſeulement par l'endroit de l'eſprit que cela eſt délicat, c'eſt auſſi par l'endroit du cœur : Car il faut bien qu'à mon tour, continua-t-il

en soûriant, je fasse jouer l'esprit & le cœur.

Pour vous dire donc tout ce que je pense sur la délicatesse ; outre celle des pensées qui sont purement ingénieuses, il y en a une qui vient des sentimens, & où l'affection a plus de part que d'intelligence.

Ovide excelle en ce genre-là, & ses *Héroides* sont pleines de pensées que la passion rend délicates. *Vous haïssez bien à vos dépens*, dit la Reine de Carthage à Enée ; *& votre haine vous coûte cher, si la mort ne vous est rien, pourvû que vous m'abandonniez.*

Exercet pretiosa odia & constantia magna, Si dum me fugias est tibi vile mori. *Heroid. ep. 7.*

Ce qu'écrit Pâris à Héleine sur les trois Déesses de la beauté desquelles il devoit juger, à une délicatesse de sentiment très-exquise. *Elles méritoient toutes trois de gagner leur cause, & j'etois fâché, moi qui étois leur juge, de ce qu'elles ne pouvoient pas toutes les gagner.*

Vincere erant omnes dignæ, judexque verebar. Non omnes causam vincere posse suam. *Heroid. ep. 15.*

Catulle, répliqua Philanthe, ne le céde gueres à Ovide en sentimens délicats. Il dit au sujet de la mort d'un frere qu'il aimoit passionnément : *Je ne vous verrai plus jamais, mon cher*

Nunqam ego te vita

frere, vous qui m'étiez plus cher que la vie ; mais je vous aimerai toûjours. Ce sentiment est fort tendre, repartit Eudoxe, mais il est un peu trop développé, & trop uni pour avoir toute la délicatesse dont nous parlons. Celui qu'un de nos Poëtes donne à Titus au sujet de Bérénice est plus délicat :

Frater amabilior. Aspiciam posthac : at certè semper amabo.

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toûjours la voir pour la premiere fois.

Le sentiment de Catulle même, sur l'injure que fait une personne qu'on aime, quand elle donne lieu à la jalousie par sa conduite & par ses manieres, est encore plus fin. *Une telle injure force d'aimer davantage, & de vouloir moins de bien* ; c'est-à-dire, qu'elle augmente la passion, & qu'elle diminue la bienveillance. Ce qu'il y a d'un peu mystérieux là-dedans y met un air délicat qui n'est point dans le sentiment passionné de ce Poëte sur son frere mort.

Injuria talis Cogat amare magis, sed bene velle minus.

Les sentimens que donne Corneille à Sabine sœur des Curiaces & femme d'un Horace, sont très-beaux,

ſans être ſi myſterieux :

Albe, où j'ai commencé de reſpirer le jour,
Albe, mon cher pays, & mon premier amour,
Lorſqu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte,
Je crains nôtre victoire autant que nôtre perte :
Rome, ſi tu te plains que c'eſt-là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puiſſe haïr.

Ces deux derniers vers, dit Philanthe, ont été autrefois appliquez heureuſement à un Catholique qui changea de religion pour épouſer une huguenote Mais tout le myſtére de la délicateſſe, reprit Eudoxe, ſe rencontre en ce que dit un autre de nos Poëtes Dragmatiques au ſujet de la Sultane qui avoit juré la mort de Bajazet, & qui vouloit lui faire des reproches avant qu'on le fît mourir.

Je connois peu l'amour : mais j'oſe te répondre
Qu'il n'eſt pas condamné, puiſqu'on veut le confondre.

C'eſt le Grand Viſir qui parle ainſi à ſon confident.

Armide, répliqua Philanthe, pour se venger de Renaud qui l'avoit abandonnée, & qu'elle ne pouvoit hair dans le fond du cœur, le poursuit au fort du combat, & lance une fléche contre lui ; mais en même tems elle souhaite que le coup ne porte point.

Lo stral volò ; ma con lo strale un voto
Subito uscì, che vada il colpo à voto.

Le souhait d'Armide, dit Eudoxe, marque bien le caractere d'une personne en qui le ressentiment, la colere, la fureur n'ont pas étouffé toute la tendresse, & me remet en l'esprit un trait de Pline le Jeune : *Votre vie vous est odieuse*, dit-il à Trajan, *si elle n'est jointe avec le salut de la République : vous ne souffrez pas qu'on souhaite rien pour vous, si ce n'est quelque chose d'utile à ceux même qui font des souhaits.* Ce sentiment est tout ensemble bien généreux & bien délicat.

Tibi salus tua invisa est, si non sit cum Reipublicæ salute conjuncta ; nihil pro te pateris optari, nisi expediat optantibus. *Paneg. Trajan.*

Que pensez-vous, dit Philanthe, du sentiment de Tibulle au regard d'une Personne qui lui étoit chere ? *Dans les lieux les plus solitaires & les plus déserts vous êtes pour moi une grande compagnie.*

In solis tu mihi turba locis. *Lib.* 12.

Ce que dit Martial à une illustre Romaine avec laquelle il étoit à la campagne, me paroît plus vif, répondit Eudoxe : *Vous me valez tout Rome vous seule* ?

[1] Romam tu mihi sola facis. *Lib.* 12.

Corneille qui se connoissoit parfaitement en passions délicates, & qui faisoit si bien parler les Romains, continuà-t-il, fait dire à la Veuve de Pompée, sur ce que César voyant la tête sanglante de Pompée même, en parut touché, & se plaignit qu'on eût osé attenter à la vie d'un si grand homme :

O soupirs ! ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre !

Les plaintes de César, repartit Philanthe, n'étoient pas de si bonne foi que celles d'une Tourterelle qu'on a fait parler dans un petit Dialogue en vers. Le Dialogue est entre un Passant & la Tourterelle, il est court, le voici.

LE PASSANT :

Que fais tu dans ce bois, plaintive Tourterelle ?

LA TOURTERELLE:

Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidelle.

LE PASSANT:

Ne crains-tu point que l'Oiseleur Ne te fasse mourir comme elle?

LA TOURTERELLE:

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Il ne se peut rien voir de plus touchant, dit Eudoxe, & c'est à peu près le sentiment que Lucain donne à Corneille dont nous venons de parler: *Il m'est honteux de ne pouvoir mourir après vous de ma douleur seule.* Sisigambis mere de Darius, répliqua Philanthe, mourut effectivement de la mort que Cornélie souhaittoit: car dès qu'elle sçût celle d'Alexandre qui l'avoit traitée toûjours très-honnêtement & comme sa mere, elle se jetta par terre fondant en larmes, & s'arrachant les cheveux; elle ne voulut plus ni voir la lumiere, ni prendre de nourriture; tellement que renonçant ainsi à la vie, elle mourut

Turpe mori post te solo non posse dolore. *Lib.* 9.

enfin. Sur quoi Quinte-Curce dit fort délicatement, ce me semble :

Cùm sustinuisset post Darium vivere ; Alexandro esse superstes erubuit. *Lib.* 10.

Ayant eu la force de vivre après Darius, elle eut honte de survivre à Alexandre.

A ce que je vois, reprit Eudoxe, vous comprenez bien ce que c'est qu'une pensée délicate, & en quoi elle différe d'une pensée sublime, ou purement agréable. Mais croiriez-vous que les pensées qui surprennent, qui enlevent, qui piquent le plus, ou par la délicatesse, ou par la sublimité, ou par le simple agrément, sont en quelque sorte vicieuses si elles ne sont naturelles, comme étoient encore celles de Crassus que nous avons prises pour nôtre modele, & qui n'avoient nulle ombre d'affectation ?

Sententiæ Crassi tam integræ, tam novæ, tam sine pigmentis fucoque puerili. *Cicer. de Orat. lib.* 2.

Je crains toûjours, dit Philanthe, qu'en voulant être naturel, on ne devienne plat & insipide ; ou du moins que la pensée ne perde quelque chose de ce qui la rend vive & piquante. Ce n'est pas mon intention, répondit Eudoxe ; & comme dans le langage une exactitude qui desseche & affoiblit le discours me déplaît fort, ce que j'appelle naturel, ne m'accom-

moderoit pas dans la penſée, ſi elle en étoit platte & languiſſante. Mais cela ſe peut éviter : il y a de la différence entre le plat & le fade. Une ſauce peut être bonne, ſans être pleine de poivre & de ſel ; & un excellent potage de ſanté vaut mieux qu'une biſque pour les perſonnes de bon goût.

Qu'entendez-vous donc, dit Philanthe, par ce que vous appellez naturel en matiere de penſée ? J'entends, repartit Eudoxe, quelque choſe qui n'eſt point recherché, ni tiré de loin ; que la nature du ſujet préſente, & qui naît pour ainſi dire du ſujet même. J'entends je ne ſçais quelle beauté ſimple ſans fard & ſans artifice, telle qu'un Ancien dépeint la vraie éloquence. On diroit qu'une penſée naturelle devroit venir à tout le monde ; on l'avoit, ce ſemble, dans la tête avant que de la lire : elle paroît aiſée à trouver, & ne coûte rien dès qu'on la rencontre ; elle vient moins en quelque façon de l'eſprit de celui qui penſe, que de la choſe dont on parle.

Grandis, & ut ita dicam, pudica oratio, non eſt maculoſa, nec turgida ; ſed naturali pulchritudine exurgit. *Pet. Satyr.*

Optima minimè accerſita & ſimplicibus atque ab ipſa veritate profectis ſimilia. *Quintil. l. 8. Proœm.*

Au reſte par le mot de naturel je

Nihil videatur fic-

tum, nihil sollicitum: omnia potiùs à causâ quàm ab oratore profecta credantur. *Idem. lib.* 4.

n'entends pas ici ce caractere naïf qui est une des sources de l'agrément des pensées. Toute pensée naïve est naturelle ; mais toute pensée naturelle n'est pas naïve, à prendre la naïveté en sa propre signification. Le grand, le sublime n'est point naïf, & ne le peut être : car le naïf emporte de soi-même je ne sçais quoi de petit, ou de moins élevé. Ne m'avez-vous pas dit, interrompit Philanthe, que la simplicité & la grandeur n'étoient pas incompatibles ? Oui, reprit Eudoxe, & je vous le dis encore : mais il y a de la différence entre une certaine simplicité noble & la naïveté toute pure : l'une n'exclut que le faste, l'autre exclut même la grandeur.

Mais pour m'expliquer d'une maniere plus sensible, une pensée naturelle ressemble en quelque façon à une eau vive qui se trouve dans un jardin au lieu d'y être amenée par force, ou à une jeune personne qui a le teint beau sans mettre du blanc ni du rouge. Les Auteurs du siécle d'Auguste ont des pensées de ce caractere, surtout Ciceron, Virgile, & Ovide.

La pensée de Ciceron sur les Colosses de Cerès & de Triptoleme que Verrès ne peut emporter à cause de leur pesanteur, quelque tentation qu'il en eût, vient du sujet, & se présente d'elle-même. *Leur beauté les mit en danger d'être pris, leur grandeur les sauva.* Mais celle qu'il a sur la mort de Crassus est une des plus naturelles qui se puisse voir. D'abord il remarque que Crassus mourut avant tous les troubles de la République, & que ce grand homme ne vit ni la guerre allumée dans l'Italie, ni le bannissement de son gendre, ni l'affliction de sa fille, ni enfin le funeste état de Rome toute défigurée par une suite continuelle de malheurs. Il dit après : *Il me semble que les Dieux ne lui ont pas ôté la vie, mais qu'ils lui ont fait comme un présent de la mort.* La pensée, comme vous voyez, est tirée du fond de la chose : il n'y a rien là qui soit étranger & hors du sujet; il n'y a rien aussi de plat & de fade.

His pulcritudo periculo, ãplitudo saluti fuit. *Lib. 3. in Ver.*

Hi tamen Rempublicã casus consecuti sunt; ut mihi, non erepta L. Crasso à Diis immortalibus vita, sed donata mors esse videatur. *De Orat. lib. 3.*

Est enim vitiosum in sententia, si quid aut alienum aut non acutum aut subinsulsum est. *Cicer. de optimo genere Orat.*

Je vous comprends, dit Philanthe, & je juge selon vos principes que la pensée de Maynard sur la

mort d'un enfant eſt fort naturelle.

On doit regretter ſa mort ;
Mais ſans accuſer le ſort
De cruauté ni d'envie :
Le ſiècle eſt ſi vicieux ,
Paſſant , qu'une courte vie
Eſt une faveur des cieux.

Je juge le même d'une autre penſée du même Auteur ſur un pere affligé de la mort de ſa fille. Le Poëte fait parler le pere au Ciel :

Hâte ma fin que ta rigueur différe ,
Je hais le monde, & n'y prétends plus rien.
Sur mon tombeau ma fille devroit faire
Ce que je fais maintenant ſur le ſien.

Vous en jugez ſainement, repartit Eudoxe, & vous avez ſans doute le même goût pour les ſentimens du pere de Pallas, ce jeune guerrier que Turnus tua de ſa main dans la chaleur du combat. Ils ſont les plus naturels du monde, ſurtout quand il dit que les commencemens d'une valeur naiſſante ont été bien funeſtes; que les Dieux n'ont point écouté les vœux d'un malheureux pere qui ſurvit à ſon fils & qui reſte ſeul

Primitiæ juvenis miſeræ, bellique propinqui
Dura rudimenta; & nulli exau-

après lui contre l'ordre de la nature ; que sa femme étoit heureuse d'être morte auparavant, & de n'avoir point été réservée pour une si grande affliction ; enfin qu'il auroit été bien plus juste qu'Evandre fût demeuré sur la place que Pallas, & qu'on eût rapporté le corps du pere que celui du fils.

Ce que pense Quintilien sur la mort de sa femme & de ses enfans n'est pas à mon gré tout-à-fait si naturel, ni si raisonnable.

Quel pere véritablement pere, me le pourra pardonner, dit-il, *si je puis m'appliquer encore à l'étude ? Et comment un cœur paternel souffrira-t-il que j'aye l'esprit assez libre & la tête assez forte pour cela, ou que je me serve de ma voix à autre chose qu'à accuser les Dieux qui m'ont ravi tout ce qui m'étoit le plus cher, & à prouver par mon exemple qu'il n'y a nulle Providence qui prenne soin des choses du monde ?*

Il jure ensuite par ses malheurs, par sa conscience, par les manes de son fils aîné, qu'il appelle les divinitez de sa douleur : il jure, dis-je, que les talens prodigieux, & les ver-

ditaDeorum Vota precesque meæ: tuque, ô sanctissima conjux,

Felix morte tuâ, neque in hunc servata dolorem, &c. *Æneid. l.* 11.

Quis enim mihi bonus parcs ignoscat, si studere amplius possum, ac non oderit animi mei firmitatem, si quis in me est alius usus vocis quàm ut incusem Deos, superstes omnium meorum ? nullam terras despicere providentiam tester. *L.* 6. *Præn.*

Juro per mala mea, per infelicem conscientiam, per illos manes, nuntia

doloris mei, has me in illo vidisse virtutes ingenii; ut prorsus possit hinc esse tanti fulminis metus. Quod observatum ferè est celerius occidere festinatâ maturitatem, & esse nescio quam quæ spes tâtas decerpat, invidiam; ne videlicet ultra quàm homini datum est, nostra provehantur. *Ibid.*

tus extraordinaires qu'il voyoit en cet enfant, lui avoient fait craindre de le perdre; par la raison qu'on a presque toûjours remarqué que ce qui meurit trop tôt, se passe bien vîte, & qu'il y a je ne sçais quel destin jaloux qui ruine de si grandes espérances: de peur apparemment que les prospéritez de l'homme n'aillent plus loin qu'il n'appartient à la condition humaine. Il y a de l'esprit à tout cela, dit Philanthe. Il y a ce me semble, reprit Eudoxe, plus de raison à ce que Virgile fait dire au pere de Pallas. Quintilien s'en prend aux Dieux, & l'excès de sa douleur le porte à ne croire nulle Providence, au lieu qu'Evandre ne s'en prend qu'à la valeur de son fils, & se contente de se plaindre que les Dieux n'ayent pas exaucé ses prieres.

Agamemnon dans *Iphigenie*, répliqua Philanthe, ne ménage gueres plus les Dieux; & le trouble où le met l'Oracle qui le condamne à immoler lui-même sa fille, lui permet ce semble de dire à Iphigenie: *Montrez, en expirant de qui vous êtes née;*

Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée,

J'avoue, repartit Eudoxe, qu'Agamemnon sur le théatre a droit d'être plus emporté que Quintilien dans son cabinet. J'avoue aussi que Clitemneſtre dans la violence de sa douleur peut dire à Achille pour l'engager à sauver Iphigenie :

Ira-t-elle des Dieux implorant la Juſtice,
Embraſſer leurs autels parez pour ſon ſupplice?
Elle n'a que vous ſeul: vous êtes en ces lieux
Son pere, ſon époux, ſon aſyle, ſes Dieux.

Mais avouez aussi que ce que dit encore Agamemnon dans la néceſſité fatale où le jette l'ordre du Ciel, est tiré du fond de la nature :

Helas, en m'impoſant une loi ſi ſévére,
Grands Dieux, me deviez-vous laiſſer un cœur de pere?

Brutus qui fit mourir ſes enfans rebelles, dit Philanthe, ſe dépouille dans Valére Maxime des ſentimens de pere pour faire la fonction de Conſul. Tite-Live qui penſe toû-

Exuit patrem ut conſulem ageret. *Lib.* 5. *cap.* 8.

jours naturellement, repartit Eudoxe, dit sur la mort des fils de Brutus, que la Fortune voulut que celui qu'on devoit empêcher d'assister à un si tragique spectacle, en fût lui-même l'auteur. Florus qui ne pense pas toûjours comme Tite-Live, répliqua Philanthe, l'imite sur ce sujet; & dit que Brutus, en faisant couper la tête à ses fils, sembla adopter le Peuple en leur place, & devenir le pere de la Patrie.

Qui spectator erat amovendus, eum ipsum, Fortuna exactorem supplicii dedit. *Lib.* 2.

Liberos securi percussit ut planè publicus parens in locum liberorum ad optasse sibi populum videretur. *Lib.* 1. *cap.* 9.

Ce que Voiture écrivit à Madame la Ducheſſe de Longueville sur la mort de Monsieur le Prince son pere, poursuivit Philanthe, me paroît fort naturel : " Qu'il étoit bien juste » qu'une personne aussi céleste qu'elle » s'accommodât aux volontez du Ciel, » & qu'ayant tout reçû de lui, elle » souffrît qu'il lui ôtât quelque chose.

Cela n'est pas seulement naturel, répondit Eudoxe : cela est bien tourné, & a beaucoup de justesse. Mais voici encore deux pensées très-naturelles ; l'une est de Virgile, & l'autre d'Ovide. Virgile dit à l'occasion de deux freres qui se ressembloient parfaitement : *Le pere & la mere ne*

Simillima proles Indiscreta

peuvent presque les distinguer, & leur mépriſe leur eſt agréable. Ovide, en décrivant le ſuperbe Palais du Soleil, dit que les Néréides qui ſont gravées ſur les portes avec les Dieux Marins, n'ont pas toutes le même air ni les mêmes traits de viſage; qu'elles ne les ont pas auſſi tout-à-fait différens, mais qu'elles les ont tels que des ſœurs les doivent avoir.

La penſée de Lope de Vegue ſur la reſſemblance eſt belle & heureuſe, repartit Philanthe: il dit que la nature qui ſe plaît à peindre, n'invente pas toûjours; qu'elle ſe laſſe quelquefois, & ne fait que copier. C'eſt au ſujet d'une Princeſſe Eſpagnole qui s'habilla en homme pour ſuivre Alphonſe Roi de Caſtille dans l'expédition de Jéruſalem, & qui ſe fit paſſer pour le frere de celle qu'elle étoit.

Yva mirando el Rey el roſtro hermoſo
Tan ſemejante à Iſmenia; que à ſa cuenta
El pinſel natural maravilloſo
Canſado alguna vez copia, y no inventa.

Les penſées où la nature entre, dit Eudoxe, ne ſçauroient manquer d'ê-

ſuis, gratuſque parentibus error. *Æneid. l. 10.*

Facies non omnibus una
Nec diverſa tamen, qualem decet eſſe ſororum. *Metamorph. lib. 2.*

tre naturelles, quelques ingénieuſes qu'elles ſoient; & celle de Guarini l'eſt beaucoup: Qu'on ne peut ſe défaire de la honte que la nature a gravée en nous; & que ſi on veut la chaſſer du cœur, elle ſe ſauve au viſage.

Vergogna che'n altrui ſtampò natura
Non ſi può rinegare; che ſe tu tenti
Di cocciarla dal cor, fugge nel volto.

Mais j'ai remarqué pourſuivit-il, que le caractere dont nous parlons ſe rencontre principalement dans les penſées où il y a quelque choſe de conforme aux inclinations de la nature: ainſi comme l'amour de la vie eſt très-naturel, ce qu'Achille répond à Uliſſe dans les enfers, l'eſt auſſi: *J'amerois mieux être villageois & valet de quelque pauvre homme qui auroit de la peine à vivre, que d'avoir ici un empire abſolu ſur tous les morts.* Cette réponſe ſuppoſe ce qu'avoit dit Ulyſſe, après s'être plaint de ſa mauvaiſe fortune, qu'Achille étoit l'homme du monde le plus heureux; que pendant ſa vie les Grecs l'avoient honoré comme un homme divin ou égal aux Dieux; & que

Odyſſ. 11.

maintenant les morts le respectoient comme leur Roi & leur maître.

Nôtre Charles IX. répliqua Philanthe, n'étoit pas du goût d'Achille, lui qui disoit qu'il aimoit mieux mourir Roi que de vivre prisonnier. Il n'étoit pas non plus, dit Eudoxe, du sentiment de Salomon, qui préfére un chien vivant à un lion mort : mais c'est que l'ambition lui avoit un peu gâté le jugement, & qu'elle le faisoit parler. S'il eût consulté la nature, il auroit changé & d'avis & de langage : car pour me servir de la pensée, & même des termes d'un de nos Ecrivains qui l'a bien étudiée. Il n'y a point de Roi mourant qui « ne voulût être le dernier de ses su- « jets ; & il n'y a point de si misérable « esclave qui voulût changer sa fortune « avec celle de ce Roi qui n'auroit plus « qu'un quart d'heure à vivre. «

Melior est canis vivus leone mortuo. *Eccles. cap.* 9.

Quoi qu'il en soit, ajoûta Eudoxe, la pensée d'Homére sur Achille est fort naturelle. Celle de Martial contre les admirateurs & les Idolâtres de l'Antiquité doit l'être dans vos principes, repartit Philanthe : *Vous n'admirez que les Anciens, &*

Miraris veteres Vacerra solos :

Nec laudas nisi mortuos Poëtas.

ne louez que les Poëtes morts. Pardonnez-moi, je vous prie : il n'y a pas tant d'avantage à mourir, pour vouloir vous plaire à ce prix-là. Elle l'est sans doute, reprit Eudoxe, & toutes les autres du même Poëte qui roulent sur le désir de la vie ne le sont pas moins.

Ignoscas, petimus, Vacerra : tanti

Non est, ut placeam tibi, perire. *Lib.* 8.

Si post fata venit gloria, non propero. *Lib.* 5.

Si la gloire ne vient qu'après la mort, je ne me hâte pas d'en acquerir.

Jam vicina jubent nos vivere mausolea :

Cùm doceant ipsos posse perire Deos. *lib.* 5.

Les mausolées que nous voyons auprès de la Ville nous font des leçons pour vivre, en nous apprenant que les Dieux mêmes ne sont pas exempts de la mort. Il entend par ces Dieux, les Empereurs qui vouloient qu'on leur rendît des honneurs divins, & il fait allusion au tombeau d'Auguste.

Non est, crede mihi, sapientis dicere, Vivam: Sera nimis vita est crastina, vive hodie. *Lib.* 1.

Il dit ailleurs : *Croyez-moi, il n'est pas d'un homme sage de dire, Je vis vrai. C'est vivre trop tard que de vivre demain, vivez aujourd'hui.* Il encherit lui-même sur sa pensée, en disant : *C'est vivre trop tard que de vivre aujourd'hui : le plus sage est celui qui a vécu dès hier.* Tout cela est naturel, & ne l'est même que trop à prendre la chose dans le sens & selon la morale de l'Auteur.

Hodie jam vivere, post-vivere post-hume serum est :

Ille sapit, quisquis post-thume vixit heri *Lib.* 2.

Racan a été parmi nous un de ces esprits faciles & heureux en qui le génie supplée au sçavoir, & dont les ouvrages ne sentent ni la contrainte, ni l'étude. Il n'a rien fait que de naturel, & deux strophes d'une Ode adressée à Léonor de Rabutin Comte de Bussy me paroissent excellentes dans ce genre-là.

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hazars
Où la gloire te meine!
Cette mort qui promet un si digne loyer
N'est toûjours que la mort, qu'avecque moins de peine
On trouve en son foyer.
A quoi sert d'élever ces murs audacieux,
Qui de nos vanitez font voir jusques aux cieux,
Les folles entrepriſes?
Maints Châteaux accablez dessous leur propre faix
Enterrent avec eux les noms & les deviſes
De ceux qui les ont faits.

Il me semble, dit Philanthe, que l'expression contribue quelquefois à rendre la pensée plus naturelle & plus simple. Vous avez raison, répliqua Eudoxe, & la perfection du caractere naturel vient d'ordinaire d'une diction pure, & d'un tour aisé. Ce seul Quatrain adressé à une jeune Personne entêtée de son mérite, & qui ne pense point à la mort, peut donner idée de ce que je dis :

Vous avez beau charmer : vous aurez le destin
De ces fleurs si fraîches, si belles
Qui ne durent qu'un matin :
Comme elles, vous plaisez : vous passerez comme elles.

On peut dire en général que quoiqu'il ne s'agisse pas ici de l'élocution, elle ne laisse pas de se mêler souvent à la pensée, & d'en rehausser le prix. Un habit propre & magnifique donne de la grace & de la dignité à une personne bien faite ; & s'il est juste, il fait paroître la taille, quand on l'a fine. Il y a même des termes si attachez aux choses, & si faits pour elles, qu'ils semblent suivre la pensée comme l'ombre suit le corps.

Ut sensibus inhærere videantur, atque ut umbra corpus sequi. *Quintil. lib. 8. Proœm. de vertis.*

L'affectation, poursuivit Eudoxe, est le défaut directement opposé à ce caractere naturel dont nous parlons. C'est, selon Quintilien, dit Philanthe, de tous les vices de l'éloquence le pire, parcequ'on évite les autres, & qu'on recherche celui-là : mais il est tout entier dans l'élocution. N'en déplaise à Quintilien, repartit Eudoxe, ce défaut si spécieux & si beau en apparence n'a pas moins de part dans la pensée que dans le langage, & c'est le sentiment d'un habile homme d'Italie, qui ose donner un démenti à Quintilien sur le dernier article du passage que vous venez de citer. *Questo ultimo*, dit-il, *è falso, peroche l'affettatione consiste anche ne' concetti.* Il le dit après un ancien Rhéteur, qui apporte pour exemple d'affectation dans la pensée, le Centaure qui est à cheval sur lui-même. Mais d'autres exemples le feront encore mieux connoître.

Omnium in eloquentia vitiorum pessimum : nam cætera cùm vitentur, hoc petitur. Est autem totum in elocutione. *Lib.* 8. *cap.* 3.

Proginnasmi Poëtici de Udeno Nisely de Vernio.

Posita autem est mala affectatio in sententia quidem ut qui dixit : Centaurus equitans seipsum. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Virgile dit que le Géant Encélade brûlé des foudres de Jupiter vomit des flammes par les ouvertures de la montagne que les Dieux lui ont mise sur le corps ; & le Guarini dit que ce

Géant lance des feux de colere & d'indignation contre le ciel, ſans qu'on ſçache s'il eſt foudroyé, ou s'il foudroye.

La dove ſotto à la gran mole Etnea
Non ſo sè fulminato ò fulminante,
Vibra il fiero Gigante
Contra'l nemico ciel fiamme diſdegno.

L'un eſt naturel, & l'autre affecté.

A ferro sanguis humanus ſe ulciſcitur. *L.* 34. *c.* 14.

Selon l'Ancien Pline; le ſang humain pour ſe venger du fer qui eſt ſon mortel ennemi, & qui aide à le répandre, y fait venir la rouille. Selon Pline le Jeune, un certain Licinianus, qui de Sénateur devint Profeſſeur de Rhétorique pour avoir de quoi vivre, ſe vengeoit de la Fortune par les harangues qu'il faiſoit contre elle. Il y a de l'affectation dans la penſée du premier : car cette vengeance qu'on attribue au ſang n'eſt point tirée de la nature, & la rouille qui gâte le fer vient autant du ſang des bêtes que du ſang des hommes. La penſée de l'autre eſt naturelle, & la vengeance que prend le Sénateur dégradé a ſon fondement dans la nature, qui porte les hommes malheureux à ſe fâcher contre tout ce qui peut être cauſe de leur diſgrace.

Seque de Fortuna præfationibus vindicat. *Lib.* 4. *ep.* 7.

Je penſois, repartit Philanthe, que Pline le Jeune fût moins naturel que l'Ancien. Il l'eſt quelquefois davantage, répliqua Eudoxe; mais à parler en général, il veut toûjours avoir de l'eſprit: & pour ne rien dire ici du Panégyrique de Trajan, ſes Epitres ſont pleines de traits qui ne me paroiſſent pas aſſès ſimples. Dans la Lettre où il décrit une de ſes maiſons de campagne, après avoir dit que l'air du pays eſt ſi bon, qu'on n'y peut preſque mourir, & qu'à voir la quantité de vieilles gens qui y ſont, vous croiriez en y venant que vous êtes né dans un autre ſiécle; il dit que ſa maiſon, quelque ſerein que ſoit le ciel, reçoit de l'Apennin des vents qui n'ont rien de rude ni de violent, qui ſont fatiguez & rompus du chemin qu'ils ont fait: *Ces vents doux & foibles de laſſitude* n'ont gueres de ſimplicité. Ce grand eſpace qui les fatigue, qui les affoiblit, répliqua Eudoxe, reſſemble à celui que décrit un de nos Poëtes.

Il ſe voit près du Caire une plaine déſerte,
Que d'un ſable mouvant la nature a couverte,

Cumque veneris illo putes alio te ſæculo natum. *Lib.* 5. *ep.* 6.

Accipit ab hoc auras quaſlibet ſereno & placido die; non tamen acres & immodicas, ſed ſpatio ipſo laſſas & infractas. *Ibid.*

Et qui semble un espace applani sous les cieux
Pour le seul exercice ou des vents ou des yeux.

Je trouve plus naturel, dit Eudoxe, ce que j'ai lû dans la description d'une autre maison de campagne, » qu'il y a une vûe d'une si vaste éten- » due du côté de la mer, que les yeux » n'y trouvent point d'autres limites » que leur propre foiblesse, qui ne leur » permet pas de discerner ce qu'ils » voyent au-delà des bornes que la na- » ture leur a prescrites.

Mais je veux vous faire sentir davantage la différence qu'il y a entre une pensée naturelle & une qui ne l'est pas.

Térence, continua-t-il, introduit dans *l'Eunuque* un jeune homme qui cherche par tout une Personne dont la beauté extraordinaire l'avoit frappé; & il lui fait dire : *Elle ne paroît point, & je ne sçais où je pourrai la trouver. Une seule chose me donne de l'espérance, c'est qu'en quelque lieu qu'elle soit, elle ne peut pas être cachée long-tems.* Il n'y a rien de plus naturel que cela : c'est le propre d'u-

Ubi quæram ? ubi investigem ? quem percõter? quam insistam viam? Incertus sũ; una hæc spes est, ubi ubi est, diu celerari non potest. *Act.* 2. *scen.* 8.

ne grande beauté d'attirer les yeux du monde, & de faire de l'éclat.

Le Taſſe eſt affecté en traitant le même ſujet : car ayant dit que la modeſte Sophronie ſe déroboit dans ſa retraite aux regards des hommes, il ajoûte :

Pur guardia eſſer non può che'n tutto celi
Beltà degna ch'appaia e che s'ammiri.
Ne tu il conſenti Amor; ma la riveli.
D'un giovinetto a i cupidi deſiri :
Amor, ch' hor cieco hor Argo : hora ne veli
Di benda gli occhi, hora ce gli apri e giri :

Paſſe de dire qu'il ne peut y avoir de retraite qui cache entiérement une beauté digne de paroître, & d'être admirée. L'affectation n'eſt pas là ; & c'eſt à peu près ce que dit Térence : mais elle eſt dans *l'Amour tantôt aveugle, & tantôt Argus qui ſe couvre tantôt les yeux d'un bandeau, & qui tantôt les ouvre, les tourne, & les jette de tous côtez.*

Si c'eſt-là de l'affectation, dit Philanthe, je crains bien pour des penſées du Bonarelli dans ſa *Filli di Sci-*

ro, ſur des ſujets tout ſemblables. Aminte étant en peine de Célie qui le fuyoit, & qui avoit diſparu, déclare qu'il la ſuivra en quelque lieu du
» monde qu'elle aille. J'aurai le plai-
» ſir, dit-il, de ſuivre vos pas; & je
» reconnoîtrai par où vous aurez paſ-
» ſé, aux fleurs qui ſeront en plus grand
» nombre ſur votre chemin.

Conoſcerollo à i fiori
Ove ſaran più folti.

» J'aurai le plaiſir de reſpirer l'air que
» vous aurez reſpiré vous-même, & je
» le reconnoîtrai à je ne ſçais quelle
» fraîcheur plus douce.

Conoſcerollo à l'aure
Ove ſaran più dolci.

Le même Poëte, au ſujet d'une autre Bergere qui craignoit d'être reconnue, & qui prétendoit ſe cacher, fait dire à un Berger qui lui parle:
» Il ſort de vos yeux je ne ſçais quelle
» lumiére trop vive, qui ne ſe voit point
» ailleurs. A une clarté ſi brillante on
» vous connoîtra bien-tôt, & vous ne
» pourrez jamais demeurer cachée.

Da quegli occhi tuoi, non sò qual luce
Ch'in in altrui non ſi vede
Troppo viva riſplende: à tanto lume

Non potrai ſtar naſcoſa.

Voilà bien des gentilleſſes à quoi Térence n'a point penſé, repartit Eudoxe : mais par malheur ces jolies penſées ſont pleines d'affectation, & je ne m'en étonne pas. Les Poëtes Italiens ne ſont guéres naturels, ils fardent tout ; & le Taſſe par ce ſeul endroit eſt bien audeſſous de Virgile. Quelle différence entre l'adieu de Didon à Enée & celui d'Armide à Renaud ? Ce que penſe & ce que dit la Reine de Carthage eſt une expreſſion de l'amour le plus tendre & le plus violent qui fut jamais ; c'eſt la nature elle même qui la fait parler : au lieu qu'Armide ne penſe & ne dit preſque rien de naturel.

Minuti corruptique ſenſiculi, & extra rem periri. *Quintil. l.* 8. *c.* 5.

Eh quoi, repliqua Philanthe, ne commence-t-elle pas par quelque choſe de bien touchant ? O vous qui « emportez une partie de moi-même, « & qui laiſſez l'autre, ou prenez l'une, « ou rendez l'autre, ou donnez la mort « à toutes les deux ! «

Forſennata gridava. O tu che porte
Teco parte di me, parte ne laſſi ;
O prendi luna, ò rendi l'altra, o morte
Da inſieme ad ambe.

C'eſt juſtement là, dit Eudoxe ; qu'il y a trop d'art. Le cœur s'explique mal d'abord par un jeu d'eſprit, & je dirois volontiers avec un homme de bon goût : *Je n'aime pas un commencement ſi recherché*, ſur tout dans une paſſion violente, où le brillant ne doit avoir nulle part. Du reſte, la ſuite reſſemble au commencement, à une ou deux penſées près, qui ſont aſſez naturelles.

Non me delectavit tam curioſum principium. *Petr.*

Vous n'aimez pas apparemment, repartit Philanthe, l'endroit de *ſcudiero o ſcudo ?* Je ſerai ce qu'il vous plaira, dit Armide en ſe radouciſſant un peu, ou votre Ecuyer, ou votre bouclier, pour vous défendre des coups, aux dépens même de ma vie.

Saro qual più varrai ſcudiero o ſcudo.
Non fia ch'in tuadifeſa io mi riſparmi:
Per queſto ſen, per queſto collo ignudo
Pria che giugano à te, paſſeran l'armi.

Ce jeu de *ſcudiero o ſcudo* eſt une affectation toute pure, repliqua Eudoxe, & dont le Poëte pouvoit ſe paſſer. Si Armide ſe fût contentée de dire, Je vous ſuivrai dans le combat, & vous y rendrai tous les ſervices poſſibles,

possibles, soit en tenant vos armes, & vous menant des chevaux ; soit en parant, ou recevant les coups qu'on vous portera, elle auroit exprimé sa passion, & l'auroit fait naturellement. Mais le Tasse, qui est un si beau génie, tient un peu du caractere des femmes coquettes, qui mettent du fard, quelque belles qu'elles soient ; sans prendre garde que l'artifice gâte en elles la nature, & qu'elles plairoient davantage si elles avoient moins envie de plaire.

Unûquodque genus cùm ornatur castè pudicèque, fit illustrius : cùm fucatur, & prælinitur, fit præstigiosum. Aul. Gell. Noct. Attic. lib. 7. cap. 14.

Ce qui me fâche le plus, ajoûta-t-il, c'est que le Tasse donne quelquefois dans l'affectation lorsque son sujet l'en éloigne. Par exemple, pour dire qu'on ne s'apperçoit pas d'une passion quand elle ne fait que de naître, & que quand on s'en apperçoit elle est déja forte & tout-à-fait maîtresse du cœur ; il dit dans l'*Aminte* que l'amour naissant a les aîles courtes, & ne peut voler ; qu'ainsi l'homme ne s'apperçoit pas de sa naissance, & que quand il s'en apperçoit, l'amour est devenu grand, & a pris son vol.

Amor nascente hà corte l'ale ; a pena

Può tenerle e non le ſpega à volo.
Pur non s'accorge l'huom, quand'egli naſce,
E quando huom ſe n'accorge, è grande e vola.

Pour-moi, j'aime mieux ce que j'ai vû dans un petit Dialogue tout ſimple entre deux Amies, dont l'une ſage & réguliére fait des reproches à l'autre ſur ſa conduite. *A quoi penſez-vous*, lui dit-elle, *de vous laiſſer aller à une paſſion auſſi folle que celle de l'amour? Ne ſçaviez-vous pas ce que ſouffre un cœur qui aime? On n'y penſe pas*, répondit ſon Amie, *quand on commence à aimer; & ſans qu'on le veuille preſque, le cœur ſe trouve pris.*

Cela n'eſt-il pas bien naturel & bien moral?

Au reſte l'affectation qui regarde les penſées vient d'ordinaire de l'excès où on les porte, c'eſt-à-dire, ou de trop de ſublimité, ou de trop d'agrément, ou de trop de délicateſſe, ſuivant les trois genres que nous avons établis: l'un de penſées nobles, grandes, & ſublimes; l'autre de penſées jolies & agréables; & le troiſiéme de penſées fines & délicates: car

Per affectationem decoris corrupta ſententia, cum eo ipſo dedecoretur quo illam voluit Author ornare. Hoc fit aut nimio

si on n'a soin de ménager son esprit selon les régles du bon sens, & de se renfermer dans les bornes de la nature, on outre tout. L'enflure prend la place du grand & du sublime; l'agrément n'est qu'afféterie; & la délicatesse qu'un rafinement tout pur.

tumore, aut nimio cultu. *Diomed. Grammatic. lib.* 1.

Je crains, dit Philanthe, qu'avec toutes vos distinctions vous ne rafiniez un peu vous-même; & je voudrois bien que vous me donnassiez des exemples de cette enflure, de cette afféterie, & de ce rafinement, pour voir si vous ne poussez point les choses trop loin. Il me sera aisé de vous contenter là-dessus, repartit Eudoxe: car en lisant les Auteurs, j'ai remarqué diverses pensées qui sont vicieuses dans ces trois genres, & qui ne pêchent quelquefois que par trop d'esprit.

Ils en étoient-là, lorsqu'on vint avertir Eudoxe qu'une compagnie entroit: c'étoit trois beaux Esprits de son voisinage, grands parleurs, & grands rieurs: du nombre de ces honnêtes fâcheux qui troublent toutes les societez agréables, & qui sont d'autant plus incommodes, qu'ils ne

croyent pas l'être. Comme on n'a pas à la campagne les facilitez qu'on a à la ville pour se précautionner contre ces sortes de gens, Eudoxe fut obligé de les recevoir, & de les souffrir. On dîna, on joua après le dîner, on se promena ensuite jusqu'au soir; car la visite fut très-longue, & la nuit seule chassa les trois importuns.

Aussitôt qu'ils furent partis, Philanthe, qui ne croit pas qu'on puisse jamais avoir trop d'esprit, & qui avoit impatience de sçavoir comment une pensée peut être vicieuse par-là, pria son ami de s'expliquer un peu là-dessus: mais Eudoxe étoit si fatigué de la compagnie qui venoit de les quitter, qu'il n'eut pas la force de dire un mot. Il demanda quartier à Philanthe, & remit la conversation au lendemain.

LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

TROISIEME DIALOGUE.

LE jour qui suivit la visite des fâcheux fut un des plus beaux jours de l'automne. Jamais le soleil ne parut si brillant, ni le ciel si pur : l'air étoit doux, & la chaleur si tempérée, qu'on pouvoit se promener à toutes les heures sans nulle incommodité.

Dès le matin Eudoxe craignit une

perſécution ſemblable à celle de la journée précédente : tellement que pour ſe ſauver des importuns qui pourroient venir, il propoſa à Philanthe de faire une promenade hors de la maiſon. Ayant mangé de bonne heure, ils ſortirent enſemble du côté de la prairie qui conduit à une riviere dont les bords ſont très-agréables.

A peine eurent-ils gagné un certain endroit écarté où régne un profond ſilence, & qui a tous les charmes de la ſolitude, que Philanthe dit à ſon Ami : Nous voici en ſûreté, & apparemment nous ne ſerons pas aujourd'hui interrompus. Je n'en voudrois pas jurer, repliqua Eudoxe : il n'y a point de lieu inacceſſible aux fâcheux, & le malheur veut ſouvent qu'on les rencontre, lorſqu'on les fuit. Du moins, ajoûta-t-il, juſqu'à ce qu'ils nous ayent détertez, nous pourrons nous entretenir quelque tems ſur le ſujet que nous quittâmes hier. Je vous diſois, ſi je m'en ſouviens, qu'en voulant avoir trop d'eſprit, on penſe mal quelquefois, & qu'une penſée eſt vicieuſe dans le genre noble, quand on la porte à un

excès de grandeur ; qu'elle l'eſt dans le genre agréable, quand on lui donne plus d'agrément qu'il ne faut ; & dans le genre délicat, lorſqu'on pouſſe la délicateſſe juſqu'à une vaine ſubtilité.

Ces affectations différentes ſont, ſelon un ſçavant Critique, des efforts que l'eſprit fait audeſſus de ſa matiere, & audeſſus de ſes forces. Mais vous voulez des exemples, & je veux bien vous en donner pour me faire entendre. Le cahier que j'ai apporté avec moi nous fournira des penſées outrées de toutes les eſpeces & de toutes les façons.

Conatus ſupra vires & ſupra rem. *Jul. Scalig. Poët. lib. 3. cap. 27.*

Pour commencer par le ſublime, Gracian que vous connoiſſez, & qui eſt un des beaux eſprits de l'Eſpagne, ne ſe contente pas de dire dans ſon *Héroe*, qu'un grand cœur eſt un cœur géant, *un coraçon gigante* : il traite celui d'Alexandre d'Archicœur, dans un coin duquel tout ce monde étoit ſi à l'aiſe, qu'il y reſtoit de la place pour ſix autres: *Grande fue el de Alexandro y el archicoraçon, pues cupo en un rincon del todo eſte mundo holgadamente, dexando lugar para otros*

seis. Avez-vous rien vû de plus recherché & de plus enflé !

A la vérité, dit Philanthe, la pensée est un peu hardie, & même un peu fanfaronne ; mais elle marque bien un grand cœur que le monde entier ne pouvoit remplir. Croyez-moi, reprit Eudoxe, cela est énorme, & ne sied point bien ; ou plûtôt cela est petit à force d'être grand, si j'ose parler de la sorte ; & l'Auteur du *Héros* fait comme ce Timée, qui, au rapport de Longin, tomboit dans de grandes puérilitez, en voulant toûjours produire des pensées nouvelles & surprenantes. Celle de Voiture sur la bonté que Mademoiselle de Bourbon & Madame la Princesse avoient pour lui, est plus réguliére & plus judicieuse avec l'adoucissement qu'il y met. La voici dans Voiture même que je porte toûjours sur moi comme vous sçavez : Il me semble que ce n'est pas assés d'un cœur pour Madame sa mere & pour elle, & que quand l'une y a pris sa part, il y en reste trop peu pour l'autre.

Tumor & omne quod studio fit indecorum est. Dionys. Halicar. de orat. Antiq.

Longin. sect. 3.

Gracian, repartit Philanthe, n'est pas le seul qui a passé un peu les bor-

Satis sit hactenus vicisse Alexandro

nes au sujet du Conquérant de l'Asie. Ces Déclamateurs Latins dont Sénéque le pere rapporte les sentimens dans la délibération que fait Alexandre pour sçavoir s'il doit pousser ses conquêtes au-delà de l'Ocean, ne sont guéres moins outrez que l'est l'Auteur Espagnol. Les uns disent qu'Alexandre se doit contenter d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de luire ; qu'il est tems qu'Alexandre cesse de vaincre où le monde cesse d'être, & le soleil d'éclairer : les autres, que la fortune met à ses victoires les mêmes limites que la nature met au monde ; qu'Alexandre est grand pour le monde, & que le monde est petit pour Alexandre ; qu'il n'y a rien au-delà d'Alexandre non plus qu'au-delà de l'Ocean.

quâ mundo lucere satis est.

Tempus est Alexándrum cum orbe & cum sole desinere.

Eumdem fortuna victoriæ tuæ quem natura finem fecit.

Alexander orbi magnus est ; Alexandro orbis angustus est.

Non magis quicquam ultra Alexándrum novimus quàm ultra Oceanum. *Suasor.* 1.

Ces pensées, repartit Eudoxe, ne justifient pas celle que je vous ai dite d'abord : elles sont elles-mêmes non seulement fausses, mais excessives, & hors des régles d'une grandeur juste, à la réserve peut-être d'une seule, que *le monde étoit petit pour Alexandre.* Car enfin l'ambition est insatiable, & le magnanime a toû-

jours le cœur élevé audessus de sa fortune. Quand Alexandre auroit conquis effectivement toute la terre, ce n'auroit pas été assez pour une ame comme la sienne. C'est aussi ce qui a fait dire qu'un monde ne suffisoit pas à ce jeune Conquérant ; qu'il ne respiroit pas à l'aise dans une enceinte si étroite, & qu'il y étoit comme étouffé ; que rien ne pouvoit ni l'arrêter, ni l'assouvir.

Unus Pellæo juveni non sufficit orbis. Æstuat infelix angusto limite mundi. *Juvenal. Satyr.* 10.

Victorieux du monde, il en demande un autre ;
Il en veut un plus riche & plus grand que le nôtre ;
Et n'ayant plus à vaincre en ce vaste horison,
Il sent que l'Univers n'est plus que sa prison.

Ou pour le dire en moins de paroles & plus vivement :

Maitre du Monde entier, s'y trouvoit trop serré.

Les conquêtes des Romains n'ont pas moins donné lieu au sublime outré que celles du Vainqueur des Perses. Un Poëte Grec dit hardiment :

Antholog. l. 1. *Jupiter fermez les portes de l'Olimpe, & défendez bien la citadelle des*

Dieux. Les armes de Rome ont subjugué la mer & la terre : il n'y a que le ciel où elles n'ont point encore été. Mais ce que dit un Poëte Latin à Auguſte par la bouche d'Apollon, au ſujet de la bataille d'Actium, eſt plus raiſonnable : *Rendez vous maître de la mer, vous l'êtes déja de la terre.*

Vinci mari, jam terra tua eſt. *Propert. lib. 4.*

Ce qu'un de nos Poëtes dramatiques fait dire à Xiphares fils de Mithridate, eſt noble ſans être faſtueux.

Tout reconnut mon pere, & ſes heureux vaiſſeaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux.

Car pour vous faire mieux ſentir le défaut d'une penſée qui eſt vicieuſe en beau, il eſt bon de vous en dire quelques unes en paſſant qui ſoient régulieres & correctes dans le même genre.

Il eſt naturel aux Eſpagnols, dit Philanthe, d'avoir de hautes idées des ſuccès de leur nation, & des avantages de leur Monarchie. Lope de Vegue dans un de ſes Poëmes intitulé, *Jéruſalem conquiſtada* ; ce n'eſt pas la premiere conquête de Jéruſalem faite par Godefroy de Boüillon, c'eſt la ſeconde faite par Richard Roi

d'Angleterre contre Saladin, qui avoit repris Jérusalem sur Guy de Lusignan, que la mort de Boudouin V. en avoit rendu le possesseur & le maître. Lope donc qui composa ce Poëme Epique en l'honneur de sa nation, dont les principaux accompagnérent Alphonse Roi de Castille, & gendre de Richard dans une expédition si glorieuse, dit de la nation Espagnole :

Es una fiera gente la de España,
Que quando à pechòs una empresa toma,
Los tiemble el mar, la muerte los estraña.
Diga Numancia, que je cuesta à Roma.

Je ne m'étonne pas, repartit Eudoxe, qu'un Poëte d'Espagne dise que c'est une fiére nation que la sienne, & que quand les Espagnols se mettent en tête quelque grande entrepriſe, la mer tremble devant eux, la mort les fuit, & que Numance qui coûta si cher à Rome en peut dire des nouvelles. Les Castillans sont un peu extrêmes, sur tout quand ils parlent d'eux.

Un autre bel Esprit de ce pays-là, repliqua Philanthe, parle ainsi à Philippe II. dans des vers Latins. *Alexandre a vaincu les Perses, mais il s'est arrêté là : à peine ce fils de Jupiter a-t-il vû les Indes. On dit que Rome la Capitale du monde a réduit l'Angleterre sous son empire : mais César n'a pas passé plus avant. Vous avez porté vos armes plus loin que l'un & l'autre n'a porté les siennes. O grand Prince, nulle maison n'est plus illustre que la votre! le soleil luit toûjours sur vos Etats, soit qu'il se leve, ou qu'il se couche. Pour trouver un lieu qui serve de frontiére à votre Empire, il faut que la terre & la mer s'étendent au delà des bornes que la nature leur a prescrites.*

Ut sit in orbe locus, metas ubi figere possis; Terra suos fines augeat, unda suos. *Falcon.*

Cela seroit beau, reprit Eudoxe, si cela l'étoit un peu moins. Il y a bien de la différence entre une taille avantageuse, & une statue gigantesque; l'une fait un bel homme, & l'autre ne fait qu'un monstre. Mais pour vous dire mon sentiment sur toute la piéce, les premiéres pensées qui mettent Philippe II. au dessus d'Alexandre & de César en matiere

Quod turgidum gran ditatem ipsam superare gestit. *Long. Sect. 2.*

de conquêtes, ſont les moins hardies. Ce n'eſt pas que j'aime à faire marcher Alexandre & Céſar après les autres Conquerans, & que je ne ſois tout-à-fait du goût d'un fort honnête homme, qui fit un ſi joli Madrigal au ſujet de je ne ſçais quels vers compoſez à l'honneur de LOUIS le Grand, & qui ne put ſouffrir qu'on méprisât Alexandre pour relever la valeur Françoiſe dans le paſſage du Rhin; qu'on le méprisât, dis-je, juſqu'à dire que les actions de nôtre invincible Monarque effaçoient entiérement la mémoire du Conquérant de l'Aſie. Les premiers vers du Madrigal m'ont échapé, en voici la fin. C'eſt au Roi que le Poëte parle:

A ces lâches flateurs ne te laiſſe ſurprendre,
Le paſſage du Rhin, & tout ce que tu fais,
Nous font croire aujourd'hui ce qu'on dit d'Alexandre.

Cependant comme les conquêtes des Eſpagnols ont été en effet plus loin que celles d'Alexandre & de Céſar, je pardonne au Poëte ce qu'il dit d'abord. Je lui paſſe même la penſée où

le soleil entre : car enfin les Panégyristes des Rois Catholiques disent que le soleil ne se couche point pour eux, & que ce Prince des astres leur paye à chaque moment quelque tribut de sa lumiére, comme s'il étoit leur vassal. Mais de dire que pour trouver les limites de leur Monarchie, il faut que la mer & la terre s'etendent au-delà des leurs, c'est ce qui me paroît excessif & bien Espagnol. J'aime beaucoup mieux, ajoûta-t-il, la pensée d'un Académicien François, dans le compliment qu'il fit au Roi de la part de l'Académie au retour de la Campagne de Valenciennes : *La France n'a plus besoin, Sire, que vous étendiez ses limites ; sa véritable grandeur est d'avoir un si grand Maître.*

Apparemment, dit Philanthe, deux vers latins du même Espagnol sur la Pompe funebre de Charles-Quint ne vous plairoient pas : le sens néanmoins en est magnifique, & on ne peut guéres imaginer rien de plus grand. *Mettez pour tombeau le monde, pour chapelle ardente le ciel, pour torches les étoilles, pour larmes les mers.*

Pro tumulo ponas orbem pro tegmine cœlú, Sydera pro facibus, pro lacrymis maria.

C'eſt juſtement, dit Eudoxe, la penſée de Saint Gelais dans l'Epitaphe d'une Dame de la Cour de François I.

O Voyageurs, ce marbre fut choiſi,
Pour publier la grande extorſion
De mort qui prit Helene de Boiſſy,
Dont ici giſt la moindre portion!
Car ſi elle eût eu à la proportion
De ſes valeurs, un juſte monument,
Toute la terre elle eut entiérement
Pour ſon cercueil; & la grand'mer patente
Ne fut que pleurs; & le clair firmament
Lui eût ſervi d'une chapelle ardente.

Elle ſe nommoit Madame de Traves, dit Philanthe, & Marot fit auſſi ſon Epitaphe.

Ne ſçai où giſt Helene en qui beauté giſoit:
Mais ici giſt Helene où bonté reluiſoit:
Et qui la grand'beauté de l'autre eût bien ternie
Par les graces & dons dont elle étoit garnie.

La penſée de Marot, répliqua Eudoxe, eſt plus naturelle & plus juſte

que celle de Saint Gelais où l'enflure régne dans toute son étendue, pour ne point parler de l'Espagnol qui a volé le François, selon toutes les apparences; mais qui ne lui a pas dérobé grand chose.

Si vous condamnez la pensée de Saint Gelais, dit Philanthe, vous avez bien la mine de n'approuver pas celle de je ne sçais quel Poëte Latin moderne, sur ce que Pompée fut privé des honneurs de la sépulture.

La terre que vous avez vaincue, étoit un tombeau indigne de vous, votre corps ne devoit être couvert que du ciel. Ce Poëte a fort imité Lucain & son Traducteur, repartit Eudoxe. Que ne disent-ils point l'un & l'autre là-dessus? *Le ciel couvre les cendres de celui qui n'a point d'urne: toute la terre, tout l'Empire Romain tient lieu de tombeau à Pompée.*

Indignum tellus fuerat tibi victa, sepulcrum: Non decuit cœlo te nisi, Magne, tegi.

Cœlo tegitur qui non habet urnâ. *Lucan. lib. 7.*

La traduction n'affoiblit pas la pensée; & Brébeuf rencherit, ce semble sur Lucain, en disant que Pompée

Ou n'a point de sépulcre, ou gist dans l'Univers:
Tout ce qu'a mis son bras sous le pouvoir de Rome,

Situs est qua terra extrema refuso
Pendet in Oceano; Romanum nomen & omne Imperium, Magno est tumuli modus. *Idem lib. 8.*

Eſt à peine un cercueil digne d'un ſi grand homme.

Ces penſées ont un éclat qui frappe d'abord ; & ſemblent même convaincantes à la premiere vûe : car c'eſt quelque choſe de plus noble en apparence d'être couvert du ciel que d'un marbre, & d'avoir le monde entier pour tombeau, qu'un petit eſpace de terre : mais ce n'eſt au fond qu'une nobleſſe chimérique. Car enfin le véritable honneur de la ſépulture vient de l'amour & de l'eſtime de nos parens ou de nos amis qui nous dreſſent un monument, dont le ſeul uſage eſt de couvrir des cadavres, & de renfermer des cendres, pour les garantir des injures de l'air, & de la cruauté des animaux ; ce que ne fait pas le ciel, qui eſt deſtiné à tout autre miniſtére, & qui couvre également les corps des hommes & des bêtes ſans les préſerver de rien.

Ajoûtons, continua Eudoxe, à l'Auteur & au Traducteur de la Pharſale, un Hiſtorien qui a traité le même ſujet. *Telle fut la fin de Pompée après trois Conſulats, & autant de Triomphes, ou plûtôt après avoir*

Hic poſt tres Conſulatus & totidem Triumphos domi-

dompté l'Univers ; la Fortune s'accordant si peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ses victoires, lui manqua pour sa sépulture. Mais avouons en même tems que tout cela a plus de faste que de grandeur ; & que si ces pensées étoient venues à Virgile, ou à Tite-Live, ils les auroient rejettées comme des imaginations monstrueuses. Je ne sçais même si Tacite s'en seroit accommodé : mais je sçais bien que ce qu'il fait dire à Bojocalus dans ses Annales, & à Galgacus dans la vie d'Agricola, est plus raisonnable & plus beau. L'un dit, en refusant des terres que les Romains lui offroient : *Nous ne pouvons manquer de terre où nous vivions & où nous mourions.* L'autre jaloux de la liberté de l'Angleterre, & ennemi déclaré de la puissance Romaine, parle ainsi à ceux de sa nation : *Ces voleurs du monde cherchent les mers les plus reculées, dès que la terre manque à leurs pillages. Si l'ennemi est riche, ils sont avares ; s'il est pauvre, ils sont ambitieux. L'Orient ni l'Occident ne pourroient*

tumque terrarum orbem, vitæ fuit exitus ; in tantum in illo viro à se discordante fortuna, ut cui modò ad victoriam terra defuerat, deesset ad sepulturam. *Vellei Paterc. lib. 2.*

Deesse nobis terra in qua moriamur, non potest. *Annal. lib. 13.*

Raptores orbis postquam cuncta vastantibus defuere terræ & mare scrutantur. Si locuples hostis est, a-

vari; si pauper, ambitiosi: quos non oriens, nonoccidens satiaverit; soli omnium opes atque inopiam pari affectu cupiscunt. Auferre, trucidare, rapere, falsis nominibus Imperium; atque ubi solitudinem faciunt pacem appellant. *In vit. Agric.*

pas les assouvir : de tous les conquérans, ils sont les seuls qui s'attachent avec une passion égale aux richesses & à la pauvreté. Piller, massacrer, prendre par force, c'est ce qu'ils appellent faussement l'Autorité Souveraine ; & où ils détruisent tout, à les entendre parler, ils donnent la paix.

Vous m'avouerez, poursuivit Eudoxe, que ces pensées-là valent un peu mieux que celles de la Pompe funebre de Charles-Quint. Que direz-vous donc, répliqua Philanthe, d'un Sonnet Italien qui fut fait à la mort de Philippe IV. Roi d'Espagne, & qui commence par crier à l'aide, comme si le monde ne pouvoit plus le soûtenir, & que le ciel fût sur le point de tomber ?

Aita o cieli ! or che vacilla il mondo
Tremate o mondi ! or che cadente è il cielo.

Je dirai, repartit Eudoxe, que l'imagination ne peut pas s'élever plus haut, & que Pegase a emporté le Poëte dans les espaces imaginaires. La fin dit Philanthe, rectifie en quelque façon le commencement.

Restò l'Alcide à s'ostener il mondo

Passi l'Atlante à dominar il cielo.

Philippe IV. est l'Atlas qui va régner dans le ciel, & Charles II. qui lui succéde, est l'Hercule qui demeure sur la terre, pour porter le faix du monde. Dites, répliqua Eudoxe, que la fin répond au commencement; & souvenez-vous que c'est un défaut, non seulement d'être grand dans les petites choses, mais d'être trop grand dans les grandes. Nous l'avons dit, & on ne sçauroit trop le répéter : la véritable grandeur doit avoir de justes mesures; tout ce qui excéde est hors des régles de la perfection; & il n'est jamais permis de s'enfler, pas même quand les sujets que l'on traite sont élevez & pompeux : tant il est aisé de tomber du grand dans la bagatelle; ainsi que remarque Longin, qui nomme ces sortes de pensées vaines & fastueuses, les réveries de Jupiter.

Res omnes accommodatè efferendæ sunt; parvæ quidem exiliter, magnæ autèm magnificè. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

In nugas quandoque facillimè quæ grandia sùt, evadunt. Quid enim hæc aliud dixerimus, quàm Jovis insomnia? *Sect.* 7.

Martial n'est pas du sentiment de Longin, dit Philanthe. Il s'enfle d'ordinaire dans les grands sujets, & pour moi je vous avoue que son enflure n'a rien qui me choque. Vous admirez sans doute sa pensée sur la

maison de Domitien, reprit Eudoxe : *Ce Palais est aussi grand que le ciel, mais plus petit que le Maître qui l'habite.* Eh pourquoi non, repartit Philanthe ? Peut-on donner une plus haute idée d'un Palais superbe, & d'un auguste Monarque ? Il seroit bon, repliqua Eudoxe, d'en donner une idée convenable, & de n'outrer rien. Vous admirez encore, si je ne me trompe, poursuivit-il, ce que dit le même Poëte à Domitien & à Jupiter dans une même Epigramme : *Differez, je vous prie César, le plus que vous pourrez, d'aller prendre place à la table de Jupiter; ou venez ici vous-même Jupiter, si vous êtes pressé d'avoir un tel convive que César.* Mais n'est-ce pas traiter un peu cavaliérement le Maître des Dieux, que de lui parler de la sorte, ajoûta Eudoxe ? N'est-ce pas élever trop Domitien que de faire descendre ainsi Jupiter ?

Par domus est cœlo, sed minor est Domino. *Lib.* 8.

Esse velis oro Jerus cõviva Tonantis; Aut tu si properas Jupiter, ipse veni. *Lib.* 8.

C'est une flatterie, dit Philanthe. Je l'avoue, repartit Eudoxe ; mais c'est une flatterie qui blesse la Religion & le bon sens tout ensemble. Martial ne devoit pas flatter son

Prince aux dépens de celui que les Payens reconnoiſſoient pour le Pere de la race humaine, pour le Souverain des Rois de la terre, qui avoit foudroyé les Géans, & qui faiſoit tout trembler d'un clin d'œil : en un mot, il ne devoit pas ſe moquer de Jupiter ; comme il fait encore ailleurs, quand il dit que Jupiter n'a pas dans toutes ſes finances de quoi payer l'Empereur.

Nam tibi quod ſolvat non habet arca Jovis. *Lib.* 8.

Horace qui a le ſens droit, garde toûjours les bienſéances que la raiſon & la Religion demande. Pour flatter Auguſte, il ſe contente de dire, en parlant à Jupiter : *Les deſtins vous ont chargé du ſoin de Céſar*, & il fait ſeulement ce ſouhait : *Que Céſar tienne la premiére place après vous dans le gouvernement de l'Univers*. Ces penſées ménagent la Divinité de Jupiter en relevant la grandeur d'Auguſte, & ce ſont-là des tempéramens qu'un eſprit juſte ſçait prendre dans le genre ſublime. Martial ne connoît guéres ces tempéramens ; & quand il ſe jette dans la flatterie, il met Domitien audeſſus, ou du moins à côté de Jupiter ;

Tibi cura magni Cæſaris fatis data : tu ſecundo Cæſare regnes. *Horat. Carm. lib.* 1. *Od.* 12.

Unde nil maius generatur ipſo,

Nec viget quicquam simile aut secundum. *Ibid.*

fort éloigné en cela d'Horace, qui ne donne à Jupiter ni de supérieur ni d'égal.

Que dis-je, continua Eudoxe? Horace est si religieux, & si sensé quand il loue, qu'il n'égale pas même les hommes aux Dieux pris en général, sans une raison tirée de la part des Dieux. Je m'explique: quand il dit que Diomede est égal aux Dieux en courage, il ajoûte que c'est par le secours d'une Déesse, & ainsi il fait honneur à Pallas de la valeur divine qu'il attribue à un homme.

Quis Martem tunica tectum adamantina, Digne scripserit; aut pulvere Troico? Nigrum Merionem, aut ope Palladis. Tydiden superis parem? *Horat. Carm. lib. 1. Od. 2.*

Je tombe d'accord, dit Philanthe, que Martial n'y fait pas tant de façon, & qu'il a peu d'égards pour les Dieux, mais ce n'est pas le seul des Auteurs Payens qui en use de la sorte. Lucain, sans parler des autres, est celui peutêtre qui garde le moins de mesures. Dans la Pharsale, non seulement Caton le dispute aux Dieux; mais Pompée brave leur puissance en mourant; mais Marius leur pardonne sa disgrace: c'est d'un côté les compter pour rien, & de l'autre les traiter comme des coupables.

Sunt tamen, ô Superi, felix, nullique potestas.

Hoc auferre Deo. *Lucan. l. 8.*

Solatia fati Carthago, Mariusque tulit, pariterque jacentes Ignovere Deis. *Lib. 2.*

Les

Les irrégularitez de Lucain, dit Eudoxe, n'autoriſent pas celles de Martial : ce ſont l'un & l'autre de beaux eſprits qui ſe perdent quelquefois en prenant l'eſſort, & qui ne reſſemblent point à Sapho, cette ſpirituelle & ſçavante fille qui méritat parmi les Grecs le nom de dixiéme Muſe. Elle n'eut pas plûtôt écrit d'un très-vaillant homme qu'il étoit pareil au Dieu Mars, qu'elle en eut honte, & ſe corrigeat ſur le champ : car jugeant bien que la choſe étoit impoſſible, elle mit que ce guerrier étoit le plus brave de tous les hommes.

Sapho me paroît en cela bien ſcrupuleuſe, dit Philanthe. Je le confeſſe, repartit Eudoxe ; & j'avoue qu'Homére n'a pas la conſcience ſi délicate, lui qui tranche net, que Mérion étoit pareil au Dieu Mars : mais c'eſt ſa coûtume de donner aux hommes les vertus des Dieux, & aux Dieux les vices des hommes ; & je ne crois pas que ce ſoit-là ſon plus bel endroit.

Malherbe a bien enchéri ſur Homére, dit Philanthe, en appellant Henri IV.

Plus Mars que Mars de la Trace.

Un Poëte, répliqua Eudoxe, qui a une autre religion qu'Homére, ne regarde Mars que comme un Héros que les fables ont fait le Dieu de la guerre, & peut ſans ſcrupule non ſeulement lui égaler, mais lui préferer un Monarque victorieux qui étoit un prodige de valeur. *Le plus Mars* de Malherbe ne dit pas davantage que le *moins Hercule*, qu'il employe à l'honneur du même Prince ſur l'heureux ſuccès du voyage de Sedan.

Si tes labeurs, d'où la France
A tiré ſa délivrance,
Sont écrits avecque foi :
Qui ſera ſi ridicule,
Qui ne confeſſe qu'Hercule
Fût moins Hercule que toi ?

On peut, comme a fait le Taſſe, comparer un Prince infidele aſſis dans ſon trône au milieu de ſon armée, & revêtu d'une majeſté terrible, tel qu'étoit le Soudan d'Egypte ; on peut, dis-je, le comparer avec la figure de Jupiter qui lance la foudre :

Appelle force ô Fidia in tal ſembiante.

Giove formò, mà Giove all'hor tonante.

La comparaiſon eſt noble, & n'eſt point outrée : car ce n'eſt qu'avec la ſtatue & la repréſentation de Jupiter foudroyant, que l'on compare le Soudan d'Egypte. Il n'y auroit pas non plus grand mal, en parlant poëtiquement d'un Prince Chrétien redoutable par ſa puiſſance & par ſa valeur, tel qu'eſt nôtre grand Monarque, de le comparer à Jupiter même & à tous les Dieux, comme on l'a fait dans les derniers vers d'un Rondeau fort ſpirituel :

Lorſqu'à la main il a le cimeterre ;
C'eſt Jupiter qui lance le tonnerre.
Pauvre Hollande, appaiſez ſon courroux :
Il vaut mieux voir tous les Dieux contre vous,
Que le Roi ſeul.

Mais ces exemples, continua Eudoxe, ne juſtifient pas les Payens qui oppoſent l'Empereur à Jupiter, & qui égalent les hommes au maître des Dieux. Si on s'eſt moqué de celui qui appella Xerxès, le Jupiter des Perſes ; que doit-on dire de ceux *Longin. ſect. 2.*

qui dégradent Jupiter, en lui donnant un supérieur ou un égal ?

C'est la flatterie, dit Philanthe, qui a introduit ces pensées. Oui, reprit Eudoxe : à mesure que la liberté diminua parmi les Romains, & que les Césars devinrent plus maîtres, la générosité & le bon sens s'altérerent ; la flatterie devint plus lâche & moins raisonnable. Sous le régne d'Auguste, où la liberté n'étoit pas encore opprimée, on se contenta de partager l'Empire du monde entre Jupiter & César : mais sous le régne de Domitien, où l'esprit de servitude avoit étouffé ce qui restoit des sentimens de la République, on mit César au dessus de Jupiter. Que si dans le Paganisme, pour revenir à ce que je vous disois tout à l'heure d'Horace & de Sapho, ceux qui pensoient juste, n'osoient égaler absolument les hommes aux Dieux ; jusques-là que Pline le Jeune se reprend lui-même d'avoir dit qu'un Pilote qui entre dans le Port malgré la tempête approche des Dieux de la mer : sera-t-il permis dans nôtre Religion, pour flatter un grand Ministre d'E-

Divisum Imperium cum Jove Cæsar habet.

Lib. 9. Ep. 26.

it, de lui ôter toutes les foibleſſes umaines, & d'en faire preſque un Dieu ? C'eſt pourtant ce que fit autrefois un aſſès fameux Ecrivain, en édiant un livre au Cardinal de Richelieu, & en lui diſant " qu'il avoit ôté aux paſſions le trouble qu'elles " voient tiré du péché ; qu'il les avoit " levées à la condition des vertus ; " qu'il les avoit réduites à la néceſſité " le prendre la loy de la raiſon, & de " e ſe plus élever que par ſon com- " nandement ; qu'il n'étoit touché que " des mauvais événemens qui pourroient " oucher les Anges, s'ils étoient mor- " els ; qu'on devoit remercier le Ciel " de l'avoir fait homme & non pas An- " ge, puiſqu'il devoit employer ſi no- " blement les foibleſſes de nôtre natu- " re ; qu'en traitant avec l'Ange de " l'état, il apprenoit de lui à connoî- " tre les intentions des hommes & les " mouvemens de leurs cœurs ; enfin " qu'il imitoit dans le gouvernement " de la France la conduite de Dieu " dans le monde. "

A la vérité, quand le Cardinal fut mort, l'Auteur ſupprima toutes ces louanges dans une ſeconde édi-

tion, & dédia même son livre à Jesus-Christ, comme pour désavouer publiquement des pensées flatteuses qui avoient quelque chose d'excessif & même de peu religieux. La flatterie, dit Philanthe, n'a jamais peut être élevé personne plus haut; & je me souviens d'avoir lû une autre Epitre dédicatoire où on disoit à ce grand Ministre : *Qui a jamais vû votre visage sans être saisi de ces douces craintes qui faisoient frémir les Prophetes, lorsque Dieu leur communiquoit quelque visible rayon de sa gloire? Mais comme celui qu'ils n'osoient approcher dans les buissons ardens & dans le bruit des tonnerres, venoit quelquefois à eux sous la fraîcheur d'un Zéphire; aussi la douceur de votre auguste visage dissipe en même tems, & change en rosées ces petites vapeurs qui en couvrent la majesté.*

C'est en sa faveur, répliqua Eudoxe, que Balzac a épuisé toutes les hyperboles de sa rhétorique. Je vous renvoye là-dessus à Phyllarque, & je me contente de vous dire en général que le sublime outré est comme naturel à Narcisse. Mais sçavez-vous

bien, repartit Philanthe, un peu en colére, que votre Voiture eſt quelquefois ampoullé lui-même, & que ſa premiere Lettre a beaucoup de ce ſublime qui ne vous plaît pas? Elle eſt écrite à Balzac. Philanthe prit le livre, & lût ce qui ſuit.

De tant de belles choſes que vous « avez dites à mon avantage, tout ce « que j'en puis croire pour me flatter, « c'eſt que la fortune m'ait donné quel- « que part en vos ſonges; encore je ne « ſçais ſi les réveries d'une ame ſi rele- « vée que la votre ne ſont pas trop ſé- « rieuſes & trop raiſonnables pour deſ- « cendre juſqu'à moi; & je m'eſtime- « rai trop favorablement traité de vous, « ſi vous avez ſeulement ſongé que « vous m'aimiez. Car de m'imaginer « que vous m'ayez gardé quelque place « parmi ces grandes penſées qui ſont « occupées à cette heure à faire les par- « tages de la gloire, & à donner des « recompenſes à toutes les vertus du « monde, j'ai trop bonne opinion de « votre eſprit pour m'en perſuader « cette baſſeſſe, & je ne voudrois pas « que vos ennemis euſſent cela à vous « reprocher. «

» Je n'ai rien vû de vous depuis vo-
» tre départ, qui ne m'ait semblé au-
» dessus de ce que vous avez jamais
» fait, & par ces derniers ouvrages
» vous avez gagné l'honneur d'avoir
» surmonté celui qui a passé tous les
» autres.

» Tous ceux qui sont jaloux de l'hon-
» neur de ce Royaume ne s'informent
» pas plus de ce que fait Monsieur le
» Maréchal de Crequy, que de ce que
» vous faites ; & nous avons plus de
» deux Généraux d'armée qui ne font
» pas tant de bruit avec trente mille
» hommes, que vous en faites dans
» votre solitude.

» Si nous avions en usage cette loy
» qui permettoit de bannir les plus
» puissans en autorité ou en réputation,
» je crois que l'envie publique se dé-
» chargeroit sur votre tête, & que M.
» le Cardinal de Richelieu ne courroit
» pas tant de fortune que vous.

Tout cela n'est-il pas extrême, poursuivit Philanthe ? & si vous estimez de telles pensées, devez-vous mépriser celles de Balzac ? Il y a long-tems, reprit Eudoxe, que j'ai fait réfléxion sur cette Lettre de Voi-

ture, & que j'y ai apperçû un caractere particulier qui ne se trouve point dans les autres. Je demeure d'accord avec vous que l'enflure y régne par tout : mais souffrez que je vous dise franchement ce que je pense là-dessus. Voiture affecta ce stile, si je ne me trompe, ou pour faire sa cour à Balzac en l'imitant, ou pour se moquer de lui en le contrefaisant ; & ce qui me fait pancher davantage du côté de la moquerie, c'est que l'esprit de la Lettre est railleur, que Balzac étoit devenu jaloux de Voiture, & qu'ils n'étoient pas dans le fond trop bien ensemble.

Quoiqu'il en soit, Voiture ne pense point comme Balzac, lorsqu'il parle selon son génie ; & dans les endroits même où il s'éleve le plus, on ne le perd point de vûe. Quoi, vous n'appellez pas du sublime outré, pour me servir de vos termes, répliqua Philanthe, ce qu'il dit au Duc d'Anguien sur la prise de Dunkerque ? L'éloquence, qui des plus petites choses en sçait faire de grandes, ne peut avec tous ses enchantemens égaler la hauteur de celles que vous faites ; &

» ce que dans les autres elle appelle hy-
» perbole, n'eſt qu'une façon de parler
» bien froide pour exprimer ce que
» l'on penſe de vous.

Tam hyperbole virtus, cùm res ipſa de qua loquendum eſt naturalem modum exceſſit. Cõceditur enim plus dicere; quia dici quantum eſt non poteſt, meliuſque ultra quàm citra ſtat oratio. *Quintil. lib. 8. cap. 6.*

C'eſt en des occaſions comme celle-là, repartit Eudoxe, où ſelon Quintilien, l'hyperbole la plus hardie eſt une perfection du diſcours, bien loin d'en être un défaut; je veux dire quand la choſe dont il s'agit paſſe en quelque ſorte les limites de la vertu naturelle, telle qu'étoit la victoire d'un jeune Prince qui venoit de prendre Dunkerque contre toutes les apparences humaines, & qui faiſoit tous les jours des actions de valeur preſque incroyables: car alors il eſt permis de dire plus qu'il ne faut, parcequ'on ne peut dire autant qu'il faut; & il vaut mieux aller un peu au de-là des bornes de la vérité, que de demeurer en de-ça. Auſſi Iſocrate ayant à décrire l'expédition que fit Xercès contre les Grecs, quand il paſſa dans la Grece avec une armée ſur terre compoſée d'un million d'hommes, & une autre ſur mer de douze cens galéres, dit fort à propos: *Quel Orateur voudroit en parler avec*

excès, qui n'en dit moins que ce qui en a été ?

Si Balzac n'usoit d'hyperboles qu'en ces sortes de rencontres, poursuivit Eudoxe, je n'aurois rien à dire sur toutes ses exagérations, & son sublime vaudroit peutêtre celui de Voiture. Mais en verité l'un est bien different de l'autre ; & pour peu qu'on y prenne garde, Balzac prend le haut ton jusques dans les petites choses ; au lieu que Voiture ne s'éleve que dans des grandes, & ne s'y éleve jamais trop, parce qu'il le fait toûjours selon les régles de l'art, ou plûtôt selon celles du bon sens. Vous avez beau dire, répliqua Philanthe ; Voiture tient un peu du caractére de Lysias, qui au jugement de Denys d'Halicarnasse, tout naturel & tout simple qu'il étoit, s'enfloit quelquefois : semblable à ces riviéres, qui ayant un cours réglé, & des eaux fort pures, ne laissent pas de se déborder en de certains tems.

Simplex esse mavult quàm cum aliquo periculo sublimis, nec tam artificium ostendit quàm naturalem veritatem. De Orator. Antiq.

Mais Voiture, reprit Eudoxe, n'a rien de ces esprits hyperboliques dont les pensées deviennent froides par l'excès de l'hiperbole ; tel qu'étoit

Æquo sublimior & magnificentior in pane-

gyricis. *Judic. de Isocrat.* Ex super latione sententiæ, & ex eo quod fieri nequit, frigiditas nata est. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

celui qui en parlant de la roche que le Cyclope lança contre le navire d'Ulysse, disoit que les chévres y paissoient.

Malherbe du moins, répliqua Philanthe, qui vous semble & si sensé & si juste, ne l'est pas toûjours. Il est ampoullé en de certaines rencontres; ou pour m'exprimer plus figurément, ce fleuve égal & paisible dans sa course, devient tout-à-coup un torrent impétueux qui fait du fracas, & qui tombe dans des précipices. Ne compare-t-il pas les pleurs de la Reine mere, après la mort d'Henry le Grand, au débordement de la Seine?

L'image de ses pleurs, dont la source féconde
Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris,
C'est la Seine en fureur qui déborde son onde
Sur les quais de Paris.

Mais ce qu'il dit de la pénitence de saint Pierre est encore plus violent.

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent:
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent;

Et ſes pleurs qui tantôt deſcendoient mollement,
Reſſemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant & noyant les voiſines campagnes,
Veut que tout l'Univers ne ſoit qu'un élément.

Ce n'eſt pas par ces endroits là, repartit Eudoxe, que j'eſtime, & que j'admire Malherbe : il y ſort viſiblement de ſon caractére, & je ne l'y reconnois pas. Cependant, répondit Philanthe, on peut pouſſer le ſublime plus loin en vers qu'en proſe, & un poëme admet des penſées hardies qui ne conviendroient pas à une piéce d'éloquence. Il eſt vrai, répliqua Eudoxe ; mais cette hardieſſe poëtique doit avoir ſes bornes, & le merveilleux même de l'Epopée devient ridicule dès qu'il n'eſt par vraiſemblable.

Je ne crois pas, dit Philanthe, que les petits ouvrages de poëſie ſoient aſſujétis aux régles rigoureuſes des poëmes Epiques. Dès que ces petits ouvrages, repartit Eudoxe, ſont graves & ſérieux, ils doivent

être auſſi exacts que les grands poëmes, pour ce qui regarde les penſées. L'hyperbole & l'exagération qui ne ſont pas dans les régles, en doivent être bannies; & pour moi je n'eſtime guéres plus l'Epigramme d'un de nos Poëtes ſur les nouveaux bâtimens du Louvre, que celle de Martial ſur la maiſon de Domitien :

Quand je vois ce Palais que tout le monde admire ;
Loin de l'admirer, je ſoupire
De le voir ainſi limité.
Quoi, preſcrire à mon Prince un lieu qui le reſſerre !
Une ſi grande Majeſté
A trop peu de toute la terre.

Néanmoins, interrompit Philanthe, la plûpart des Inſcriptions que les beaux Eſprits ont faites pour le Louvre, ſont à peu près de ce caractére. L'une dit : *Jupiter ne s'eſt jamais vû à Rome un tel Palais : & Rome n'a jamais adoré un tel Jupiter.* L'autre : *Que nos Neveux étonnez de la magnificence de cet Edifice, ceſſent d'admirer : c'étoit le Palais du Soleil.* Il y en a de moins faſtueuſes & de moins brillantes, dit Eudoxe, qui

Nec tales Romæ vidit ſibi Jupiter ædes :
Nec talem coluit Roma ſuperba Jovem.
Attoniti tantæ molis novitateNepotes,

ne laissent pas d'avoir beaucoup de noblesse. En voici une qui sent tout-à-fait l'antiquité, & qui semble être du siécle d'Auguste : *Ouvrez vos portes aux peuples, Louvre superbe ; il n'est point de maison plus digne de l'Empire du monde.* J'en sçais encore une autre qui me paroît belle : *Cent villes prises font voir ce que* LOUIS *peut dans la guerre ; une seule maison montre ce qu'il peut dans la paix.*

Mirari cessent ; Regia Solis erat.

Pande fores populis sublimis Lupara non est. Terrarum imperio dignior ulla domus.

Quid valeat bello Lodoix centum oppida monstrant.

Monstrat quid valeat pace, vel una domus.

Tout cela me fait souvenir du Cavalier Bernin, dit Philanthe : il fut appellé en France pour le dessein du Louvre, & il fit le Buste du Roi en marbre. Ce Buste lui attira l'applaudissement de toute la Cour, & donna lieu à un Poëte d'Italie de faire des vers sur le piédestal qui n'étoit pas encore fait.

Entrò Bernino in un pensier' profondo,
Per far al Regio busto un' bel' sostegno :
E disse, non trovandone alcun degno ;
Piccola base à un' tal' Monarca è il mondo.

A quoi le Bernin répondit lui-même :

Mei mi sovenne quel' pensier' profondo,

Per far' di Ré si grande appoggio degno ;
Van sarrebbe il pensier', che di sostegno
Non è mestier', à chi sostiene il mondo.
Nous voilà retombez dans le sublime vicieux, repartit Eudoxe ; car qu'y a-t-il de moins grand & de moins solide que de dire, qu'un monde entier est une trop petite base pour un tel Monarque ; ou que celui qui soutient le monde, n'a pas besoin de soutien ?

Ce n'est pas tout, reprit Philanthe, au sujet de la Statue équestre du Roi que le Cavalier Bernin fit à Rome, & qui est aujourd'hui à Versailles ; on a fait un Dialogue entre le Capitole & le Bernin. Le premier se plaint de ce qu'ayant toûjours été le lieu des Triomphes, on destine ailleurs ce nouveau Triomphateur. Le Bernin répond, qu'où est LOUIS le Grand, là est le Capitole.

E' vero che il tuo luogo è quello de' Trionfanti :
Ma dove è il LUIGI *è il Campidoglio.*

Vous m'avouerez qu'il y a là une véritable grandeur auſſi bien qu'à ce qu'on a dit autrefois, qu'où étoit le grand Camille, là étoit Rome : & à ce que dit un de nos Poëtes, en faiſant parler un Romain :

Rome n'eſt plus dans Rome ; elle eſt toute où je ſuis.

Je vous avoue franchement que je ne m'accommode pas de ces idées ſi pompeuſes ; & ſix vers François qu'un des plus illuſtres Prélats du Royaume a mis ſous le buſte du Roi dans ſon Palais Epiſcopal, me plaiſent bien davantage :

Ce Héros, la terreur, l'amour de l'Univers,
Avoit des ennemis en cent climats divers :
Leurs efforts n'ont ſervi qu'à le combler de gloire ;
Son nom les fit trembler, ſon bras les a défaits ;
Enfin las d'entaſſer victoire ſur victoire,
Maître de leurs deſtins, il leur donne la paix.

Je ſçais après tout bon gré aux beaux eſprits étrangers de dire des choſes

un peu exceſſives, en parlant de nôtre incomparable Monarque, c'eſt ſigne qu'ils en ont une haute idée, & je pardonne à un Poëte Italien moderne qui a fait le Panégyrique de LOUIS le Grand, d'avoir dit que les Provinces entiéres, & les Citadelles imprenables n'ont coûté au Roi qu'une réflexion de ſon eſprit, & un éclair de ſes armes :

Bellicoſe Provincie, e Rocche horrende
Già de più prodi inciampo,
Un' raggio ſol' coſtaro
De la mente regal, de l'armi un lampo.

Qu'à peine il penſe à tant de diverſes & de hautes entrepriſes, que la victoire vient auſſi vîte que va ſa penſée :

A varie ed alte impreſe appena intende,
Che all' or veloce al' paro.
Dell' Eroico penſier, vien la vittoria

Que ſes penſées font le ſort des nations, & que les deſtins dépendent de lui :

Son deſtin' delle genti i ſuoi penſieri
Da lui pendono i fati :

Qu'avec le seul bruit de son nom, il sçait foudroyer, & que ses résolutions font plus d'effet à la guerre que les armes des autres Princes.

Egli sà fulminar solo col' tuono ;
Più vince il suo voler, che l'altrui guèrra :

Qu'à la honte de la Gréce qui a tenté inutilement de percer l'Istme de Corinthe, LOUIS a joint les deux mers, comme si c'étoit un effet de son pouvoir & de sa sageſſe de rendre la symetrie du monde plus parfaite, & que Dieu qui voyoit de quelle utilité seroit la jonction des mers, ne l'eût pas voulu faire lui-même, pour en réserver toute la gloire à un si grand Prince.

Ecco in seno alla Francia or' son costretti
Con l'onde pellegrine
Abboccarsi il Tireno, e l'Oceano.
La Grecia vantatrice il picciol tratto
Tanto cavar del' suo Corinto in vano ;
Omai LUIGI *hà tratto*
Mare à mar più lontano
Quasi sua forza, e suo saper profondo
Sia migliorar' la simmetria del mondo.
A te LUIGI *hà'l Creator serbato.*

Je pardonne, dis-je, toutes ces penſées à un homme de de-là les monts, mais je ne ſçais ſi je les pardonnerois à un François ; car nôtre eſprit eſt d'une autre trempe que celui des Italiens, & nous n'aimons aujourd'hui que la véritable grandeur. Cependant, répliqua Philanthe, nos meilleurs Poëtes ont ſur le Roi même des penſées qui me ſemblent aſſez Italiennes, comme celle-ci qui a rapport au paſſage du Rhin.

De tant de coups affreux la tempête orageuſe
Tient un tems ſur les eaux la fortune douteuſe :
Mais LOUIS *d'un regard ſçait bientôt la fixer ;*
Le deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.

Ces deux derniers vers ſont pour le moins auſſi hardis que ceux du Panégyrique Italien. Ils ne ſont point fanfarons, repartit Eudoxe ; ils ne ſont que forts, & ils ont une vraie nobleſſe qui les autoriſe. Le Poëte ne dit pas que les deſtins en général dépendent du Roi : il ne parle que du deſtin de la guerre. Comme le ſyſtême de ſa penſée eſt tout poëti-

que, il a droit de mettre la Fortune en jeu ; & comme la préſence d'un Prince auſſi magnanime que le nôtre rend les ſoldats invincibles, il a pu dire poëtiquement :

Mais LOUIS *d'un regard ſçait bientôt la fixer ;*
Le deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.

C'eſt comme s'il diſoit : Dès que LOUIS paroît on eſt aſſûré de la victoire. Y a-t-il quelque choſe d'outré, & toute l'Europe n'a-t-elle pas été témoin d'une vérité ſi ſurprenante ?

Mais, répliqua Philanthe, ne trouvez-vous rien d'outré dans un autre endroit où le Poëte, après avoir dit par une eſpece d'entouſiaſme,

O que le Ciel ſoigneux de nôtre poëſie,
Grand Roi, ne nous fiſt-il plus voiſins de l'Aſie ?
Bientôt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à miliers,

ajoûte ſur le même ton :

Quel plaiſir de te ſuivre aux rives de Scamandre,

D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre ,
De juger ſi les Grecs qui briſerent ſes tours ,
Firent plus en dix ans que LOUIS *en dix jours ?*

Ce dernier vers me paroît bien fort pour ne rien dire de pis. La penſée eſt forte , repartit Eudoxe, mais elle eſt raiſonnable ; car cela ne ſe dit pas affirmativement , comme en deux autres vers preſque ſemblables d'un autre Poëte :

Et ton bras en dix jours a plus fait à nos yeux ,
Que la Fable en dix ans n'a fait faire à ſes Dieux.

Après tout , répliqua Philanthe , la penſée n'eſt peut-être pas ſi forte que vous vous imaginez. Car enfin ces Dieux qui ſont bleſſez & défaits dans l'Iliade , ne valent guéres plus que des Héros. Vous dites vrai , reprit Eudoxe , & je trouve que Longin a raiſon de dire qu'Homére s'eſt efforcé autant qu'il a pu de faire des Dieux de ces hommes qui furent au ſiége de Troye ; & qu'au contraire des Dieux mêmes il en fait des hom-

mes, jusqu'à leur donner des passions foibles & basses dont les grands hommes sont exempts : témoin le combat où Pluton tremble, & se croit perdu, & dont voici un endroit que le Traducteur de Longin a rendu admirablement.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Stix la rive désolée,
Ne découvre aux vivans cet empire odieux
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.

Un Ecrivain Portugais, en parlant d'une forteresse du Japon, répliqua Philanthe, dit que le fossé en est si profond, qu'il semble qu'on peut par là aller faire la guerre aux Démons jusques dans l'enfer. *Que parece se abria para ir fazer guerra a os De-*

monios no inferno. C'eſt parler hardîment pour un Hiſtorien, repartit Eudoxe, & c'eſt tout ce qu'on pourroit fouffrir à un Poëte tel que celui qui dit qu'à force de creuſer bien avant dans la terre pour en tirer le marbre & le jaſpe, on fait eſperer aux ombres des enfers de voir la clarté du Ciel.

Jam montibus hauſtis Antra gemunt, & dum varios lapis invenit uſus, Inferni manes cœlum ſperare jubentur. *Petr.*

Lucain qui eſt plus Hiſtorien que Poëte, dit Philanthe, a une penſée ſur les malheurs de la guerre de Pharſale qui me ſemble bien généreuſe, mais qui vous paroîtra ſans doute trop hardie, la voici : *Si les deſtins n'ont point trouvé d'autre expédient pour mettre un jour Neron ſur le trône ; ſi le Ciel coûte cher aux Dieux & que Jupiter n'ait été paiſible poſſeſſeur de ſon Empire qu'après la guerre des Géans : Puiſſances celeſtes nous ne nous plaignons plus de rien, les crimes les plus énormes plaiſent à ce prix.* La penſée de Pline le Jeune ſur un ſujet tout pareil ne me choque pas tant, répondit Eudoxe. Vous ſçavez que les ſoldats qui tuérent les meurtriers de Domitien aſſiégérent Nerva dans ſon Palais. Le Panégyriſte

Jam nihil, ô Superi, querimur ; ſcelera ipſa nefaſque, Hac mercede placent. *Lib.* 1.

ſte de Trajan dit là deſſus : *A la vérité ce fut-là une grande honte pour le ſiécle ; & la République reçût en cette rencontre une grande playe. Le Maître & le pere du Monde eſt aſſiégé, pris, enfermé ; & on ôte au Prince ce qu'il y a de plus doux dans l'Empire, la liberté de tout faire ſans nulle contrainte. Si cependant il n'y avoit que cette ſeule voye pour vous faire régner, il ne s'en faut rien que je ne diſe hautement, qu'il falloit acheter à ce prix un ſi grand bonheur.*

Si tamen hæc ſola erat ratio quæ te publicæ ſalutis gubernaculis admoveret, propè eſt ut exclamem, tanti fuiſſe. *Paneg. Trajan.*

La penſée du moins ne bleſſe point les bonnes mœurs comme celle de Lucain, & ce qu'elle a d'un peu outré eſt adouci par *il ne s'en faut rien que je ne diſe*. Mais j'aime encore mieux ce que Corneille fait dire au vieil Horace, après que le dernier de ſes fils eut tué les trois Curiaces, dont la ſœur étoit ſa belle-fille, & dont l'un devoit être ſon gendre :

Rome triomphe d'Albe, & c'eſt aſſez pour nous :
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.

La nobleſſe, le ſublime eſt là ſans enflure, ajoûta Eudoxe, & Longin

lui-même seroit content de Corneille. Que si selon ce grand Maître du sublime c'est un défaut dans la Tragédie, qui est naturellement pompeuse & magnifique, que de s'enfler mal-à-propos, à plus forte raison doit-on éviter l'enflure dans les discours ordinaires : & de là vient qu'un certain Gorgias fut raillé pour avoir appellé les vautours des sépulcres animez. Je ne vois pas, répliqua Philanthe, qu'il y ait là de quoi railler ; Hermogene qui trouve que l'Auteur de cette pensée est digne des sépulcres dont il parle, mérite à mon gré qu'on le raille un peu lui-même.

Effectivement, repartit Eudoxe, la pensée n'est pas si ridicule, & selon le Traducteur de Longin elle ne seroit pas condamnable dans les vers. Valére-Maxime parlant d'Artemise qui bût les cendres de Mausole son mari, l'a bien appellée un tombeau vivant ; & un galant homme de ce siécle, encore plus illustre par sa valeur & par sa vertu que par ses ouvrages, pour bâtir un Mausolée à la Reine-mere Anne d'Autriche, dressa une Piramide de cœurs enflammez

Quid de illo inclyto tumulo loquare, cùm ipsa Mausoli vivũ ac spirans sepulcrum fieri concupierit? *Valer. Max. lib. 4. cap. 6.*

avec ces mots Eſpagnols, *Aſſi ſepultada no es muerta* ; & ces vers François :

Paſſant ne cherche point dans ce mortel ſéjour
Anne de l'Univers & la gloire & l'amour
Sous le funeſte enclos d'une tombe relante :
Elle eſt dans tous les cœurs encore après ſa mort,
Et malgré l'injuſtice & la rigueur du ſort,
Dans ces vivans tombeaux cette Reine eſt vivante.

J'ai peine à croire, pourſuivit Eudoxe, que Longin eût condamné *ces vivans tombeaux* dans ce ſens-là. Croyez-vous, repartit Philanthe, qu'il eût approuvé un endroit des Triomphes de Louis le Juſte.

Ces Rois qui par tant de ſtructures
Qui menacent encore le Ciel de leurs mazures,
Oſerent allier par un barbare orgueil,
La pompe avec la mort, le luxe avec le deuil.
Auſſi le tems a fait ſur ces maſſes hautaines

D'illuſtres châtimens des vanitez humaines.
Ces tombeaux ſont tombez, & ces ſuperbes Rois
Sous leur chute ſont morts une ſeconde fois.

Ces penſées ſont nobles, & exprimées noblement, repartit Eudoxe, aux *tombeaux tombez* près, qui me ſemble un petit jeu ridicule. Juvénal a bien mieux dit que les ſépulcres ont leurs deſtinées, & périſſent comme les hommes; & Auſone après lui, que la mort n'épargne pas même les marbres. Pour la derniere penſée, *ſont morts une ſeconde fois*, elle eſt apparemment tirée de Boéce, quand il ſoutient que la réputation des Romains les plus fameux ſera éteinte un jour entiérement, & qu'alors ces grands hommes mourront une ſeconde fois.

Quando quidem data ſunt ipſis quoque fata ſepulcris. *Satyr.* 10.

Mors etiam ſaxis marmoribuſque venit. *Auſon.*

Quod ſi putatis longiùs vitam trahi Mortalis aura nominis; Cum ſera vobis rapiet hoc etiam dies, Jam vos ſecunda mors manet.

Le même Poëte François, reprit Philanthe, dit ailleurs, en parlant des ſuperbes bâtimens d'Egypte ruinez où étoient les ſtatues d'Abel & de Caïn :

Là le frere innocent & le frere aſſaſſin
Egalement caſſez ont une égale fin :

Le tems qu'aucun respect, qu'aucun devoir ne bride,
A fait de tous les deux un second homicide.

J'aime mieux, repartit eudoxe, la *seconde vie* d'un enfant sauvé du naufrage sur le corps de son pere mort, que le *second homicide* des deux freres. La pensée est tirée d'une Epigramme greque qui a été appliquée heureusement à la Conception immaculée de la sainte Vierge, & traduite en nôtre langue le plus poliment du monde. Ecoutez la traduction, c'est l'enfant qui parle:

Les Dieux touchez de mon naufrage,
Ayant vû perir mon vaisseau,
M'en présenterent un nouveau
Pour me reconduire au rivage.
Il ne me paroissoit sur les flots
Ni navire ni matelots;
Il ne me restoit plus d'espoir dans ma misére,
Lorsqu'après mille vains efforts,
J'apperçus près de moi flotter des membres morts.
Helas, c'étoit mon pere!
Je le connus, je l'embrassai,

Et sur lui jusqu'au port heureusement poußé,
Des ondes & des vents j'évitai la furie.
Que ce pere doit m'être cher,
Qui m'a deux fois donné la vie,
Une fois sur la terre, & l'autre sur la mer!

J'ai dû je ne sçais où, dit Philanthe, que Cornélie mettant dans la terre les cendres de Pompée qui tenoient auprès d'elle la place de son mari même, il lui sembla qu'elle le perdoit tout de nouveau, & qu'elle étoit veuve pour la seconde fois. Toutes ces pensées peuvent avoir un très-bon sens, répondit Eudoxe; du moins ne sont-elles pas guindées comme celles de Lucain, qui va d'ordinaire au de-là du but. J'avoue qu'en s'élevant, il est aisé de s'élever trop, & qu'on a de la peine à s'arrêter où il faut, comme fait Ciceron, qui au rapport de Quintilien ne prend jamais un vol trop haut; ou comme fait Virgile, qui est sage jusques dans son enthousiasme, & fort éloigné de ceux dont parle Longin, qui au milieu de la fureur divine dont ils pen-

Non supra modum elatus Tullius. *Lib.* 12. *c.* 18.

Cùm videantur sibi ceu divino correpti & incitati fu-

sent être quelquefois épris, badinent, & font les enfans. Un de nos Poëtes qui a la plus belle imagination du monde, & qui seroit un Poëte accompli s'il pouvoit modérer son feu, s'emporte trop en quelques rencontres. Jugez en par un seul exemple :

rore, non bacchantur, sed nugantur pueriliter. Sect. 1.

Le Chevalier Chrétien, pour aller à la gloire,
A plus d'une carrière, & plus d'une victoire :
En tombant il s'éleve, il triomphe en mourant ;
Et prisonnier vainqueur, couronné de sa chaîne,
Il garde à sa vertu la dignité de Reine.

C'est le Poëte, répliqua Philanthe, qui dans un autre endroit de son Poëme fait dire au Soudan d'Egypte:

Ces vains & foibles noms d'amis & de parens
Sont du droit des petits, & non du droit des grands.
Un Roi dans sa couronne a toute sa famille :
Son Etat est son fils, sa grandeur est sa fille ;
Et de ses interêts bornant sa parenté,

Tout seul il est sa race & sa postérité.
Cela s'apelle pousser une pensée noble à l'extrémité, reprit Eudoxe, & il n'est pas nécessaire que je vous fasse faire réflexion sur ces deux vers :

Son Etat est son fils, sa grandeur est sa fille.
Tout seul il est sa race & sa postérité.

Non plus que sur celui-ci :

Il garde à sa vertu la dignité de Reine.

Vous y en faites assez de vous-même, & vous êtes, je crois convaincu qu'en matiere de pensées, il y a un sublime outré & frivole. Mais je ne le suis pas, repartit Philanthe, que l'agréable puisse être vicieux dans l'agrément même, & qu'en beauté ce soit un défaut que l'excès. Je vas si je ne me trompe, vous en convaincre, reprit Eudoxe, & je le vas faire par les exemples qui persuadent mieux que tous les raisonnemens.

Les premieres pensées qui me viennent là-dessus, sont de *la Métamorphose des yeux de Philis changez en Astres*; vous connoissez ce petit ouvrage. C'est un chef-d'œuvre d'esprit, dit Philanthe, & j'en suis char-

mé toutes les fois que je le lis. J'en ai été charmé comme vous, reprit Eudoxe ; mais j'en suis bien revenu, & je n'y admire plus guéres que l'affectation. Le commencement que je trouvois si joli me paroît fade & ridicule :

Beaux ennemis du jour dont les feuillages sombres
Conservent le repos, le silence & les ombres.

Que ces *beaux ennemis du jour* ont peu de véritable beauté, & qu'il sied mal de briller d'abord ! Mais que ce qui suit pour exprimer la hauteur des chênes d'une forêt ancienne me déplaît avec toutes les graces que l'Auteur y met :

Vieux enfans de la terre, agréables Titans,
Qui jusques dans le ciel sans crainte du tonnerre,
Allez faire au soleil une innocente guerre.

Outre qu'il est faux que les grands arbres ne craignent point le tonnerre, puisque plus ils ont de hauteur, plus ils y sont exposez : n'est-ce pas vouloir trop plaire que de les nommer des

Titans agréables, qui font au soleil une innocente guerre?

La description de la fontaine ressemble à celle du bois :

C'est là par un cahos agréable & nouveau
Que la terre & le ciel se rencontrent dans l'eau ;
C'est là que l'œil souffrant de douces impostures,
Confond tous les objets avec leurs figures ;
C'est là que sur un marbre il croit voir les poissons,
Qu'il trouve des roseaux auprès des hameçons,
Et que le sens charmé d'une trompeuse idole,
Doute si l'oiseau nage, ou si le poisson vole.

Un autre de nos Poëtes, répliqua Philanthe, dit, en faisant la description d'un naufrage causé par l'embrasement du navire :

Soldats & matelots roulez confusément,
Par un double malheur périssent doublement ;
L'un se brûle dans l'onde, au feu l'autre se noye,

Et tout en même tems de deux morts
ſont la proye.

Ce vers,

L'un ſe brûle dans l'onde, au feu
l'autre ſe noye,

reſſemble aſſez au votre,

Doute ſi l'oiſeau nage, ou ſi le poiſſon
vole.

Ces penſées, repartit Eudoxe, ont pour ainſi dire un premier coup d'œil qui flatte & qui réjouit: mais quand on les regarde de près, on trouve que ce ſont des beautez fardées, qui n'éblouiſſent qu'à la premiére vûe; ou des louis d'or faux, qui ont plus d'éclat que les bons, mais qui valent beaucoup moins.

Vous avez oublié les quatre premiers vers de la deſcription de la fontaine, dit Philanthe; ils me paroiſſent parfaitement beaux, & très-naturels.

Au milieu de ce bois un liquide criſtal,
En tombant d'un rocher forme un lar-
ge canal,
Qui comme un beau miroir dans ſa
glace inconſtante,
Fait de tous ſes voiſins la peinture
mouvante.

Si vous appellez cela naturel, répliqua Eudoxe, je ne sçais pas quelle idée vous avez de l'affectation. En vérité, repartit Philanthe, vous renversez toutes mes idées. Croyez-moi, reprit Eudoxe, il ne faut jamais s'égayer trop, même dans les matiéres fleuries; & il vaudroit presque mieux qu'une pensée fût un peu sombre, que d'être si brillante.

Ludere quidem integrum est; verum omni in re habenda est ratio decori. *Demetr. Phaler. de Eloc.*

Cependant, repartit Philanthe, je vous ai vû autrefois fort épris d'un Sonnet plein de brillans. C'est le Sonnet du Miroir, composé par le Comte d'Etelan, neveu du Maréchal de Bassompierre: vous me l'avez appris, & je l'ai retenu.

Miroir, peintre & portrait qui donne & qui reçois,
Et qui porte en tous lieux avec toi mon image,
Qui peut tout exprimer, excepté le langage, [*voix:*
Et pour être animé n'a besoin que de
Tu peux seul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon visage:
Tu suis d'un pas égal mon humeur & mon âge,

Et dans leurs changemens jamais ne te déçois.
Les mains d'un artisan au labeur obstinées,
D'un pénible travail font en plusieurs années
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant.
Mais toi, peintre brillant, d'un art inimitable,
Tu fais sans nul effort un ouvrage inconstant
Qui reßemble toûjours, & n'est jamais semblable.

J'étois jeune, repartit Eudoxe, quand je fus charmé de ce Sonnet. Ce n'est pas qu'il n'ait de grandes beautez : par exemple, *Pour être animé n'a besoin que de voix : Tu peux seul me montrer toutes mes passions peintes sur mon visage : Tu fais sans nul effort un ouvrage qui ressemble toûjours & n'est jamais semblable* ; ces traits sont agréable & naturels ; mais ce *peintre & portrait qui donne & qui reçois* ; ce *peintre brillant*, péche par trop d'agrément, & ne me plait plus. Au reste, si nous avions ici égard à la langue,

nous ſerions bleſſez de *qui donne*, *qui porte*, ſans *s* à la ſeconde perſonne: Il faut *qui donnes*, *qui portes*, & cette faute de Grammaire ne ſe pardonneroit par aujourd'hui; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. A parler en général, le Sonnet ſeroit excellent, s'il y avoit un peu moins d'affectation; & ce qui va vous ſurprendre, les penſées d'un Poëte Italien ſur le miroir même me paroiſſent plus naturelles, toutes énigmatiques & toutes myſtérieuſes qu'elles ſont.

So una mia coſa la qual nón è viva,
E par che viva; ſe gli vai dinanti,
E ſe tu ſcrivi parerà che ſcriva:
E ſe tu canti parerà che canti:
E ſe ti affacci ſeco in proſpettiva,
Ti dira i tuoi diffetti tutti quanti:
E ſe ſdegnoſo gli homeri le volti,
Spariſce anch'ella, e torna ſe ti volti.

Car enfin, mon image dans le miroir n'a point de vie, & ſemble en avoir; ſi j'écris, ou ſi je chante, on diroit qu'elle écrit, & qu'elle chante; elle me montre tous mes défauts extérieurs; elle diſparoît dès que je tourne le dos, & revient auſſitôt que je me retourne: tout cela eſt dit joliment & dans le bon ſens.

Puiſque, *Pour être animé n'a beſoin que de voix, non è viva e parche viva*, ne vous choque pas, interrompit Philanthe, la penſée du Taſſe ſur les gravûres de la porte du Palais d'Armide pourra bien vous plaire. Il dit que les figures ſont ſi bien faites, qu'elles ſemblent vivantes; qu'il n'y manque que la parole; & qu'elle n'y manque pas même ſi on s'en rapporte à ſes yeux.

Manca il parlar, di vivo altro non chiedi;
Ne manca queſto ancor, s'agli occhi credi.

C'eſt-à-dire, repartit Eudoxe en riant, qu'il y a tant de mouvement & tant d'action ſur les viſages des figures, qu'un ſourd qui auroit la vûe bonne, croiroit à les voir qu'elles parleroient. Vous badinez, répliqua Philanthe. Pour vous répondre ſérieuſement, dit Eudoxe, cela eſt penſé avec beaucoup d'eſprit. Mais Virgile ne penſe point de la ſorte, en décrivant ce qui eſt gravé ſur le bouclier d'Enée. Mais, reprit Philanthe, un de nos Poëtes que je puis appeller nôtre Virgile, dit en faiſant la deſ-

cription des superbes bâtimens d'Egypte, où étoit représenté l'embrasement de Sodome :

Le marbre & le porphyre ont du feu la couleur,
Il paroît même à l'œil qu'ils en ont la chaleur.

Mais le Cardinal Pallavicin dit d'un grand Prélat, qu'en sa jeunesse il fut admiré de la Cour de Rome, qui fait gloire de n'admirer pas même le merveilleux ; qu'à le voir on le prenoit pour un jeune homme, qu'à l'entendre on le prenoit pour un homme âgé, tant ses discours étoient meurs & solides dans la fleur même de son âge : *La Corte di Roma la quale si gloria de non ammirare eziandio l'ammirabile ; è pure ammirò voi giovane se credeva à gli occhi, vecchio se dava fede all'udito.*

Ces deux pensées, répliqua Eudoxe, sont à mon gré plus simples que celle du Tasse. Un Italien, repartit Philanthe, a mis sous un saint Bruno peint au naturel dans le fond d'une solitude : *Egli è vivo, e parlerebbe se non osservasse la rego'a del silentio.* Cela n'est-il pas pensé agréa-

blement, *Il eſt vivant, & il parleroit, ſi ce n'eſt qu'il garde la règle du ſilence*? La penſée eſt aſſez plaiſante, répondit Eudoxe, & n'eſt peutêtre que trop agréable: elle revient à celle de Malherbe ſur l'image d'une ſainte Catherine:

L'art auſſi bien que la nature
Eût fait plaindre cette peinture:
Mais il a voulu figurer,
Qu'aux tourmens dont la cauſe eſt belle,
La gloire d'une ame fidelle,
Eſt de ſouffrir ſans murmurer.

Après tout, ce ſont proprement les Italiens qui abondent en penſées fleuries, & qui prodiguent les agrémens dans ce qu'ils écrivent. Je ne vous parle pas du Cavalier Marin, qui fait des deſcriptions ſi riantes, & qui appelle la Roſe l'œil du printems, la prunelle de l'Amour, la pourpre des prairies, la fleur des autres fleurs:

Locchio di primavera,
La pupilla d'Amor,
La porpora de prati,
Il fior de gli altri fiori.

Le Roſſignol, une voix emplumée, un ſon volant, une plume harmonieuſe:

Una voce pennata,
Un ſuon volante,
Una piuma canora,

Les Etoiles, les lampes d'or du firmament; les flambeaux des funérailles du jour; les miroirs du monde & de la nature; les fleurs immortelles des campagnes céleſtes.

Socre lampe dorate
Ch'i palchi immenſi
Del firmamento ornate,
De l'eſequie del dì chiare facelle.
Specchi de l'univerſo e di natura.
Fiori immortali e nati
Ne le campagne amene
De' ſempiterni prati.

Je ne parle pas, dis-je, du Marin, qui fait profeſſion de s'égayer; & de s'amuſer par tout. Je parle du Prince de la Poëſie Italienne, & je ſoûtiens que le Taſſe eſt en mille endroits plus agréable qu'il ne faut. Il décrit dans l'*Aminte* une Bergére occupée à ſe parer avec des fleurs, & voici ce qu'il en dit: " Tantôt elle prenoit un » lys, tantôt une roſe, & elle les ap- » prochoit de ſes joues, pour faire com- » paraiſon des couleurs; & puis comme » ſi elle ſe fût applaudie de la victoire,

elle soûrioit, & son soûris sembloit « dire aux fleurs, j'ai l'avantage sur « vous; & ce n'est pas pour ma parure, « ce n'est que pour vôtre honte que je « vous porte. «

Io pur vinco
Ne porto voi per ornamenta mio
Ma porto voi sol per vergogna vostra.

Cela n'est-il pas enchanté, dit Philanthe? Tant pis pour vous, répliqua Eudoxe, si ces pensées-là vous charment: une Bergére ne fait point tant de réfléxions sur sa parure: les fleurs sont ses ajustemens naturels; elle s'en met quand elle veut être plus propre qu'à l'ordinaire, mais elle ne songe pas à leur faire honte. Selon votre goût, ajoûta-t-il, c'est quelque chose de fort beau que ce qu'on a dit d'une belle chanson, que c'est un air qui vole avec des aîles de miel; de la queue du Paon, que c'est une prairie de plumes; & de l'Arc-en-ciel, que c'est le ris du ciel qui pleure, un arc sans fléches, ou qui n'a que des traits de lumiere, & qui ne frappe que les yeux. Ah que cela est joli, s'écria Philanthe! Prenez garde, reprit Eudoxe, que les méta-

phores tirées de ce que la nature a de plus doux & de plus riant, ne plaisent guéres que quand elles ne sont point forcées. *L'air qui vole avec des aîles de miel, la prairie de plumes, le ris du ciel qui pleure, l'arc sans flêches, qui n'a que des traits de lumiére, & qui ne frappe que les yeux*: tout cela est trop recherché, & même trop beau pour être bon.

A la vérité, poursuivit Eudoxe, il n'y a rien de plus agréable qu'une métaphore bien suivie, ou une allégorie réguliére : mais aussi il n'y a peutetre rien qui le soit moins, que des métaphores trop continuées, ou des allégories trop étendues. Vous avez vû un petit Dialogue qui se fit en quatre vers latins sur Urbain VIII. quand il fut élevé au Pontificat. Comme il portoit des Abeilles dans ses armes, les Abeilles le représentent allégoriquement, & le Dialogue se fait entre un François, un Espagnol, & un Italien. Le François commence par dire : *Elles donneront du miel aux François, elles piqueront les Espagnols.* L'Espagnol répond : *Si les Abeilles piquent, elles en mour-*

GALLUS. Gallis mella dabunt, Hispanis spicula figent.
HISPANUS. Spicula si figent, emo-

ront. L'Italien dit enſuite, pour accorder le François & l'Eſpagnol : *Elles donneront du miel à tout le monde, elles ne piqueront perſonne, car le Roi des Abeilles n'a point d'aiguillon.*

Voilà ce qui s'appelle une allégorie heureuſe : tout y eſt juſte & enſé, ſans que rien aille au de-là des bornes. Il y en a d'autres qui commencent bien, & finiſſent mal, faute d'être aſſez ménagées.

Le Teſti, qui eſt, comme nous avons déja dit, l'Horace des Italiens, nous en fournit un exemple dans la Préface du ſecond volume de ſes Poëſies Lyriques. " Ces chanſons, dit-il, que je puis appeller les filles " d'un pere déja vieux, & des filles " qui ne ſont pas jeunes elles-mêmes, " me repréſentoient tous les jours leur " âge & le mien, ennuyées de demeurer plus long-tems dans la maiſon " paternelle, & impatientes d'en ſortir. On en voyoit déja quelques-unes, qui plus hardies & plus libres " que les autres, fréquentoient les compagnies, & alloient par tout ; ce qui " retomboit ſur moi, & tournoit un " peu à ma honte : car nous ne ſommes "

riétur Apes.
ITALUS.
Mella dabunt cunctis, nulli ſua ſpicula figent :
Spicula nam Princeps figere neſcit Apum.

» plus au tems que les Herminies & les
» Angéliques couroient le monde toutes
» seules sans dèshonorer leur famille,
» ni scandaliser personne.

Ce commencement est agréable : mais voyez ce que c'est que de pousser les choses trop loin. " J'ai donc
» pris le parti, ajoûte l'Auteur, de remedier à ce dèsordre en les mariant,
» c'est-à-dire, en les faisant imprimer :
» *Ho dunque havuto per bene di rimediare al disordine, e di sposarle in* » *legitimo matrimonio a i torchi delle* » *stampe.* Mais sçachant que la pauvreté de mon esprit peut les empêcher d'être bien pourvûes, & faisant réflexion d'ailleurs que c'est le
» propre des personnes généreuses d'assister de pauvres Damoiselles qui sont
» en danger de se perdre, je vous prie,
» dit-il au lecteur, de leur donner par
» charité votre protection, qui leur
» tiendra lieu de dot.

Ce mariage, cette pauvreté, cette dot, est justement ce qui rend l'allégorie vicieuse : elle ne le seroit pas, si elle étoit moins étendue & moins plaisante. Le Poëte pouvoit appeller ses derniéres Poësies, les

Scire oportet quousque in singulis

filles d'un pere avancé en âge, & dire qu'étant elles-mêmes dans un âge meur, elles souffroient impatiemment la retraite, & étoient bien-aises de voir le monde, que quelques-unes voyent déja malgré lui. Mais il falloit en demeurer-là, & ne point parler de mariage: Aussi bien, ajoûta Eudoxe en riant, les Muses sont vierges. C'est peutêtre, interrompit brusquement Philanthe, parce qu'elles sont gueuses, & qu'elles n'ont pas de quoi se marier.

fit progrediendum. *Longin. sect.* 29.

In omnibus rebus videndum est quatenus: etsi enim suus cuique modus est, tamen magis offendit minùm quàm parum. *Cicer. Orat.*

Quoi qu'il en soit, reprit Eudoxe, on péche souvent contre les régles de la justesse, en étendant trop une pensée agréable; & croiriez-vous que Voiture est tombé quelquefois dans ce défaut, témoin sa Lettre de la Berne, & même celle de la Carpe: Je ne croyois pas, interrompit Philanthe, que vous puissiez jamais vous résoudre à condamner Voiture en quelque chose, & j'en suis ravi pour l'amour de Balzac. Je suis de bonne foy, dit Eudoxe, & l'amitié ne m'aveugle pas jusqu'à ne point voir les défauts de mes amis.

Mais de tous les Ecrivains ingé-

Habet hoc Montanus

vicium, sententias suas repetendo corrumpit : dum non est contentus unam rem semel benè dicere, efficit ne benè dixerit. *Controvers. 5. lib. 9.*

nieux, celui qui sçait le moins réduire ses pensées à la mesure que demande le bon sens, c'est Sénéque. Il veut toûjours plaire, & il a si peur qu'une pensée belle d'elle-même ne frappe pas, qu'il la propose dans tous les jours où elle peut être vûe, & qu'il la pare de toutes les couleurs qui peuvent la rendre agréable : de sorte qu'on peut dire de lui ce que son pere disoit d'un Orateur de leur tems : *En répétant la même pensée, & la tournant de plusieurs façons, il la gâte ; n'étant pas content d'avoir bien dit une chose une fois, il fait en sorte qu'il ne l'a pas bien dite.* C'est celui qu'un Critique de ce tems-là avoit coutume d'appeller l'Ovide des Orateurs : car Ovide ne sçait pas trop se retenir, ni laisser ce qui lui a réussi d'abord, quoique selon le sentiment du même Critique, ce ne soit pas une moindre vertu de sçavoir finir que de sçavoir dire.

Propter hoc solebat Montanum Scaurus inter Oratores Ovidium vocare: nam & Ovidius nescit quod benè cessit relinquere. *Ibid.* Aiebat Scaurus, non minùs magnam virtutem esse, scire desinere, quàm scire dicere. *Ibid.*

Considerationi supra l'arte dello stile e del dialogo.

Si nous écoutons le Cardinal Pallavicin, dit Philanthe, Sénéque parfume ses pensées avec un ambre & une civette qui à la longue donnent dans la tête : elles plaisent au commencement,

mencement, & laſſent fort dans la ſuite. *Profuma i ſuoi concetti con un ambra & con un Zibetto che à lungo andare danno in teſta : nel principio dilettano, nel proceſſo ſtancano.* Mais je ne ſuis pas tout-à-fait de ſon avis, ni du votre ; & je trouve que Sénéque eſt beaucoup plus vif, plus piquant, & plus ſerré que Ciceron.

Entendons-nous, repartit Eudoxe : le ſtile de Ciceron a plus de tour & plus d'étendue que n'en a celui de Sénéque, qui eſt un ſtile rompu ; ſans nombre, & ſans liaiſon. Mais les penſées de Sénéque ſont bien plus diffuſes que celles de Ciceron : celui-là ſemble dire plus de choſes, & celui-ci en dit plus effectivement ; l'un étend toutes ſes penſées, l'autre entaſſe penſée ſur penſée. Et le Cardinal du Perron a eu raiſon de dire, qu'il y a plus à apprendre dans une page de Ciceron que dans cinq ou ſix de Sénéque. Je ne vous rapporte point d'exemple là-deſſus ; ce ſeroit une affaire infinie, & puis vous en jugerez mieux vous-même en liſant avec attention l'un & l'autre. Vous verrez ſans doute que Quinti-

Perroniana.

lien a eu raiſon de dire, qu'il ſeroit à ſouhaiter que Sénéque en écrivant, ſe fût ſervi de ſon eſprit & du jugement d'un autre.

Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

Mais pour ne point ſortir de nôtre ſujet, je mets au nombre des penſées qui péchent par trop d'agrément toutes les antitheſes recherchées, comme celles de *vie* & de *mort*, d'*eau* & de *feu*, dans les endroits que j'ai remarquez. Florus, en parlant de ſes braves ſoldats Romains qu'on trouva morts ſur leurs ennemis après la bataille de Tarente avec l'épée encore à la main, & je ne ſçais quel air menaçant; dit que la colére qui les animoit lorſqu'ils combattoient, vivoit dans la mort même. *Et in ipſa morte ira vivebat.* C'étoit aſſez d'avoir dit qu'il reſtoit ſur leur viſage un air menaçant : *relictæ in vultibus minæ.* Il falloit s'en tenir là : & Tite-Live n'auroit eu garde de faire vivre la fureur guerriére dans la mort même.

Flor. lib. 1. *cap.* 18.

Un de nos Poëtes, en décrivant la deſcente de l'armée Françoiſe devant Damiette, & le courage avec lequel ſaint Louis ſe jetta dans le Nil, dit d'abord :

Tandis que les premiers disputent le rivage,
Et qu'à force de bras il s'ouvrent le passage,
LOUIS *impatient saute de son vaisseau ;*
il dit ensuite :
Le beau feu de son cœur lui fait mépriser l'eau.
Si je ne craignois de tomber dans le défaut que je reprens, ajoûta Eudoxe, je dirois que ce *beau feu* opposé à *l'eau* est bien froid : mais j'aime mieux dire que ce jeu de *feu* & d'*eau* est un agrément outré dans un endroit aussi sérieux que celui-là.

Un autre de nos Poëtes qui a décrit d'une maniére si poëtique & si agréable le passage du Rhin, est bien éloigné de ces anthitheses, & pense plus heureusement quand il dit au sujet de la Noblesse Françoise qui passa à la vûe du Roi :
LOUIS *les anima du feu de son courage,*
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Je vois bien, interrompit Philanthe, que vous n'aimez pas l'Epita-

phe qu'a fait Lope de Vegue dans sa *Jerusalem conquistada*, de Fédéric qui vint à Constantinople avec son armée victorieuse, & qui se noya dans le Cidne, en s'y baignant au retour de la chasse :

Naci en tierra, fui fuego, en aqua muero.

Le Poëte Castillan a cru faire merveilles, repartit Eudoxe, d'assembler trois élémens dans une Epitaphe, & de dire pour la rendre plus agréable que Fédéric qui nâquit sur la terre & mourut dans l'eau, étoit tout de feu.

Je n'aime guéres non plus la pensée de Sénéque le Tragique sur le Roi Priam, qui fut privé des honneurs de la sépulture, *Ce pere de tant de Rois n'a point de sepulcre, & a besoin de feu tandis que Troye brûle.* Ce manque de feu dans l'embrasement de la ville est trop recherché. Un autre Poëte dit presque le même, répliqua Philanthe, en disant que Troye ne sert pas même de bûcher à Priam étendu mort sur le rivage. Ce Poëte-là, repartit Eudoxe, me paroît plus sage & moins jeune que Sénéque.

Ille tot Regum parens caret sepulcro Priamus, & flamma indiget Ardente Troja. *In Troad. Act. 1.*

Priamumque in littore truncum Cui non Troja rogus.

Sçavez-vous au reſte quand ces ſortes de penſées ſont les plus vicieuſes ; c'eſt quand la matiére eſt triſte d'elle-même, & que tout y doit être naturel. Ce que dit Tancréde ſur le tombeau de Clorinde qu'il avoit aimée paſſionnément, eſt brillant, & tout plein de pointes, comme plus d'un Critique l'a remarqué.

O Saſſo amato & honorato tanto
Che d'entro hai le mie fiamme, e fuori il pianto:
Non di morte ſei tu: ma di vivaci
Caneri albergo ove è ripoſto Amore.

Je me moque des Critiques, interrompit Philanthe. Et qu'y a-t-il de plus ſpirituel que ce marbre qui a des feux au dedans, des pleurs au dehors; qui n'eſt pas la demeure de la mort, mais qui renferme des cendres vives où l'amour repoſe? Les jeux d'eſprit, répliqua Eudoxe, ne s'accordent pas bien avec les larmes, & il n'eſt pas queſtion de pointes quand on eſt ſaiſi de douleur. La peinture que le Taſſe fait de Tancréde avant que de le faire parler, promettoit quelque choſe de plus raiſonnable & de plus touchant : *Pallido, freddo, muto, e quaſi privo*

Sententioſne flendum erit? *Quintil. lib.* 11. *cap.* 1.

Di movimento al marmo gli occhi affisse :
Al fin sgorgando un lagrimoso rivo
In un languido ohime proruppe e disse.
Mais cet homme pâle, tout glacé, qui garde un silence morne, & qui n'a presque pas de mouvement ; qui après avoir attaché ses yeux sur le tombeau, fond en larmes, & jette un helas languissant ; cet homme, dis-je, se met tout d'un coup à dire de jolies choses, & badine ingénieusement : en quoi il me semble aussi plaisant que le seroit dans une pompe funébre, celui qui mene le deuil, si les larmes aux yeux, & le visage tout abbatu de tristesse, il se mettoit à danser une courante pour réjouir la compagnie. Le Poëte auroit mieux fait de ne faire rien dire à Tancréde en cette rencontre, comme il ne lui avoit fait rien dire, quand ce Prince malheureux reconnut Clorinde en lui ôtant son casque pour la baptiser, après l'avoir lui-même blessée à mort. Le Tasse dit seulement là-dessus :
La vide e la conobbe ; e restò senza
E voce e moto. Ahi vista ! ahi conoscenza !

Mais Tancréde parle en revenant de sa défaillance, répliqua Philanthe, & je me souviens d'une belle chose qu'il dit à la vûe de Clorinde morte :

O viso che puoi far la morte Dolce ; ma raddolcir non puoi mia sorte.

Cela n'est peutêtre pas trop beau repartit Eudoxe : *O visage qui peux rendre la mort douce, mais qui ne peux adoucir mon sort !* A vous parler franchement, je ne trouve pas la pensée assez simple ; & ce que Tancréde dit d'abord me plaît davantage : Quoi, je vis encore, & je vois le jour !

Io vivo ? io spiro ancora ? e gli odio si Rai miro ancor di questo infausto die ?

Il en est, ajoûta-t-il, de Tancréde dans la *Jerusalem délivrée*, comme de Sancerre dans la *Princesse de Cleves* ; leur affliction est plus naturelle au commencement qu'elle ne l'est pas dans la suite. Et pour laisser là Tancréde, l'Auteur des *Lettres à Madame la Marquise* **** a bien remarqué, ce me semble, que Sancerre vivement touché de la mort de Madame de Tournon, après avoir dit plus d'une fois, *Elle est morte, je ne*

la verrai plus; ne devoit point dire, *J'ai la même affliction de sa mort que si elle m'étoit infidelle, & je sens son infidelité comme si elle n'étoit point morte. Je ne puis ni m'en consoler, ni la haïr. Je sens plus sa perte que son changement. Je ne puis la trouver assez coupable pour consentir à sa mort. Je paye à une passion feinte qu'elle a eûe pour moi, le même tribut de douleur que je croyois devoir à une passion véritable.*

Eh pourquoi ne le pas dire, répliqua Philanthe ? Parce que cela est trop ingénieux pour un affligé, répondit Eudoxe, & que, selon Denys d'Halicarnasse, toutes les gentillesses, dans un sujet sérieux, sont hors de propos, quelque raisonnables qu'elles soient : elles empêchent même qu'on n'ait pitié de celui qui se plaint. Je suis sûr, reprit Philanthe, que les sentimens de Sancerre plaisent à des personnes qui ont le goût bon, & qui s'entendent en passions mieux que vous.

Omnes in re seria verborum deliciæ etiam non ineptæ, intempestivæ sunt, & commiserationi plurimum adversantur. *In Judic. de Isocrat.*

Mais pour revenir à Tancréde que je ne puis encore quitter, vous nommerez donc des jeux d'esprit les an-

Lenitati & compositioni numerosæ studere non

titheſes & les apoſtrophes qu'il fait dans le fort de ſa douleur ? Oui ſans doute, repartit Eudoxe : car n'eſt-ce pas ſe jouer que de dire, *Je vivrai comme un malheureux monſtre d'amour, auquel une vie indigne eſt la ſeule peine digne de ſon impiété !*

Dunque i vivrò tra memorandi eſ-
ſempi ;
Miſero moſtro d'infelice amore ;
Miſero moſtro, à cui ſol pena è degna
De l'immenſa impietà la vita indegna.

Croyez-moi, *digne*, *indigne*, fait un jeu qui ne convient pas à une extrême affliction. Pour les apoſtrophes à ſa main & à ſes yeux, elles me ſont inſupportables tant elles me paroiſſent badines. « Ah main timide & infâme, pourquoi n'oſes-tu pas maintenant couper la trame de ma vie, « toi qui ſçais bien bleſſer & tuer ! «

Ahi man timida e lenta, hor che non
oſi,
Tu che ſai tutte del ferir le vie ;
Tu miniſtra di morte empia & imfame,
Di queſta vita rea troncar lo ſtamo!

Yeux auſſi barbares que la main ! Elle a fait les playes, & vous les regardez. «

O di par con la man luci ſpietate !

est hominis commoti, ſed ludentis, & potius ſeſe oſtentantis. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Essa le piaghe se, voi le mirate.

Cela ne vaut pas ce qu'il dit d'abord : *Quoi, je vis, je respire encore, io vivo, io spiro ancora!*

Mais les affligez ne sont pas les seuls à qui il ne sied pas bien d'avoir trop d'esprit, ou plûtôt d'en vouloir montrer. Les personnes mourantes doivent encore penser simplement, & je m'étonne quand je lis les dernieres paroles de Sénéque dans un petit livre qui porte ce titre, de lui entendre dire des choses qui sentent le Déclamateur & l'Académicien : Ecoutez-le, je vous prie, Eudoxe prit un papier, & lût ce qui suit.

» Il semble que la nature me veuille
» retenir par force, & boucher les ca-
» naux par où ma vie doit s'écouler. Ce
» sang qui ne sort point de mes veines
» ouvertes est ennemi de sa liberté,
» mais plus encore de la mienne : il ne
» vient que goutte à goutte, bien que
» mes désirs le pressent ; comme s'il
» vouloit justifier Néron, & faire voir
» qu'il n'est pas injuste de le répandre,
» puisqu'il est rebelle à ses comman-
» demens.

» Le sang qu'on a peine d'arrêter

dans les bleſſures des autres, ne veut « pas ſortir des miennes, & ſemble « être d'intelligence avec la mort pour « s'attacher à moi comme elle s'en éloi- « gne. «

Ce poignard qui ne rougit que du « ſang de Pauline, comme s'il avoit « honte d'avoir bleſſé une femme, après « avoir fait les premiéres ouvertures « inutilement, fera les derniéres avec « effet. «

Voilà Théophile tout pur dans ſon *Pyrame*, s'écria Philanthe.

Ah voici le poignard qui du ſang de ſon maître
S'eſt ſouillé lâchement ! il en rougit, le traître.

Ecoutez le reſte, reprit Eudoxe. « Tout inſenſible qu'il eſt, il a pitié de « Néron, & le voyant travaillé d'une « ſoif enragée, il lui ouvre des ſources « où ſa cruauté ſe pourra deſalterer « dans le ſang, qui eſt ſon breuvage « ordinaire. «

Pour moi, dit Philanthe, je ne m'étonne point que Sénéque faſſe des pointes en mourant : on meurt comme on a vécu ; & je m'étonnerois bien davantage ſi à la mort il chan-

geoit d'esprit. On ne peut pas mieux défendre celui qui le fait parler si spirituellement, repartit Eudoxe, & je n'ai rien à vous répondre là-dessus. Je vous avoue néanmoins, répliqua Philanthe, que ce *poignard qui ne rougit que du sang de Pauline, comme s'il avoit honte d'avoir blessé une femme*, me plaît un peu moins aujourd'hui qu'il ne faisoit autrefois, & cette pensée m'en rappelle d'autres de ce genre-là. Maître Adam le fameux menuisier de Nevers dit que le teint de la Princesse Marie

De honte a fait rougir les roses,
De jalousie a fait pâlir les lys.

Et le Carme Provençal, Auteur du Poëme de la Madeleine, apostrophe ainsi les femmes du monde, en leur proposant pour modele la Pénitente de la sainte Baume.

Ne rougirez-vous point de ses pâles couleurs?

Ce sont des Poëtes, répliqua Eudoxe, & des Poëtes d'un caractére particulier, à qui on passe ce qu'on auroit peutêtre peine à souffrir dans d'autres. Mais que direz-vous d'un Prédicateur Italien, qui dit d'une

Sainte dont la beauté alluma des flammes impures, & qui se déchira le visage pour guérir le mal qu'elle avoit fait? Que si la blancheur de son teint a pû noircir l'ame de ses freres, son sang les fera rougir de honte. Voilà où mene l'envie de dire de belles choses, quand on n'a pas le goût bon.

Je reconnois à present, repartit Philanthe, qu'il peut y avoir de l'excès dans l'agréable aussi-bien que dans le sublime: mais je ne vois pas qu'on puisse excéder en matiére de délicatesse, & il me semble qu'une pensée ne sçauroit jamais être trop fine.

Le trop est vicieux par tout, répondit Eudoxe, & la délicatesse a ses bornes aussi-bien que la grandeur & l'agrément. On rafine quelquefois à force de penser finement, & alors la pensée dégénere en une subtilité qui va au-delà de ce que nous appellons délicatesse: c'est, si cela se peut définir, une affectation exquise; ce n'est pas finesse, c'est rafinement: les termes manque pour exprimer des choses si subtiles & si

Vitium est ubique quod nimium est. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

abſtraites : à peine les concevons-nous ; & il n'y a proprement que les exemples qui puiſſent les faire entendre. J'en ai ici de tous les degrez & de toutes les eſpeces : car il y a de plus d'une ſorte de délicateſſe outrée, & j'ai été curieux de remarquer ce que les Auteurs ont de rare en ce genre-là

Nous ne parlons pas ici de ce qui eſt viſiblement mauvais par trop de ſubtilité, comme pourroit être ce que dit le Poëte de Provence ſur la voute de la ſainte Baume, qui eſt fort humide. & qui degoutte continuellement.

Alambic lambriſſé ſans diminution,
Lambris alambiqué ſans interruption.

Nous parlons de certaines penſées qui toutes alambiquées qu'elles ſont, ſemblent être bonnes, & ont quelque choſe qui ſurprend d'abord.

La premiere que je rencontre dans mon recueil, eſt tirée de l'Epigramme Latine ſur l'ancienne Rome dont nous avons déja parlé plus d'une fois. Le Poëte, après avoir dit qu'il ne reſte de cette ville ſi ſuperbe que des

ruines qui ont encore je ne ſçais quoi d'auguſte & de menaçant, ajoûte que comme elle a vaincu le monde, elle a tâché de ſe vaincre elle-même; qu'elle s'eſt vaincue en effet, afin qu'il n'y eût rien dans le monde dont elle ne fût victorieuſe. Il veut dire que les Vainqueurs, les Maîtres du monde tournérent leurs armes contre eux-mêmes, & que Rome fut détruite par les Romains. S'il ne diſoit que cela, ſa penſée ſeroit juſte & raiſonnable: le rafinement eſt dans la réflexion qu'il fait, que Rome s'eſt vaincue, afin qu'il n'y eût rien qu'elle n'eut vaincu.

Vicit ut hæc mundū, niſa eſt ſe vincere; vicit. A ſe non victum, ne quid in orbe foret.

La penſée de Pline le Jeune ſur la mort de Nerva, qui venoit d'adopter Trajan, eſt preſque ſemblable. Le Panégyriſte dit que les Dieux retirerent Nerva de ce monde, de peur qu'après une action ſi divine, il ne fît quelque choſe d'humain; qu'un ouvrage auſſi grand que celui-là méritoit d'être le dernier; & que l'homme qui en étoit l'auteur devoit prendre ſa place dans le ciel au-plûtôt, afin que la poſterité eût lieu de demander s'il n'étoit pas déja Dieu quand il l'avoit fait.

Nervam Dii cœlo vindicaverunt, ne quid poſt illud divinum & immortale factum mortale faceret. Deberi quippe maximo operi hanc veneration-nem, ut noviſſimum eſſet, authoremque ejus ſtatim conſecrandum: ut quandoque

inter posteros quæreretur; an illud jam Deus fecisset. *Paneg. Traj.*

Tout cela est imaginé fort subtilement, comme vous voyez : mais il y a un peu trop de subtilité dans ces réflexions ; & c'est apparemment un de ces endroits quinteſſenciez, qui faisoit que Voiture estimoit moins le Panégyrique de Pline qu'une sorte de potage que l'on mangeoit à Balzac, & que le maître du logis avoit inventée.

La comparaison est un peu grossiére pour un esprit délicat, dit Philanthe, & je ne comprens pas là-dessus le goût de Voiture. Il badine à son ordinaire, repartit Eudoxe, mais en badinant il nous fait entendre que ce Panégyrique si fameux ne le charmoit pas. Et voilà ce qui m'étonne, reprit Philanthe. Peut-on avoir de l'esprit, & n'admirer pas un ouvrage où l'esprit brille depuis le commencement jusqu'à la fin ? C'est peutêtre, répliqua Eudoxe, parce que l'esprit y brille trop, que Voiture ne l'admiroit pas, ou du moins qu'il ne l'estimoit pas tant que les potages de Balzac qui étoient sans doute des potages de santé : car Voiture, si je ne me trompe, étoit naturel en tout, & avoit le mê-

me goût pour la bonne chere que pour l'éloquence. Je voudrois pourtant qu'il n'eût pas mépriſé en général le Panégyrique de Pline, c'eſt une piéce pleine de traits délicats, & de penſées excellentes, que Ciceron pourroit avouer. Mais il faut auſſi demeurer d'accord pour la juſtification de Voiture, qu'il y a en pluſieurs endroits quelque choſe de rafiné & de trop piquant, qui ne ſent point le ſiécle d'Auguſte. La penſée que je vous ai dite eſt de cette eſpece, & je puis y en joindre une autre : c'eſt ſur l'amour que Trajan avoit pour les peuples.

Le comble de nos vœux a été que les Dieux nous aimaſſent comme vous nous aimez. Quels hommes y a-t-il plus heureux que nous, qui avons à ſouhaiter, non pas que le Prince nous aime, mais que les Dieux nous aiment comme fait le Prince ! Cette ville ſi religieuſe, & qui s'eſt toûjours rendue digne par ſa piété de la bienveillance des Dieux, croit que rien ne peut la rendre plus fortunée, que s'ils imitent l'Empereur.

Pro nobis ipſis hæc fuit ſumma votorum, ut nos ſic amarent Dii, quomodo tu. Quid feliciùs nobis, quibus non jam illud optandum eſt, ut nos diligat Princeps, ſed Dii quémadmodum Princeps. Civitas religionibus dedita ſemperque

La penſée me ſemble belle & dé-

Deorum indulgentiam piè merita, nihil felicitati suæ putat astrui posse, nisi ut DiiCæsarem imitentur. *Paneg. Traj.*

licate, dit Philanthe. Elle a, repartit Eudoxe, un peu plus de délicatesse qu'il ne faut, & si vous ne vous en appercevez pas, je ne sçais comment vous le faire entendre : on sent cela mieux qu'on ne l'explique.

Ce que je puis vous dire, ajoûta-t-il, c'est que les Auteurs profanes qui subtilisent le plus, le font d'ordinaire, lorsqu'ils mettent les Dieux en jeu. Lucain n'y manque jamais, & son esprit naturellement outré, si j'ose parler de la sorte, se guinde, s'évapore, & se perd en quelque façon dès qu'il mêle les Dieux dans une pensée. Voyez comme il rafine au sujet de Marius, qui étant vaincu par Sylla, & abandonné des siens, fut contraint de se retirer en Afrique : *Carthage ruinè, & Marius banni se consolérent l'un l'autre, & pardonnérent aux Dieux leur commune disgrace.*

Solatia fati Carthago, Mariusque tulit, pariterque cadentes ignovere Deis. *Lib.* 2.

Cursum in Africam direxit, inopemque vitam in tugurio ruinarum Carthaginensium

L'Historien que j'aime tant, interrompit Philanthe, a presque la même pensée, hors que les Dieux n'en sont pas. Après avoir dit que ce grand homme souffroit toutes les incommoditez d'une vie pauvre,

dans une cabane des ruines de Carthage, il ajoûte que Marius regardant Carthage, & Carthage regardant Marius, se pouvoient consoler l'un l'autre.

toleravit. Cùm Marius aspiciens Carthaginē, illa intuens Marium, alter alteri posſent esſe solatio. *Velei. Paterc. lib. 2.*

Si ce n'est là du rafinement, reprit Eudoxe, c'est quelque chose qui en approche. Mais je pardonne bien plus au Poëte cette consolation réciproque qu'à l'Historien, qui doit être plus naturel & plus simple. On pouvoit imaginer que Marius se consola à la vûe de Carthage; sans ajoûter le retour, que Carthage se consola à la vûe de Marius.

Plutarque n'a eu garde d'être si subtil: il s'est contenté de dire qu'un Préteur Romain, qui étoit gouverneur de la Lybie, ayant fait faire défense à Marius par un homme exprès, de mettre le pied dans sa Province, Marius répondit ainsi au député du Préteur: *Tu diras à Sextilius que tu as vû Marius assis entre les ruines de Carthage*; comme pour l'avertir par le changement de sa fortune, & par la décadence d'une ville si puissante, qu'il avoit lui-même tout à craindre.

Vous ne songez pas, dit Philanthe, que blâmant ces réflexions qui vous paroissent trop subtiles, vous faites le procès à Tacite que vous estimez. Je ne le fais pas à Tite-Live, ni à Salluste, repartit Eudoxe, que j'estime davantage. C'est à la vérité un grand Politique, & un bel Esprit que Tacite, mais ce n'est pas à mon avis, un excellent Historien. Il n'a ni la simplicité, ni la clarté que l'Histoire demande : il raisonne trop sur les faits ; il devine les intentions des Princes plûtôt qu'il ne les découvre ; il ne raconte point les choses comme elles ont été, mais comme il s'imagine qu'elles auroient pu être ; enfin ses réflexions sont souvent trop fines & peu vraisemblables. Par exemple, y a-t-il de l'apparence qu'Auguste n'ait préferé Tibére à Agrippa & à Germanicus que pour s'aquerir de la gloire, par la comparaison qu'on feroit d'un Prince arrogant & cruel, comme étoit Tibére avec son prédécesseur ? Car quoique Tacite mette cela dans la bouche des Romains, on ne voit que trop que la réflexion est de lui

Ne Tiberiumquidem caritate, aut Reipublicæ cura successorem asciturn ; sed quoniam arrogantiam sævitiamque ejus introspexerit cõparatione deterrima si-

aussi-bien que celle qu'il fait sur ce que le même Auguste avoit mis dans son testament, au nombre de ses héritiers, les principaux de Rome, dont la plûpart lui étoient odieux; qu'il les y avoit, dis-je, mis par vanité, & pour se faire estimer des siécles suivans.

bi gloriam quæsivisse. *Annal. lib.* 1.

Primores civitatis scripserat plerosque invisos sibi, sed jactantia gloriaque ad posteros. *Idem.*

Mais Tacite n'est pas le seul Historien qui rafine : d'autres le contrefont tous les jours, & pensent le valoir en imitant ses défauts. Un de ces singes de Tacite ne fait point de difficulté de dire d'un Duc de Virtemberg, qu'il aimoit à faire le mal « par le seul plaisir que son imagina- « tion blessée lui figuroit qu'il y avoit « à le commettre; qu'il haïssoit sa « qualité de Souverain en tout, hors « en ce qu'elle lui donnoit le pouvoir « de mal faire impunément : & d'un « Evêque d'Utrec, de la derniére « Maison de Bourgogne, qu'il mépri- « soit autant ceux qui louoient la chas- « teté, que ceux qui la gardoient; & « que pour avoir une entrée facile dans « son Palais, il falloit au moins passer « pour concubinaire public. «

Vous seriez bien attrapé, dit Phi-

lanthe, si l'Historien avoit trouvé cela mot pour mot dans ses mémoires. Oui certainement, reprit Eudoxe. Mais j'ose dire que je ne risque rien ; & je suis sûr que son imagination seule lui a fourni ces belles idées, aussi-bien que celles qui regardent la Reine Catherine de Médicis, le Duc d'Anjou, & le Prince de Condé, dans un endroit de l'Histoire de Charles IX. où l'Auteur dit, à l'occasion d'une conversation un peu vive qu'eurent les deux Princes fort mal contens l'un de l'autre ;

» que le Prince de Condé avoit haï le
» Duc d'Anjou dans le même instant
» avec autant d'excès, que si son aver-
» sion n'eût point été déja épuisée par
» son redoublement de haine pour la
» Reine.

Voilà qui est en effet bien rafiné, répliqua Philanthe, & je doute que ce que dit Mégare dans Sénéque le soit autant. L'indignation de cette Princesse contre le meurtrier de sa famille & l'usurpateur de son Royaume, la porte à lui dire qu'après qu'elle a tout perdu, elle se console en quelque façon de ses pertes par le

Patrem abstulisti, regna, germanos, larem, Patriam : quid ultra est ? Una res superest mihi,

plaisir qu'elle a de le haïr ; que la haine qu'elle sent lui est plus chere que sa famille, que sa couronne, & que sa patrie : qu'une seule chose la fâche, & c'est que le peuple le haït aussi, parce qu'elle voudroit ramasser dans son cœur toute la haine qu'on peut avoir pour un tyran si cruel & si odieux.

Fratre ac parente carior, regno & lare Odium tui : quod esse cum populo, mihi Commune doleo : pars quota ex isto mea est. *Herc. Fur.*

Tous les faiseurs de réflexions politiques ou morales, reprit Eudoxe, ne ressemblent pas au grand homme qui nous en a donné de si délicates & de si sensées : ils sont la plûpart un peu visionnaires, & c'est à eux, ce me semble, qu'on peut appliquer le proverbe Italien : *Chi troppo s'assotiglia, si sçavezza.* Il y a des Malvezzi, & des Ceriziers, qui sophistiquent leurs pensées, & qui vous diront que ceux qui ont recours à l'épée que la justice tient d'une main, prennent rarement la balance qu'elle tient de l'autre, que la beauté est le plus puissant & le plus foible ennemi de l'homme ; qu'il ne lui faut qu'un regard pour vaincre ; qu'il ne faut que ne la pas regarder pour triompher d'elle.

Après tout, interrompit Philanthe, ces penſées ſont juſtes & pleinés d'eſprit. Je ne le nie pas, repartit Eudoxe : je dis ſeulement qu'elles en vaudroient mieux ſi elles avoient plus de corps ; & qu'elles reſſemblent à ces lames que l'on affile ſi fort qu'on les réduit preſque à rien ; ou à ces petits ouvrages d'ivoire, qui n'ont point de conſiſtence par trop de délicateſſe.

Un Auteur de ce caractére dira d'une Perſonne qu'il a entrepris de » louer, que les grimaces les plus » étranges ont une grace inexprimable » quand elle contrefait ceux qui les » font. J'ai vû, dit Philanthe, des graces terribles dans Homére, & une belle horreur dans le Taſſe : mais je n'ai vû nulle part des grimaces agréables ; & je croyois qu'il ne ſeroit jamais bien d'en faire, ni de contrefaire ceux qui en font. C'eſt auſſi une viſion nouvelle, repartit Eudoxe, & l'Italien dit de ces ſortes de penſées toutes neuves, *queſto è bizarmente penſato*. Je comprens au reſte que le Cyclope d'Homére a quelque choſe de noble & de fier qui plaît, &

Homerus in ludendo majoré truculentiam præ ſe fert, ac primus etiam dicitur horrentes veneres reperiſſe. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

& que le Camp du Taſſe eſt un ſpectacle également beau & formidable.

Bello in ſi bella viſta anco è l' horrore.

Mais je ne vois pas que les plus étranges grimaces du monde puiſſent plaire, qu'en faiſant rire, comme font celles de Scaramouche, ou d'Arlequin; & ce n'eſt pas, je penſe, ce qu'a prétendu l'Auteur du Portrait ou de l'Eloge dont je parle. Il a voulu ſans doute flatter la Perſonne qu'il peint; & ſa penſée eſt qu'il y a je ne ſçais quoi de charmant dans ſes grimaces mêmes. J'aime mieux en vérité ce que dit Scaron d'une Dame Eſpagnole, que jamais on ne s'habilla mieux qu'elle; & que la moindre épingle attachée de ſa main avoit un agrément particulier: du moins cela eſt naturel.

On s'expoſe quelquefois à paſſer le but, dit Philanthe, quand on veut aller plus loin que les autres. Vous avez raiſon, dit Eudoxe, & les Modernes tombent d'ordinaire dans ce defaut dès qu'ils veulent renchérir ſur les Anciens. Coſtar a remarqué que Bion fait ſeulement pleurer les

Amours sur le tombeau d'Adonis, & que Pindare s'est contenté de faire pleurer les Muses sur celui d'Achille : mais que Sannazar a enfermé les Amours dans le sépulcre de sa Maximilia, & que le Guarini enterre les Muses avec une personne morte, jusqu'à dire qu'elles la pleureroient, si elles n'étoient mortes elle-mêmes.

Hoc sub marmore Maximilia clausa est.

Qua cum frigiduli jacent amores.

Piange Parnaso e piagnerian le Muse :
Mà qui teco son elle e morte e chiuse.

A votre avis, n'est-ce pas là rafiner ?

Un autre Poëte Italien, dit Philanthe, enterre non seulement les Graces & les Muses, mais Apollon leur pere :

E vedove le Gratie, orbe le Muse
Parean pur col lor padre in tomba chiuse.

Le *Parean*, répliqua Eudoxe, *Elles semblent enfermées dans le tombeau*, adoucit un peu la pensée ; & je sçais bon gré au Poëte, ajoûta-t-il, de ne les avoir pas fait mourir absolument. Ce seroit grand pitié s'il n'y avoit plus de Graces, ni de Muses, ni d'Apollon au monde ! On pourroit se consoler de leur mort, repartit Phi-

lanthe, ou plûtôt on s'en eſt déja conſolé auſſi-bien que de celle des jeux & des ris qu'un ſçavant homme a enfermez avec toutes les Muſes Latines, Françoiſes, Italiennes & Eſpagnoles dans le tombeau de Voiture : à l'exemple de Martial, qui met dans celui d'un Comédien de ſon tems tous les bons mots, toutes les plaiſanteries, & tous les divertiſſemens du théatre. Parlons plus ſérieuſement, continua Philanthe : il n'y a pas lieu de nous affliger de toutes ces morts. Les Graces & les Muſes, les jeux & les ris, les plaiſanteries & les bons mots ont ſurvécu aux perſonnes avec qui on les a enterrez ; comme l'amour & l'honnêteté ſont demeurez dans le monde après la fameuſe Laure, bien que Pétrarque les ait fait partir de ce monde avec elle :

Nel tuo partir, parti del monde amore
E corteſia.

Etruſcæ Veneres, Camenæ Iberæ; Hermes Gallicus & Latina Siren ;

Riſus, deliciæ, Dicacitates, Luſus, ingenium, joci, lepôres,

Et quidquid fuit elegantiarum ;

Quo Veturius, hoc jacent ſepulcro.

Mais à propos de ris & de plaiſanteries, pourſuivit-il, le Poëte moderne que je viens de vous citer ſur la mort de Voiture, a fait ſur celle de Scaron une jolie Epigramme, dont le ſens eſt que Scaron étant venu en

Deliciæ procerum, tota notiſſimus aula.

Venerat ad ſtigias Scaro facetus aquas.

Solvuntur

risu mœstissima turba silentium.

Hic Jocus & Lusus; hic lacrumant Veneres,

l'autre monde, tous les morts se prirent à rire; qu'en celui-ci les jeux & les ris ne font que pleurer depuis son trépas. Le Poëte, comme vous voyez, parle en Théologien du Parnasse, selon les régles que vous avez établies; & sa pensée est très-naturelle, quelque délicate qu'elle soit.

En lisant l'autre jour les Confessions de saint Augustin, repartit Eudoxe, car je ne lis pas toûjours des livres profanes, je rencontrai un endroit qui me semble bien rafiné; c'est au sujet de ce cher ami que la mort lui enleva. Après avoir dit qu'il s'étonnoit que les autres mortels vécussent, puisque celui qu'il avoit aimé comme un homme qui ne devoit point mourir, étoit mort; & qu'il s'étonnoit encore davantage de ce qu'il vivoit, étant un autre lui-même, il ajoûte : *Quelqu'un a dit fort bien de son ami*, la moitié de son ame, *car j'ai senti que mon ame & la sienne n'étoient qu'une ame à deux corps; & c'est pour cela que la vie m'étoit en horreur, parce que je ne voulois pas vivre à demi. C'est pour cela aussi peut-être que je craignois de mourir, de*

Ideo mihi horrori erat vita, quia nolebant dimidius vivere; & ideo fortè mori metuebam, ne totus ille

eur que celui que j'avois beaucoup imé, ne mourut tout entier. Voilà omme S. Auguſtin rafine, en renhériſſant ſur Horace, qui appelle 'irgile *la moitié de ſon ame*, & qui it à Mécénas : *Ah ſi la mort vous ra-it, vous qui êtes une partie de mon me, comment vivre avec l'autre, n'é-unt plus ni aimé, ni entier comme étois ?*

On ne gâte rien quelquefois, réliqua Philanthe, en enchériſſant ſur a penſée d'autrui, & on le peut faire ans rafiner. Horace que vous venez e citer, dit qu'un Cavalier a derliere lui le chagrin qui ne le quitte amais. Un de nos Poëtes l'emporte, e me ſemble, ſur Horace, en diſant :

Un fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainſi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper ſon ennui ;
Le chagrin monte en croupe, & galope avec lui.

e vous avoûe, repartit Eudoxe, que e françois eſt plus vif & plus beau ue le latin : mais il y a un autre en-

moreretur, quem multùm amaveram. *Confeſſ. lib. 4. cap. 6.*

Et ſerves animæ dimidium meæ. *Lib. 1. Od. 3.*

Ah te meæ ſi partem animæ rapit Maturior vis quid moror altera ? Nec charus æquè, nec ſuperſtes Integer. *Lib. 2. Od. 17.*

Poſt equitem ſedet atra cura. *Lib. 3. Od. 1.*

droit d'Horace où le chagrin s'embarque avec les matelots, & court après les cavaliers d'une viteſſe qui ſurpaſſe celle des cerfs & des vents, & cet endroit-là eſt plein de vivacité.

Scandit æratas vitioſa naves
Cura; nec turmas Equitum relinquit.
Ocyor cervis, & agente nimbos
Ocyor Euro. *Lib. 6. Od. 16.*

Après tout, continua-t-il, peu d'Auteurs ſont capables d'enchérir heureuſement ſur les Anciens. Maynard l'a fait, ce me ſemble, répliqua Philanthe, en faiſant parler un pere ſur la mort de ſa fille dans l'eſprit de Lucain, qui dit que Cornelie aime ſa douleur comme elle aime Pompée, ou plûtôt que ſa douleur lui tient lieu de ſon mari. Voici le Poëte François.

Perfruitur lacrymis, & amat pro conjuge luctum. *Lib. 9.*

Qui me conſole excite ma colere,
Et le repos eſt un bien que je crains:
Mon deuil me plaît, & me doit toûjours plaire;
Il me tient lieu de celle que je plains.

Ce n'eſt pas là enchérir ſur une penſée, repartit Eudoxe; ce n'eſt que la traduire, ou la paraphraſer ſans y ajoûter rien de nouveau. Auſſi n'eſt-il pas aiſé de rehauſſer la beauté d'une penſée en y ajoûtant de nouvelles graces, comme a fait un bon eſprit, à la penſée d'Ariſtote; que *les belles perſonnes portent des lettres de recom-*

mandation ſur le front, en diſant que ce ſont *des lettres écrites de la main même de la nature, & liſibles à toutes les nations de la terre.* Du reſte il eſt dangereux de vouloir avoir plus d'eſprit que ceux qui en ont le plus; & cela méne droit au rafinement, ſi on n'y prend garde : mais les eſprits qui ſubtiliſent, n'ont qu'à ſuivre leur propre génie pour prendre l'eſſor, & ſe perdre dans leurs penſées.

Un des Hiſtoriens de la guerre de Flandres décrivant le ſiége de Maſtric, rafine beaucoup. Après avoir dit que le canon emportoit aux uns les cuiſſes, aux autres la tête, à quelques uns les épaules & les bras; que leurs membres emportez avec violence, alloient bleſſer leurs compagnons qui mouroient pour ainſi-dire par les mains de leurs gens & de leurs amis, il ajoûte que d'autres ayant été coupez par les chaînes dont le canon étoit chargé, combattoient de la moitié du corps, & ſe ſurvivant vengeoient la partie d'eux-mêmes qu'ils venoient de perdre.

Dimidiato corpore pugnabant, ſibi ſuperſtites, ac peremptæ partis ultores. *Strad. Dec. 2. lib. 2.*

Je tombe d'accord, répliqua Philanthe, que ces penſées ne ſont gue-

res naturelles pour une description historique : il n'appartient qu'aux Pourfendus de l'*Amadis* & de *Dom Guixotte* de combattre d'une moitié de leurs corps, & de survivre à eux-mêmes pour venger l'autre.

Vous voilà dans la bonne voye, répondit Eudoxe, & Dieu veuille que le Tasse ne vous en fasse point sortir : car enfin permettez-moi de vous le dire, il en sort quelquefois lui-même, & on ne peut pas plus rafiner qu'il fait dans des occasions où le rafinement est fort mauvais. Tancréde, en faisant ces belles apostrophes dont je vous ai déja parlé, dit à sa main : *Passe-moi ton épée au travers du corps, & mets mon cœur en piéces : mais peut-être*, prenez garde au rafinement, *qu'étant accoutumée à des actions barbares & impies, tu crois que c'en seroit une de pieté de faire mourir ma douleur.* L'Italien vous fera mieux concevoir la pensée :

Passa pur questo petto, e feri scempi
Co'l ferro tuo crudel fâ del mio core :
Ma forse usata à fatti atroci & empi
Simi pietà dar morte al mio dolore.

Il rafine encore, quand ayant de-

mandé où eſt le corps de Clorinde, & s'étant dit à lui-même que les bêtes farouches l'ont peut-être mangé, il s'écrie : Je veux que la même bouche me dévore auſſi, & que le ventre où ſont les reſtes d'une perſonne ſi parfaite, devienne mon ſépulcre : ſépulcre honorable & heureux pour moi, quelque part qu'il ſoit, pourvû que j'y ſois avec elle.

Honorata per me tomba, e felice
Ovunque ſia, s'eſſer con lor mi lice.

La penſée eſt ſubtile & paſſionnée tout enſemble, dit Philanthe. Elle a beaucoup plus de ſubtilité que de paſſion, repartit Eudoxe, & vous devez tomber d'accord que le Taſſe en a pluſieurs toutes pareilles. Je ne vous en dis plus qu'une que je ne puis me diſpenſer de vous dire, tant le rafinement y eſt viſible : c'eſt à l'occaſion du combat de Tancréde & de Clorinde. Il dit que les deux combattans ſe font l'un à l'autre avec leurs épées des playes profondes & mortelles; & que ſi l'ame ne ſort point par de ſi larges ouvertures, c'eſt que la fureur la retient.

E ſe la vita

Non ésce, sdegno tien la al petto unita.

Il a, repartit Philanthe, une pensée toute contraire, en parlant d'un Saraſin qui combattit vaillamment juſques au dernier ſoupir, & qui fut ſi couvert de bleſſures, que ſon corps parut n'être qu'une plaie.

E fatto è il corpo ſuo ſolo una piaga.

Car il dit enſuite : Ce n'eſt pas la vie, c'eſt la valeur qui ſoûtient ce cadavre indomptable, & furieux dans le combat.

La vita nò, mà la virtù ſoſtenta
Quel cadavero indomito, e feroce.

Tout cela, repartit Eudoxe, me paroît trop fin & trop recherché.

Que direz-vous donc, répliqua Philanthe, de ce qu'on a écrit ſur ce brave Grec qui mourut debout, tout percé de fléches à la bataille de Marathon, & qui ſe tint droit après ſa mort, ſoûtenu des fléches qui le perçoient de toutes parts? Vous voulez parler, dit Eudoxe, de la Harangue qu'un docte Hollandois fait faire par forme de Déclamation au pere de Callimaque, & qui eſt à la fin des deux Eloges funébres de Cynegire &

Daniel Heinſius.

de Callimaque, qu'un ſçavant Jeſuite a traduits en Latin du Grec de Polemon le Sophiſte ? Cette Harangue eſt pleine de traits aſſez vifs ; mais il m'y paroît une affectation exquiſe depuis le commencement juſqu'à la fin : je l'ai relûe depuis quelques jours ; & j'ai marqué les endroits qui brillent le plus ; je vas vous les lire. *Petrus Poſſinus.*

Il y a lieu de douter, *c'eſt le pere de Callimaque qui parle*, ſi mon fils « a vaincu en mourant, ou eſt mort en « vainquant. La mort n'a point interrompu ſa victoire, mais elle l'a continuée. Il a ſoutenu toute l'Aſie, & « n'eſt point tombé. Il eſt mort, & eſt « demeuré debout. Nature, pourquoi « lui avez vous donné un eſprit celeſte, « ou un corps mortel ? Il n'a pu ni tomber, ni être vaincu, & il a été contraint de mourir. Il n'a pas quitté ſon « corps, mais ſon corps la quitté. Il eſt « le premier qui a cédé à la nature en « triomphant d'elle. Il eſt le premier « que la mort n'a point abbatu ; qui a « donné après ſon trépas des marques « de ſa valeur ; qui a étendu, par la « mort même, la gloire & la durée de «

» ſa vie. Je ne ſçais ſi je dois demander
» pour lui, ou refuſer un mauſolée.
» Plût à Dieu, Callimaque, que tu
» puſſes parler après ta mort, comme
» tu as pu vaincre ! Tu répondrois ſans
» doute en ces termes : Athéniens, au
» lieu de ſépulcre, je vous demande
» que vous conſerviez dans vos eſprits
» une mémoire de moi immortelle.
» J'aurois honte d'être enterré parmi le
» reſte des morts dont pluſieurs ſont
» tombez avant que de mourir, & nul
» n'eſt demeuré debout après avoir été
» tué. Qui que tu ſois, ne me touches
» point, de peur d'être plus cruel que
» l'ennemi qui a pu me tuer, & qui n'a
» pu ni me renverſer, ni me faire chan-
» ger de place. Que perſonne ne m'éri-
» ge de ſtatue, ce cadavre me ſuffit.
» Que perſonne ne me dreſſe de trophée,
» ce corps en eſt un. Mais pourquoi,
» mes mains, ne combattez-vous plus ?
» Craignez-vous qu'on croye que vous
» n'avez pu combattre ? Ah ne craignez
» rien de ce côté-là ! La poſtérité n'au-
» ra pas plus de peine à croire qu'un
» mort ait combattu, qu'à croire qu'il
» ne ſoit pas tombé.

C'eſt-là du rafinement, pourſuivit

Eudoxe, & du plus spirituel, ou je ne m'y connois pas. Mon Dieu, dit Philanthe, que ce rafinement plairoit à un bel esprit de ma connoissance, qui trouve insipide tout ce qui n'est que naturel ! Ce seroit là un ragoût pour lui, & un vrai régal.

Mais je veux vous en faire voir d'une autre espece, reprit Eudoxe. Il n'est pas croyable combien les Auteurs de l'*Anthologie*, si naïfs & si simples en plusieurs sujets, ont rafiné sur les Médecins & sur les Avares, ni jusqu'où va là-dessus leur subtilité. Selon eux, un homme qui se portoit bien, meurt subitement, pour avoir vû en songe le Médecin Hermocrate. C'est trop, dit Philanthe, que d'en mourir ; c'étoit assez que la vûe du Médecin lui donnât la fiévre. Un Avare, continua Eudoxe, se pend, pour avoir songé la nuit qu'il faisoit de la dépense. Cela va encore trop loin, répliqua Philanthe ; & j'aime mieux celui qui ne se pendit pas, parce qu'on voulut lui vendre trop cher la corde qu'il marchanda.

Pour moi, repartit Eudoxe, j'aime encore mieux le Pauvre & l'Av-

vare d'Horace : l'un eſt réduit au deſeſpoir, & n'a pas même de quoi acheter un bout de corde pour ſe pendre ; l'autre ne peut ſe réſoudre à prendre une tiſane faite avec du ris, laquelle coûtoit trois ſols. Il s'informe exactement combien on l'a achetée, & l'ayant ſçû au vrai, il s'écrie : *Malheureux que je ſuis, qu'importe que je périſſe par la maladie, ou par les rapines de ceux qui me volent !*

Cùm deerit egenti Æs, laquei pretium. *Lib. 2. Satyr. 2.*

Eheu, Quid refert morbo an furtis pereamne rapinis. *Ibid. Sat. 3.*

Les Poëtes & les faiſeurs de Romans, dit Philanthe, ont, ce me ſemble, bien rafiné ſur les yeux de leurs Héroïnes. On ne peut pas dire plus de ſottiſes qu'ils en ont dites là-deſſus, repartit Eudoxe : je dis même quand ils ont parlé ſérieuſement. Un Poëte Caſtillan, pour louer des yeux noirs, dit qu'ils portent le deuil de ceux qu'ils ont fait mourir.

Unos ojos negros vi
Y dixe viendo los negros :
Ojos cargados de luto
Sin duda que tienen muertos.

Et pour louer des yeux bleux, qu'ils ſont vêtus de bleu comme les enfans qui vont aux enterremens.

Como ninos de intiero

De azul se visten.

Quelle vision, & quelle folie ! Ce n'en est pas une moindre, dit Philanthe, que celle d'un Espagnol, qui ayant un ennemi dont il vouloit se défaire, demanda à une Dame ses yeux pour le tuer :

Ñeꝛ dame tus ojos
Por una noche :
Porque quiero con ellos
Matar a un hombre,

J'ai lû dans l'*Histoire des Grands Visirs*, poursuivit-il, qu'une Sultane avoit les yeux si vifs & si brillans, qu'on ne pouvoit pas juger de leur couleur. Et moi, répliqua Eudoxe, j'ai lû dans le *Conquisto di Granata*, que les yeux d'Elvire avoient tant de feu & tant d'éclat, que les étoiles n'étoient belles qu'autant qu'elles leur ressembloient : peut on imaginer rien de plus subtil ?

Tanto son belle,
Quanto simili à lor sono le stelle.

Les yeux sont comparez d'ordinaire aux astres, & ont d'autant plus de beauté, qu'ils leur ressemblent davantage : mais ici, les astres ne sont beaux qu'à proportion qu'ils ressem-

blent aux yeux de la Princeſſe Grenadine.

Vous pouvez avoir vû la même penſée dans le Teſti, repartit Philanthe, & ce ſont preſque les mêmes termes :

Adorerò nel ſole e ne le ſtelle
Gli occhi, che del mio cor ſono il focile :
Quello è vago dirò, queſte ſon belle ;
Sol perche hauran ſembianza à voi ſimile.

Cela veut dire, repartit Eudoxe, que le Teſti a été volé ; mais le voleur en penſant prendre un diamant, n'a pris qu'une happelourde.

Le même Poëte, reprit Philanthe, parlant d'un jeune Chevalier de Majorque beau & bien fait, qui fut pris par les Galéres d'Alger, & à qui le Corſaire donna ſoin d'un jardin qu'il avoit au bord de la mer, dit que l'éclat des yeux du Jardinier faiſoit plus fleurir les plantes que le travail de ſes mains :

E più de gl' occhi al lampo
Ch' all'opre della man fiori fà il campo.

Et ſelon l'Auteur des Idilles nouvelles :

Les beaux yeux de Naïs d'un ſeul de leurs rayons
Rendent aux fleurs l'éclat, la verdure aux gazons.

Les yeux d'une autre bergére ne ſe bornent pas à embraſer tous les cœurs:

Ils brûlent l'herbe encor, mettent les fleurs en poudre,
Brillent comme un éclair, & brûlent comme un foudre.

Ces imaginations, repartit Eudoxe, toutes frivoles, toutes outrées qu'elles paroiſſent, n'ont pas le rafinement de celle du Gratiani ſur les yeux d'Elvire, & peuvent entrer dans une Idylle, ou dans une Eglogue, qui ne demande pas tant de vérité ni tant de juſteſſe qu'un Poëme héroïque. Mais elles ſeroient ridicules dans une hiſtoire, ou dans une relation qui doit être ſimple & naturelle: & je n'ai pu m'empêcher de rire en liſant la deſcription de l'Entrée de la Reine d'Eſpagne dans Madrid: *Iba ſu Mageſtad*, dit l'Auteur Caſtillan, *tan bella que ſolo ſe excedia a ſi miſma; dando con la ſerenidad de ſu roſtro vida a los prados, y vigor alas plantas.* Ce fut au mois de

Janvier que la Reine fit son entrée, & qu'avec la sérénité de son visage, elle rendit la vie aux prez, & la force aux plantes.

Pour revenir aux Poëtes, continua Eudoxe, le Tasse me paroît fort rafiné dans un endroit de son Poëme, où Renaud dit à Armide, que puisqu'elle ne daigne pas le regarder, il voudroit qu'elle pût au moins regarder son propre visage; qu'assûrément ses regards qui ne sont point satisfaits ailleurs, seroient comblez de plaisir étant retournez sur eux.

Deh poi che sdegni me; com'egli è vago,
Mirar tu almen potessi il proprio volto:
Che'l guardo tuo, ch' altrove non è pago,
Gioirebbe felice in se rivolto.

Qu'au reste il est inutile qu'elle se mire; qu'une petite glace ne peut ni exprimer, ni renfermer des beautez célestes; que le ciel seul est un miroir digne d'elle, & que c'est dans les astres qu'elle peut se contempler parfaitement.

Non puo specchio ritrar si dolce imago:

Nè in picciol vetro è un paradiſo accolto.
Specchio t'è degno il cielo, è ne le ſtelle
Puoi riguardar le tue ſembianze ſtelle.

Avez-vous rien vû de moins raiſonnable & de moins ſolide ? Mais ce que dit Armide à Renaud, lorſqu'ils ſont tout-à-fait brouillez, eſt un rafinement achevé.

Tempo fu ch'io ti chieſi e pace e vita :
Dolce hor ſaria con morte uſcir di pianti :
Ma non la chiedo à te ; che non è coſa,
Ch'eſſendo dono tuo non ſia odioſa.

Remarquez la ſubtilité : Un tems « fut que je vous demandois la vie. Je « ne ſouhaite plus que de mourir, pour « finir mes maux ; & la mort me ſe- « roit douce maintemant ; mais je ne « vous la demande pas, parce que tout « ce qui me viendroit de votre part me « ſeroit amer & odieux. «

A la vérité, dit Philanthe, la réflexion d'Armide eſt un peu trop délicate, & j'en ſuis fâché pour l'honneur du Taſſe. Ce qui me conſole, c'eſt que *Miguel de Cervantes* ren-

chérit sur le Tasse, lorsqu'il fait parler un homme desespéré & las de vivre :

Ven muerte tan escondida,
Que no te sienta venir ;
Porque el plazer del morir
No me torne a dar la vida.

On a traduit ce Quatrain, dit Philanthe, & on en a bien exprimé la pensée :

O mort, viens promptement contenter
mon envie ;
Mais viens sans te faire sentir :
De peur que le plaisir que j'aurois à
mourir,
Ne me rendit encor la vie !

Comme de la délicatesse au rafinement, repartit Eudoxe, il n'y a qu'un pas à faire, le passage est aisé du rafinement au galimatias : l'un tend de lui-même, & va droit à l'autre.

Mais n'avez-vous point observé que les Dévots rafinent quelquefois plus que les Poëtes ? J'ai lû depuis peu un livre Espagnol où sont recueillis divers sentimens de piété, & j'y ai trouvé celui-ci : *Dios mios si me dieran ser tambien dios ; no se*

que me hiziera, ò reuſarlo porque no tuvieras igual, ò acceptarlo por amarte como mereces. L'entendez-vous bien ? Mon Dieu, ſi on me vouloit faire Dieu, je ne ſçais ce que je ferois & ſi je le refuſerois, afin que vous n'euſſiez point d'égal ; ou ſi je l'accepterois pour vous aimer comme vous méritez d'être aimé ! Cela ne va pas au galimatias, dit Philanthe en ſoûriant ; cela y court, & y vole. C'eſt, je vous jure, du plus fin galimatias, repartit Eudoxe, & je ne puis croire que de telles aſpirations viennent du ſaint Eſprit.

Mais des penſées ſi alambiquées ſont aſſez rares, & les Auteurs qui ſubtiliſent le plus ne s'évaporent pas toûjours juſques-là. Penſez vous au reſte que les Italiens & les Eſpagnols ſoient les ſeuls qui mettent leur eſprit à l'alambic, pour me ſervir de l'expreſſion d'un Italien même qui a compoſé un diſcours *della diſtillatione del cervello ?* Les François le font auſſi, & nous avons des Ecrivains du premier ordre qui excellent en rafinement. Balzac y eſt un grand maître, & je ne ſçais ſi en proſe on

Vincenzo Gramigna.

peut subtiliser plus qu'il fait.

C'est lui qui a dit d'un petit bois assez sombre : *Il n'y entre du jour qu'autant qu'il en faut pour n'être pas nuit.* N'est-ce pas rafiner que de penser de la sorte ? Et ce que dit un autre Ecrivain, n'est-il pas meilleur ? " Ils passerent par une grande forêt » dont les arbres touffus & serrez s'ele- » voient d'une si prodigieuse hauteur, » que le soleil en plein midi n'y rendoit » qu'autant de clarté qu'il en faut pour » se conduire.

Il falloit, repartit Philanthe, que Balzac aimât la pensée, ou plûtôt le tour qui ne vous plaît pas : car il s'en sert plus d'une fois ; & je me souviens d'avoir lû dans ses Lettres : *Je n'ai plus de vie qu'autant qu'il en faut pour n'être pas encore mort. La plûpart des femmes de France n'ont de beauté que ce qu'il en faut pour n'être pas laides.*

Ce tour de pensée, répliqua Eudoxe ; ne me déplairoit pas tout-à-fait, s'il étoit un peu ménagé, comme il l'est dans une Lettre de Voiture, & dans la Harangue d'un Académicien de nos jours. L'un dit au

Cardinal de la Valette : " Le ſoleil
ſe couchoit dans une nuée d'or & "
d'azur, & ne donnoit de ſes rayons "
qu'autant qu'il en faut pour faire une "
lumiere douce & agréable. L'autre "
dit au Roi ; le premier éclat de la "
foudre dont vous étiez armé, eſt "
tombé ſur une ville ſuperbe dont "
rien n'avoit pu abbatre l'orgueil ; & "
toute fiére qu'elle étoit d'avoir bra- "
vé les efforts unis de deux célebres "
Capitaines, elle ne vous a réſiſté "
qu'autant qu'il le falloit pour vous "
donner l'avantage de l'emporter de "
vive force. On pourroit dire dans
une grande affliction : *Je n'ai de rai-*
ſon qu'autant qu'il en faut pour bien
ſentir mon malheur : mais ce ſeroit
rafiner que de dire, *Je n'ai de rai-*
ſon qu'autant qu'il en faut pour con-
noître que je n'en ai point.

Balzac dit d'un petit homme, "
qu'il jureroit que cet homme n'a ja- "
mais cru que par le bout de ſes che- "
veux. Il dit de lui-même, que quand "
la pierre qu'il craint ſeroit un dia- "
mant, ou la Pierre Philoſophale, "
il ne recevroit point de conſolation "
dans ſon mal. Ses Lettres ſont pleines "

de pareilles imaginations, & je vous y renvoye, si vous n'aimez mieux consulter Phyllarque. Mais je ne puis m'empêcher de vous dire que son *Barbon* est un rafinement perpetuel : ce ne sont gueres que pensées alambiquées, qui n'ont nulle vraisemblance, ni nul fondement raisonnable.

Le dessein de Balzac, répliqua Philanthe, est de rendre ridicule le Barbon, en donnant l'idée d'un Docteur extravagant. Il ne falloit pas pour cela, repartit Eudoxe, former un fantôme qui ne fut jamais, & qui ne peut jamais être, tel qu'il l'imagine. L'Orateur de Ciceron, répondit Philanthe, le Prince de Xénophon, le Courtisan du Castiglione, ne sont que des idées. Mais, reprit Eudoxe, ce sont des idées prises dans la nature, & tirées du fond des choses. L'Orateur, le Prince, le Courtisant, tout parfaits qu'ils sont, ont été peints au naturel ; & les grands Maîtres à qui nous devons ces portraits, n'outrent point les caracteres, lors même qu'ils portent les choses à la perfection.

Balzac

Balzac pouvoit peindre un parfait Pédant, un homme gâté par le grec & par le latin, un fou, si vous voulez, à force de science & de raisonnemens : mais sa peinture devoit être plus conforme à l'idée qu'on a de ces sçavans visionnaires. Les premiers traits du tableau passent l'imagination, & sont d'un rafinement complet : je les ai marquez, & je veux vous les lire.

La premiere chose que fit le Barbon, étant de retour du college, & ayant appris à faire des argumens, fut de donner des démentis en forme à son pere & à sa mere, & de les contredire, quand même ils étoient de son opinion, de peur qu'on ne crût qu'il fût de la leur.

Il s'imagina que sur-tout il falloit s'éloigner du sens commun, parce qu'il ne faut rechercher que les choses rares. Le mot de *commun* le dégoûta si fort de celui de *sens*, que desfors il se résolut de n'en point avoir.

Quelque passion que j'aye toûjours eue pour Balzac, dit Philanthe, je ne puis nier que cela ne soit un peu quin-

teſſencié. Un eſprit plus naturel, repartit Eudoxe, auroit dit que le Barbon penſoit poſſeder tout ſeul le ſens commun, & ce ſeroit le lui ôter d'une maniere plus fine qu'en diſant qu'il ſe réſolut de n'en point avoir. Mais d'autres endroits ſont à peu près de la même force.

» Les malades ne ſongent rien de
» plus monſtrueux qu'il n'aſſûrât avec
» ſerment. Il fut ſur le point de chan-
» ger de nom & de pays, & de ſe faire
» deſcendre d'Ariſtote en ligne directe.
» Il eſt ſi amateur de toute ſorte d'An-
» tiquité, qu'il ne porta jamais d'ha-
» billement neuf. Il a ſur ſa robe de la
» graiſſe du dernier ſiécle, & des crot-
» tes du régne de François I. Il croi-
» roit avoir changé de ſexe, s'il s'étoit
» accommodé à la mode.

Toutes les penſées de cette ſatyre ne ſont pas ſi alambiquées, interrompit Philanthe. Il y en a trois ou quatre, répliqua Eudoxe, aſſez naturelles, & qui ne repréſentent pas mal le génie de ces Docteurs dont Moliére a dit :

Un ſot ſçavant eſt ſot, plus qu'un ſot ignorant.

Par exemple, que le Barbon prit dans la ſcience le plus incroyable pour le plus beau : qu'il ne s'eſt ſervi de l'uſage de la parole que pour n'être entendu de perſonne ; qu'à le bien définir, il eſt une bibliotéque renverſée & beaucoup plus en dèſordre que celle d'un homme qui déménage : qu'il date ſes lettres non du premier & du vingtiéme du mois, mais des Calendes & des Ides : qu'il donneroit tout pour avoir les pantoufles de Turnebe, les lunettes d'Eraſme, le bonnet carré de Ramus, l'écritoire de Lypſe, s'il y avoit moyen de trouver de ſi rares piéces dans le cabinet de quelque Curieux qui les voulût vendre.

Mais en vérité le reſte eſt au-delà du vraiſemblable, & je doute que la piéce ait de quoi chatouiller les honnêtes gens, comme l'Auteur ſe le promet dans l'Epitre dédicatoire.

Moliére que vous venez de citer ſi à propos, reprit Philanthe, ne garde guéres lui-même de vraiſemblance en pluſieurs de ſes ouvrages. Pour ne rien dire des *Précieuſes ridicules*, ni du *Myſantrope*, ſon *Avare* n'eſt-il

pas outré dans l'endroit où Harpagon dit, après qu'on lui a volé son argent,
» C'en est fait, je n'en puis plus, je me
» meurs, je suis mort, je suis enterré:
» N'y a-t-il personne qui veuille me
» ressusciter en me rendant mon cher
» argent, ou en m'apprenant qui l'a
» pris? Je veux aller querir la Justice,
» & faire donner la question à toute
» ma maison, à servantes, à valets, à
» fils, à filles, & à moi aussi.

Il est naturel, repartit Eudoxe,
» quand il dit: Je ne jette mes regards
» sur personne, qui ne me donne des
» soupçons, & tout me semble mon
» voleur. Je veux faire pendre tout le
» monde; & si je ne retrouve mon ar-
» gent, je me pendrai moi-même après.
Mais ne rafine-t-il pas, répliqua Philanthe, quand il ajoûte: Ciel, à qui
» desormais se fier? Il ne faut plus ju-
» rer de rien, & je crois après cela que
» je suis homme à me voler moi-même.

Les *Femmes sçavantes*, poursuivit-il, ne sortent-elles par du caractére naturel en plus d'un endroit? Il est vraisemblable que Philaminte & Armande sont ravies de voir Vadius, parce qu'il sçait du grec: mais il ne

'eſt pas, qu'on chaſſe Martine, par-
e qu'elle a fait une faute de Gram-
naire.

Je ſuis de votre ſentiment, dit
Eudoxe : c'étoit aſſez pour la vrai-
emblance que la maîtreſſe du logis
grondât ſa ſervante d'avoir dit un mot
condamné par Vaugelas ; mais ce n'é-
oit pas aſſez pour le Parterre. Les
ièces comiques dont le but eſt de
aire rire le peuple, doivent être
comme ces tableaux que l'on voit de
oin, & où les figures ſont plus gran-
des que le naturel. Ainſi un de nos
Poëtes dramatiques qui connoît ſi
bien la nature, & qui en a exprimé
les ſentimens les plus délicats dans
ſon *Andromaque* & dans ſon *Iphi-
génie*, va, ce ſemble, un peu au-delà
dans ſes *Plaideurs* : car il faut pour
le peuple des traits bien marquez, &
qui frappent fortement d'abord. Il
n'en va pas tout-à-fait de même des
autres ouvrages d'eſprit, qui ſont plus
pour les honnêtes gens que pour le
peuple : le rafinement n'y vaut rien ;
& s'ils ne ſont naturels, ils ne ſçau-
roient contenter les perſonnes rai-
ſonnables.

Je crois ce que vous dites, répli qua Philanthe, & ce qu'a écrit un homme de Lettres, qu'il faut un ridicule outré dans les comédies, si l'on veut qu'elles servent de remède au ridicule des spectateurs; qu'aussi on a accoûtumé d'ajoûter quelque chose au foible des originaux, afin de le représenter sous une figure plus dégoûtante.

Mais ce sujet nous méneroit peut-être trop loin, dit Eudoxe, & nous ferions mieux d'en demeurer là pour aujourd'hui. Ils changérent alors de discours, & marcherent doucement le long de l'eau, pour regagner le logis, en parlant de diverses choses; si ce n'est que Philanthe remit une fois ou deux son Ami sur la matiére des pensées, pour lui avouer qu'il commençoit à changer de goût, & qu'il ne desespéroit pas de préférer un jour Virgile à Lucain, & Ciceron à Sénéque.

LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

QUATRIEME DIALOGUE.

LEs deux Amis furent si contens de leur promenade, qu'ils résolurent de se promener encore le lendemain : mais comme tous les jours de l'automne ne se ressemblent pas, le jour suivant fut si sombre & si vilain, qu'ils ne purent sortir du logis. Tout le matin chacun étudia en son particulier. Après le dîner Eudoxe invita Philanthe à mon-

ter dans ſon cabinet, & prenant d'abord la parole ; pour achever, dit-il, ce que nous avons commencé, ce n'eſt pas aſſez que les penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit ayent un fonds de vérité proportionné au ſujet qu'on traite, ni qu'elles ſoient nobles ſans enflure, agréables ſans afféterie, délicates ſans rafinement : il faut encore qu'elles ſoient nettes, claires & intelligibles. Sans cela je me moque du ſublime & du merveilleux ; je compte pour rien l'agrément, la délicateſſe, ou plûtôt je n'en connois point. Rien ne me plaît, rien ne me pique que je n'entende parfaitement ; & je m'étonne que Ciceron, en louant ſi fort les penſées de Craſſus, n'ait fait nulle mention de la netteté. Il l'a ſuppoſée ſans doute comme une vertu eſſentielle : car enfin la penſée n'étant qu'une image que l'eſprit forme en lui-même, elle doit repréſenter clairement les choſes, & rien n'y eſt plus contraire que l'obſcurité. Auſſi Quintilien marque la clarté pour la premiére vertu de l'éloquence, &, ſelon lui, les diſcours des plus habiles Orateurs ſont les plus aiſez à entendre.

Prima eſt eloquentiæ virtus perſpicuitas. *Lib. 2. c. 3.*

Plerumque accidit, ut faciliora ſint ad intelligêdum, & luciora multò, quæ à doctiſſimo quoque dicuntur. *Ibid.*

Les Anciens que vous estimez tant, dit Philanthe, sont quelquefois assez obscurs, & peu de gens les entendent sans le secours des interpretes. Si l'obscurité vient de la pensée même, repartit Eudoxe, je condamne les Anciens comme les Modernes : mais si elle ne vient que de certaines circonstances historiques, on n'a rien à leur reprocher. Ils écrivoient pour leur siécle, & non pour le nôtre. Ils font souvent allusion à des choses dont la mémoire ne s'est point conservée, & qui nous sont inconnues : ce n'est pas leur faute, si nous ne les entendons pas. Les commentateurs devinent quelquefois de quoi il s'agit : mais d'ordinaire ils font dire à un Auteur tout ce qu'il leur plaît, & ils lui donnent la torture, de même à peu près qu'on la donne à un criminel pour le faire parler malgré lui. Je ne sçais si la comparaison est tout-à-fait juste ; mais je sçais bien qu'une partie de ce que nous écrivons aujourd'hui aura le sort des ouvrages de l'Antiquité, & je ne puis m'ôter de l'esprit qu'on n'entendra pas un jour l'Auteur des *Satires* dans la description de son festin.

Sur tout certain hableur à la gueule affamée,
Qui vint à ce feſtin conduit par la fumée,
Et qui s'eſt dit Profés dans l'Ordre des Coſteaux,
A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux.

Je me ſuis même mis en tête que les commentateurs ſe tourmenteront fort pour expliquer ce *Profés dans l'Ordre des Coſteaux*, & qu'on pourra bien les corriger en liſant *Profés dans l'Ordre de Ciſteaux*; par la raiſon que *l'Ordre des Coſteaux* ne ſe trouvera point dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & que les gens de ce tems-là ne ſçauront pas que cet Ordre n'étoit qu'une ſociété de fins débauchez, qui vouloient que le vin qu'ils buvoient fût d'un certain coſteau, & qu'on les appelloit pour cela *les Coſteaux*.

Ce que vous imaginez de la correction du paſſage eſt plaiſant, dit Philanthe, & me paroît aſſez probable. Du moins, reprit Eudoxe, a-t-on fait pluſieurs corrections dans les Anciens qui ne ſont pas ſi bien fondées que celle-là, à ne regarder que les

termes : car si on examine la chose à fond & en elle-même, il n'y a certainement nul rapport entre des gens de bonne chere, qui n'ont du goût que pour les choses du monde, & des hommes séparez du siécle qui ne pensent qu'à l'éternité.

J'en dis presque autant, continua-t-il, du nom que porte Alexandre dans la Satire contre l'homme.

Ce fougueux l'Angely, qui de sang alteré,
Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré.

Cela est clair maintenant, parce que nous sçavons que l'Angely étoit un fou de la Cour, que le Prince de Condé avoit amené de Flandres ; & si cela devient obscur avec le tems, il ne faut pas s'en prendre à l'Auteur. Ce n'est donc pas de ces sortes d'obscuritez dont je parle ; ce n'est pas aussi précisément de celles qui viennent d'un mauvais arrangement de paroles, d'une construction louche, d'une équivoque ou d'un mot barbare.

Je parle d'une obscurité qui est dans la pensée même, & je dis d'abord qu'il y en a d'une espéce qu'on peut

comparer avec ces nuits ſombres, ou avec ces brouillards épais qui empêchent tout-à-fait de voir : on a beau regarder de près, & avoir la vûe bonne, on ne diſtingue du tout rien.

Cette ſorte d'obſcurité, répliqua Philanthe, eſt bien rare dans les ouvrages d'eſprit. Je l'avoue, repartit Eudoxe : il s'en trouve néanmoins qui ſont fort obſcurs en quelques endroits ; & le *Diſcours Funébre*, qui fut prononcé aux obſéques de Louis le Juſte dans la Sainte Chapelle de Paris, eſt un peu de ce caractére. Je l'ai conſervé comme une piéce curieuſe & rare en ſon genre : il a pour texte, *Aſcendit ſuper occaſum* ; parce que le Roi mourut le jour de l'Aſcenſion, & il commence admirablement :

» Quoi donc, grand Soleil de nos » Rois ! las, au milieu de votre cour- » ſe, êtes-vous déja au couchant, & » d'un ſi haut point de gloire, êtes- » vous précipité dans une éternelle » défaillance ? Non, non, bel Aſtre, » vous montez en vous abbaiſſant, & » vous meſurez même vos élévations » par vos chutes. Pompes funébres,

pourquoi me déguiſez-vous ſes triomphes ? Si ma Sainte Chapelle eſt ardente, elle n'éclatera qu'en feu de joie ; ce ſera dans les évidentes démonſtrations où je reproduirai nôtre Monarque tout auguſte, parce qu'il a été tout humble, & hautement relevé dans Dieu par une ſervitude couronnée, pour n'avoir point eu de couronnes qui ne lui fuſſent aſſujéties.

Cela n'eſt pas intelligible, dit Philanthe. Non, répondit Eudoxe : ce n'eſt pas là tout-à fait du Galimatias, ce n'eſt que du Phebus. Vous mettez dont, dit Philanthe, de la différence entre le Galimatias & le Phebus ? Oui, repartit Eudoxe : le Galimatias renferme une obſcurité profonde, & n'a de ſoi-même nul ſens raiſonnable. Le Phebus n'eſt pas ſi obſcur, & a un brillant qui ſignifie, ou ſemble ſignifier quelque choſe : le ſoleil y entre d'ordinaire, & c'eſt peutêtre ce qui a donné lieu en nôtre langue au nom de Phebus. Ce n'eſt pas que quelquefois le Phebus ne devienne obſcur, juſqu'à n'être pas entendu : mais alors le Galimatias s'y joint ; ce ne ſont que brillans &

que ténébres de tous côtez.

La penſée d'un Panégiriſte des Rois d'Eſpagne, interrompit Philanthe, ne ſeroit-elle point de cette eſpece ? Il dit que le ſoleil ſemble faire ſa courſe autour de leur Trône en faiſant le tour du monde, & que leur couronne eſt ſon Zodiaque en terre. Juſtement, repartit Eudoxe, voilà du Phebus & du Galimatias enſemble. Je ſuis bien trompé, répliqua Philanthe, ſi *le Prince Illuſtre* que nous avons lû en nôtre jeuneſſe, n'eſt plein de l'un & de l'autre. C'en eſt un parfait modele, & un riche fonds, répondit Eudoxe. Il ne faut qu'ouvrir le livre pour trouver de merveilleuſes penſées qui ne ſe comprennent preſque pas ; & je me ſouviens toûjours de ce glorieux portrait que l'Auteur préſente à ſon Héros ; " de ce portrait, dis-je, » qui n'ayant jamais eu de toile d'at- » tente, étant auſſitôt fait que deſſiné, » a eu ſa ſueur détrempée avec le ſang » ennemi pour ſes couleurs, ſon épée » pour ſon pinceau, ſon cœur pour » ſon peintre, ſes deſirs pour ſes deſ- » ſeins, & ſoi-même pour ſon original.

Mais pour reprendre le discours de la Sainte Chapelle, l'Auteur, après avoir dit que l'homme dans le « Roi veut ce qu'il peut ; que le Roi « dans l'homme peut ce qu'il veut ; « que l'un fait son foible du fort de « l'autre : il loue le Prince d'avoir été « insensible à tout ce qui flatte le sens, & s'écrie ensuite :

Royale abstinance des plaisirs, so- « leil naissant dans les abîmes, plé- « nitude dans le vuide, manne dans « les desers, toison séche où tout est « trempé, toison trempée où tout est « sec ; corps desséché où les plaisirs le « peuvent noyer, corps trempé & tout « imbu de consolations où l'austérité « le dessèche ! «

Je ne sçais, dit Philanthe, qu'admirer le plus du Phebus, ou du Galimatias. Ce n'est pas tout, poursuivit Eudoxe :

Allez, grande ame, digne hôte « d'un si riche Palais. Si d'une matié- « re aussi vile que celle des animaux « vous en avez fait une aussi pure que « celle des astres ; comme elle est in- « altérable par votre vigueur, qu'elle « soit immortelle par vos récompenses. «

» Et vous, cendres sacrées, restes
» d'un si chaste flambeau ; de toutes
» les solennitez des obseques, je n'en
» ai point pour vous qu'une transla-
» tion anticipée, qui sans bouger d'un
» lieu, du tombeau vous met au ber-
» ceau, & du couchant vous porte à
» l'orient. Je ne vous commets point
» à la terre comme nos Européens,
» point aux eaux comme les Barba-
» res, point aux airs dans un christal
» comme les Egyptiens, point aux feux
» comme les Romains : je vous mets
» en réserve dans le sein de la Provi-
» dence qui destine d'enfermer le glo-
» be de mon astre & le chariot de ses
» triomphes, dont la plus belle solen-
» nité sera la devise de Louis le Juste.
» *Ascendit super occasum.*

Comprenez-vous bien tout cela ? Il est difficile de décider, repartit Philanthe, lequel l'emporte ici du Galimatias ou du Phebus. Je n'ai jamais rien vû de plus brillant, ni de moins clair ; mais je voudrois bien voir du Galimatias tout pur. Je vas vous en montrer du plus fin, repartit Eudoxe : il ouvrit un livre, & lût la Lettre suivante.

Lettres de l'Abbé de Saint Cyran imprimées par le Sieur de Preville en 1655.

Eſtimant par tout de grande importance, je ne dis pas les omiſſions, « mais les moindres intermiſſions, ſoit « en action, ſoit en paroles, de l'amitié; & n'étant pas de l'opinion de « ceux qui croyent que les contemplatifs ont l'emportement ſur les autres en l'exercice de toutes ſortes de « vertus, ayant toûjours plus aimé « l'action que la parole, & la parole « que la méditation, & l'entretien ſolitaire en amitié : je puis néanmoins « dire ſûrement que je n'ai point failli « en cette occaſion, & que la cauſe « de mon retardement vous ſera auſſi « agréable qu'eût été une Lettre écrite « avec plus de diligence : d'autant que « deſirant une fois pour toutes vous « dire avec une expreſſion égale au fond « de ma penſée, de quelle façon je « prétends m'être donné à vous; j'ai « fait au contraire des excellens peintres qui ont de la peine à rabattre « leur imagination, n'ayant jamais pu « relever la mienne au point où mon « reſſentiment la vouloit loger. Ce « qui a fait que dans cet eſtrif de mon « cœur & de mon eſprit, qui n'approche jamais par ces conceptions de «

» ſes mouvemens, j'ai mieux aimé me
» taire quelque tems, attendant le dé-
» tour & la rencontre de ces eſprits
» épurez qui aident à former de hau-
» tes imaginations, que voulant dire
» quelque choſe, le dire avec diminu-
» tion, & au préjudice de la ſource
» de mes paſſions; où il eſt ſeulement
» loiſible, quand elles naiſſent du vrai
» amour, d'avoir ſans crainte de re-
» proche quelque ſorte d'ambition.

Je n'ai jamais rien vû de ſemblable, interrompit Philanthe, & je vous avoue que cela me paſſe. Ce n'eſt que le commencement, reprit Eudoxe; voyez la ſuite.

» J'ai pris la plume, & comme ſi
» j'euſſe voulu répandre l'ancre ſur le
» papier, j'ai écrit tout d'une traite ce
» qui s'en ſuit. C'eſt à vous à voir, ſi
» j'ai été ſi heureux que celui qui ren-
» contra à repréſenter en colere & par
» le jet du pinceau une belle écume.
» Pour vous aſſûrer de moi, Monſieur,
» & en juger à l'avenir certainement &
» d'une même façon, je vous veux di-
» re que vous trouverez toûjours mes
» actions plus fortes que mes paroles;
» que dis-je, que mes paroles, que mes

conceptions, que mes affections & « mes mouvemens intérieurs ! car tout « cela tient du corps, & n'eſt pas ſuf- « fiſant pour rendre témoignage d'u- « ne choſe très-ſpirituelle, vû que l'i- « magination qui eſt corporelle ſe trou- « ve dans les mouvemens de l'affection: « de ſorte que je ne prétends pas que « vous ne jugiez que par une choſe « plus parfaite, & qui ne tient rien de « ces choſes là, qui ſont mêlée de corps, « de ſang, de fumées, & d'imperfec- « tions, parce qu'il me reſte dans le « centre du cœur avant qu'il s'ouvre « & ſe dilate, & pour s'émouvoir vers « vous il produiſe des eſprits, des con- « ceptions, des imaginations, & des « paſſions, quelque choſe de plus ex- « cellent que je ſens comme un poids « affectueux en moi-même, & que je « n'oſe produire ni éclorre, de peur « d'expoſer un ſaint germe. J'aime « mieux le nommer ainſi à mes ſens, à « mes fantômes, à mes paſſions qui ter- « niſſent auſſitôt, & couvrent comme « de nuées les meilleures productions « de l'ame : ſi-bien que pour me don- « ner à vous en la plus grande pureté « qui ſe puiſſe voir, qui ſe puiſſe ima- «

» giner, je ne veux pas me donner à
» vous, ni par imaginations, ni par
» conceptions, ni par passions, ni par
» affections, ni par lettres, ni par pa-
» roles, tout cela étant inférieur à ce
» que je sens en mon cœur, & si rele-
» vé par dessus toutes choses, qu'accor-
» dant aux Anges dans ma Philosophie
» la vûe de ce qui est éclos, ce qui na-
» ge pour le dire ainsi sur le cœur, il
» n'y a que Dieu seul qui en connoisse
» le fond & le centre.

Voilà en vérité une belle fougue, dit Philanthe, & je suis fâché de n'y comprendre rien. Vous n'êtes pas au bout, repartit Eudoxe : écoutez, & tâchez de concevoir.

» Moi-même qui vous offre le mien,
» *c'est de son cœur dont il parle*, n'y vois
» presque rien que je puisse désigner
» par un nom, & n'y connois que cette
» vague & indéfinie, mais certaine &
» immobile propension que j'ai à vous
» aimer & honorer ; laquelle je n'ai gar-
» de de déterminer par quelque chose,
» afin que je me persuade que je suis
» dans l'infinité d'une radicale affec-
» tion ; j'ai presque dit substantielle,
» ayant égard à quelque chose de di-

vin & à l'ordre de Dieu, où l'amour « est substance, puisque je prétends « qu'elle est infuse en la substance du « cœur, dont le centre est la quintes- « sence de l'ame, qui étant infinie en « tems & en vertu d'agir comme celui « dont elle est l'image, je puis dire « hardiment que je suis capable d'opé- « rer envers vous par affection, comme « Dieu opére envers les hommes; me « demeurant toûjours plus de puissance « d'agir & d'aimer efficacement, que « je n'aurai paru en avoir par mes ac- « tions: à cause de quoi je les retran- « che aussi-bien que les imaginations, « & le reste comme incapable de vous « rendre témoignage de la disposition « que j'ai en votre endroit, & de la « part que vous avez en mon ame, qui « étant indivisible, se donne toute par « la moidre de ses parties, ou ne se « donne pas du tout. «

Que dites-vous de cela, demanda Eudoxe à Philanthe? Je dis, répliqua Philanthe, que c'est-là le galimatias le plus complet & le plus suivi qui se puisse imaginer. La merveille est, continua Eudoxe, que celui qui écrivoit de la sorte passoit pour un ora-

cle & pour un prophéte parmi quelques gens. Je crois, répondit Philanthe, qu'un eſprit de ce caractere n'avoit rien d'oracle ni de prophéte que l'obſcurité.

Sçavez-vous bien, repartit Eudoxe, que ſes partiſans ſoutenoient que c'étoit un homme envoyé de Dieu pour réformer l'Egliſe ſur le modelle des premiers ſiécles? Ah, je ne puis croire, dit Philanthe, que quand il y auroit quelque choſe à réformer dans l'Egliſe, le Saint-Eſprit voulût ſe ſervir d'une tête pleine de galimatias pour une entrepriſe ſi importante!

Après tout, répartit Eudoxe, on ne doit pas s'étonner qu'un homme qui faiſoit le procès à Ariſtote & à ſaint Thomas, fût un peu brouillé avec le bon ſens. Il en déclare lui-même la vraie cauſe dans une autre Lettre où il dit franchement, *J'ai le cœur meilleur que le cerveau.* Mais ce qui me paroît merveilleux, c'eſt qu'un de ſes amis lui ayant mandé apparemment, qu'on n'entendoit pas trop ce qu'il écrivoit, il lui répondit ainſi pour ſe juſtifier:

» De peur que quelque étranger ne

s'offenſe de ma façon de parler, une « fois pour toutes, permettez-moi de « lui dire une régle qui interprétera « tout ce que je pourrai jamais imagi- « ner ou dire d'extravagant en mes « Lettres : c'eſt qu'en fait de figures, « de métaphores & de chifres, des « termes tous defférens, & des expreſ- « ſions contraires ſignifient une même « choſe ; & parce que tout le langage « des amans eſt figuré & myſtique, il « s'enſuit que lorſque je vous dis, que « je vous commande, je vous prie ; « quand je vous fais quelque défenſe, « je vous offre en cela même mon obéiſ- « ſance. «

C'eſt ſe tirer bien d'affaire, dit Philanthe en ſoûriant, & on ne peut pas raiſonner plus juſte, ni plus nettement.

Il raiſonne à peu près de même dans une autre Lettre que voici.

Nôtre Philoſophe nous apprend « que la même circonſpection que les « corps ont par leur quantité, les An- « ges l'ont par leurs actions : ce qui « m'ôte le moyen d'étendre ma paſſion « envers vous, & m'oblige de recon- « noître mon être créé en la ſeule limi- «

» tation qui me le feroit haïr ; si je n'aï-
» mois en vous l'être incréé qui ne de-
» mande de moi que le même amour
» que je vous porte, dont vous demeu-
» rerez sans doute content, puisque ne
» pouvant trouver en moi de l'infinité,
» vous la trouverez en lui qui vous ai-
» me en moi & par mon entremise d'un
» amour infini.

Mais je crains de vous fatiguer par tout ce galimatias, & je vous épargne le reste. Il faut demeurer d'accord, répliqua Philanthe, que ces Lettres-là effacent bien Nervéze & la Serre, & que celui qui les a écrites, mériteroit d'avoir place dans l'*Histoire des derniers troubles arrivez au Royaume d'Eloquence*. On devoit sans doute, repartit Eudoxe en riant, lui donner un des premiers emplois dans l'armée du Prince Galimatias, & c'est une injustice manifeste que de l'avoir oublié. Parlons sérieusement ; les pensées de l'Auteur des Lettres que je viens de lire, ont un fonds d'obscurité que rien ne peut éclaircir, & nous pourrions dire de lui ce que Balzac disoit d'un autre, qu'il ne tombe pas dans le galimatias, qu'il

Nouvelle Allégorique, ou Histoire des derniers troubles arrivez au Royaume d'Eloquence,

qu'il s'y jette, qu'il s'y précipite de gayeté de cœur.

Je dirois presque de ce faiseur de Lettres, répondit Philanthe, ce que Mainard disoit d'un Ecrivain de son tems :

Charles, nos plus rares esprits
Ne sçauroient lire tes écrits
Sans consulter Muret ou Lipse.
Ton Phébus s'explique si bien,
Que tes volumes ne sont rien
Qu'une éternelle Apocalipse.

L'application n'est pas juste, dit Eudoxe : car au moins avec le secours & de Muret & de Lipse on entendoit ses écrits ; au lieu qu'on ne peut par aucune voie, entendre ces Lettres.

Mais croyez-vous, dit Philanthe, que ces gens qu'on n'entend pas s'entendent eux-mêmes ? En vérité, repartit Eudoxe, je ne sçais que vous en dire ; ils pensent s'entendre, mais je ne crois pas qu'ils s'entendent ; & si on les pressoit de s'expliquer clairement, je doute qu'ils en vinssent à bout.

On imagine quelquefois des choses, répliqua Philanthe, qu'on ne sçauroit expliquer faute de termes

qui soient propres, & qui répondent bien à nôtre pensée. Dites, repartit Eudoxe, qu'on sent des choses qui sont audessus de nos expressions : car les sentimens du cœur sont quelquefois si mêlez ou si délicats, qu'on ne peut les expliquer qu'imparfaitement ; & ce que j'ai lû dans la *Diane* de Montmayor me paroît fort vrai, que quand on sçait si bien dire ce qu'on sent, on ne doit pas le sentir si bien qu'on le dit : *Quien tambien sabe desir lo que siente, no deve sentillo tambien como lo dize.* Mais les termes manquent peu pour faire entendre les conceptions de l'esprit, à moins qu'elles ne soient obscures & embrouillées d'elles-mêmes ; & une marque certaine qu'elles le sont, c'est quand on ne trouve point de paroles qui en donnent l'intelligence.

J'ai oui dire, interrompit Philanthe, que le fameux Evêque du Bellay Jean Pierre Camus étant en Espagne, & ne pouvant entendre un Sonnet de Lope de Vegue qui vivoit alors, pria ce Poëte de le lui expliquer ; mais que Lope ayant lû & relû plusieurs

fois ſon Sonnet, avoua ſincerement qu'il ne l'entendoit pas lui-même.

Les beaux Eſprits de ce pays-là, répondit Eudoxe, ſont ſujets à être un peu obſcurs, & on ne leur en fait pas un crime. Les Eſpagnols confeſſent de bonne foi qu'ils n'entendent pas leur Poëte Gongora, & c'eſt peut-être pour cela qu'ils lui donnent le ſurnom de merveilleux. *Maravilloſo Luys de Gongora.* Ce qui eſt certain, c'eſt que ſon obſcurité a paſſé en proverbe, & que comme les Caſtillans diſent communément, *es de Lope*, pour marquer qu'une choſe eſt excellente; ils diſent de même, *Eſcuro como las ſoledades de Gongora*, pour faire entendre qu'une choſe eſt obſcure. *Ces ſoledades* ſont deux petits Poëmes ſur la ſolitude, qui ont un degré d'obſcurité que n'ont pas les autres ouvrages du même Poëte.

Que dites-vous, répliqua Philanthe, de Lorenzo ou Baltazar Gracian? Car on nous a appris que Baltazar eſt ſon véritable nom, & nous devons une ſi belle découverte à un Sçavant de nos jours, qui a de grandes habitudes dans les pays étrangers, qui

y a eu même des emplois assez considérables, & qui commença en Portugal à se faire connoître.

J'ai lû les ouvrages de Gracian, repartit Eudoxe, mais je vous confesse que je n'ai pas entendu tout ce que j'ai lû. C'est un beau génie, qui prend quelquefois plaisir à se cacher aux Lecteurs, & je suis du sentiment de celui que vous venez de citer, qui dit dans la Préface de *l'Homme de Cour*, qu'il ne faut pas s'étonner si » Gracian passe pour un Auteur abs- » trait, inintelligible, & par consé- » quent intraduisible; c'est ainsi qu'en » parlent la plûpart de ceux qui l'ont » lû, & qu'un Sçavant à qui quelqu'un » disoit qu'on traduisoit, *el Oraculo* » *manual y Arte de Prudencia*, répon- » dit que celui-là étoit bien téméraire » qui osoit se mêler de traduire des » œuvres que les Espagnols mêmes » n'entendoient pas.

Vous vous moquez, interrompit brusquement Philanthe : le Traducteur est bien éloigné de penser ce que vous dites, lui qui a fait un procès à l'Auteur des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*, sur ce qu'Ariste dit que

Gracian eſt obſcur, & qui le traite là-deſſus de ridicule cenſeur.

Cela prouve, reprit Eudoxe, que le Traducteur ſe contredit un peu lui-même, avouant d'un côté que les Eſpagnols mêmes n'entendent pas Gracian ; & de l'autre trouvant mauvais qu'Ariſte lui donne de l'obſcurité. Mais c'eſt le mot d'*incompréhenſible*, dont ſe ſert Ariſte qui a choqué le Traducteur, quoique celui d'*inintelligible ou* d'*Intraduiſible*, dont uſe le Traducteur même, le vaille bien.

Si Gracian eſt incompréhenſible, « & ne s'entend pas lui-même, dit-il « dans une de ſes notes, comment le « Cenſeur lui trouve-t-il du bon ſens ? « On pourroit répondre, ajoûta Eudoxe, qu'un Auteur peut ſuivre le bon chemin en quelques endroits, & s'égarer en d'autres, juſqu'à ne s'entendre pas, ou du moins juſqu'à ne ſe pas faire entendre : de ſorte qu'Ariſte n'a point dit une impertinence, en diſant que l'Ecrivain dont nous parlons, a de la ſubtilité, de la force, & même du bon ſens ; mais qu'on ne ſçait quelquefois ce qu'il veut dire, & qu'il ne le ſçait pas peutêtre lui-

même ; ou l'impertinence tombe un peu sur le Traducteur, & sur son Dom Juan de Lastanosa, qui demeurent d'accord que Gracian n'est pas clair, & que son stile est coupé, concis, & énigmatique. A la vérité ils soutiennent hautement, que c'est pour concilier plus de vénération à la sublimité de la matiere, qu'il n'écrit pas pour tout le monde ; qu'il a affecté d'être obscur pour ne se pas populariser, comme Aristote qui écrivit obscurément pour contenter Alexandre son disciple, qui ne pouvoit souffrir que personne en sçût autant que lui : qu'ainsi quoique les œuvres de Gracian soient imprimées, elles n'en sont pas plus communes, parce qu'en les achetant on n'achete pas le moyen de les entendre.

Rien ne paroît plus plaisant, dit Philanthe, que d'affecter d'être obscur, & cela me fait souvenir de ce Pédant dont parle Quintilien, qui enseignoit l'obscurité à ses écoliers, & qui leur disoit : *Cela est excellent, je ne l'entends pas moi-même.* *Lib. 8, cap. 2.*

Ce que je trouve ici de très-plaisant, repartit Eudoxe, c'est que le

Traducteur qui se pique de pénétration, n'entend pas lui-même son Auteur. Il s'imagine pénétrer tous les mystéres de Gracian, & il s'en déclare assez dans sa Préface, en disant que le langage de l'Ecrivain qu'il traduit est une espéce de chifre, mais que le bon entendeur le peut déchifrer sans avoir besoin d'aller aux devins. Il n'a pas au reste trop bien déchifré certains endroits dont je me souviens. L'Auteur dit, en parlant de l'esprit : *Es este el attributo Rey ; y assi qualquier crimen contra el, fue de lesa majestad.* Le Traducteur déchifre ainsi ce passage : *L'esprit est le Roi des attributs ; & par conséquent chaque offense qu'on lui fait est un crime de leze majesté.* L'Auteur dit sur le sujet de la dissimulation : *Sacramentar una voluntad serà soberania.* Le Traducteur tourne de la sorte : *Qui de sa volonté sçait faire un Sacrement, est souverain de soi-même.*

J'entends moins la Traduction françoise que l'Original Espagnol, dit Philanthe, & je ne sçais ce que veut dire en nôtre langue le *Roi des attributs, de sa volonté faire un Sa-*

crement. Je devinois par *el attributo Rey*, que l'esprit étoit la perfection dominante dans l'homme, la perfection souveraine, & celle qui tenoit le premier rang. Je m'imaginois que *Sacramentar una voluntad*, vouloit dire, *cacher les mouvemens de son cœur, & en faire un mystere aux autres.* Mais *le Roi des attributs, de sa volonté faire un Sacrement*, est un vrai chifre pour moi, & je gagerois que les Lecteurs ne l'entendent pas. C'est-à-dire, reprit Eudoxe, qu'un Oedipe du caractére de celui là est tout propre à obscurcir les énigmes, au lieu de les expliquer. Si j'avois le tems d'examiner sa Traduction, ajouta-t-il, & que cela en valût la peine, vous verriez bien que le Traducteur, qui s'applaudit de son ouvrage, & qui se flatte d'avoir traduit avec succès un livre inintelligible dans l'opinion commune, de son aveu même, n'est pas si bon entendeur qu'il pense, pour me servir de ses termes.

Il ressemble donc à Lipse, dit Philanthe, qui s'étant mêlé d'éclaircir Tacite, ne fait rien moins que cela, ou fait voir qu'il ne l'entend pas trop

Gaspar Sciopp. de Stilo Historico.

lui-même en plusieurs endroits. La comparaison est juste, reprit Eudoxe, en ce point-là & en d'autres ; car le Traducteur de Gracian & le Commentateur de Tacite font tous deux non seulement l'apologie, mais l'éloge de l'obscurité de leurs Auteurs ; en disant qu'ils n'ont pas écrit pour tout le monde, qu'ils ne l'ont fait que pour les Princes, pour les hommes d'Etat, pour les gens d'esprit ; & que ce n'est pas tant leur faute que celle de leurs lecteurs, si on ne les entend pas. Par malheur, repartit Philanthe, les Princes, les hommes d'Etat, & les gens d'esprit n'entendent pas plus que les autres les passages difficiles.

Après tout, continua-t-il, le Traducteur est un habile homme, & un bel esprit. Je ne le nie pas, repartit Eudoxe ; je vous avoue même que j'ai lû avec beaucoup de plaisir son Epitre dédicatoire. Il y parle espagnol en françois admirablement bien, & les titres qu'il donne à LOUIS le Grand de *Roi Roi*, de *Maître Roi*, de *grand Tout*, de *non plus outre de la Royauté*, m'ont fort réjoui. Il m'a

ſemblé que je liſois *l'Avant-victorieux* du Vicechancelier de Navarre, qui commence par *Ma plume en l'air.*

J'ai vû dans Homere, dit Philanthe, *Roi plus Roi que les autres*: dans Marot, *Roi le plus Roi qui fut donc couronné*; & dans un Poëte moderne, *Roi vrayement Roi.* Mais je n'avois jamais vû, *Roi Roi*; & *Roi Roi* me paroît preſque auſſi plaiſant que *perroquet perroquet.*

Enfin pour laiſſer là le Traducteur, ajouta-t-il, Gracian ne vous charme pas. A vous parler franchement, répliqua Eudoxe, il y a dans ſes ouvrages quelque choſe de ſi ſombre, de ſi abſtrait, & de ſi oppoſé au caractére des Anciens, que je ne puis en faire mes délices. L'ouvrage qui a été traduit, & qu'on a intitulé en Eſpagnol, *El Oraculo manual y Arte de prudencia*; en françois, *l'Homme de Cour*, que Dom Laſtanoſa appelle *une raiſon d'Etat de ſoi-même, & une bouſſole avec laquelle il eſt aiſé de ſurgir au port de l'excellence*; le Traducteur, *une eſpéce de rudiment de Cour & de Code politique.* Nervéze ne parleroit pas autrement, interrompit

Philanthe. Cet ouvrage, dis-je, reprit Eudoxe, eſt un recueil de maximes qui n'ont nulle liaiſon naturelle, qui ne vont point à un but, la plûpart quinteſſenciées & chimeriques, preſque toutes ſi obſcures qu'on n'y entend rien, ſurtout dans la Traduction.

Le Livre qui a pour titre, *Agudeza y Arte de ingenio*, eſt un beau projet mal executé à mon gré : j'en fus frappé la premiére fois que je le vis, & il me prit d'abord envie de le traduire ; mais après que j'en eu lû quelque choſe, je fus bien guéri de ma tentation. Car quoique j'y trouvaſſe de la ſubtilité & de la raiſon en pluſieurs endroits, je n'y trouvai point mon compte ; & je jugeai en le parcourant, qu'un ouvrage de cette eſpéce ſeroit un monſtre en nôtre langue. L'Auteur prétend y enſeigner l'art d'avoir de l'eſprit : mais toute ſa methode eſt fondée ſur des régles ſi métaphyſiques, & ſi peu claires, qu'on a peine à les concevoir ; d'ailleurs ſi peu ſûres, qu'on pourroit bien quelquefois s'égarer en les ſuivant.

Les autres Livres de Gracian ont

le même caractére, à son *Politico Fernando* près, qui est plus intelligible & plus raisonnable : Car, sans parler de son *Criticon* où je ne vois goute, son *Discreto* est un peu visionnaire, & son *Heroe* est tout-à-fait fanfaron ; l'incompréhensibilité est la premiére qualité & le premier avantage que l'Auteur lui donne: *primor primero, que el Heroe platique incomprehensibilidades de caudal.* En un mot jamais peutêtre Ecrivain n'a eu des pensées si subtiles, si guindées, ni si obscures.

Le maître en obscurité dont je vous ai fait souvenir, dit Philanthe, auroit été ravi de rencontrer des discours latins du stile de Gracian. Il n'auroit pas non plus été fâché, repartit Eudoxe, de voir en sa langue ce que nous voyons en la nôtre dans des Ecrivains d'aujourd'hui, qui croient se faire admirer en disant des choses qui ne sont pas nettes, & qui ne penseroient pas avoir de l'esprit, si ce qu'ils disent n'avoit besoin d'interpretation. Eudoxe prit alors un cahier où étoient ramassez divers exemples d'obscurité, & lût les suivans.

Pervasit jam multos ista persuasio, ut id jam demùm elegãter atque exquisitè dictum putent, quod interpretandum sit. *Quintil. lib. 2. cap. 3.*

L'enfer eſt le centre des damnez « comme les ténébres ſont le centre « de ceux qui fuient la lumiere. C'eſt « là où la lumiere de Dieu les incom- « mode le moins, ou les reproches de « leur conſcience ſont moins vifs, où « leur orgueil eſt moins confondu ; « ainſi ce leur eſt une eſpece de ſou- « lagement que de s'y précipiter. «

Je vous avoue, dit Philanthe, que je ne comprens pas bien cela ; j'y entrevois ſeulement quelque choſe qui ne m'y paroît guéres vrai. J'avois cru du moins juſqu'à cette heure, que la lumiere divine dont les damnez ſont éclairez intérieurement au milieu des ténébres qui les environnent, leur fait ſentir plus vivement que jamais le malheur qu'ils ont d'avoir perdu Dieu ; & je ne penſois pas que l'enfer fut fait pour le ſoulagement des impies.

Penſez-vous, repartit Eudoxe, que l'ame ſe porte d'elle-même au deſeſpoir, à la rage & à l'enfer, comme une pierre tombe naturellement en bas ? C'eſt ce que dit le même Auteur ; voici ſes paroles :

L'ame tend par ſon propre poids «

» au découragement & au deſeſpoir.
» Le centre de la nature corrompue
» eſt la rage & l'enfer : pour l'y enfon-
» cer tout-à-fait, il ne faut que la ſé-
» parer des objets, & la réduire à ne
» penſer qu'à elle-même.

Ces propoſitions me paroiſſent incompréhenſibles, répliqua Philanthe : Car enfin ſi le deſeſpoir, la rage & l'enfer ſont le centre de la nature corrompue, on ne pourroit trouver de repos qu'en ſe deſeſpérant, qu'en enrageant, & qu'en ſouffrant les ſupplices des damnez, comme une pierre n'en trouve que dans ſon centre. Je ne comprends pas mieux, ajouta-t-il, *que pour enfoncer l'ame tout-à-fait dans ce centre, il ne faut que la ſéparer des objets, & la réduire à elle-même*, & cela friſe un peu le galimatias ; auſſi bien que la penſée d'un Italien contre ceux qui meſurent la grandeur de l'eſprit par la groſſeur de la tête : *non ſanno*, dit-il, *che la mente è il centro del capo ; e il centro non creſce per la grandeZZa del circolo.* Car que veut dire, *l'eſprit eſt le centre de la tête, & le centre ne croît point par la grandeur du cercle ?*

Eudoxe continua de lire dans son cahier, & lût ce qui suit.

« J'en connois qui m'ont avoué que la réserve d'un simple préjugé les avoit retardez longtems dans le chemin de la vérité, parce que le pli que prend nôtre ame, forme une espece de ressort qui revient insensiblement, quand la destruction n'en est pas entiére.

« Si quelquefois le cœur se révolte contre les droits de l'amitié; le respect qui s'est formé en nous par une assez longue habitude ménage adroitement nôtre esprit pour s'emparer de nôtre cœur.

« Il n'est point ici-bas de loi dont le contrecoup ne soit injuste en tout, ou en partie.

« Si les amitiez des Grands ne se détruisent pas d'ordinaire par les mêmes degrez qu'elles ont été formées, elles cessent quelquefois par un rapport assez juste de la cause qui les a fait naître avec le penchant de ceux qui deviennent inconstans.

Bon Dieu, quel jargon, interrompit Philanthe! je n'y entends rien, & qui sont les gens qui pensent ainsi?

Ce ſont des Philoſophes & des Hiſtoriens, répondit Eudoxe. Ah je pardonne aux Philoſophes un peu d'obſcurité, dit Philanthe ! Ariſtote leur pere eſt aſſez obſcur ; & puis les ſecrets de la nature demandent peut-être je ne ſçais quoi de myſtérieux : mais je ne puis ſouffrir que les Hiſtoriens parlent obſcurément ; & Tacite que j'aime fort ne me plaît point, dès que je ne l'entends pas : car il me ſemble que la clarté n'eſt guéres moins eſſentielle à l'Hiſtoire que la vérité.

Vous voilà dans le bon chemin, repartit Eudoxe, & je ſerois très-content de vous, ſi vous n'aviez un peu trop d'indulgence pour les Philoſophes. Croyez-moi, ils doivent écrire nettement auſſi-bien que les Hiſtoriens, & ils y ſont d'autant plus obligez, que c'eſt à eux à nous découvrir les ſecrets de la nature. J'admire Ariſtote où il eſt intelligible : mais je ceſſe de l'admirer où il ne l'eſt pas. Et je me ſouviens de Socrate, qui après avoir lû un livre d'Héraclite plein d'obſcuritez, le condamna finement, en diſant, que tout ce qu'il en avoit entendu étoit très-beau;

& qu'il ne doutoit pas que ce qu'il n'entendoit point ne le fût auſſi. C'eſt cet Héraclite, répliqua Philanthe, qui diſoit à ſes diſciples : *Obſcurciſſez vos penſées, & ne vous expliquez que par énigmes, de peur d'être entendus du peuple.*

A parler en général, pourſuivit Eudoxe, tout Ecrivain, ſoit Hiſtorien ou Philoſophe, ſoit Orateur ou Poëte, ne mérite pas d'être lû, dès qu'il fait un myſtére de ſa penſée. C'eſt comme ces femmes qui vont maſquées par les rues, ou qui ſe cachent dans leurs coëffes, & qui ne veulent pas qu'on les connoiſſe : il faut les laiſſer paſſer, & ne les regarder pas ſeulement.

Cependant, répliqua Philanthe, vous me dites hier que la délicateſſe conſiſtoit en partie dans je ne ſçais quoi de myſtérieux qui laiſſoit toûjours quelque choſe à deviner. Oui, reprit Eudoxe, il doit y avoir un peu de myſtére dans une penſée délicate ; mais on ne doit jamais faire un myſtére de ſes penſées. Ce peu de myſtére dont nous avons parlé, laiſſe aſſez de jour pour faire découvrir aux

autres ce qu'on leur cache. Ce n'eſt pas un maſque ou un voile épais qui couvre entierement le viſage ; c'eſt un crêpe tranſparent, comme nous avons dit, au travers duquel on a le plaiſir de voir, & de reconnoître la perſonne. Mais quand je fais un myſtére de ma penſée, je l'envelope tellement que les autres ont peine à la démêler ; & c'eſt ce qu'un Ecrivain raiſonnable ne doit jamais faire.

On a reproché à Coſtar, dit Philanthe, d'avoir donné dans l'obſcurité, en diſant que Voiture diſputoit la gloire de bien écrire aux illuſtres des nations étrangéres, & contraignoit l'écho du Parnaſſe en un tems qu'il n'étoit plus que pierre, d'avoir autant de paſſion pour ſon rare mérite, qu'il en avoit lorſqu'il étoit nymphe, pour la beauté du jeune Narciſſe.

On a eu raiſon, repartit Eudoxe: cela n'eſt pas net, pour ne rien dire de pis ; & je comprends encore moins *l'écho du Parnaſſe, qui étant pierre a de la paſſion pour le mérite de Voiture ; que l'écho qui ne répondant point à la voix du tonnerre, nous apprend que ce que les Dieux font ne*

ſçauroit être exprimé par les hommes : c'eſt la penſée d'un Ecrivain du régne paſſé, pour louer le Cardinal de Richelieu. Mais ce que dit Coſtar lui-même à un de ſes amis eſt bien plus joli : Il y a dans votre Lettre « une choſe qui ſeroit, je crois, fort « belle, ſi nous l'entendions vous & « moi. «

Balzac, continua-t-il, parlant de la vertu qui ſe tient lieu de récompenſe à elle-même, dit que la gloire n'eſt pas tant une lumiére étrangére « qui vient de dehors aux actions héroïques, qu'une réflexion de la propre lumiére de ſes actions, & un « éclat qui leur eſt renvoyé par les objets qui l'ont reçû d'elles. Voilà beaucoup de lumiére & d'éclat, mais peu de clarté; & je trouve bien plus clair ce que dit Saluſte, que *la gloire des Ancêtres eſt comme une lumiére qui fait paroître les bonnes & les mauvaiſes qualitez de leurs deſcendans.*

Majorum gloria poſteris quaſi lumen eſt, neque bona eorum, neque mala in occulto patitur. *Bell. Jugurth.*

Les Poëtes qui ne parlent que le langage des Dieux, dit Philanthe, ſont ſujets à n'être pas toûjours entendus des hommes : témoins ces vers qui furent faits pour le grand Miniſ-

tre que vous venez de nommer.

Je ſçais que les travaux de mille beaux
eſprits,
Pour t'immortaliſer ont fait une pein-
ture,
Qui montre à l'Univers que ta gloire
eſt un prix
Pour qui le Ciel diſpute avecque la
Nature.

Les vers que j'ai lûs dans un Poëme Héroïque, repartit Eudoxe, valent bien les vôtres; c'eſt au ſujet d'une armure très-riche & très-belle.

L'étoffe & l'artifice y diſputoient du
prix;
Les diamans mêlez avecque les rubis
S'y montroient à leur flâme & vive
& mutuelle,
Ou toûjours en amour, ou toûjours en
querelle.

Je ne ſçais, répliqua Philanthe, lequel eſt plus clair, ou du *prix pour qui le Ciel diſpute avec la nature*, ou des *diamans mêlez avec des rubis qui ſont toûjours en amour ou en querelle.*

Quatre vers d'un Sonnet pour le Roi ſur la Paix & ſur le Mariage, ne ſont pas ſi obſcurs que les précé-

dens ; mais ne ſont pas peutêtre aſſez clairs.

Le deſtin conſentoit que Madrid fût en poudre :
Pour complaire à l'Infante il contredit les Cieux :
Des mains de Jupiter il arrache la foudre ;
Et deſarme les Rois, les Peuples, & les Dieux.

C'eſt du Sonnet qui commence ainſi:

Braves, repoſez-vous à l'ombre des lauriers,
Le Grand LOUIS *conſent que vous preniez haleine.*

Dites ſans peutêtre, repartit Eudoxe, que ces quatres vers n'ont point aſſez de clarté, & dites même qu'ils ont bien l'air de galimatias : mais en voici trois que j'ai retenu d'une piece de Théatre qui ſont un vrai galimatias :

Ce départ cependant m'arrache un aveu tendre,
Et dont mon cœur confus d'un ſilence diſcret,
En ſoupirant tout bas m'avoit fait un ſecret.

N'avez-vous pas vû, répliqua Philanthe, ce que dit un célebre Ora-

teur Portugais dans le *Discours Historique pour le jour de la naissance de la Séréniſſime Reine de Portugal* ? » Que ſi un Prince ſe fie à ſon ſujet, » on peut dire qu'un cœur ſe fie à un » autre cœur : mais que quand l'Epoux » ſe fie à ſon Epouſe, il ne faut pas » dire qu'un cœur ſe fie à un autre » cœur, mais qu'un cœur ſe fie à lui-» même. *Où la moitié d'un cœur*, ajoute l'Auteur du Diſcours hiſtorique, *mettra-t-elle ſa confiance plus ſûrement que ſur l'autre moitié de ſoi-même ?*

La penſée Portugaiſe eſt aſſez bizarre, repartit Eudoxe ; mais la Françoiſe, ou plûtôt celle du Poëte François, l'eſt encore plus. Un ancien Critique s'eſt moqué de celui qui avoit dit qu'*un Centaure étoit à cheval ſur lui-même*, comme nous l'avons déja remarqué : il auroit pu ſe moquer de l'Orateur Portugais, qui dit qu'*un cœur ſe fie à lui-même*, que *la moitié d'un cœur met ſa confiance ſur l'autre moitié de ſoi-même* : & il ſe ſeroit moqué ſûrement de nôtre Poëte Dramatique, qui fait dire à un des perſonnages qu'il met ſur

Demetrius Phaler.

la Scéne, que *ſon cœur en ſoupirant tout bas, lui avoit fait à lui-même un ſecret de ſa paſſion.*

Tous nos Poëtes, dit Philanthe, n'ont pas le ſens & la netteté de Malherbe Je vous aſſûre, repartit Eudoxe, que Malherbe, avec tout ſon ſens & toute ſa netteté, s'endort quelquefois auſſi-bien qu'Homére, juſqu'à tomber dans une eſpéce de galimatias, ſi je l'oſe dire. Il prit les poëſies de Malherbe, & lût dans l'Ode à M. le Duc de Bellegarde les vers qui ſuivent :

C'eſt aux magnanimes exemples,
Qui ſous la baniére de Mars
Sont faits au milieu des hazards,
Qu'il appartient d'avoir des temples.
Et c'eſt avecque ces couleurs
Que l'hiſtoire de nos malheurs
Marquera ſi bien ta mémoire,
Que tous les ſiécles à venir
N'auront point de nuit aſſez noire
Pour en cacher le ſouvenir.

Qu'eſt-ce, à votre avis, que des *exemples*, à qui *il appartient d'avoir des temples*, & qui *ſont faits au milieu des hazards ?* Et de quelles *cou-*

leurs prétend parler le Poëte ? A la vérité, dit Philanthe, cela n'eſt pas net, & je n'y avois pas pris garde.

Eudoxe lût enſuite le commencement des *Larmes de ſaint Pierre.*

Ce n'eſt pas en mes vers qu'une Amante abuſée
Des appas enchanteurs d'un parjure Theſée,
Après l'honneur ravi de ſa pudicité,
Laiſſée ingratement en un bord ſolitaire,
Fait de tous les aſſauts que la rage peut faire,
Une fidelle preuve à l'infidelité.

La plûpart de ceux qui liſent ces deux derniers vers, croyent les entendre ; parce qu'ils ſont harmonieux, qu'ils paroiſſent avoir de l'eſprit, & que les vers qui les précédent ont du ſens. Pour moi je n'entends point *tous les aſſauts que la rage peut faire*, & dont Ariadne *fait une fidelle preuve à l'infidelité* de Theſée. Je dois au reſte ces réflexions ſur Malherbe à un honnête homme de nos amis, qui a tout le diſcernement qu'on peut avoir, & qui dans la fleur de ſon âge joint une grande capacité avec une grande ſageſſe. Malherbe

Malherbe étoit fort jeune lui-même, dit Philanthe, quand il compoſa ce Poëme; & il le dèſavouoit en quelque façon, ſi nous en croyons un ſçavant homme, qui dit cependant qu'on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup de belles choſes dans cette piéce; & que comme Longin a dit de l'Odyſſée que c'étoit un ouvrage de vieilleſſe, mais de la vieilleſſe d'Homere; on peut dire de même des *Larmes de ſaint Pierre*, que c'eſt un ouvrage de jeuneſſe, mais de la jeuneſſe de Malherbe.

Après tout, repartit Eudoxe, ces raiſons n'éclairciſſent pas les ſix vers obſcurs: elles excuſent ſeulement le Poëte, & font eſtimer les beaux endroits du Poëme: mais la piéce n'en vaudroit pas pis, ſi tout y étoit bien clair; du moins me plairoit-elle davantage; car je vous avoue que l'ombre du galimatias me fait peur.

Le Sonnet de l'*Avorton*, pourſuivit Eudoxe, vous a paru excellent. Il me le paroît encore, répliqua Philanthe: car peut-on rien voir de mieux imaginé & de mieux conduit? *Toi qui meurs avant que de naître.*

Assemblage confus de l'être & du néant ;
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'être ;
Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime.
Laisse-moi calmer mon ennui ;
Et du fond du néant où tu rentre aujourd'hui,
Ne trouble point l'horreur dont ma faute est suivie.
Deux tyrans opposez ont décidé ton sort :
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie ;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Ce que le Sonnet a de beau me plaît fort, repartit Eudoxe : la premiere pensée est heureuse, & le merveilleux s'y rencontre naturellement avec le vrai :

Toi qui meurs avant que de naître.

Les dernieres pensées sont très-justes, & n'ont peut-être que trop de justesse, ou pour le moins trop de jeu.

L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Mais l'*assemblage confus de l'être & du néant*, n'a pas toute la clarté que l'on pourroit désirer, non plus que le *rebut du néant & de l'être*. Cela est trop fort, dit Philanthe, pour être si net. Eh de grace, répondit Eudoxe, un peu moins de force, & plus de netteté! Encore ne sçais-je, si ce qui vous semble fort, l'est en effet : car selon les Maîtres de l'art ; les esprits enflez ont, comme les corps bouffis, plus de foiblesse que de force, & sont dans le fond malades, quelque apparence d'embonpoint qu'ils ayent.

Nam tumidos & corruptos & tinnullos, & quocumque alio cacozeliæ genere peccantes, certum habeo non virium, sed infirmitatis vitio laborare; ut corpora non robore, sed valetudine inflantur. *Quintil. lib. 2. cap. 3.*

Il faut en vérité un jugement bien exquis pour penser de sorte, qu'une pensée soit claire sans être foible ; & pour se faire entendre des plus grossiers en se faisant estimer des plus habiles.

Comme nous n'examinons pas ici le langage, ajouta-t-il, je ne dis rien de la faute de grammaire, qui est au dixiéme vers du Sonnet de l'*Avorton* ; *ou tu rentre aujourd'hui*, au lieu

de *rentres* avec une *s*, qui n'accommodoit pas le Poëte. C'eſt juſtement la faute que nous avons remarquée dans le Sonnet du *Miroir*.

Il eſt plaiſant, dit Philanthe, que le hazard ait voulu que ces deux Sonnets, ſi beaux en leur genre, ayent tous les deux la même faute de grammaire. Ce n'eſt qu'une bagatelle, dit Eudoxe; & pour moi je ſouffrirois bien plûtôt un ſoléciſme que le moindre galimatias: l'un n'eſt que contre la ſyntaxe ou contre l'uſage, mais l'autre eſt contre le bon ſens, qui veut qu'on penſe toujours nettement, & qu'on s'exprime de même.

A propos de ſoléciſme, répliqua Philanthe, que dites-vous d'un de nos Ecrivains, qui dans un ouvrage très-ſérieux, appelle les bâtimens irréguliers, *des ſoléciſmes en pierre*? C'eſt celui qui a appellé les Romans, *des bâteleurs en papier*; la ſentence, *le poivre blanc de la diction*; & les longues queûes des femmes, *des hyperboles de drap*. Outre que ces penſées ſont baſſes & un peu burleſques, repartit Eudoxe, elles tiennent fort de l'énigme; & on ne ſçauroit guéres

les entendre à moins que de ſçavoir deviner. Ne vaudroit-il pas mieux ſe taire que de parler énigmatiquement? Et le précepte de Maynard n'eſt-il pas très-raiſonnable?

Mon ami, chaſſe bien loin
Cette noire Rhétorique:
Tes ouvrages ont beſoin
D'un devin qui les explique.
Si ton eſprit veut cacher
Les belles choſes qu'il penſe;
Di moi, qui peut t'empêcher
De te ſervir du ſilence?

Je me rencontrai l'autre jour dans une compagnie, dit Philanthe, où l'on examina cette Réflexion morale: *La gravité eſt un myſtére du corps inventé pour cacher les défauts de l'eſprit.* Tout le monde trouva la Réflexion délicate & pleine de ſens: mais quelques-uns y trouvérent je ne ſçais quoi d'envelopé & d'obſcur. Ce *myſtére du corps* leur parut trop myſtérieux. Je ſerois aſſez de leur ſentiment, repartit Eudoxe; & j'aimerois mieux ce qu'on a dit de l'action de l'Orateur, qu'elle étoit *une éloquence du corps.* J'ai un peu de peine à entendre ce que c'eſt qu'*un myſtére du corps,*

& je conçois aiſément ce que c'eſt que *l'éloquence du corps*; car ſelon l'Auteur même des *Réflexions morales*, il » y a une éloquence dans les yeux & » dans l'air de la perſonne qui ne per- » ſuade pas moins que celle de la parole.

Je ſuis convaincu, dit Philanthe, que la clarté eſt néceſſaire dans les penſées; mais je voudrois bien ſçavoir préciſément pourquoi elles ſont quelquefois obſcures. Cela vient ſouvent, répondit Eudoxe, de ce que l'eſprit qui les conçoit eſt obſcur lui-même, & ne voit pas tout-à-fait les choſes dans leur jour. Comme les notions qu'il a ne ſont pas nettes, ſes penſées n'ont garde de l'être non plus que ſes paroles qui en ſont les images naturelles. Mais pour deſcendre dans le détail, l'obſcurité peut venir de ce qu'une penſée eſt tirée de loin; par exemple d'une métaphore, ou d'une comparaiſon, qui n'a d'elle-même nul rapport à l'objet de la penſée. Ainſi *les ſoléciſmes en pierre* ont quelque choſe d'obſcur; parce qu'il y a une très-grande diſtance entre un ſoléciſme & un bâtiment.

Pluſieurs métaphores entaſſées les

unes sur les autres font aussi ce mauvais effet; & nous pouvons dire de la pensée ce que Quintilien a dit du discours. Comme la métaphore rend le discours clair, quand on l'employe à propos, & qu'on s'en sert peu : elle l'obscurcit dès qu'elle est fréquente ; & fait des énigmes, si on en use continuellement. La raison est que tant d'images étrangeres mêlées ensemble, produisent de la confusion dans l'esprit des lecteurs ou des auditeurs. Il arrive même que deux métaphores qui ne sont pas dans le même genre, étant jointes, diminuent quelque chose de la clarté d'une pensée. Je vous comprends, dit Philanthe, & je vois maintenant pourquoi la pensée d'une Personne sçavante bien audessus de son sexe, qui a entrepris de nous expliquer ce que c'est que le goût en matiere d'esprit, & qui l'a fait d'une maniére si délicate ; pourquoi, dis-je, sa pensée, qui est au fond vraie & solide, ne m'a pas paru d'abord extrêmement claire; c'est sans doute qu'elle définit le goût, qui est une métaphore, par l'harmonie qui en est une autre d'un genre différent.

Ut modicus atque opportunus translationis usus illustrat orationem ita frequens obscurat, continuus verò in allegoriam & ænigma exit. *Quintil. lib. 8. cap. 6.*

Car, si je m'en souviens, voici la définition : *Le goût est une harmonie, un accord de l'esprit & de la raison.*

Vous ne profitez pas mal de ce qu'on vous dit, repartit Eudoxe ; & l'exemple qui vous est venu si à propos prouve bien ce que je veux dire. Il faut pourtant confesser que si les deux métaphores obscurcissent tant soit peu la définition ; l'explication qui s'en fait aussitôt, l'éclaircit assez, & la fait entendre du moins à ceux qui veulent prendre la peine de l'approfondir.

D'autres définitions du goût que j'ai lûes dans une très-belle Lettre, répliqua Philanthe, peuvent encore nous aider à en avoir des notions nettes & distinctes. " Le goût, dit " l'Auteur de la Lettre, est un senti- " ment naturel qui tient à l'ame, & qui " est indépendant de toutes les sciences " qu'on peut acquerir ; le goût n'est " autre chose qu'un certain rapport qui " se trouve entre l'esprit & les objets " qu'on lui présente ; enfin le bon goût " est le premier mouvement, ou, pour " ainsi dire, une espéce d'instinct de la " droite raison, qui l'entraîne avec ra-

pidité, & qui la conduit plus sûrement que tous les raisonnemens qu'elle pourroit faire. «

Ces définitions sont fines & justes, repartit Eudoxe : elles me font concevoir que l'Auteur des *Réflexions morales* a eu raison de dire que le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit, mais elles ne me font pas entendre une autre de ses réflexions : *Quand nôtre mérite baisse, nôtre goût baisse aussi.* Il y a là une délicatesse qui me passe, & c'est peutêtre ma faute. Il me semble, dit Philanthe, que j'ai entendu cette réflexion toutes les fois que je l'ai lûe ; car j'ai lû plus d'une fois les *Réflexions morales* : mais je ne l'entends pas plus que vous présentement ; & je crois que nous avons tous deux l'esprit bouché.

Quoiqu'il en soit, reprit Eudoxe, je suis assûré que si l'Auteur avoit donné un peu plus d'étendue à sa pensée en la dévelopant davantage, elle en seroit plus intelligible ; car la brièveté contribue encore à l'obscurité, selon le mot d'Horace, *Je veux être court, je deviens obscur.* En effet, il arrive d'ordinaire qu'à force de serrer

les choſes on les étrangle, & on les étouffe pour ainſi dire: ſi bien qu'une penſée eſt confuſe dès qu'elle n'a pas toute l'étendue qu'elle doit avoir; de même à peu près que l'eſt une carte de géographie, quand les lieux y ſont trop preſſez, & que les rivieres, les montagnes, les villes & les bourgs n'ont pas tout l'eſpace qui leur convient. Thucidide n'eſt pas toûjours clair, à force d'être concis & trop ſubtil dans ſes penſées, ſi nous en croyons Ciceron. Tacite eſt obſcur, parce qu'il ramaſſe ſouvent ſa penſée en ſi peu de mots, qu'à peine peut-on deviner ce qu'il veut dire.

Horum conciſæ ſententiæ, interdum etiâ non ſatis apertæ cùm brevitate, tum nimio acumine. *Cicer. de Clar. Orat.*

Il ſeroit à ſouhaiter, pourſuivit Eudoxe, que nous fuſſions comme les Anges, qui ſe communiquent leurs penſées ſans le ſecours des paroles: mais n'étant pas de purs eſprits, nous ſommes contraints d'avoir recours au langage pour exprimer ce que nous penſons; & telle penſée ne ſe peut entendre ſans un certain nombre de mots: ſi vous en retranchez quelque choſe, ſous prétexte de rendre la penſée plus forte, vous tombez infailliblement dans

Salluſtio vigente amputatæ ſententiæ & obſcura veritas

l'obscurité. C'est ce défaut que Sénéque & Quintilien reprochent à Salluste, répliqua Philanthe. L'un dit que ce fameux Historien fit valoir en son tems les pensées coupées & un peu obscures ; l'autre, qu'il faut éviter cette briéveté de Salluste, & ce genre d'écrire concis & rompu qu'il affecte quelquefois.

fuere pro cultu. *Senec. Ep.* 114.

Vitanda illa Salustiana brevitas, & abruptum sermonis genus. *Quintil. l.* 4. *c.* 11.

Il y a pourtant, reprit Eudoxe, une briéveté louable, qui consiste à employer toutes les paroles qu'il faut, & à n'employer que celles qu'il faut, ou même à se servir quelquefois d'un mot qui en vaille plusieurs autres. C'est la briéveté que Quintilien lui-même trouve si belle dans Salluste en rapportant ce que cet Historien dit de Mitridate, qu'il étoit armé de sa grande taille ; mais, comme remarque Quintilien au même endroit, dès qu'on imite mal ces maniéres de penser & de parler, on devient obscur.

Est pulcherrima brevitas, cùm plura paucis cõplectimur, quale illud Sallustii est. Mithridates corpore ingẽti perinde armatus: hoc malè imitãtes sequitur obscuritas. *Lib.* 8. *cap.* 2.

Le Tasse n'a pas mal imité Salluste, répliqua Philanthe, en disant d'un de ses Héros, qu'il étoit armé de sa propre personne aussi-bien que de son bouclier & de sa cuirasse.

E di fine armi, e di se stesso armato.

C'est moins là une imitation, repartit Eudoxe, qu'un larcin honnête. N'est-il pas juste, répondit Philanthe, que le Tasse se dédommage un peu sur les Anciens des vols que les Modernes lui font ? Je pourrois vous en citer mille, & je me borne à un seul que j'ai dans l'esprit. Le Poëte Italien, en parlant du Po qui est rapide à son embouchure, & qui se jette dans la mer avec violence, dit qu'il semble porter la guerre, & non pas un tribut, à la mer.

E pare
Che guerra porti, e non tributo al mare.

Un de nos Poëtes dit presque le même d'un autre fleuve :

Le Tigre écumeux & bruyant
Se poursuivant toûjours, & toûjours se fuyant,
De sa fougueuse course étonne son rivage,
Et porte pour tribut à la mer un orage.

Cela est pris visiblement, & toute la difference qu'il y a entre l'Italien & le François, c'est que l'un est

bien plus juſte que l'autre. Car *tribut* & *guerre* ont quelque rapport, ou plûtôt quelque oppoſition : & le ſens du Taſſe eſt beau, qu'un fleuve impétueux ſoit un ennemi qui porte la guerre à la mer, & non pas un vaſſal qui y porte un tribut ; au lieu qu'*orage* & *tribut* ne conviennent point. Le tribut dont il s'agit ici eſt métaphorique, dit Eudoxe ; & en ſtile de métaphore, quel tribut convient mieux à la mer qu'un orage ? C'eſt juſtement lui porter ce qu'elle aime, étant ſi orageuſe de ſa nature, & ne ſubſiſtant que dans les tempêtes.

Pour revenir à la briéveté, pourſuivit-il, je ne trouve rien de meilleur que de dire beaucoup de choſes en peu de paroles, pourvû qu'on ſe faſſe entendre : mais la difficulté eſt de ſe faire entendre : & tout le ſecret conſiſte à garder de telles meſures, que la clarté ne diminue rien de la force, ni la force de la clarté.

Ce qui me choque le plus, repartit Philanthe, c'eſt de voir qu'on ne diſe rien en parlant beaucoup, & qu'on ſoit même obſcur lorſqu'on

n'eſt pas court. Le ſens, dit Eudoxe, ſe perd d'ordinaire dans la multitude des paroles; & j'ai remarqué qu'un homme qui parle trop ſe fait ſouvent moins entendre, qu'un autre qui ne parle pas aſſez.

Il me ſemble, reprit Philanthe, qu'une penſée n'eſt pas nette quand elle a comme deux faces, & qu'on ne ſçait en quel ſens on la doit prendre, ou qu'on doute ſi elle eſt vraie ou fauſſe. Tacite eſt ſujet à ces ſortes de penſées, & celle qu'il a ſur les Chrétiens au ſujet de l'embraſement de Rome, me paroît de ce caractére. *Ils ne furent pas moins convaincus de l'incendie, que de la haine du genre humain.* Je ne ſçais s'il s'agit de la haine que les Chrétiens ont pour le genre humain, ou de celle que le genre humain a pour les Chrétiens; & cependant un Lecteur qui n'eſt pas ſtupide devroit le ſçavoir d'abord. L'obſcurité, dit Eudoxe, vient-là de l'expreſſion; & la penſée ſeroit claire ſi l'Hiſtorien s'étoit donné la peine d'ôter l'équivoque de *la haine du genre humain.*

Haud perinde in crimine incendii quàm odio generis humani convicti ſunt. *Ann. l.* 15.

L'Epigramme de Martial ſur la

mort de Ciceron & de Pompée, répliqua Philanthe, finit par une penſée douteuſe, qui l'aiſſe l'eſprit indéterminé, touchant le vrai ou le faux de la penſée même. *Antoine a commis un crime égal à celui de l'Egypte. Leurs armes ont abbatu deux têtes ſacrées ; l'une étoit le chef de Rome victorieuſe, l'autre de Rome éloquente. Toutefois le crime d'Antoine eſt plus grand que celui de Photin : celui-ci a été ſcélérat pour le ſervice de ſon maître ; celui-là l'a été pour ſes propres interêts.*

Antonii tamen eſt pejor quàm cauſa Photini : Hic facinus domino præſtitit, ille ſibi.

Le Poëte décide une choſe qui n'eſt pas conſtante, & ſa déciſion fait de l'embarras : car celui qui eſt ſcélérat pour ſon maître, commet peutêtre un plus grand crime que celui qui l'eſt pour ſes propres interêts. Et l'Auteur de la Diſſertation qui eſt à la tête d'un Recueil d'Epigrammes latines choiſies, a bien remarqué que ceux qui péchent pour leur interêt particulier ſont emportez par l'amour propre, & par d'autres paſſions violentes qui diminuent de la griéveté du crime en diminuant de la liberté ; au lieu que ceux qui ſont

les miniſtres de la paſſion d'autrui ont plus de ſens froid dans le crime qu'ils commettent, & par conſequent plus de malice; tellement que la propoſition qui fait la pointe de l'Epigramme, n'eſt pas nette.

Mais avez-vous pris garde, ajoûta-t-il, que l'obſcurité des penſées vient encore de ce qu'elles ſont eſtropiées, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte; je veux dire, de ce que le ſens n'en eſt pas complet, & qu'elles ont quelque choſe de monſtrueux, comme ces ſtatues imparfaites ou toutes mutilées, qui ne donnent qu'une idée confuſe de ce qu'elles repréſentent, & qui n'en donnent même aucune.

Tertullien dans ſon livre *de la Chair de Jeſus-Chriſt*, dit, pour prouver la vérité de nos myſtéres : *Le Fils de Dieu eſt mort, cela eſt croyable, parce que cela eſt ridicule. Ayant été enſeveli, il eſt reſſuſcité; cela eſt certain, parce que cela eſt impoſſible.* Je dis que ces penſées ne ſont point entiéres, qu'elles ſont informes, & que c'eſt pour cela que d'abord elles ſemblent fauſſes, extravagantes, & inconcevables. L'Au-

Mortuus eſt Dei Filius; credibile eſt, quia ineptum eſt; & ſepultus reſurrexit; certum eſt, quia impoſſibile eſt. *Tertull. de Carne Chriſti.*

teur veut dire que la mort du Fils de Dieu étant l'effet d'une charité infinie, & n'étant point dans les régles de la prudence humaine, qui trouve ridicule qu'on faſſe mourir l'innocent pour ſauver le criminel, rien ne rend ce myſtére plus digne de foi que ce qui y paroît de moins raiſonnable aux yeux des hommes.

Il veut dire auſſi que la Réſurrection de Jeſus-Chriſt ſurpaſſe toutes les forces de la nature, & ne peut être que l'ouvrage d'une vertu toute divine ; qu'il eſt certain que ce Dieu homme a repris de lui-même une vie nouvelle, parce qu'il eſt impoſſible de reſſuſciter naturellement : mais les penſées ne diſent pas ce que veut dire l'Auteur, ou elles le diſent ſi obſcurément qu'on n'y entend rien, à moins que de faire bien des réflexions. Enfin ces ſortes de penſées creuſes & profondes ſont en quelque façon ſemblables aux abîmes, dont la profondeur étonne, & trouble la vûe ; & je comparerois volontiers les Ecrivains qui ne penſent point juſte, ni ne s'expriment point nettement, à ce Poëte dont parle Gombaud ;

Præceps quædam, & cùm idcircò obſcura, quia peracuta, tum rapida & celeritate cæcata oratio. *Cicer. in Bruto.*

Ta Muſe en chimères feconde,
Et fort confuſe en ſes propos,
Penſant repréſenter le monde,
A repréſenté le cahos.

Mais en parlant de galimatias & d'obſcurité, prenons garde d'y donner nous-mêmes : nous ne ſerions pas les premiers à qui cela ſeroit arrivé. L'Auteur des *Entretiens de Timocrate & de Philandre*, qui accuſe de galimatias en quelques endroits l'Auteur *de la ſainteté & des devoirs de la vie monaſtique*, y tombe manifeſtement en une occaſion remarquable, & qui demandoit beaucoup de clarté, de netteté, & de ſens. Voici le Livre, & je veux vous lire l'endroit.

» C'eſt une choſe bien glorieuſe pour » la vérité, de trouver dans les propres » combats qu'on lui livre une preuve » du pouvoir dont elle doit jouir dans » le monde. Toutes les extravagances » auſquelles le cœur humain s'eſt aban- » donné en matiere de Religion, ayant » eu pour fondement une premiere vé- » rité dont chacun s'eſt fait une idée ſe- » lon ſon caprice.

Ce n'eſt pas-là encore tout-à-fait du galimatias, ajoûta Eudoxe; mais ſi

je ne me trompe, vous en allez voir.

Car on ne doit pas s'imaginer que « l'homme ait pris à tâche de la détruire ; on l'attaquoit sans y penser : on « se flattoit qu'on pouvoit l'accommoder avec ses passions ; on l'a fait, & « c'est ce qui l'a perdu. Le libertin, en « se relâchant insensiblement ; le superstitieux, en devenant la dupe de « son propre cœur qui ne lui permettoit pas de voir que le ressort secret « qui le portoit à étendre les bornes de « la vérité, ne naissoit que de l'envie « qu'il avoit d'étendre les siennes, en se « faisant lui-même l'arbitre des loix « dont il devoit dépendre. «

Je pardonnerois plus volontiers, dit Philanthe, à l'Auteur de ces entretiens un peu de galimatias que l'esprit de libertinage & de médisance qui régne par tout dans son livre ; & je ne crois pas qu'on puisse en conscience imputer un tel ouvrage qu'à un homme sans religion & sans honneur. Mais ce n'est pas de quoi il est question présentement ; & pour ne nous point écarter, un des plus fameux Ecrivains de delà les monts me paroît obscur dans l'endroit même où

il blâme Lucrece de l'être. *Lucrezio*, dit il, *con l'oscurità dello stil poëtico non solo veste il corpo della sentenza, ma spesso il viso: e la veste del viso non è tanto fregio che adorni, quanto maschara che nasconda.* A votre avis, que veut-il dire, en disant que Lucréce couvre avec l'obscurité de son stile poëtique non seulement le corps, mais aussi le visage de la pensée; & que ce qui couvre le visage n'est pas tant un ajustement qui pare, qu'un masque qui cache?

Pour-moi, dit Eudoxe, je ne comprends guéres mieux cela que ce qu'enseigne un Platonicien, que les fantômes du matin imprimez dans la plus belle fleur des esprits se présentent distinctement au miroir de l'ame, où il se fait d'admirables réfléxions de ces premieres idées qui sont les formes du vrai. J'entrevois pourtant qu'il veut dire que l'étude du matin est la meilleure, & qu'on a le matin l'esprit plus net.

Comme je suis de bonne foi, repartit Philanthe, je vous avoue franchement, mon cher Eudoxe, que je vois maintenant les choses avec d'au-

tres yeux, & que mon goût n'eſt preſque plus different du votre. Je ſens, ajoûta-t-il, que la lecture des Italiens & des Eſpagnols ne me plaira pas tant qu'elle faiſoit. Vous ſerez, interrompit Eudoxe, comme ces gens qui ſont détrompez du monde, & qui dans le commerce de la vie n'ont pas tant de plaiſir que les autres : mais aſſûrez-vous que c'en eſt un grand d'être détrompé ; & ne vous aviſez pas d'imiter ce fou, qui s'imaginoit d'être toûjours au Théatre, & entendre d'excellens Comédiens ; mais qui étant guéri de ſon erreur par un breuvage que ſes amis lui firent prendre, ſe plaignoit de ſes amis comme s'ils l'euſſent aſſaſſiné.

Pol me occidiſtis, amici ; Non ſervaſtis, ait, qui ſic extorta voluptas, Et demptus per vim mentis gratiſſimus error. *Horat. Epiſt. lib. 2. Ep. 2.*

La comparaiſon eſt un peu gaillarde, répliqua Philanthe en ſouriant ; mais je la mérite bien, pour m'être laiſſé trop charmer par des ſottiſes harmonieuſes ; vous voyez du moins que je cite Horace auſſi à propos que vous.

Verſus inopes rerum nugæque canoræ. *Horat. de Art. Poët.*

Tout de bon, pourſuivit-il, me voila déſabuſé. Je reconnois à cette heure que les penſées ingénieuſes ſont comme les diamans, qui tirent leur

Falluntur plurimum, qui vitioſum & corruptum dicendi genus, quod

aut verborũ licentiâ resultat, aut puerilibus sententiis lascivit, aut immodico tumore turgescit, aut inanibus locis bacchatur, aut caſuris, ſi leviter excutiantur floſculis nitet aut præcipitia pro ſublimibus habet, aut ſpecie libertatis inſanit, magis exiſtimant populare atque plauſibile. *Quintil. l. 2. cap. 10.*

prix de ce qu'ils ont encore plus de ſolidité que d'éclat ; & c'eſt, à mon gré, ſe tromper bien lourdement, que de croire raiſonnable & plauſible, une éloquence vicieuſe & corrompue, toute jeune & toute badine, qui ne garde nulle bienſéance dans les paroles, ni dans les penſées : qui s'emporte & s'enfle à l'excès dans des occaſions où il ne s'agit de rien moins ; qui confond le ſublime avec l'outré, le beau avec le fleuri, & qui ſous prétexte d'avoir un air libre, s'égaye juſqu'à la folie.

Je me réjouis, dit Eudoxe, que vous quittiez enfin vos fauſſes idées, & que vous ne ſoyez plus capable de préferer les pointes de Sénéque au bon ſens de Ciceron, & le clinquant du Taſſe à l'or de Virgile.

Mais, mon cher Philanthe, pour ne pas retomber dans vos anciennes erreurs, il eſt bon que vous rappelliez de tems en tems tout ce que nous avons dit ſur la maniére de bien penſer. Je n'oublierai pas, répliqua Philanthe, que le vrai eſt l'ame d'une penſée ; que la nobleſſe, l'agrément, la délicateſſe en ſont l'ornement, &

Ornatus virilis fortis & ſanctus ſit: nec effemi-

en rehauſſent le prix ; que rien n'eſt beau s'il n'eſt naturel ; & qu'il y a de la différence entre la couleur qui vient du ſang, & celle qui vient du fard ; entre l'embonpoint & la bouffiſſure ; entre l'agrément & l'afféterie.

natam levitatem, nec fuco eminétem colorem amet ſanguine & viribus niteat. *Quintil. lib. 8, cap. 3.*

N'oubliez pas ſurtout, repartit Eudoxe, que le rafinement eſt la pire de toutes les affectations, & que comme dans le manége du monde il ne faut pas, ſelon Montaigne, manier les affaires trop ſubtilement ; on doit bien ſe garder de penſées trop fines dans les ouvrages d'eſprit. Car enfin s'il y a de la groſſiereté à marquer trop ſes pas en marchant, c'eſt peut-être un plus grand défaut de ne marcher que ſur la pointe des pieds ; ou pour me ſervir d'une autre comparaiſon, il vaudroit preſque mieux avoir la taille moins déliée, que d'être extrémement groſe. Mais ſouvenez-vous auſſi que rien n'eſt plus oppoſé à la véritable délicateſſe que d'exprimer trop les choſes, & que le grand art conſiſte à ne pas tout dire ſur certains ſujets ; à gliſſer deſſus plûtôt que d'y appuyer ; en un mot à en laiſſer penſer aux autres plus que l'on n'en dit.

Quædam non prolata majora videntur & potiùs in ſuſpicione relicta. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Je voudrois, ajouta-t-il, qu'on se souvint toûjours de ce qu'un célebre Académicien, qui a traduit Virgile en vers, explique si bien dans sa Préface, en parlant contre ces Poëtes qui s'imaginent qu'ils seroient arrivez au plus haut point de la poësie, s'ils n'avoient rien laissé à penser à ceux qui liront leurs ouvrages. Selon le sentiment du Traducteur de l'Enéide, de tels caractéres sont même très-désagréables dans la conversation, & ceux qui ont un peu étudié le monde & l'art de lui plaire, sçavent que c'est un chemin tout contraire à celui qu'il faut tenir. L'homme est naturellement si amoureux de ce qu'il produit, & cette action de nôtre ame qui contrefait la création, l'éblouit, & la trompe si insensiblement & si doucement, que les esprits judicieux observent qu'un des plus sûrs moiens de plaire n'est pas tant de dire & de penser, comme de faire penser & de faire dire. Ne faisant qu'ouvrir l'esprit du Lecteur, vous lui donnez lieu de le faire agir; & il attribue ce qu'il pense & ce qu'il produit à un effet de son génie

Nonnulla relinquenda auditori quæ suo marte colligat. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

&

& de son habileté ; bien que ce ne soit qu'une suite de l'adresse de l'Auteur, qui ne fait que lui exposer ses images, & lui préparer de quoi produire & de quoi raisonner. Que si au contraire on veut dire tout, non seulement on lui ôte un plaisir qui le charme, & qui l'attire : mais on fait naître dans son cœur une indignation secrette, lui donnant sujet de croire qu'on se défie de sa capacité ; & il n'y a guéres d'esprit si humble qu'il puisse être, qui ne s'afflige quand on lui fait sentir qu'on connoît sa petitesse.

Qui omnia exponit auditori ut nulla mente prædito, similis ei est qui auditorem improbat atque contemnit. *Ibid.*

Avec tout cela retenez bien que l'obscurité est très-vicieuse, & que ce que les personnes intelligentes ont peine à entendre n'est point ingénieux ; que, selon Quintilien, moins on a d'esprit, plus on fait d'effort pour en montrer, de même que les petits hommes se dressent sur leurs pieds, & que les foibles font plus de menaces ; enfin qu'on est obscur à mesure qu'on a le sens petit & le goût mauvais. Il faut même, selon ce grand maître de l'éloquence, qu'une pensée soit si claire, que les

Quo quisque ingenio minus valet, hoc se magis attollere & dilatare conatur; ut statura breves, in digitos eriguntur, & plura infirmi minantur. Erit ergo obscurior etiá quo quisque deterior. *Quintil. lib. 2. cap. 3.*

Dilucida & negligenter

quoque audientibus aperta, ut in animum ratio tanquam sol in oculos, etiamsi in eam non intendatur, incurrat : quare non ut intelligere possit, sed ne omnino possit non intelligere, curandum. *Idem. lib. 8. cap. 2.*

Lecteurs ou les Auditeurs l'entendent sans qu'ils s'appliquent à la concevoir : c'est-à-dire, qu'elle entre dans leur esprit comme la lumiére entre dans leurs yeux lorsqu'ils n'y font pas de réflexions ; de sorte que le soin de celui qui pense, doit être, non que sa pensée puisse s'entendre, mais qu'elle ne puisse ne s'entendre pas.

Voilà en abregé où se reduit, selon moi, la maniére de bien penser dans les ouvrages d'esprit, à prendre la chose en elle-même ; sans considerer ni la pureté du langage, ni l'exactitude du stile.

Nulla utilitas cogitationis præclaræ est, si ei quis pulchræ locutionis non adhiderit ornamentum. *Dionys. Halicar. de collocat. verbor.*

Après tout, répliqua Philanthe, il sert peu de bien penser si l'on parle mal ; & même les pensées les plus belles sont fort inutiles, selon les maîtres de l'art sans l'ornement des paroles. J'en tombe d'accord, répondit Eudoxe ; mais aussi faut-il avouer que rien n'est plus extravagant, ni plus insensé, qu'un vain son de paroles ; je dis même des plus belles, & des mieux choisies, si elles ne sont soutenues de pensées solides & de bon sens.

Quid est enim tam furiosum quàm verborum vel optimorum sonitus inanis,

Je voudrois au reſte que pour penſer bien ſur quelque matiere que ce ſoit, ceux qui ſe mêlent d'écrire en proſe ou en vers, avant que de ſe mettre à compoſer, non ſeulement lûſſent de bons livres tels que ſont les ouvrages du ſiécle d'Auguſte, & les pieces modernes qui approchent de ces excellens originaux ; mais qu'en écrivant ils euſſent toûjours devant les yeux diverſes perſonnes comme témoins, & même comme juges de leurs penſées. Par exemple, afin d'éviter le faux, l'affectation, le phébus, il ſeroit néceſſaire de ſe propoſer un eſprit droit, naturel, raiſonnable, & ſe demander à ſoi-même : Cela contenteroit-il un tel ? Cela auroit-il contenté Patru ? Il n'y auroit peutêtre pas de mal à penſer au Cardinal de Richelieu qui avoit le diſcernement ſi juſte ; qui ne ſe contentoit pas des jolies choſes, qui en vouloit de belles & de bonnes, leſquelles ſont bien audeſſus des jolies ; qui trouvoit qu'un Ecrivain fameux de ſon tems n'écrivoit rien pour l'ame, qu'il n'écrivoit que pour l'imagination & pour les oreilles ; &

nullâ ſubjectâ ſententiâ ? *Cicer. de Orat. lib.* 1.

que le jugement qui l'accompagnoit toûjours en ce qui concernoit le choix & la disposition des mots, le nombre & le beau tour d'une période, l'abandonnoit très-souvent en ce qui regardoit la pensée.

Pour les pensées nobles, il faudroit se représenter encore ce grand Homme, ou un de ces génies élevez de nôtre tems, qui ne peuvent souffrir rien de bas ni de médiocre, & dont les discours sont pleins de sublime.

Pour les agréables & les délicates, je me proposerois Voiture, Sarrazin, & Saint-Evremont. Je vous sçais bon gré, dit Philanthe, de faire honneur à Saint-Evremont. Ce que nous avons de lui marque un beau génie, qui creuse, & qui égaye toutes les matiéres qu'il traitte. Je dis ce que nous avons de lui : car tout ce qui passe pour être de lui, n'en est pas ; & parmi les piéces qui ont cours sous son nom, il y en a de fausses, qu'il désavoue, & qu'il a raison de désavouer.

Enfin, repartit Eudoxe, pour les pensées claires, je voudrois mettre devant les yeux un Ecrivain du ca-

ractére de Coëffetau, qui au rapport de Vaugelas, penſoit les choſes ſi nettement, que le galimatias n'étoit pas plus incompatible avec ſon eſprit, que les ténebres avec la lumiére. Il ne ſeroit pas même inutile, au regard de la netteté & de la clarté, d'avoir en vûe quelqu'un qui n'ait pas l'intelligence ſi pénétrante, ni la conception ſi aiſée, & de ſe dire quelquefois ; Monſieur tel entendroit-il bien ma penſée ?

Voilà ſans doute de bons expédiens, répliqua Philanthe ; mais il m'en vient un qui ſeroit infaillible à mon avis ; & c'eſt de s'éloigner le plus qu'on peut du caractére de certaines gens que nous connoiſſons, & que j'ai admirez autrefois, ſemblables à ceux dont parle Quintilien, qui ont du dégoût pour toutes les penſées que la nature ſuggére ; qui cherchent non ce qui orne la vérité, mais ce qui la farde ; auſquels rien de propre & de ſimple ne plaît, & qui trouvent peu délicat ce qu'un autre auroit dit comme eux, qui empruntent des méchans Poëtes les figures & les métaphores les plus hardies ;

Quibus ſordent omnia quæ natura dictavit : qui non ornamenta quærimus, ſed lenocinia. *Lib.* 8. *de Procem.*

Quid quod nihil proprium placet, dum parum creditur diſertum quod & alius dixiſſet ? à corruptiſſimo quoque Poëtarum figuras ſeu tranſlationes mutua-

mur, tum demum ingenioſi ſcilicet ſi ad intelligendos nos opus ſit ingenio. *Ibid.*

& qui enfin croyent n'avoir de l'eſprit que quand on a beſoin de beaucoup d'eſprit pour les entendre.

Croiez-moi, repartit Eudoxe, le moyen le plus ſûr, pour parvenir à la perfection que nous cherchons, eſt de penſer, de parler, d'écrire comme faiſoient un de nos amis, qui étoit la gloire du Bareau, & dont la perte ne ſçauroit être aſſez regretée. Car y eut-il jamais un eſprit plus juſte, plus agréable, plus fin, & plus net ?

M. Pagean célébre Avocat.

Il eſt difficile, répliqua Philanthe, d'égaler ces grands modeles : mais il eſt toûjours bon de ſe les propoſer, & de ſe former ſur eux autant que l'on peut. Celui dont vous parlez, & que vous n'avez, je penſe, oſé nommer, de peur de renouveller la douleur que la mort d'un ſi cher ami nous a cauſée, étoit un de ces hommes extraordinaires qui n'ont guéres d'égaux, & qui ne devroient, ce ſemble, jamais mourir.

Il avoit, reprit Eudoxe, toutes les qualitez que ſa profeſſion demandoit, & le portrait qu'on a fait de lui eſt très-reſſemblant. Ce portrait lui don-

ne une prononciation agréable, un geſte libre, un air engageant qui prévient les eſprits en ſa faveur avant qu'il ait commencé à parler ; une éloquence naturelle, qui plaît d'autant plus qu'il y a moins d'art ; une facilité merveilleuſe pour bien tourner un fait ; une heureuſe abondance de paroles & de raiſons qui charment & entraînent l'auditeur. On dit là qu'il joint la douceur & la force enſemble ; qu'il eſt égal dans ſon ſtile, modeſte dans ſes figures, & correct dans ſes penſées ; qu'il évite les façons de parler faſtueuſes & ampoullées, les ornemens recherchez, & ces faux brillans dont quelques-uns tâchent d'éblouir le peuple ; mais que ſon diſcours toûjours clair & toûjours coulant ne rampe jamais.

On ajoute qu'il s'inſinue dans les eſprits par la beauté de ſon langage, & par la netteté de ſes raiſonnemens ; mais qu'il ſçait émouvoir les paſſions à propos, & qu'il ſe rend aiſément maître des cœurs : qu'au reſte, il ſe renferme toûjours dans les bornes de la droite raiſon ; qu'il s'éleve ſans emportement, & s'abbaiſſe avec di-

gnité. On dit enfin que ce grand homme, outre les qualitez propres pour le Bareau, a encore celles qui ſont néceſſaires pour la ſociété; qu'il eſt honnête, facile, obligeant, deſintereſſé; qu'il aime la joie, & que les affaires ne l'empêchent pas d'être gai & enjoué avec ſes amis.

On pouvoit ajouter, répliqua Philanthe, qu'il avoit non ſeulement une probité exacte, mais une piété ſolide; qu'étant convaincu des véritez de la Religion, il en rempliſſoit réguliérement tous les devoirs, & qu'il réuniſſoit en ſa perſonne le véritable Chrétien avec le parfait homme d'honneur.

Mais, reprit Eudoxe, ce qu'a dit de lui un grand Magiſtrat dans une très-belle Harangue, eſt peutêtre l'éloge le plus achevé qu'on en puiſſe faire. Il s'agiſſoit de la Religion que ce Magiſtrat propoſoit aux Avocats » pour regle de leur conduite. Quels » exemples, leur dit-il, ne vous a pas » donné celui de vos Confreres que la » mort nous a enlevé il y a quelques » mois? La bonté de ſes mœurs, la » beauté de ſon génie, l'agrément de

son esprit, sa religion envers ses « cliens, mais encore plus la justice, « le faisoient rechercher pour défen- « seur de toutes les causes importantes ; « & les Juges n'avoient pas moins de « plaisir à l'entendre, que les parties « avoient de confiance en leur droit, « quand il étoit soûtenu par un tel « Avocat. «

Voilà en peu de mots un panégyrique entier, & d'autant plus beau que le témoignage de celui qui parloit, si authentique de lui-même, fut confirmé par un applaudissement universel. Il est vrai, repartit Philanthe, qu'il n'y a jamais eu qu'une voix sur le mérite de nôtre illustre défunt ; & que ceux mêmes qui devoient naturellement lui porter envie, lui ont toûjours fait justice. Dites, répliqua Eudoxe, que son bon cœur & ses maniéres civiles ont obligé tout le monde de l'aimer, & qu'il n'a pas mois été l'ornement que les délices du Bareau.

Nons ne finirions jamais sur ce chapitre, dit Philanthe, si nous nous laissions aller à nos sentimens. Il faut cependant finir, & il faut même que

je vous quitte pour une affaire qui me rappelle néceſſairement. Après ces paroles, Philanthe ayant pris congé de ſon Ami, s'en retourna à la ville, fort ſatisfait de ſa viſite, & bien réſolu de ſe déclarer par tout pour le bon ſens contre le faux bel eſprit.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A

Achille comparé avec un Lion, & pris pour un Lion, *page* 20. Ce que Clitemneſtre dit à Achille au ſujet d'Iphigénie, 173. Ce qu'Achille répond à Ulyſſe dans les Enfers, 276.

Achillini. Poëte Italien : ſa penſée ſur le Crucifix de ſaint François Xavier, 49.

Action. Ce que c'eſt que l'action de l'Orateur, 463.

Affectation. C'eſt le pire de tous les vices de l'Eloquence, & pourquoi, 281. Elle n'eſt pas toute dans l'Elocution, *ibid.* Divers exemples d'affectation dans la penſée, 281. *& ſuiv.* D'où vient l'affectation qui regarde les penſées, 289. Ce que c'eſt qu'affectation, 295.

Agrémens. En quoi conſiſte l'agrément des penſées & d'où il vient, 160. *& ſuiv.* L'agrément joint à la triſteſſe dans quelques penſées, 187. 188. *Voyez* Penſées agréables.

Alexandre. La penſée d'un Hiſtorien Grec ſur ſes conquêtes, 98. Ce qu'il dit à Parménion, 118. Sentiment généreux

d'Alexandre, *ibid.* Mot de l'Ecriture Sainte sur la puissance d'Alexandre, 153. Ce qu'un Auteur Espagnol dit du cœur d'Alexandre, 295 Ce que disent les Déclamateurs anciens au sujet de ses conquêtes 297. Sa grandeur d'ame, *ibid.* Ce qu'on a dit de lui par rapport à un autre Conquérant, 302. Alexandre surnommé l'Angely, & pourquoi, 419.

Allégorie. Elle ne doit point être trop étendue pour être agréable, 356.

Ambition. De l'ambition, & quel est le but de tous les desseins ambitieux des hommes selon un de nos Ecrivains, 56.

Amour. Description d'un amour violent, 190. L'amour fait sentir ses peines jusques dans le séjour de la mort, *ibid.* Amour aveugle & argus tout ensemble, 285. Amour enchaîné & attaché à une colomne, 184. Amour propre : quel en est le caractére, 159.

Anne d'Angleterre Duchesse d'Orleans : Son Eloge, 129.

Anne d'Autriche : Son Epitaphe, & son Eloge, 127. 128.

Annibal : Son Eloge, 104.

Antitheses. Combien les Antitheses plaisent dans les ouvrages d'esprit, 182. Antitheses simples & naïves, 188. Antitheses recherchées sont vicieuses, *ibid. & suiv.*

Arc-en-ciel. Ce qu'on a dit de l'Arc-en-ciel, 355.

Arioste Pensée fausse de l'Arioste, 15. Roland furieux de l'Arioste, 80

Aristote. Sa doctrine sur la métaphore, 19.

175. Ce qu'il dit d'Homére, 52. Ce qu'il penſe des petits hommes, 160. Ce qu'il rapporte de Péricle, 163. Ce qu'il dit d'une belle imitation, 188. Ce qu'il dit des belles perſonnes, 390. Il eſt quelquefois obſcur, 450.

Avare Ce que diſent quelques Poëtes ſur les avares, 397. 398. 412.

Auguſtin. (ſaint) : ce qu'il dit ſur ſon ami mort, 388. 389.

Avorton. Vers ſur un avorton, examinez, 459. 460.

B

Bacon. Sa penſée ſur les Anciens & ſur les Modernes, 126. Sa penſée ſur l'argent, 148.

Balzac. Il uſe d'hyperboles très-ſérieuſement, 34. Il ne penſe point correctement quelquefois, 40. 41. La différence qu'il y a entre Balzac & Voiture, *ibid.* Ce que Balzac dit de Montaigne, 52. Son ſentiment ſur un mot de Pompée, 63. Il eſt grand dans les petites choſes, 98. 99. Sa penſée ſur une belle riviere, 168. Une de ſes penſées défendue contre la Critique de Phyllarque, 207. 208. Balzac grand maître en rafinement 405. *& ſuiv.* Ce que diſoit de lui le Cardinal de Richelieu, 48.

Barbon. Docteur extravagant: ſon portrait, 407. *& ſuiv.*

Baſteleur. Ce que c'eſt que des Baſteleurs en papier ſelon un de nos Ecrivains, 462.

Beauté, Beau. Ce qu'en dit un Auteur moderne, 384. Ce que c'eſt que le beau

selon un Auteur ancien, 160. 161.
Bentivoglie. Le Cardinal Bentivoglie : ce qu'il dit du Marquis de Spinola, 197.
Bernin. Le Cavalier Bernin : les vers qui ont été faits sur le buste qu'il fit du Roi en marbre, & sa réponse aux Vers, 327. Le Dialogue qu'on a fait sur sa statue équestre du Roi, 328. 329.
Boëce. Ce qu'il dit de la réputation des grands hommes, 340.
Bonarelli, Poëte Italien : ce qu'il dit sur un sujet comparé avec ce que dit Térence sur un sujet tout semblable, 285.
Borromée. Le Cardinal Charles Borromée : ce qu'un Prédicateur dit un jour de lui, 151.
Briéveté. La briéveté contribue à l'obscurité des pensées, 467. 468. Il y a une briéveté louable, comme il y en a une qui est vicieuse, 469.

C

Cailly. Le Chevalier de Cailly : ses petites poësies pleines de naïvetez, 186. 187.
Callymaque, Brave Grec, tué à la bataille de Marathon : son éloge fait au nom de son pere, 394 395.
Cannibale. Ce que dit Montaigne du courage des Cannibales, 17.
Catilina. Ce que Salluste dit de lui & de l'air de son visage après sa mort, 111.
Caton. Son portrait, & son éloge, 6. 7. 100. 102. 103.
Catulle. Sa pensée sur une personne agréa-

ble, 176. Ce qu'il dit d'un parfum exquis, 185. Son sentiment sur la mort d'un frere qui lui étoit cher, 260.
Centre. Quel est le centre des damnez selon un Auteur François, 447. Quel est le centre de la nature corrompue, selon le même Auteur, 448. Quel est le centre de la tête selon un Auteur Italien, *ibid.*
César. Son Eloge & son caractére, 102. 107. 145. 147. 201. 202. 254. touché de la vûe de la tête sanglante de Pompée, 264.
Chagrin. Le chagrin suit l'homme par tout, & se rencontre en tous lieux, 174. 176. 389.
Chanson. Chanson de Madame des Loges, 85. Ce qu'on a dit d'une belle chanson, 355. Chanson morale sur une passion naissante, 289.
Charles Duc de Bourbon. Ce qu'un Auteur Espagnol dit de lui, 111.
Charles II. Roi d'Angleterre: Son Eloge: 129.
Charles Paris d'Orleans Duc de Longueville: Son portrait, & son Eloge, 235. *& suiv.*
Charles IX. Roi de France. Paroles de ce Prince peu conformes aux sentimens de la nature, 277,
Charles-Quint. Ce que dit un Poëte au sujet de sa pompe funébre, 303.
Christine Reine de Suede. Sa Lettre au Roi de Pologne sur la levée du Siége de Vienne, 114. *& suiv.*
Ciceron. Ce que dit Ciceron des pensées de Crassus, 10. Son sentiment sur la pensée de Timée au sujet de l'incendie du Temple d'Epheſe, 61. Ce qu'il dit de César,

101. 106. Eloge de Ciceron, 101. Son caractére, 144. Ce qu'il dit contre Verrès au sujet de la Sicile, 122. Ce qu'il dit de Platon, 172. Ce qu'il rapporte de César, & de quelle manière il le loue, 106. *& suiv.* 201. Ciceron inventeur de deux belles pensées qui sont devenues communes, 209. *& suiv.* Ce qu'il dit de Thucydide, 226. 468. La louange qu'il donne à César, 254. Sa pensée sur les Colosses de Cerès & de Triptoleme, 269. Sa pensée sur la mort de Crassus, *ibid.* Il ne s'éleve point trop haut, 342. La difference qu'il y a entre Ciceron & Sénéque, 361. Ce que dit Ciceron des paroles qui ne sont point soutenues de pensées, 484.

Clarté. Quel rang elle tient parmi les vertus de l'Eloquence, 416. Pourquoi les pensées doivent être claires, 417. Comment une pensée doit être claire, 483. *Voyez* Obscurité.

Coeffetau. Ce que Vaugelas dit de lui au sujet de la clarté & de la netteté, 487.

Cœur. Le cœur pris dans un sens mauvais, 38. *& suiv.* Corruption du cœur : si elle est cause que les ouvrages bien écrits nous plaisent, 54. *& suiv.* Le cœur mis en jeu avec l'esprit, 81. Si le cœur est plus ingénieux que l'esprit, 82. Sentimens du cœur délicats, 259. *& suiv.* Le cœur s'explique mal par des jeux d'esprit, 288. Le cœur d'Alexandre ; ce qu'en dit un Auteur Espagnol, 295. 296. Ce que le cœur sent ne s'explique pas aisément, 434.

Comparaiſon. Quelle différence il y a entre la comparaiſon & la métaphore, 19. Les comparaiſons bien choiſies fondent de belles penſées, 86. 87. 144. 145. 167.
Corneille, Poëte François: fort dans ſes penſées, 157. 158. Délicat dans ſes ſentimens, 261. 262. 264. Elevé ſans enflure, 337.
Cornelie. Femme de Pompée: ſentimens ſur la mort de ſon mari, 265. 266. 342. 390. Ce qu'elle dit à Céſar qui paroiſſoit touché à la vûe de la tête ſanglante de Pompée, 264.
Coſtar. Sa remarque ſur une Stance de Malherbe, 42. Son ſentiment oppoſé à celui de Girac ſur la penſée d'un Hiſtorien Grec, 83. *& ſuiv.* La comparaiſon qu'il employe pour montrer que c'eſt un grand avantage que d'être porté au bien ſans nulle peine, 151. *& ſuiv.* Sa traduction d'un paſſage de Saluſte, 227. Sa penſée ſur le mérite de Voiture, peu nette, 452.
Craſſus. Excellent Orateur, & quel étoit le caractére de ſes penſées, 10. Sa mort heureuſe dans les conjonctures du tems, 269.

D

Delicateſſe. La délicateſſe, en matiere de penſées, difficile à définir en général, 193. *& ſuiv.* En quoi conſiſte la délicateſſe ingénieuſe 195. *& ſuiv.* 217. 226, 229. Délicateſſe de ſentimens, 260. La différence qu'il y a entre un ſentiment tendre & un ſentiment délicat, 261. *& ſuiv.*

Demetrius Phalereus. Ce qu'il dit de l'Historien Cteſias, 85 *& ſuiv.* Son ſentiment ſur ce qu'on appelle beau, 160. D'où vient ſelon lui l'agrément & la beauté des penſées, 162. Ce qu'il dit ſur l'affectation, 281. Ce qu'il dit d'Homére, 384.

Denis d'Halicarnaſſe. Selon lui ce qui eſt enflé & recherché ne ſied point bien, 296. Ce qu'il dit de l'Orateur Lyſias, 323. Ce qu'il penſe des gentilleſſes d'eſprit dans des ſujets ſérieux, 368. Ce qu'il dit de la penſée au regard de l'élocution, 484.

Dialogue. Dialogue de la fortune & du mérite, 75. Les nouveaux Dialogues des Morts, pleins d'eſprit & d'agrément, 170. Dialogue entre un Paſſant & une Tourterelle, 264. 265. Entre deux Amies ſur le ſujet d'une paſſion naiſſante, 290. Entre le Capitole, & le Bernin ſur la Statue équeſtre du Roi, 328. 329. Entre un François, un Eſpagnol, & un Italien, ſur l'exaltation d'Urbain VIII. 356. 357.

Didon. Didon malheureuſe, & pourquoi, 51. 52. Les ſentimens qu'elle a en mourant, 190. 191. Ce qu'elle écrit à Enée, 260. L'adieu qu'elle lui fait plus touchant que celui d'Armide à Regnaud, 287.

E

Ecriture Sainte. Elle eſt pleine de ſublime, 55. 152.

Enflure. Elle eſt vicieuſe, & ne ſied point

bien dans les penſées, 295. 296. L'enflure ne convient pas même au ſujet pompeux, 309. Elie eſt une marque de foibleſſe plus que de force, 291. *Voyez* Hiperbole, Penſées enflées & hardies.

Entretiens. Un endroit des *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene*, défendu contre le Traducteur de Gracian, 438. *& ſuiv.* Les Entretiens de Timocrate & de Philandre pleins de médiſance & de libertinage par tout; de galimatias dans un endroit, 476. *& ſuiv.*

Epigramme. Sur l'incendie du Palais, 24. 25. Sur un homme vicieux, 29. Sur la Ville de Veniſe, 101. Sur l'ancienne Rome, 108. Sur le Maréchal de Baſſompierre, 165. Sur Henri IV. 229. Sur une empoiſonneuſe, 257. Sur une vieille qui vouloit ſe marier, *ibid.* Sur un homme qui avoit enterré ſept femmes, *ibid.* Sur les nouveaux bâtimens du Louvre, 326. 327. Sur un enfant ſauvé du naufrage, 341. 342. Sur un Ecrivain obſcur, 433. 434. Epigrammes Grecques, leur caractére, 183 397. *Voyez* Martial.

Epitres. Perſonnages introduits dans les Epitres dédicatoires combien vicieux, 78. 79.

Epitaphe d'un fou qui fut tué d'un coup de mouſquet, 25. De François I. 37. Du Maréchal de Ranzau, 38. Du Cardinal de Richelieu, 45. 46. De Madame de Château-Briant, 179. 180 De Jacques de Trivulce, 180. D'un malhonnête homme, 186. D'un chien, 215. D'un

énfant, 270. D'une Dame de la Cour de François I. 304. D'une grande Reine, 128. 338. 339 De l'Empereur Frederic, 364. De Voiture, 386. 387. D'un célébre Comédien, *ibid.*

Equivoque. En quoi elle conſiſte; qu'il y en a de pluſieurs ſortes, & comment la vérité ſe rencontre dans quelques unes, 21. *& ſuiv.*

Eſprit. L'eſprit mis en jeu avec le cœur, 81. 82. Trait d'eſprit pour ſe tirer d'affaire, 215. 216. Le trop d'eſprit eſt vicieux, & en quelles rencontres, 290. 291. 365. Penſée d'un Italien ſur ceux qui meſurent la grandeur de l'eſprit par la groſſeur de la tête, 448. Ce que font ceux qui ont moins d'eſprit, 483.

Etoiles. Ce qu'un Poëte Italien dit des Etoiles, 354.

Expreſſion. Elle contribue quelquefois à la nobleſſe de la penſée, 152. Elle ſert quelquefois à rendre la penſée plus naturelle & à la faire paroître davantage, 280. La penſée ſert de peu ſans l'expreſſion, 484.

F

Fable. Fables ingénieuſes ſur les conquêtes du Roi, 202. Le vrai n'eſt pas incompatible avec la fable, 12. 37.

Fauſſeté. Faux. La différence qu'il y a entre la fauſſeté & la fiction, 12. *& ſuiv.* L'apparence du faux fait une beauté dans la penſée. 225. Fauſſes penſées, 15. *& ſuiv.* 37. *& ſuiv.* 42. *& ſuiv.* 46. *& ſuiv.* 65. *& ſuiv.* 84. 85.

Fiction. La fiction faite dans les regles s'accorde avec la verité, 12. *& suiv.* La fiction rend quelquefois une penſée agréable dans la Proſe, 169. 170.

Florus. Sa penſée ſur des navires bâtis promptement, 30. 31. Ce qu'il dit des Soldats Romains, 111. des Gaulois, *ibid.* Sur la Ville de Samnium, ruinée par les Romains. 122. Ce qu'il dit de Brutus qui fit mourir ſes enfans rebelles, 274. Il affecte de méchantes antitheſes, 362.

Force. En quoi conſiſte la force d'une Penſée, 154. 155.

Fortune. S'il eſt permis aux Chrétiens de faire de la Fortune une perſonne & une Déeſſe dans leurs diſcours, 73. *& ſuiv.* Diverſes penſées ſur la Fortune, *ibid.* La Fortune repréſentée avec de bons yeux pour flatter l'Impératrice Livie, 230.

Fuſées. Penſée hardie & hyperbolique ſur les fuſées volantes, 35. 36.

G

Galimatias. Ce que c'eſt que Galimatias, & en quoi il differe du Phébus, 421. Exemples de galimatias, 405 *& ſuiv.* 423. *& ſuiv.* 455. *& ſuiv.*

Gombaud, Poëte François : ſon caractére naïf ; ce qu'il dit d'un homme ſans mérite, 187. Ce qu'il dit d'un Poëte obſcur, 475. 476.

Gongora, Poëte Eſpagnol : modelle d'obſcurité, & ce que les Eſpagnols en diſent, 437. 438.

Gorgias. Comment il appelle les Vautours, 338.
Gouſt. Ce que c'eſt que goût en matiére d'eſprit, 465. 466.
Grace. Pourquoi on les a feint petites & d'une taille menue, 14. Le nombre des Graces multiplié, 231. Graces terribles, 384. Les Graces enterrées avec les Muſes, 386.
Gracian. Auteur Eſpagnol : ce qu'il dit d'un grand cœur, 295. 296. Son caractére, & celui de ſon Traducteur, 437. *& ſuiv.* 443. *& ſuiv.* Ce que dit de Gracian un de ſes admirateurs, *ibid.* Jugement ſur les ouvrages de Gracian, 444. *& ſuiv.*
Gratiani, Poëte Italien : ce qu'il dit d'une Princeſſe Grenadine dans ſon Poëme de la conquête de Grenade, 399.
Grimaces. Grimaces agréables, 384. 385.
Guarini. Poëte Italien : ſa penſée ſur la pudeur, 276. Ce qu'il dit du Geant Encelade, comparé avec ce qu'en dit Virgile, 281. Sa penſée ſur une perſonne ſçavante, morte, 386.

H

Henriette de France, Reine d'Angleterre Son Eloge, 128. 129.
Henri le Grand Roi de France. Sa harangue à ſes ſoldats un jour de bataille, 156. 157. Ce qu'on a dit ſur ſa Statue du Pont-neuf, 229.
Heraclite. Un de ſes ouvrages condamné finement par Socrate, 450. Ce qu'il diſoit

communément à ſes diſciples, 451.
Hercule. Le ridicule de ſes amours, 257. 258. Hercule Gaulois, pourquoi la quenouille ne l'accommode pas, 175.
Hermogene Ce qu'il dit ſur la nobleſſe des penſées, 101. 102. Ce qu'il dit de la Poëſie, 169. Il demande de la ſimplicité dans certaines antitheſes, 188. Il raille Gorgias mal-à-propos, 338.
Hiſtoire. Hiſtorien. L'Hiſtoire eſt ennemie des fauſſes penſées, 60. Combien les réflexions & les ſentences qu'on mêle dans l'Hiſtoire doivent être délicates, 221. 222. l'Hiſtoire ne ſouffre pas des penſées frivoles, 401. L'Hiſtoire des derniers troubles arrivez au Royaume de l'Eloquence, 432. L'Hiſtoire doit être claire & nette, 453.
Hiſtorien, moderne, faux & rafiné dans ſes réflexions, 60 61. 381. 382. Obſcur en quelques endroits, 450.
Homére. Ce qu'il dit des Déeſſes de la priere & des Graces, 13. 14. d'Achille, 19. de Nirée, 28. Comment il rend croyable ce qu'il dit de Polypheme, 29. 30. Ce qu'Ariſtote dit d'Homére, 52. Ce que dit d'Homére l'Auteur de l'Art Poëtique François, 191. Ce qu'Homére fait dire à Achille dans les Enfers, 276. Il n'a pas d'égards pour les Dieux, 313. Ce qu'il dit d'un Cyclope, 384.
Horace. Selon lui, pour bien écrire, il faut bien penſer, 4. Ce qu'il dit ſur la mort, comparé avec ce que dit Malherbe, 96. Le caractére qu'il donne à Virgile, 161. Sa penſee ſur les Palais des Grands,

174. 175. Il garde les bienséances nécessaires en louant, 311. 312. Ce qu'il dit sur le chagrin, 389. 390. Sur un pauvre & sur un avare, 397. 398.
Hyperbole. Quelle est sa nature, & comment on peut l'adoucir, 28. *& suiv.* Il y a des occasions où l'Hyperbole est permise, & où elle est même louable, 312. Ce que c'est qu'une Hyperbole de Drap, 462.

I

IGnace : (Saint). Fondateur de la Compagnie de JESUS, comparé avec César, & pourquoi, 145. *& suiv.*
Inscriptions. Inscription pour le portrait de la Comtesse de la Suze, 231. *& suiv.* Pour le Louvre, 326. Pour le Buste de LOUIS XIV. Roi de France, 327. 328.
Ironie. Elle est propre à faire passer l'Hyperbole, 33. Elle rend vrai ce qui est faux, 36.
Justesse. En quoi consiste la justesse d'une pensée, 50. 51. Il y a des sujets qui demandent plus de justesse que d'autres, 52. 53. L'Auteur de la Justesse critique mal Voiture, 39. 40.

L

LAmoignon. M. le Premier Président de Lamoignon, son Eloge, 131.
Lipse. Ce qu'un Critique dit de Lipse, & ce que Lipse dit de Tacite 442. 443.
Longin. Ce qu'il dit de Démosthene & de Ciceron,

Ciceron, 144. Il traite de puerilité les penſées d'un Hiſtorien Grec, 296. Ce qu'il dit à l'avantage de l'Ecriture ſainte, 152. Ce qu'il dit des penſées vaines & faſtueuſes, 309. La remarque qu'il fait ſur Homére au regard des Héros & des Dieux, 334. 235. Ce qu'il dit de certains Poëtes, peu judicieux, 342.

Lop ede Vegue, Poëte Eſpagnol : ce qu'un Poëte Italien a dit de lui, 172 Ce qu'il dit d'une Princeſſe belle & vaillante, 232. 233. Sa penſée ſur Hercule amoureux, 258. Sa penſée ſur la reſſemblance de viſage qui eſt quelquefois entre deux perſonnes, 275. Ce qu'il dit de ſa nation, 299. 300. De l'Empereur Federic, 363. 364. Ce qui lui arriva avec l'Evêque du Bellay, Jean Pierre Camus, 436. Son nom paſſe en Proverbe, 437.

Louange. Louer. Nouvelle maniére de louer les Grands, 199. 200. La différence qu'il y a entre une louange groſſiére, & une louange délicate, 240. Louanges fines. 241. *&* *ſuiv.* En quoi conſiſte ce qu'on appelle louer finement, 247. 248. Les bienſéances qu'il faut garder en louant, 311. 312. Louanges exceſſives, 317.

Saint Louis Roi de France. Ce que dit de lui un de ſes Panégyriſtes, 116. 144. Ce qu'un de nos Poëtes dit de Saint Louis, 362. Poëme de Saint Louis plein de Sublime en quelques endroits, & trop élevé en d'autres, 105.

Louis XIII. Roi de France. Ce qu'un faiſeur de Pointes dit de lui, 48 Comparé

avec David & avec Salomon, 145. Discours funébre prononcé à ſes obſeques d'un caractére particulier, 420. *& ſuiv.*
Louis le Grand Roi de France. Son Eloge, 132. *& ſuiv.* 181. *& ſuiv.* 205. *& ſuiv.* 212. *& ſuiv.* 221. 227. 241. *& ſuiv.* 249. *& ſuiv.* 315. 327. 328. 329. *& ſuiv.* 363. 407.
Louis de Bourbon Prince de Condé. Son Eloge, 104. 111. 113. Son ſentiment ſur les nouvelles vies de Saint Ignace & de S. Xavier, 145. 146. 147 148.
Louvre. Epigrammes ſur les nouveaux bâtimens du Louvre, 326. Inſcriptions pour le Louvre, *ibid.*
Lucain. Critique de ſa penſée ſur Caton oppoſé aux Dieux, 5. *& ſuiv.* Ce qu'il fait dire à Cornélie femme de Pompée, 265. Ce qu'il dit ſur ce que Pompée fut privé des honneurs de la ſépulture, 305. Il ſe moque des Dieux, & ne les ménage point, 312. 378. Ce qu'il dit pour flatter Neron, eſt outré & impie, 336. 337. Il rafine ſur le baniſſement de Marius, 378. Ce qu'il dit de la femme de Pompée, 390. Ce qu'il dit ſur les ruines de Troye, 121. 122.

M

Macrobe. Comment il appelle les penſées ingénieuſes, 18.
Madrigal Sur Louis de Bourbon, Prince de Condé, 105. Sur un homme de mérite élevé à une haute fortune, 185. Sur les évenemens merveilleux du régne de

Louis XIV 203. 204. Sur sa puissance & son équité, 140. 141. Sur Madame la Dauphine, 242. Sur la Campagne de la Franche-Comté, 244. Sur la rapidité des Conquêtes du Roi, *ibid.* Sur Monseigneur le Dauphin, 242. 256. 257.

Madeleine Poëme de la Madeleine : il est d'une espéce particuliere, 150. 151. 372. 373.

Malherbe. Ce qu'il y a de vicieux dans une de ses plus belles Statues, 42. *& suiv.* Sa pensée sur la mort comparée avec celle d'Horace, 96. Ce qu'il dit un jour des Epigrammes Grecques, 183. Il enchérit sur Homére en louant Henri le Grand, 313. 314. Il est quelquefois ampoullé, 324. Sa pensée sur un tableau de Sainte Catherine, 353. Il est quelquefois obscur, 457. Ce qu'un sçavant homme dit de lui par rapport à Homére, 459.

Mariana, Historien Moderne : son caractére, 222. 223. Il copie les sentences & les réflexions de Tacite, *ibid.* Il a des maximes fines, 225.

Marigny. Son caractére. Son Madrigal sur les évenemens merveilleux du régne de Louis XIV. 203. 204.

Marin. Le Chevalier Marin grand faiseur de descriptions, & trop fleuri dans ses pensées, 353. 354.

Marot. Ce qu'il dit d'une Demoiselle de la Cour de François I. jeune & sage, 177. 178. D'une autre vêtue en chasseuse, 234. Folie ingénieuse de Marot, 233. 234.

Martial. Ce qu'il dit à Domitien en l'appellant Pere de la patrie, 27. De quelle maniere il lui demande de l'argent, 246. Les louanges fines qu'il lui donne, 254. La penſée qu'il a dérobé à Ovide, 256. Ce qu'il dit à une Dame Romaine, avec laquelle il étoit à la campagne, 264. Sa penſée ſur les Admirateurs de l'Antiquité, 277. Il n'eſt que trop naturel en quelques penſées, 278. Ce qu'il dit de la maiſon de Domitien, 309. Il ſe moque de Jupiter pour flatter l'Empereur, 310. Ce qu'il dit d'un Comédien de ſon tems, 387. Sa penſée ſur la mort de Ciceron & de Pompée, 472. 473.

Maynard, Poëte François : il demande finement quelque choſe au Cardinal de Richelieu, 245. Ce qu'il dit d'un enfant qui mourut peu de tems après ſa naiſſance, 269. 270. Ce qu'il fait dire à un pere ſur la mort de ſa fille, 270. 390. Sa penſée ſur un Ecrivain obſcur, 435. 463.

Métaphore. Ce que c'eſt : en quoi elle différe de la comparaiſon, & comment elle s'accorde avec la vérité, 19. 20. Elle eſt une ſource d'agrémens, 175. Il ne faut pas la continuer trop, 356. Le bon & le mauvais uſage des Métaphores, 347. 348.

Miroir. Diverſes penſées ſur le miroir, 348. *& ſuiv.*

Molleſſe. L'Eloge que la molleſſe fait du Roi, 249.

Montaigne. Il penſe plus juſte que le Taſſe.

17. Ce qu'un de nos Ecrivains dit de lui, 52. Ce que Montaigne dit de la maniere dont il faut se conduire dans les affaires, 481.

Mort. Ce qu'en disent deux Poëtes, 96. 97. Par quelle voye on fait venir la mort plus vîte, 174. L'idée de la mort n'empêche pas qu'une pensée ne plaise, & pourquoi, 188. 189. Mort de Didon fort touchante, 190.

La Motte Le Vayer. Son sentiment sur un mot de Pompée, 63. 64.

N

Naïveté. En quoi consiste la naïveté ingénieuse, 183. Divers exemples de cette naïveté, 184. *& suiv.* Elle est opposée au grand & au sublime, 268.

Nature. Naturel. Pour bien penser, il faut imiter la nature, 86. La nature fait paroître son adresse dans ses petits ouvrages, 194. En quoi consiste le caractére naturel, 267. La différence qu'il y a entre ce qui est naturel, & ce qui est plat, 268. Entre une pensée naturelle, & une qui ne l'est pas, 101. *& suiv.*

Nouveauté. La nouveauté donne du prix aux pensées, & comment elles doivent être nouvelles, 10. 11. 210. 211.

O

Obscurité. Elle ne vient pas quelquefois de la pensée ni de l'expression, mais des circonstances historiques, 416. 417.

Il y a plus d'une sorte d'obscurité, 419. Exemples remarquables d'obscurité, 424. *& suiv.* 461 *& suiv.* Si les esprits obscurs qu'on n'entend pas s'entendent eux-mêmes, 435. Maître en obscurité, 440. 451 Nul Ecrivain ne doit être obscur, *ibid.* La différence qu'il y a entre la délicatesse & l'obscurité, *ibid.* D'où vient l'obscurité dans les ouvrages d'esprit, 477. *& suiv.* Si les diverses connoissances qui se tirent de la lecture produisent d'elles-mêmes l'obscurité, 59. 60.

Opposition. Figure agréable, 178. 179.

Ovide. Grand Maître en naïveté dans les pensées, 185. Ce qu'il dit pour flatter l'Impératrice Livie, 230. Ce qu'il dit du Fils d'Auguste, 256. Sa pensée sur les amours d'Hercule, 257. 258 Ce qu'il fait dire à Didon qu'Enée abandonne, 260. A Pâris sur les trois Déesses, *ibid.*

Outré. Bons Auteurs outrez en quelques endroits, & pourquoi, 411. *Voyez* Affectation, Rafinement, Pensées affectées, Pensées enflées & hardies, Pensées poussées trop loin, Pensées rafinées.

P

Pageau (M.) célebre Avocat : son Portrait & son Eloge, 488, *& suiv.*

Pallavicin. Le Cardinal Pallavicin fait une mauvaise comparaison pour louer un Prélat, 87. 88. Il fait une bonne Critique du Tasse, 89. 90. Ce qu'il dit d'un

grand Prédicateur qui étoit jeune, 352. Ce qu'il dit de Sénèque le Philosophe, 360. Il tombe dans le défaut qu'il reproche à Lucréce, 477. 478.
Panégyrique. Panégyrique de Pline peu estimé de Voiture, & pourquoi, 376. 377. *Voyez* LOUIS le Grand & son Eloge.
Paon. Ce qu'on a dit de sa queue, 355.
Pascal Son sentiment sur la vie dont nous voulons vivre dans l'idée d'autrui, 57. Son sentiment sur le mot de *moi*, 159.
Passion. Passion violente bien exprimée, 190. 191. Des pensées & des paroles ingénieuses ne conviennent point à une grande passion 365. *& suiv.* Passion naissante, 289. 290.
Patris. Les Vers qu'il fit peu de jours avant sa mort, 148. 149.
Peintre. Peinture. Les grands Peintres donnent de la vérité à leurs ouvrages, 86. Peintres qui excellent en certaines naïvetez, 184. Ce qu'il y a de remarquable dans les peintures chargées d'ombres & d'obscuritez, 144. Les choses les plus affreuses plaisent étant bien peintes, & pourquoi, 188. 189. Peintres dont les figures sont grossieres, 193. Ceux dont les Tableaux laissent à penser, 228. 229.
Pensées. Quel doit être le caractére des pensées ingénieuses, 10. En quoi elles ressemblent aux Diamans, 479. Pensées fausses. *Voyez* fausseté. Pensées justes, 50. 51. 86. Il ne suffit pas que les pensées soient vraies, 92. 95. 96. Pensées nobles, 96. 97. 102. *& suiv.* Pensées

baſſes, 150. 151. Penſées fortes, 154. *& ſuiv.* Penſées agréables, 161. *& ſuiv.* Penſées naïves, 184. *& ſuiv.* Penſées délicates, 193. *& ſuiv.* 214. 215. 217. *& ſuiv.* 221. *& ſuiv.* Penſées uſées, 209. *& ſuiv.* Penſées nouvelles, 211. *& ſuiv.* Penſées coupées & myſtérieuſes, 228. *& ſuiv.* Penſées naturelles, 269. *& ſuiv.* Penſées affectées, 281. *& ſuiv.* Penſées enflées & hardies, 296. *& ſuiv.* 315. *& ſuiv.* 340. *& ſuiv.* Penſées pouſſées trop loin, 344. *& ſuiv.* Penſées badines & frivoles, 47. 48. 68. 69. 344. *& ſuiv.* 361. *& ſuiv.* 401. Penſées rafinées, 375. *& ſuiv.* 389. *& ſuiv.* Penſées obſcures, 417. *& ſuiv.* 446. *& ſuiv.* 449. *& ſuiv.* 274. *& ſuiv.*

Du Perron. Le Cardinal du Perron, ce qu'il dit de Ciceron & de Sénéque, 361.

Petrarque. Ce qu'il dit ſur la mort de Laure, 387.

Phébus. Ce que c'eſt que le Phébus, & en quoi il différe du galimatias, 421. Exemples de Phébus. 422. *& ſuiv.*

Philippe IV. Roi d'Eſpagne. Penſée outrée ſur ſa mort, 308. 309.

Plaute. Ce que Varron diſoit du ſtile de Plaute, 171.

Pline le Jeune. Il exhorte Tacite à étudier juſques dans le tems de la chaſſe, 170. Ce qu'il dit des Lettres d'un de ſes amis, 172. Ce qu'il dit ſur l'Hiſtoire de la guerre des Daces qu'un de ſes amis avoit entrepris d'écrire, 182. Ce qu'il dit à Trajan ſur le nom de Pere de la Patrie, 196. 197. Sur ce que le Nil ne ſe déborda

point une année, 198. 219. Sur ce que les particuliers poſſedoient des maiſons qui avoient appartenu aux Empereurs, 198. 199. Sur ce que Trajan fut adopté par Nerva étant éloigné de Rome, 202. *& ſuiv.* Sur l'amour que Trajan avoit pour ſes ſujets, 263. Ce qu'il dit d'un Sénateur devenu Profeſſeur de Réthorique, 282. Sa penſée ſur une de ſes maiſons de campagne, 283. 284. Ce qu'il dit pour flatter Trajan, comparé avec ce que dit Lucain pour flatter Néron, 336. 337. Sa penſée ſur la mort de Nerva qui venoit d'adopter Trajan, 375. Il rafine quelquefois, 377.

Pline l'Hiſtorien. Ce qu'il dit des Dictateurs Romains, 173. Sa penſée ſur les maiſons où ſont les ſtatues des Héros, & que des lâches habitent, 174. Ce qu'il dit de l'uſage des fléches, *ibid.* Ce qu'il dit des excellens Peintres & ſur leurs ouvrages imparfaits, 228. Sa penſée ſur la rouille que le ſang fait venir au fer, 282.

Plutarque. Son caractére, & le ſentiment qu'il a de la penſée de Timée, ſur l'incendie du Temple d'Epheſe, 61. *& ſuiv.* Ce qu'il fait dire à Marius diſgracié, 379.

Po. Le Po fleuve : ce qu'en dit un Poëte Italien, 470. 471.

Poëme. Poëſie. Poëme de Saint Louis, Poëme de la Madeleine. *Voyez* Saint Louis, Madeleine. Quel eſt le monde poëtique, 12. *& ſuiv.* A quelles régles les Poëtes ſont aſſujettis indiſpenſablement,

15. Quel eſt le but de la Poëſie, 269. Quelles ſont les licences de la Poëſie, 326. Quelque choſe de Poëtique dans la Proſe rend les penſées agréables, 170. *& ſuiv.* Ce que dit la Poëſie ſur les grandes actions du Roi, 182.

Pointes. Ce que c'eſt, & combien elles ſont vicieuſes, 24. 25 Sur tout dans les ſujets triſtes & pathetiques, 365.

Pompée. Mot remarquable de Pompée, 63. 64. Eloge de Pompée, 107. *& ſuiv.* Ce qu'on a dit ſur ſa ſépulture, 305. 306.

Poſterité. La créance de la poſtérité au regard des actions merveilleuſes qui paroiſſent incroyables, 202. *& ſuiv.*

Prédicateurs. Exemples de Prédicateurs frivoles, 68. 69.

Preti Poëte Italien : ce qu'il dit ſur l'ancienne Rome, 123.

Priere. Les Déeſſes de la priere, pourquoi boiteuſes & contrefaites, 14.

Proverbe Caractére des Proverbes en toutes langues, 72. Nom paſſé en Proverbe, 437.

Q

Quatrain : Sur la Reine de Carthage, 51. Sur l'incendie du Palais, 24. 25. Sur l'étimologie du mot d'Alfana, 187. Sur la mort de Colas, *ibid.* Sur le voyage & la priſe de Marſal, 242. Sur une jeune perſonne qui ne penſe point à la mort, 280.

Quevedo, Poëte Eſpagnol : Ses réflexions ſur l'avanture d'Orphée, qui alla cher-

cher sa femme aux Enfers, & qui la perdit en la ramenant, 217. *& suiv.*

Quint-Curce. Ce qu'il fait dire à Amintas en présence d'Alexandre pour se disculper d'avoir suivi le parti de Philotas chef de la conjuration découverte, 216. 217. A Sisigambis mere de Darius après la mort d'Alexandre, 265. 266.

Quintilien. Ce qu'il dit de l'Hyperbole, 28. 29. 322. Il se moque des corrupteurs de l'Eloquence qui falsifient la nature, 89. Ce qu'il dit de César, 106. Ce qu'il rapporte de Varron au sujet de Plaute, 171. Ce qu'il dit de lui-même après la mort de sa femme & de ses enfans, 271. Il se trompe en disant que l'affectation est toute dans l'élocution, 281. Ce qu'il dit de Ciceron, 342. De Sénéque, 362. Ce qu'il dit de la clarté dans le discours, 416. De celui qui enseignoit l'obscurité à ses Ecoliers, 440. Des Esprits enflez, 461. Du bon & du mauvais usage des métaphores, 465. 466. Le défaut qu'il reproche à Salluste, 469. Ce qu'il loue dans le même Historien, 469. Ce qu'il dit d'une Eloquence corrompue, 479. *& suiv.* D'une Eloquence saine, 480. Selon lui, moins on a d'esprit, plus on fait d'effort pour en montrer, 483. En quoi il fait consister la clarté & la netteté, 483. 484.

R

Racan, Poëte François : ses Vers sur Marie de Médicis, 13. Son génie facile & heureux, 279.

Rafinement : Ce que c'eſt, & en quoi il conſiſte. 373. *& ſuiv.* Exemples de rafinement, 375. *& ſuiv. Voyez* Penſées rafinées. Le rafinement conduit au galimatias, 404.

Raillerie. La raillerie autoriſe des penſées fauſſes, & les fait paſſer pour vraies, 322. Railleries badines & ingénieuſes, 257.

Réflexions. Les réflexions hiſtoriques doivent être vraies, 60. Réflexion de Plutarque fort mauvaiſe, 61. 62. De Strada ſur Alexandre Farneſe, 65. D'un de nos Hiſtoriens ſur l'Amiral de Châtillon, 66. *& ſuiv.* Sur l'imprudence d'Orphée, 217. 218. Sur la valeur des troupes Françoiſes au paſſage du Rhin, 219. 220. Sur les diſgraces d'une Princeſſe, 220. Réflexions politiques, de quelle nature elles doivent être, 221. 222. Réflexions morales examinées, 463. *& ſuiv.*

Reſſemblance. Parfaite reſſemblance de deux freres, 274. 275. Reſſemblance ordinaire des ſœurs, 275. Pourquoi les freres & les ſœurs ſe reſſemblent quelquefois beaucoup, *ibid.*

Rochefoucault. Le Duc de la Rochefoucault Auteur des Réflexions morales, 88. 415. Sa penſée ſur un ouvrage plein de ſubtilité & de brillant, 89.

Rome, Romains : Ce que les Auteurs diſent de la grandeur de Rome & de la puiſſance des Romains, 108. 109. Les ruines de l'ancienne Rome, 109. Penſée d'un Poëte Grec ſur les conquêtes des Ro-

mains, 298. Caractére des Romains dans leurs conquêtes, 306. 307. Quand le bon sens commença à baisser parmi les Romains, 316. Comment Rome s'est détruite elle-même, 375.
Rose. Ce qu'un Poëte Italien dit de la Rose, 353.
Rossignol. Ce qu'un Poëte Italien dit du Rossignol, 353.

S

Saint Amand. Sa pensée sur l'incendie du Palais, 24. 25. Sur un fou qui mourut d'un coup de Mousquet, 25.
Saint Cyran. Lettres de l'Abbé de Saint Cyran pleines d'obscurité & de galimatias, 424. *& suiv. L'Original de ces Lettres est au College des Jésuites de Paris.* Ce que l'Abbé de Saint Cyran avoit d'oracle & de Prophête, 429. Pourquoi il faisoit le Procès à Aristote, & à saint Thomas, 430.
Saint Gelais. Ce qu'il dit de François I. 37. Sa pensée sur une Dame de la Cour de François I. 304.
Salluste. En quoi il fait consister une partie de la probité Romaine, 7. Ce qu'il dit de Catilina après sa mort, 111. Sa pensée sur une grande fortune, 227. Un de ses passages traduit en plusieurs façons, *ibid.* Le défaut que Sénéque & Quintilien lui reprochent, 468. 469. Pensée de Salluste sur Mithridate, 469.
Sannazar. Son Epigramme sur la Ville de Venise, 101. Sa pensée sur une personne morte, 386.

Sapho, appellée la dixiéme Muſe, 230. Scrupuleuſe dans les louanges qu'elle donne aux grands guerriers, 313.
Scaron. Ce qu'il dit d'une femme Eſpagnole, 385. Ce qu'un ſçavant homme a écrit ſur la mort de Scaron, 387.
Sénéque le Philoſophe. Ce qu'il dit des penſées ingénieuſes, 18. De l'Hyperbole, 27. 29. Sur les Héros maltraitez de la fortune, 101. Sur l'incendie de Lion, 122. D'une grande fortune, 178. Il répete trop une même penſée, 360. Son caractére oppoſe à celui de Ciceron, 361. Il a plus d'eſprit que de jugement, 362. Il a été appellé l'Ovide des Orateurs, & pourquoi, 360. Ce qu'on lui fait dire en mourant, 370. Ce qu'il trouve à redire dans Saluſte, 469.
Sénéque le Tragique. Ce qu'il fait dire à Médée dans ſon déſeſpoir, 358. A Hécube ſur le Roi Priam privé des honneurs de la ſépulture, 364. A Mégare contre le meurtrier de ſa famille, & l'uſurpateur de ſon Royaume, 382.
Sentence. En quoi les Sentences différent des Proverbes, 72. Sentences tirées de la nature, 86. De quelle ſorte doivent être les Sentences que les Hiſtoriens mêlent à la narration, 218. Définition burleſque de la Sentence, 462.
Sentimens, nobles & génereux, 112. *& ſuiv.* Tendres & délicats, 260. *& ſuiv.* Difficiles à expliquer, 435. 436. Sentiment de dévotion, alambiqué, 405.
Sidonius Apollinaris. Ce qu'il dit de la valeur des François, 112. 113.

Signe du ciel. Signes de la Balance & de l'Ecreviſſe, mal mis dans des œuvres d'eſprit, 48. 49.
Silius Italicus. Ce qu'il dit au ſujet d'Annibal, qu'un jeune homme de Capoue vouloit attaquer dans un feſtin, 104. 105.
Simplicité. Elle s'accorde avec le ſublime, 55. 152.
Socrate. De quelle maniere il condamne un livre d'Heraclite, 450.
Soléciſme. Ce que c'eſt qu'un ſoléciſme en pierre ſelon un de nos Ecrivains, 462.
Sonnet. Sur les ruines de l'ancienne Rome, 123. 124. Sur les grandes actions de LOUIS XIV. Roi de France, 203. *& ſuiv.* Sur la mort de Philippe IV. Roi d'Eſpagne, 308. Sur un miroir, 348. 349. Sur un avorton, 459. 460. Sur le Calviniſme détruit dans la France, 142.
Sophocle. Ce qu'il dit des préſens des ennemis, & d'une mere inhumaine, 178.
Spinola (le Marquis de) : ce qu'on a dit de lui ſur la qualité de Grand d'Eſpagne, 197. Le Pere Spinola, Miſſionnaire de la Chine : ſa penſée ſur l'héréſie éteinte dans la France, 142.
Statue. Ce qu'un Poëte Italien a dit ſur la Statue d'une Déeſſe, 90. Ce que diſent des Poëtes Grecs ſur la Statue de Jupiter : Sur Pallas & Junon, voyant une Statue de Venus : ſur la Statue de l'amour enchaîné, 183. 184 Ce qu'on a imaginé ſur une Statue équeſtre du Roi, 328. 329.
Strada. Sa réflexion ſur Alexandre Farneſe

eſt vicieuſe, 65. Il copie Tacite en quelques rencontres, & l'imite en d'autres, 224. Il a des maximes délicates, 225. Il rafine en décrivant le ſiége de Maſtric, 391.
Sublime. L'Ecriture ſainte eſt pleine de ſublime, 152. 153. Le ſublime n'eſt pas incompatible avec des paroles ſimples, 152. *Voyez* Penſées nobles. Sublime outré, 295. *& ſuiv.* 324, *&c.*

T

Tacite. Ce qu'il dit de Mucien, 107. d'Auguſte, 381. Ce qu'il fait dire à Othon dans le mauvais état de ſes affaires, 154. 155. A Germanicus au lit de la mort, 155. A Mucien pour obliger Veſpaſien de s'emparer de l'Empire, 156. A Galgacus avant que de combattre les Romains, *ibid.* & 307. A un Chevalier Romain pour juſtifier ſon amitié pour Séjan, 215. 215. A Bojocalus auquel les Romains offroient des terres, 307. 308. Sa penſée ſur ce qu'on fait pour régner, 178. Sa réflexion ſur le gouvernement de Galba, 219. Tacite grand faiſeur de réflexions, 222. Son caractére, 380. Il eſt loué de ſon obſcurité par un de ſes commentateurs, 443. Il eſt obſcur, & pourquoi, 468. *& ſuiv.*
Taſſe. Penſée fauſſe du Taſſe ſur la mort d'Argant, 16. *& ſuiv.* Sur le combat des Infidéles & des Chrétiens, 89. Il a beaucoup de nobleſſe & d'élévation, 109. *& ſuiv.* Il vole les Anciens, 118.

Ce qu'il dit sur les ruines de Carthage, 121. Ce qu'il dit d'un jeune Prince, beau & vaillant, 113, 116. 117. 226. 233. D'un Prince équitable & génereux, 116. Sa pensée sur un sujet, comparée avec celle de Térence sur le même sujet, 284. 285. Est plein d'affectation, *ibid.* & 287. 289. Est semblable aux femmes coquettes. *ibid.* A quoi il compare un Soudan d'Egypte, 314. Il badine quelquefois, 354. Même dans les sujets tristes, 365. *& suiv.* Ce qu'il dit d'un camp d'armée, 384. 385. Il rafine en quelques rencontres, 392. 393. 402. Le Tasse imité ou volé par un Poëte François, 471.

Tertullien. Son stile dur, 157. Ses pensées estropiées & informes, 474. 475.

Tesauro, Auteur Italien : ce qu'il dit des pensées ingénieuses, 19. Des fusées volantes, 35.

Testi, Poëte Italien : ce qu'il dit sur la mort de Lope de Vegue, 172. Pousse une pensée trop loin au sujet de ses Poësies Lyriques, 357. Ce qu'il dit de frivole sur un jeune Chevalier de Majorque, 400.

Thucydide. Ce qu'on a dit de son discours, 226. 227. Il n'est pas toûjours clair, & pourquoi, 468.

Tigre, fleuve : Ce qu'en dit un Poëte François, 470.

Timée, Historien Grec : sa pensée sur les conquêtes d'Alexandre, 98. Le jugement que Longin porte de Timée, 296.

Tite-Live. Ce qu'il rapporte du Dictateur Camille, 157. De Brutus qui fit mourir ses

enfans, 273. 274. Pris pour modéle, 274. Ennemi du faſte dans les penſées, 307.
Tourterelle. Plainte d'une Tourterelle après la perte de ſa Compagne, 264. 265.
Turenne [M. de] : ſon éloge, 133. 254.
Turlupinade. Où les Turlupinades peuvent trouver place, 25.

V

Valere Maxime. Ce qu'il dit de Pompée, 107. de Platon, 172. de Brutus, qui fit mourir ſes enfans rebelles, 273. 274. d'Artemiſe qui but les cendres de ſon mari, 338.
Vanité des grandeurs humaines, 42. 185. 186. 339. 340.
Vaugelas. Ce qu'il dit d'un Ecrivain qui penſoit & s'exprimoit nettement, 487.
Velleius Paterculus. Ce qu'il dit de Caton, 7. 100. de Ciceron, *ibid.* de Pompée, 107. de Marius banni, 378. 379.
Vérité. La vérité eſt la premiere qualité des penſées, 11. Elle ſe rencontre dans la Métaphore, dans l'Equivoque & dans l'Hyperbole, 21. *& ſuiv.* Ce que dit un bon eſprit ſur la vérité, 36. Tout le monde l'aime, & la ſent en ſoi-même, 36. 37. S'il y a de la vérité dans ces paroles, *Je viens de mourir pour vous*, 84.
Virgile. Ce qu'il dit des flottes d'Antoine & d'Auguſte, 30. de Troye, après qu'elle fut brûlée, 122. Sa réflexion ſur l'imprudence d'Orphée, 217. Ce qu'il fait dire à un guerrier qui parle à ſon cheval, 220. Il eſt naturel dans ſes penſées, 190. 191.

272. 274. 275 281. Ce qu'il dit du Géant Encelade comparé avec ce qu'en dit un Poëte Italien, 281. Il eſt ſage juſques dans ſon enthouſiaſme, 342

Voiture. Ses deux Placets préſentez au Cardinal Mazarin pour le Cocher de ſon Eminence, 21 22. De quelle maniere il adoucit les Hyperboles, 12. *& ſuiv.* mal critiqué & mal entendu, 38. 39. Ce qu'il dit au Duc de Bellegarde & à Madame de Saintot, 79. 80. Son caractére enjoué, 81. 173 L'agrément qu'il y a dans ſes penſées, 162. 163. 169. Ce qu'il imagine ſur Mademoiſelle de Bourbon, 176 Ce qu'il dit au Duc d'Anguien ſur ſes grandes actions, 204. A la Ducheſſe de Longueville ſur la mort de M. le Prince ſon pere, 274. Il ſçait louer finement, 247. 248. Ce qu'il dit ſur la bonté que Mademoiſelle de Bourbon & Madame la Princeſſe avoient pour lui, 296. Sa lettre à Balzac d'un caractére particulier, & pourquoi, 319. 320. Voiture ſemble enflé dans quelques endroits, 320. 321. Son génie fort différent de celui de Balzac, 41. 321. 322. Il n'eſtimoit pas le Panégyrique de Pline, 376. 377. Il étoit naturel en tout, 376.

X

Xavier (Saint) de la Compagnie de Jeſus, comparé avec Alexandre, & pourquoi, 145. *& ſuiv.*

Xenophon. Ce qu'on a dit de lui au ſujet de ſon ſtile, 172.

Y

Yeux. Les sottises que les Poëtes & les faiseurs de Romans disent sur les yeux de leurs Héroïnes, 398. *& suiv.*

Z

Zodiaque. Quel est le Zodiaque en terre selon les Panégyristes des Rois d'Espagne, 422.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier deux Livres, l'un intitulé *Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit* ; l'autre, *Pensées Ingénieuses des Anciens & des Modernes :* & j'ai crû que la réimpression en seroit agréable au Public. Fait à Paris, ce 29 Juillet 1706.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre bien-amée la Veuve DELAULNE, Libraire & Imprimeur à Paris, nous ayant fait remontrer qu'elle souhateroit imprimer, ou faire imprimer & donner au Public, *la Relation des Morts, & les Constitutions de la Trappe, la Maniere de bien penser, Pensées Ingénieuses, Entretiens d'A-*

riſte, *& le Ménagiana*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le Contreſcel des Préſentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ladite Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits livres ci-deſſus ſpécifiez, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous nôtredit Contreſcel, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de *dix* années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Livres en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation ou correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un

tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impression de ces Livres sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725 : & qu'avant que de les exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposante ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles ou empêchemens. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, &

Lettres à ce contraires ; Car tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Paris le onziéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cens vingt-ſept, & de nôtre Régne le treiziéme. Par le Roi en ſon Conſeil,

DE SAINT HILAIRE.

Je reconnois que Monſieur Brunet a moitié dans la Maniere de bien penſer & les Penſées ingenieuſes du P. Bouhours, énoncées dans le preſent Privilege. Fait à Paris ce 16. Septembre 1727.

Veuve DELAULNE.

Regiſtré, enſemble la Ceſſion, ſur le Regiſtre ſixiéme de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 700. *fol.* 566. *conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris, le dix-neuf Septembre* 1727.

BRUNET, *Syndic.*

De l'Imprimerie de la Veuve DELAULNE.

Grand peinture f. 81
Architecture f. 96

Special 92-B
22778

THE CITY CENTER
LIBRARY